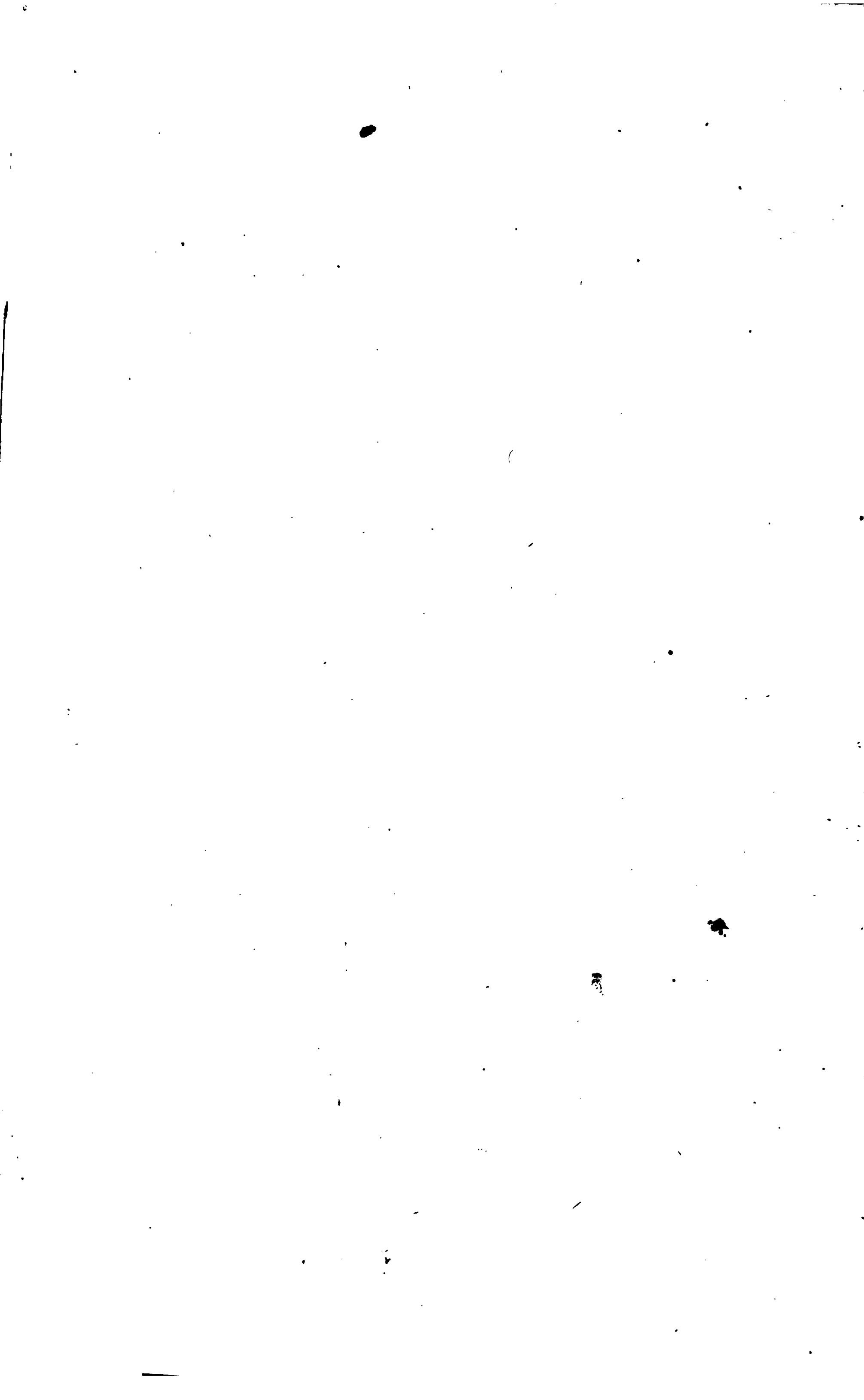
Ex Libris

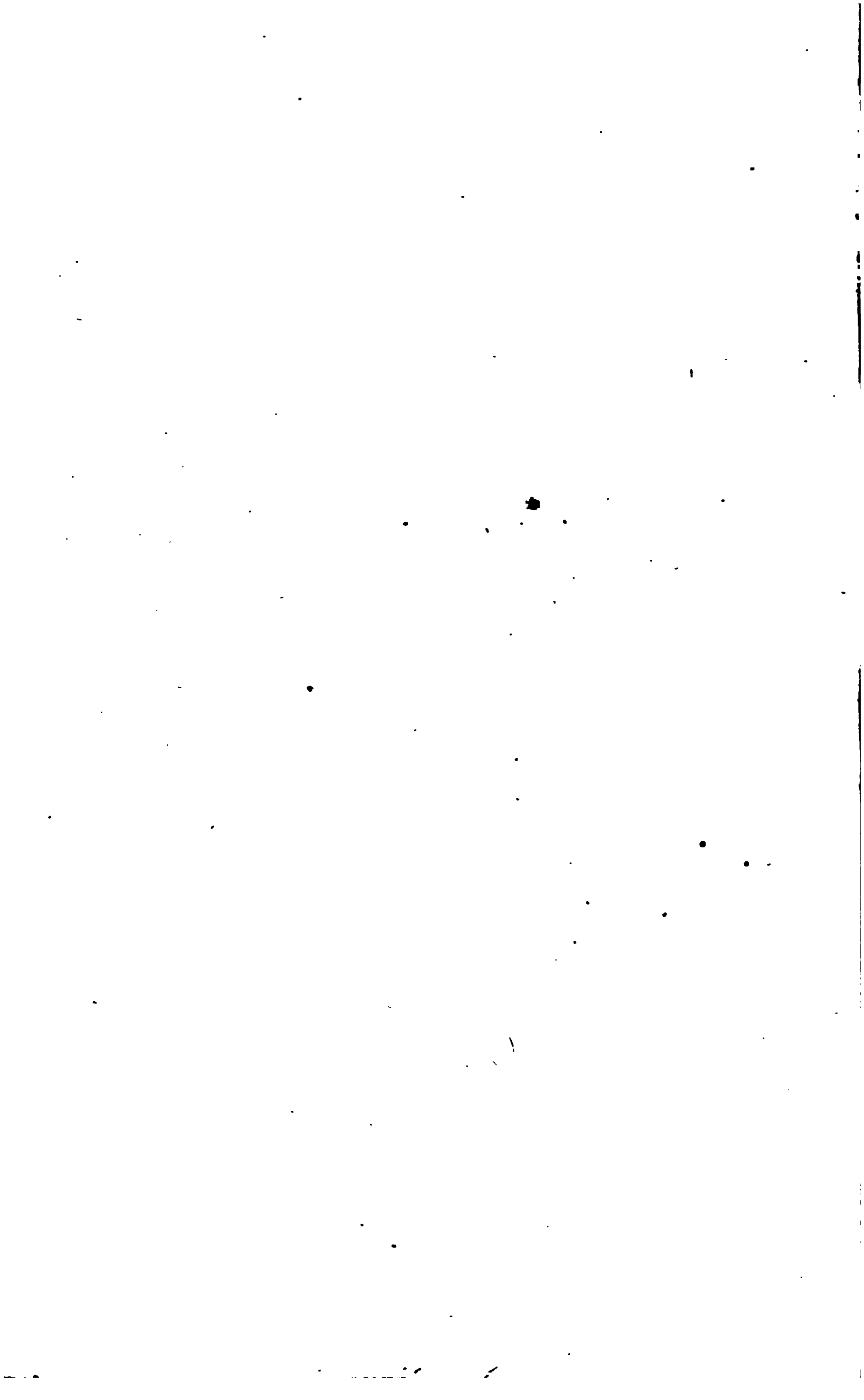
Thomas Spencer Jerome



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE L'EMPEREUR JULIEN.



ŒUVRES

COMPLETES

DE L'EMPEREUR JULIEN,

TRADUITES, POUR LA PREMIÈRE FOIS,

DU GREC EN FRANÇAIS,

ACCOMPAGNÉES

D'ARGUMENS ET DE NOTES,

ET PRÉCÉDÉES

D'UN ABRÉGÉ HISTORIQUE ET CRITIQUE DE SA VIE;

PAR R. TOURLET,

Membre de plusieurs Académies et Sociétés savantes, Traducteur de Pindare, de Quintus de Smyrne, l'un des Collaborateurs du Moniteur, etc.

TOME DEUXIÈME.

PARIS,

CHEZ
- L'AUTEUR, Archives du Royaume, hôtel Soubise, rue du Chaume, n°. 12;
- MM. TILLIARD, frères, libraires de S. M. le roi de Prusse, rue Hautefeuille, n°. 22;
- On trouve chez les mêmes les deux volumes de Pindare, grec et français, au prix de 24 francs pour les Libraires.

MOREAU, IMPRIMEUR DE S. A. R. MADAME, RUE COQUILLIÈRE, N°. 27.

1821.

Les cinq exemplaires voulus par la loi ont été déposés à la Direction de la Librairie pour éviter toute contrefaçon. Chaque exemplaire porte le timbre et la signature de l'auteur.

Lors de la mise en vente du troisième volume, le prix de l'ouvrage sera porté à 21 francs, au lieu de 18, prix de la souscription.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE L'EMPEREUR JULIEN.

CINQUIÈME DISCOURS DE JULIEN.

SUR LA MÈRE DES DIEUX.

ARGUMENT.

On ignore si ce discours fut adressé, comme le précédent, par Julien, à son ami Salluste. Mais on y retrouve les mêmes raisonnemens métaphysiques, sur les trois premiers principes générateurs. Cybèle, ou la mère des dieux, tient au troisième de ces principes, et paraît s'identifier avec lui. Attis, ou Gallus, est un attribut de ce principe, et, par conséquent, aussi de Cybèle; il semble, en outre, faire partie du cinquième corps, qui est l'âme du soleil et l'âme de l'univers. Mais ce qui distingue surtout Attis, c'est sa faculté procréatrice, qui s'étenderait jusqu'aux élémens de la matière, et jusqu'à la génération poussée à l'infini, si cette génération n'é-

tait arrêtée par la prévoyance de la mère de dieux. L'empêchement de cette progression dans l'infini, est figuré par la mutilation. Et de là, Julien déduit la raison mystique des cérémonies, qui se pratiquaient aux grands et aux petits mystères, à l'époque des deux équinoxes, et surtout à celui du printems, où le soleil entre dans le signe du Bélier.

Julien paraît avoir composé ce petit discours, lorsqu'il passa en Phrygie, pour porter la guerre en Perse. (Voyez sa lettre vingt-unième; voyez aussi Ammien Marcellin, lib. 22.) Il l'écrivit en une seule nuit, de Pessinunte, où il avait rétabli le culte de la mère des dieux; et il nomma Callixène, pour faire les fonctions de prêtresse, dans le temple de cette ville.

Comme dans le discours précédent, et à raison de l'obscurité de la matière, j'ai rapproché, par des citations en marge, les passages analogues, afin qu'ils puissent s'éclairer les uns par les autres : et j'ai cité également les mots grecs, dont la traduction est en lettres italiques.

CINQUIÈME DISCOURS DE JULIEN.

ÉLOGE DE LA MÈRE DES DIEUX.

En prenant pour sujet du discours que j'écris, des choses dont il n'est point permis de parler, vais-je révéler des secrets cachés avec tant de soin aux profanes, et dire enfin, quel est cet *Attis*, autrement *Gallus* (1)? Quelle est la mère des dieux? quel est le rit de la purification religieuse, en l'honneur de cette déesse, et pourquoi il nous fut enseigné, peu après avoir été propagé par les antiques habitans de la Phrygie, et accueilli d'abord dans la Grèce, non de tous les Grecs, mais des Athéniens, instruits par l'expérience, du tort qu'ils avaient eu de tourner en ridicule le mortel venu pour célébrer, parmi eux, les *orgies* * de la divine mère (2)?

On rapporte, qu'en effet les Athéniens insultèrent et bannirent Gallus, qu'ils accusaient d'innovation dans leur culte, ne sachant pas que la déesse

* Orgies : fêtes triennales.

qu'il leur vantait, était la même qu'ils honoraient, depuis long-tems, sous les noms de *Deo*, de *Rhée* (3) et de *Cérès*. Telle fut l'origine, et de la colère de la divinité, et des sacrifices destinés à l'appaiser, sacrifices commandés alors par la Pythie, digne interprète des orâcles d'Apollon, et dont la sagesse guida constamment les Grecs dans leurs hautes entreprises. Mûs par ses conseils, les Athéniens bâtirent donc le temple *maternel*, c'est-à-dire de la déesse mère, et y placèrent(4), sur des tables écrites, le dépôt de leurs actes publics. Après les Grecs, les Romains reçurent ce même culte, du moment où ils furent avertis, par le dieu de Python, de faire venir de la Phrygie cette déesse, et de la prendre pour auxiliaire dans la guerre qu'ils projettaient contre Carthage.

Rien ne m'empêche d'insérer ici le fait historique, et de dire, qu'inspirés par un oracle, les citoyens de la pieuse Rome envoyèrent une ambassade solennelle, pour demander aux rois de Pergame, qui gouvernaient alors la Phrygie, et aux Phrygiens eux-mêmes, la statue sacrée de la déesse. Dès qu'elle leur eut été accordée, ils déposèrent cette précieuse cargaison sur un large vaisseau de transport, qui offrît une navigation sûre pour un si long trajet. La déesse franchit ainsi heureusement les mers Égée et Ionienne, longea les côtes de la

Sicile, entra dans la mer Tyrsenienne *, et arriva aux embouchures du Tibre. Alors le peuple, avec le sénat romain, sortit en foule de la ville pour se porter à sa rencontre, précédé du cortége entier des prêtres et des prêtresses, tous en habits de cérémonie et en costume national, tous jettant les yeux sur le navire qu'amenait un vent favorable, et dont la carène sillonait les flots. Ils l'accueillirent à son entrée dans le port, et se prosternèrent ensemble chacun sur le point du rivage, d'où il pouvait l'apercevoir.

Cependant, pour montrer aux Romains qu'ils n'avaient point emmené de la Phrygie une simple statue, et que ce qu'ils avaient reçu des Phrygiens était doué d'une puissance supérieure et toute divine, la déesse *arrêta soudain le navire* (4 *bis*) à peine mouillé dans les eaux du Tibre, et l'y fixa comme par des racines, en sorte qu'il ne put remonter le fleuve, malgré qu'on le tirât avec force. Le peuple alors se pressant autour du navire, pour le pousser en même tems par derrière, ne put le mettre en mouvement. Toutes les machines furent employées avec aussi peu de succès. A ce spectacle, les Romains portèrent un soupçon grave et injuste, contre une

* Le texte grec porte Tyrsenienne, pour Thyrrhénienne, mot plus usité aujourd'hui.

vierge sainte, qui exerçait en ce moment les augustes fonctions du sacerdoce. Ils accusèrent Clodia, (c'était le nom de la vestale), de n'avoir pas gardé sa pure verginité à la déesse, qui donnait un signe aussi évident de sa colère; car tous voyaient, dans un pareil fait, quelque chose de divin et de surnaturel. La vierge, s'entendant nommer et soupçonner, rougit d'abord, tant elle était éloignée de la prévarication honteuse qu'on lui imputait: mais dès qu'elle vit que l'accusation devenait sérieuse, elle délia sa ceinture, l'attacha à la proue du navire, et, paraissant inspirée, elle fit retirer tous ceux qui l'environnaient. Aussitôt, après avoir prié la déesse de ne pas souffrir qu'on la calomniât injustement, elle enfle sa voix, comme il se pratique pour donner le mot d'ordre aux matelots : « Mère » souveraine! s'écrie-t-elle, si je suis chaste, « daigne me suivre ». A l'instant elle fait mouvoir le vaisseau, et le remonte bien avant dans le fleuve.

Dans cette journée, je pense, la déesse nous apprit deux choses. La première, qu'il fallait attacher un grand prix au riche fardeau transporté de la Phrygie, c'est-à-dire, qu'on devait le regarder, non comme un objet humain, mais comme un don divin; non comme une masse de terre sans âme, mais comme un être plein de vie, et un génie heureux. La seconde chose que nous montre la déesse, par

ce même fait, est qu'aucun citoyen, soit bon, soit mauvais, ne peut échapper à sa connaissance. Cet événement fut en quelque sorte le prélude du triomphe des Romains, dans la guerre que soutinrent les Carthaginois pour défendre une troi-troisième et dernière fois les murailles de leur *ville* (5).

Si ce récit paraît peu croyable, ou peu digne d'être raconté par des philosophes et des théologiens, il n'en est pas moins appuyé de l'autorité de la plupart des historiographes, et gravé sur des monumens d'airain, au milieu de la cité religieuse et puissante des romains; dussent des esprits forts et sages à l'excès, traiter tout ceci de contes de vieilles, et qu'on ne saurait écouter. Pour moi, en pareil cas, j'ajoute plus de foi au témoignage du peuple des villes, qu'à l'opinion de ces élégans du jour, dont l'esprit, quelque subtil qu'on le suppose, ne voit rien sainement.

Au moment où je me dispose à parler d'objets relatifs aux chastes épreuves d'abstinence que je viens de subir, je me rappelle que Porphyre (6) en fit autrefois la matière de quelques essais philosophiques; mais je ne les ai jamais lus, et j'ignore si son sentiment se rencontre avec le mien. Cependant j'imagine que cet *Attis* ou *Gallus*, nous représente la nature éminemment, et universellement féconde de

l'esprit créateur *, qui engendre jusqu'aux derniers élémens de la matière; parce que cette nature comprend en elle-même tous les principes et toutes les causes des formes matérielles. Car puisque les espèces n'existent pas dans tout principe indistinctement, les causes supérieures et primitives ne contiennent pas les formes extrêmes et dernières, après lesquelles il ne reste que le nom obscur de négation ou de privation. Or, comme il existe plusieurs substances ou natures opératrices, je dis que la *troisième* (7), ou, si l'on veut, cette puissance active, qui organise les forces matérielles, et en enchaîne les principes, cette substance dont la force génératrice, propagée par la nature supérieure, descend des astres, et s'exerce sur tous les points de la terre, est précisément cet Attis que nous cherchons à connaître **. Peut-être ce que nous venons d'avancer, a-t-il besoin d'explication : dire en effet que la matière est quelque chose, c'est avouer en même tems qu'il existe une forme matérielle : et si nous n'assignons une cause ni à l'une ni à l'autre, nous retombons sans nous en appercevoir, dans la doctrine erronée d'Epicure. Donc il faut reconnaître un prin-

* Voyez ci-après.

** Julien dit, plus loin, non qu'Attis est la troisième cause, mais qu'il provient de cette troisième cause.

cipe antérieur aux deux autres; et sans ce principe l'univers entier serait soumis à l'impulsion du hasard. « Mais ne voyons-nous pas, dit Xénarque, » l'un des plus subtils péripatéticiens de nos jours, » que le principe commun est le cinquième corps, » le corps sphérique? et qu'Aristote a fait de ridicules » efforts pour chercher quelque cause au-delà de » celle-ci; que Théophraste a compromis la dignité » de son propre nom, lorsqu'arrivé à une *substance* » *incorporelle* * et intelligente, il s'est arrêté, sans » s'inquiéter d'une autre cause, se bornant à dire, » que les choses existaient ainsi par leur nature. Ce » dernier raisonnement s'appliquait aussi au cin- » quième corps : et en supposant que sa substance » fût telle de sa nature, il ne fallait, ni chercher » d'autres causes, ni recourir à un être intelligent, » lequel n'étant rien par sa nature, ou de lui-même, » ne présente qu'une notion très-vague ». (7 bis).

Je me rappelle d'avoir entendu Xénarque discourir de la sorte; avait-il tort ou raison? C'est ce que je laisse à décider aux péripatéticiens les plus ha-

---

* Cette substance incorporelle ne paraît pas avoir été distinguée du soleil par Théophraste. *Theophraste*, en grec, signifie *parlant comme un dieu*; c'est pourquoi on lui reproche ici le contraste de sa doctrine avec le nom qu'il portait.

biles à la dispute. Cependant comme ces explications ne me paraissent point satisfaisantes, je soupçonne que les opinions d'Aristote ont besoin d'être fondues dans les dogmes de Platon; et que tous deux doivent être rapprochés des oracles émanés des dieux. Mais il est juste de demander d'abord, comment un corps *circulaire* peut renfermer en soi les causes incorporelles des formes matérielles? Car, sans ces causes, toute génération serait évidemment impossible. Pourquoi en effet tant de choses engendrées? Pourquoi un mâle et une femelle? D'où vient, pour chaque espèce d'êtres, cette différence dans les formes déterminées, s'il n'existait d'avance dans un type rationnel, des causes ou principes qui dussent servir de modèles constans? Ces causes sont donc antérieures; et si, pour les appercevoir, les yeux de notre âme ne sont point assez purs, ayons soin de les purifier. Or, le moyen de les purifier, c'est de revenir sur nous-mêmes, et de considérer comment notre âme, cet esprit environné de matière, est la figure et l'image des formes matérielles, ou unies à la matière? Car, parmi les corps, et même parmi les êtres incorporels, qui environnent les corps, et qui sont imperceptibles, il n'en est aucun dont l'esprit ne puisse se former une image abstraite et incorporelle; ce qu'il ne pourrait faire, s'il n'avait avec ces mêmes objets, une affinité

naturelle. C'est pourquoi Aristote a dit; que l'âme est le lieu ou le siège des idées, sinon par *acte continu* *, du moins par *puissance* **. Ainsi donc il est nécessaire que l'âme, lorsqu'elle agit sur le corps, contienne les objets par puissance. En sorte que si quelqu'être était dégagé de cette âme, et n'avait avec elle aucune liaison, il comprendrait en lui-même les raisons de toutes choses, non plus par puissance, mais par acte continu.

Rendons ceci plus sensible, par un exemple, dont Platon s'est servi dans son *sophiste*, quoique pour un autre sujet. Je le cite, non pour rendre raison de ce que j'ai dit. Car la chose a moins besoin de preuve démonstrative, que d'un simple coup d'œil de l'esprit; puisqu'il s'agit ici des premiers principes, ou de ceux qu'on peut assimiler aux premiers; et que parmi ceux-ci, il faut placer *Attis*, que nous regardons comme un dieu de cette famille. Or, de quel exemple entendons nous parler? Platon dit quelque part, en parlant des hommes qui aiment à imiter, que s'ils prétendaient, en imitant une chose, l'obtenir, non en copie, mais en réalité, ils entreprendraient un ouvrage difficultueux, et dont l'exécution était à peu près impossible : mais qu'il leur était bien plus aisé de se borner, en imitant, à produire

---

* Ἐνεργεία.

** Δυνάμει.

l'apparence de la chose imitée. Ainsi, en promenant un miroir; nous obtenons aisément le type de chacun des objets qui peuvent y être représentés.

Dans cet exemple, puisons la comparaison nécessaire à l'explication de ce qui a été dit précédemment. Et à la place du miroir, substituons ce qu'Aristote appelle le lieu des formes en puissance. Car il faut que ces formes ayent existé, en acte absolu, avant d'exister en puissance. Si donc, comme le veut Aristote, l'âme, qui est en nous, contient en puissance, les formes de tous les êtres, où placerons-nous premièrement ces formes en action? Sera-ce dans les sujets compliqués ou mêlés de matière *? Mais ces sujets doivent évidemment être placés au dernier degré de l'échelle. On est donc forcé de recourir à des causes immatérielles actuellement agissantes, antérieures et supérieures aux *êtres* matériels **, qui co-existent avec notre âme, en sorte que par ces derniers, notre âme, comme un miroir, reçoive de ces causes, les raisons de toutes les formes, et les transmette, par le moyen de la nature, à la matière et à tous les corps matériels.

Nous savons en effet, que c'est la nature qui fabri-

---

* Ενυλοις

** Je lis οἷς et non αἷς : le relatif féminin se rapporterait aux causes ; tandis que le relatif masculin se rapporte aux êtres.

que les corps; que toute entière elle compose l'univers, et que chacune de ses parties en forme une portion. Mais la nature en acte n'a point d'image en nous, au lieu que l'âme qui lui est supérieure, est susceptible de recevoir des images. Si donc on convient, que la nature renferme la cause des objets, dont elle n'a pas en soi l'image; comment, par tous les dieux, ne donnerions-nous pas antérieurement et avec plus de raison, un égal privilége à l'âme, puisque nous en avons l'idée, et que nous le comprenons par le raisonnement? Quel homme d'assez mauvaise foi, avouerait que la nature a toutes les raisons matérielles, sinon en acte simultané, du moins en puissance, et refuserait à l'âme un pareil avantage? Si enfin la nature ne contient pas les formes en acte, mais en puissance; et si ces formes existant en puissance dans l'âme, beaucoup plus purement et plus distinctement, de manière à être perçues et comprises par l'entendement, sans cependant qu'elles y existent en acte, de quoi ferons nous donc dépendre la perpétuité des générations? Sur quelle base ferons-nous reposer l'opinion constante de l'éternité du monde?

Car tout corps circulaire est composé d'un sujet ou matière, et d'une forme; et quoique l'un et l'autre ne soient pas réellement séparés, ils peuvent du moins l'être par la pensée, qui conçoit l'un comme

plus ancien ou préexistant à l'autre. Puis donc qu'il existe une cause tout-à-fait immatérielle des formes unies à la matière, et que cette cause est subordonnée au troisième *, principe organisateur, qui est le père et le souverain, non-seulemeut de ces formes, mais aussi du cinquième corps *apparent* **; de même nous séparons de ce troisième principe, du moins par la pensée, une cause qui descend jusqu'à la matière, et que nous disons être le dieu générateur, *Attis* ou *Gallus*. La mythologie nous dit que cet Attis, exposé sur les eaux du fleuve Gallus, atteignit la fleur de son âge; qu'alors devenu beau et grand, il fut aimé par la mère des dieux qui, entre autres faveurs, le couronna d'étoiles. Et comme, en effet, le ciel visible couvre la tête de cet Attis, ne semble-t-il pas convenable, de voir le fleuve Gallus, dans le cercle Lactée, où l'on assure que s'opère le mélange du corps passible, avec le cinquième corps impassible, et mu circulairement. Jusques-là, la mère des dieux avait permis à ce dieu beau, et semblable aux rayons solaires, de circuler librement, et de s'agiter en cadence; mais après qu'il se fut avancé progressivement, jusqu'aux dernières extrémités, la fable ajoute, qu'il descendit dans l'antre, où il eut un commerce avec

---

* Voyez pages 1 et 8 ci-dessus, et ci-après.

** Ou du cinquième corps. Voyez ci-après.

la nymphe (8), ce qui signifie, qu'il s'approcha de la plus pure matière, mais non encore de la matière tout-à-fait compacte; et qu'il devint cette dernière cause incorporelle, qui préside à la matière. Dans ce sens Héraclite a dit :

« Ces humides esprits, que la mort peut atteindre. »

Nous croyons donc que ce Gallus est le dieu intelligent, qui renferme en lui-même les formes matérielles et sublunaires, et auquel s'unit la cause préposée à toute matière, non comme un sexe s'unit à l'autre, mais comme un élément se porte vers celui avec lequel il a de l'affinité.

Qu'est-ce donc que la mère des dieux? la source d'où naissent les divinités organisatrices et intelligentes, qui gouvernent les dieux visibles, la déesse qui cohabite avec le grand Jupiter, la grande déesse existant par elle-même, après et avec le grand organisateur; la maîtresse de tout ce qui a vie, la cause de toute génération, la cause heureusement perfectrice de tout ce qui est produit; celle qui engendre et organise les êtres avec le père de tous; cette vierge sans mère, qui s'assied à côté de Jupiter, comme étant réellement la mère de tous les dieux. Car ayant reçu en elle-même les causes ou principes de tous les dieux invisibles et supérieurs au monde, elle est devenue la source et l'origine des dieux intelligens.

Cette déesse donc, cette providence, s'est pénétrée d'amour pour *Attis*, c'est-à-dire, qu'elle s'est volontairement attachée non-précisement aux formes matérielles, mais surtout aux causes ou principes de ces formes. La fable signifie donc que la providence, qui gouverne les êtres sujets à la génération et à la corruption, a aimé, de prédilection, la cause énergique et génératrice de ces êtres; qu'elle lui a commandé d'engendrer principalement dans l'ordre *intellectuel* *, de se tourner vers elle et de cohabiter avec elle, à l'exclusion de qui que ce fut; et cela, tant pour conserver une salutaire unité, que pour éviter la propension à la matière; elle a voulu enfin, que cette cause eut continuellement les yeux sur elle, comme sur la source des dieux organisateurs, mais incapable d'être entraînée ou fléchie, vers la génération.

C'est pour cette raison, que le grand Attis dut être le *procréateur* **, par excellence. Car en toutes choses, ce qui tend de plus en plus à la perfection est supérieur à ce qui penche vers la médiocrité. De même que le cinquième corps est plus *énergique* ***, et plus divin que les corps d'ici bas, en ce qu'il se porte davantage vers les dieux. Qui oserait dire, en

---

* Νοητα.

** Δημιουργος. V. p. 5, 15 et 20.

*** Δραστηριος

effet, qu'un autre corps, fut-il formé du plus pur éther, l'emporte sur une *âme* parfaitement pure, ou même sur celle dont le procréateur gratifia Hercule? Cependant ce même procréateur semble avoir été plus énergique, lorsqu'il donna une telle âme à ce corps. Car le gouvernement des choses est devenu plus facile, à Hercule lui-même, retiré entièrement vers son père, qu'il ne l'était, lorsque ce dieu, revêtu de chair, vivait parmi les hommes; tant il est vrai qu'en tout, le principe qui tend vers le mieux, est constamment plus *énergique* * que celui qui penche vers le moins parfait. Pour nous indiquer cette vérité, la fable nous rapporte, que la mère des dieux fit à cet Attis un précepte de la servir religieusement, de ne se point séparer d'elle, et de n'en aimer aucune autre; que celui-ci descendit progressivement jusqu'aux extrémités de la matière; et, pour qu'il s'arrêtât et mît des bornes à l'infini, *Corybas* (10), ce grand soleil, l'assesseur de la mère des dieux, qui avec elle, opère et gouverne tout, et qui ne fait rien sans elle, persuada au lion de servir, à cet Attis, de signe d'avertissement. Quel est ce lion? nous savons que c'est le principe ardent, et par conséquent celui qui préside à la flamme et à la chaleur, principe qui devait s'opposer à la nymphe, et paraître jaloux

* Δραστηρίοτ.

qu'elle entretînt aucun commerce avec *Attis*. Nous avons dit plus haut, quelle est cette nymphe.

La fable nous fait donc entendre, que ce principe seconde l'action de la mère des dieux, qui est la providence organisatrice de toutes choses; et, qu'en même tems ce principe est le dénonciateur du jeune Attis, et qu'il devient la cause de sa mutilation. Car, cette mutilation est, en quelque sorte, la limitation * de l'infini. En effet, la génération est limitée, par la providence organisatrice, à un nombre déterminé de formes, malgré les écarts attribués à la démence d'Attis, démence qui, dépassant la juste mesure, et s'épuisant par son excès, ne put se contenir elle-même, ce qui devait naturellement arriver, au dernier principe des dieux. Considérons, par exemple, l'immutabilité du cinquième corps malgré les variétés des phâses lumineuses de la lune. Quoiqu'au reste le monde sublunaire, ne cessant de naître et de périr, soit toujours voisin de ce cinquième corps; et qu'il nous paraisse subir un changement et une altération sensible, dans les degrés de clarté de la lune.

Il est donc raisonnable de croire, qu'Attis est un demi-dieu, ou plutôt un dieu en tout point (et tel est le sens allégorique de la fable) : car il provient

---

* Ἐποχή.

du troisième * principe procréateur; et il est rappelé à la mère des dieux, après sa mutilation. Mais comme il aime à *descendre* **, on suppose qu'il tend vers la matière; et, dès-lors, on croit avec fondement, qu'il est en même temps et le dernier des dieux, et le chef de toutes les générations divines. La fable le qualifie de demi-dieu, pour nous apprendre, qu'il diffère des dieux immuables. La mère des dieux lui a donné pour satellites les Corybantes ***, qui sont les trois principales causes ou puissances individuelles des meilleures générations entre les dieux. Il commande aussi aux lions, qui, ayant une substance chaude et ignée, donnent d'abord, avec le lion leur chef, naissance au feu, et ensuite conservent, par le feu, les autres corps. Il se couvre enfin du ciel, comme d'une tiare, et de là il fait effort vers la terre. Tel est, pour nous, le grand dieu *Attis*.

Quant au deuil et aux lamentations, par lesquelles on a célébré, jusqu'à ce jour, les fuites du roi Attis, ses retraites cachées, ses disparitions, et ses descentes dans l'antre, le temps, où ces cérémonies se pratiquent, nous en montre assez l'origine. Car, on coupe,

---

* Voyez ci-dessus, et en outre l'argument du présent discours.

** Ῥέπειν

*** Voyez la note 10 ci-après, et la page 17 ci-dessus.

dit-on, l'*arbre sacré* *, au jour précis où le soleil arrive au sommet de l'apside équinoctiale : le jour suivant, la trompette se fait entendre ; au troisième jour se récolte la moisson secrète (11) et sacrée du dieu Gallus. Ainsi sont célébrées les fêtes connues sous le nom d'*Hilaria* (12). On ne peut douter que cette mutilation, dont on a tant parlé, ne soit la *pause* *, ou l'*interruption* de l'infini, puisque l'arbre sacré se coupe à l'époque précise où le grand soleil touche le point du cercle équinoctial, qui termine et circonscrit sa course ; car ce qui est égal, est nécessairement borné et défini ; ce qui est inégal, au contraire, est infini et ne peut être parcouru. A la suite de l'excision de l'arbre, s'exécutent de nombreuses pratiques, dont les unes sont enveloppées de rits mystiques et occultes, les autres peuvent être divulguées partout.

Pour ce qui est de l'excision de l'arbre, elle tient uniquement à l'histoire de Gallus, et n'a aucun rapport aux mystères, pendant lesquels elle a lieu. Les dieux, je pense, nous apprennent par ces allégories, que nous devons recueillir de la terre, ce qu'il y de plus beau, et offrir pieusement à la déesse, notre vertu, en l'accompagnant de symboles, ou signes d'une vie

---

* Le pin.

** *Στάσις* stase, arrêt.

louable et utile. L'arbre, en effet, naît de la terre; se porte vers le ciel, offre un bel aspect, tempère, par son ombrage, l'excessive chaleur, donne de lui-même, et de sa propre fécondité, les fruits qu'il prodigue à tous. Ainsi le rit sacré, dont nous parlons, nous invite, nous qui, du ciel, avons été transplantés sur la terre, à recueillir, de la vie que nous devons passer ici bas, la vertu accompagnée de la piété, et à nous hâter de remonter, vers cette déesse procréatrice et génératrice de la vie. Aussitôt après l'excision de l'arbre, la trompette donne à *Attis* le signal de son rappel, qui est aussi le nôtre, puisque nous sommes en quelque sorte tombés du ciel sur la terre. Selon ce même symbole, le roi *Attis* arrête, par la mutilation, sa course vers l'infini; et les dieux nous avertissent ainsi, de retrancher de nous les désirs infinis, de les renfermer dans de justes bornes, et de nous approcher, autant que possible, de ce qui est uniforme * et même de l'unité. C'est dans ces heureuses dispositions, qu'il convient de célébrer les fêtes *Hilariennes*. Car, qu'y a-t-il de plus joyeux et de plus gai, qu'une âme qui, après avoir évité l'infinité des désirs, la génération (multiple) et les tempêtes, qui se passent dans son sein, s'est élevée vers les dieux? Au nombre de ces dieux figure *Attis*, que

* Ἑνοειδής

sa mère n'abandonna point, quoiqu'il se fût avancé plus loin qu'il ne convenait; mais elle le rappela à elle, après lui avoir commandé d'arrêter sa marche indéfinie.

Maintenant pour qu'on ne soupçonne pas que j'aie voulu rapporter toutes ces choses, comme autant de faits réels, et donner à penser que les dieux ignorent ce qu'ils doivent faire, ou qu'ils ont besoin de redresser leurs erreurs, je dirai que les anciens, après avoir scruté long-tems par eux-mêmes, ou, ce qui est plus vrai, guidés par les dieux, la cause des êtres, et l'ayant enfin trouvée, ils en ont enveloppé la connaissance de fables incroyables, afin que l'invraisemblance de la fiction nous portât à la recherche de la vérité. Le vulgaire n'a pas besoin de raisonnement pour retirer, de ces signes ou symboles, le genre d'utilité qui lui convient; mais pour les hommes doués d'une intelligence supérieure, le plus grand avantage étant de connaître la vérité sur les dieux, le savant, qui la recherche, et qui la voit enfin, à l'aide de ces mêmes dieux, est averti, par ces sortes d'énigmes, de ce qui doit faire l'objet de son application; afin que l'ayant trouvé, il parvienne, pour ainsi dire, par la méditation, au faîte de la doctrine, et qu'il croie, non sur la foi ou l'autorité des autres, mais d'après la convic-

tion acquise par les efforts de son intelligence.

Je me résume en peu de mots, et, si l'on me demande comment je conçois cet *Attis* *; je réponds que non-seulement il comprend tout être intelligent, jusqu'au cinquième ** corps, et en outre tous les corps célestes et *apparens*, faisant partie de cette classe divine et impassible, jusqu'aux dieux qu'on estime purs et sans altération; mais qu'il est aussi pour les corps d'ici-bas, subsistant par la nature féconde des dieux, en même tems que la matière produite de toute éternité avec ceux-ci, d'eux, par eux, et en vertu de la surabondance de leur *principe* fécond et générateur, qu'il est, dis-je, la providence qui règle toutes choses, celle qui habite de toute éternité avec les dieux, qui partage le trône avec le roi Jupiter, et qui est la source de tous les dieux intelligens; c'est cette providence, ai-je dit, qui dispose, coordonne et redresse l'être, même dépourvu de vie, l'être stérile, et pour ainsi parler, le rebut, le sédiment et la lie des êtres, c'est elle enfin, qui les régit tous par la dernière des divinités, par celle en laquelle finissent les substances de tous les dieux; car cet Attis, dont nous voyons la tiare parsemée d'étoiles, commence évidemment son règne,

---

* Voyez ci-après.

** Voyez ci-dessus, pages 7 et 8.

là où la série entière des dieux se termine par notre monde visible ; il conserve, jusqu'à la Voie Lactée, ce qu'il avait de pur et sans mélange; mais arrivé à ce point, où s'opère le mélange de sa nature impassible, avec ce qui est sujet à l'altération, il donne naissance à la matière, et sa communication avec elle est figurée par sa descente dans l'antre. Or, quoique cette communication n'ait pas eu lieu, sans l'aveu des dieux et de leur mère, elle est censée contraire à leur volonté.

Car l'excellence de la nature des dieux ne leur permet pas de dégénérer, et de se laisser entraîner vers des objets de beaucoup inférieurs, mais seulement de condescendre à tout, pour atteindre la perfection, même en cherchant à ramener de tels objets à une destination plus noble et plus convenable aux dieux. On ne peut donc croire que la mère des dieux se soit emportée contre *Attis*, après sa mutilation; elle ne s'indigna point de la condescendance de celui-ci; mais on rapporte seulement qu'elle parut indignée, de ce qu'*Attis*, étant un être supérieur et même un dieu, s'était abandonné à un être de beaucoup inférieur. Cependant, lorsqu'il eut, par l'influence de la déesse, arrêté sa progression vers l'infini, et rétabli les choses dans l'ordre convenable, par la sympathie qu'il avait avec le cercle équinoctial, où le grand soleil achève le

plus haut période de sa course réglée, elle le rappela vers elle, ou plutôt elle le conserve toujours. Car en aucun tems les choses n'ont changé de nature, et le même *Attis* est toujours le ministre et l'écuyer * de la mère des dieux; il provoque toujours la génération, et il continue de retrancher l'infinité, à la cause déterminée des formes; mais, lorsqu'il se relève de la terre, on dit, que dans cet intervalle, il reprend son ancien sceptre, non qu'il en soit jamais déchu; seulement on lui suppose cette déchéance, à l'époque où il aborde les objets passibles.

Mais ici se présente une question digne d'être examinée; pourquoi de deux équinoxes, choisit-on, pour la célébration de nos fêtes, celui qui arrive dans le signe du bélier, de préférence à celui qui a lieu dans le signe des écrevisses. La raison cependant en est évidente; en effet, au moment où, après l'équinoxe, le soleil commence à s'approcher de nous, et amène la croissance des jours, la saison paraît la plus convenable à ces fêtes; car, sans m'arrêter au principe, qui veut que la lumière marche de pair avec les dieux, je pense que la vertu attractive des rayons solaires, s'adapte plus particulièrement aux hommes pieux, qui tendent à se

---

* ἡνίοχος conducteur tenant les rênes.

dégager des liens de la génération; soyons attentifs à cette vérité. Le soleil attire tout hors de la terre; il excite et fait germer tout par sa divine chaleur; il pénètre et divise les corps, jusqu'à leurs derniers élémens, pour en soulever les parties qui tenderaient à se précipiter; d'où l'on peut juger de ses vertus occultes. Comment en effet celui qui, par sa chaleur sensible, opère de tels prodiges dans les corps, ne pourrait-il point, par la substance invisible, incorporelle, divine et pure, que renferment ses rayons, attirer et enlever les âmes fortunées.

Ainsi donc, après avoir montré que cette lumière est appropriée aux dieux, comme aux hommes qui désirent de s'élever; que cette lumière s'accroît au point que les jours deviennent plus longs que les nuits, quand le soleil roi commence à parcourir l'espace du bélier; nous avons fait voir aussi que ses rayons divins possèdent une vertu attractive, tant manifeste que secrète, par laquelle une infinité d'âmes sont enlevées, et suivent le plus brillant des sens et le plus semblable au soleil. Je parle de l'organe de la vue, que le divin Platon a célébré, non-seulement comme le plus précieux et le plus utile aux usages de la vie, mais aussi parce qu'il nous guide dans les voies de la sagesse. Au reste, si j'abordais les sujets mystiques et secrets qu'a chantés le Chaldéen (12 *bis*), en l'honneur du dieu

aux sept rayons, pour élever, par lui, les âmes vers le ciel, je dirais des choses cachées et ignorées, surtout du vulgaire, quoique parfaitement connues aux heureux mortels initiés dans la théurgie; mais je préfère de les passer sous silence.

Je reprends maintenant ce que j'ai dit déjà, pour faire voir que ce n'était point par hasard, mais par des motifs fondés en raison et en réalité, que les anciens avaient fixé l'époque des cérémonies sacrées. Je m'appuie d'abord sur ce que la grande déesse a pour domaine le cercle équinoctial; or, c'est sous le signe (13) de la balance que s'exécutent les mystères augustes et secrets, en l'honneur des déesses *Cora* et *Déo* *; il est juste en effet de rendre un culte solennel au dieu qui s'éloigne, et de lui demander qu'il nous préserve des maux que nous avons à craindre de la puissance impie et ténébreuse. Aussi les Athéniens célèbrent-ils deux fois les mystères en l'honneur de *Déo* (Cérès), à savoir les petits, lorsque le soleil entre dans le bélier, les grands, lorsqu'il entre dans les écrevisses; j'en ai expliqué les causes. Quant à la distinction entre les grands et les petits mystères, j'en assigne, pour motif plausible, qu'il convient davantage d'honorer le dieu, lorsqu'il s'éloigne, que lorsqu'il se rap-

* Proserpine et Cérès.

proche de nous. C'est pourquoi les petits ne furent, en quelque sorte, dans le principe que commémoratifs; puisque le dieu sauveur et attracteur des âmes, étant, pour ainsi dire, présent, on ne pouvait que préluder aux grands mystères de la célébration de ses bienfaits; et peu de jours après avaient lieu les *purifications fréquentes et les consécrations* *; mais, lorsque le dieu se retire dans la zone *opposée* ** à la nôtre, alors pour la conservation et la sauve-garde commune, se solennise ce qu'il y a de plus grand dans les mystères. Remarquez en outre, que comme alors s'opère le retranchement de l'organe de la génération, de même chez les Athéniens, ceux qui traitent ces mystères secrets, sont entièrement purs; et l'Hiérophante, leur chef, s'abstient *** de toute génération, tant pour ne pas contribuer à la progression vers l'infini, que pour maintenir pure et sans altération la substance définie, perpétuelle et renfermée dans l'unité. Voilà ce que j'avais à dire sur ce sujet.

Il me reste à parler des pratiques ou cérémonies chastes et purificatoires, et à y puiser ce qui a rapport au but que je me propose. Au premier coup-d'œil

* Ἱερων ἁγιστεῖαι

** Ἀντίχθονα

*** Ἀπέσραπται.

il paraîtra ridicule que la loi sacrée permette l'usage de la viande, et qu'elle interdise les graminées. Quoi! les chairs n'ont-elles pas été animées! et les grains ne sont-ils pas au contraire dépourvus d'âme? ceux-ci ne sont-ils pas purs, tandis que les autres sont remplis d'objets, qu'on n'aime ni voir, ni entendre nommer? Et pourquoi n'ajouterons-nous pas, ce qui est le plus frappant, qu'en se nourrissant de légumes, on ne nuit à aucun être vivant, au lieu qu'on ne peut se nourrir de viande, sans immoler et égorger des animaux, qui souffrent, et qui sont réellement tourmentés? Voilà ce que pourraient nous opposer des hommes même au-dessus du vulgaire, et ce que surtout les plus impies des hommes (14) se plaisent à tourner en ridicule; on » permet, disent-ils, de manger les tiges ou feuilles » du choux, mais non les racines en forme de » rave. Les figues peuvent aussi être mangées; mais » on défend les grenades et les pommes * ».

J'ai entendu ces propos de la bouche d'un grand nombre de personnes: je les ai tenus et répétés moi-même autrefois. Maintenant, seul entre tous, je me reconnais infiniment redevable à tous les dieux souverains, et surtout à la mère des dieux, de ce que, sans parler de ses autres faveurs, elle

* Oranges.

ne m'a point laissé errer dans les ténèbres; de ce qu'elle m'a d'abord commandé de me mutiler, non de corps, sans doute, mais de tous les appétits déraisonnables de l'âme, et de tous les mouvemens superflus et inutiles, à la cause intelligente qui gouverne nos âmes. Elle a aussi enrichi mon esprit d'idées, qui ne sont rien moins qu'étrangères à la connaissance sacrée et véritable des dieux.

Mais je me vois embarrassé dans de trop longs circuits; comme si je n'avais pas à traiter un sujet précis, et à entrer dans le détail des causes raisonnables et manifestes, pour lesquelles la loi divine nous interdit l'usage de certains alimens. Je les exposerai bientôt; toutefois, je veux auparavant tracer des règles, d'après lesquelles on pourra juger, comme moi, de ce que mon discours laisserait à desirer.

Rappelons-nous d'abord ce qu'il faut entendre, lorsqu'il est question d'*Attis*, et de sa mutilation; puis ce qui se pratique, après cette mutilation, jusqu'aux fêtes *hilariennes* *; et enfin, quel est le but de la chaste abstinence, dont nous allons parler. *Attis*, disions-nous, est cette cause réelle, ce dieu qui a procréé immédiatement le monde matériel, et qui, descendant jusqu'aux dernières extrémités de cette procréation, a été arrêté par le mouvement organi-

* De réjouissances.

sateur du soleil, au moment où cet astre dieu est parvenu au point de la circonférence limitée de l'Univers, point qui porte le nom d'équinoctial, par l'effet que nous en voyons résulter. Or, nous avons dit aussi que l'excision, ou mutilation, était le point d'arrêt de l'infini, arrêt qui s'opère uniquement par le rappel des derniers principes élémentaires, aux causes primordiales et plus anciennes; et enfin, que le but des épreuves de la chasteté est l'élévation de nos âmes.

La loi défend donc de se nourrir des grains que la terre enfouit, parce que le dernier des êtres est la terre, sur laquelle, comme l'a dit Platon, se sont réfugiés tous les maux, et d'où les oracles divins, qui la nomment fréquemment le rebut de toutes choses, nous avertissent de nous éloigner. C'est pourquoi la procréatrice et prévoyante déesse refuse à nos corps les alimens, que la terre recèle dans son sein, et nous commande de fixer nos regards vers le ciel, et au-delà même du ciel. Quelques fidèles cependant se nourrissent des cosses de certaines graines, regardant ces cosses moins comme une graine, que comme le légume qui en est sorti; car ces cosses sont élevées en l'air, et n'ont point de racines dans la terre; elles sont suspendues comme les baies du lierre, ou les fruits du cep de la vigne. Pour cette raison, l'on nous défend la graine des

plantes, tandis qu'on nous permet l'usage des fruits et des légumes, non de ceux qui sont en terre, mais de ceux qui en sont sortis, et qui s'élèvent au-dessus de sa surface; c'est pourquoi aussi la partie de la rave qui ne quitte point la terre nous est interdite; celle, au contraire, qui en sort, pour s'élever en haut, nous est permise, comme étant plus pure et moins terrestre que l'autre. Enfin la même loi, qui nous permet de nous nourrir des feuilles ou tiges de choux, en exclut les racines, comme nourries de la terre, et sympathisant avec elle.

Pour ce qui est du fruit des arbres, les oranges, comme sacrées, et de couleur d'or, représentant aussi les prix des combats mystiques et secrets, ne peuvent être consommées, ni servir de nourriture : elles sont même un objet de vénération religieuse, par rapport aux causes dont elles sont l'image. Les *grenades* (15) au contraire sont rejettées, comme provenant d'un arbuste humble et terrestre. Le fruit du palmier passe, dans l'esprit de quelques uns, pour avoir été interdit, parce que cet arbre ne croît point en Phrygie, d'où les rits sacrés ont tiré leur origine; il me semble plutôt que cet arbre, étant consacré au soleil, et ne vieillissant jamais, ne peut décemment être destiné à la nourriture du corps, dans les épreuves de la chaste abstinence; enfin l'on nous dé-

fend de manger des poissons ; et cette défense nous est commune avec les Egyptiens. Or je vois deux raisons pour lesquelles on doit s'abstenir de la chair des poissons, sinon en tout tems, du moins dans celui des dites épreuves. La première est qu'il ne convient pas de se nourrir des alimens qu'on n'a point coutume d'offrir en sacrifice aux dieux.

Je ne crains pas ici d'encourir le blâme de quelques gourmands, qui, je m'en souviens, m'ont dit plus d'une fois; « pourquoi n'offririons nous pas habituellement des poissons aux dieux »? Je leur adresserais la même réponse que je fis alors à un de ces hommes. « Mais, ô mortel fortuné, lui dis-je! Ne vois-tu pas que nous réservons les poissons pour certains sacrifices mystérieux; comme les Romains, par fois, immolent (16) un *cheval*, ou comme les Grecs et les Romains sacrifient à Hécate, des bêtes féroces et d'autres animaux, même des chiens; comme enfin plusieurs cités offrent de semblables victimes, une ou deux fois l'année, et seulement pour quelques raisons mystiques; mais jamais dans les sacrifices d'honneur, qui n'admettent que des mets susceptibles d'être partagés entre les dieux et nous, aux banquets sacrés? Les poissons sont exclus de tels sacrifices, parce que nous ne nous occupons ni de la nourriture, ni de la multiplication de ces animaux, et que nous n'en formons point de trou-

peaux, comme des bœufs ou des brebis : au lieu que ces derniers, vivant et se multipliant par nos soins, sont également utiles à nos usages domestiques, et plus propres que tous autres aux sacrifices honorifiques. Voilà, je pense, la première raison pour laquelle le poisson ne doit point servir d'aliment pendant le tems des chastes épreuves.

La seconde raison, qui me paraît être une conséquence des principes ci-dessus énoncés, est que les poissons, plongés en quelque sorte dans des gouffres, sont censés plus terrestres que les graines et les végétaux. Or, quiconque desire prendre l'essor, s'élever au-dessus des airs, et voler vers les régions célestes, doit avoir de l'aversion pour les choses d'ici bas, et un penchant naturel, pour ce qui cherche à s'élever ou à monter, en un mot, pour tout ce qui aspire au ciel ; car j'ose me servir de cette expression poétique. C'est pourquoi l'on nous permet de prendre pour nourriture, les oiseaux, à l'exception d'un petit nombre qui passent partout pour sacrés ; j'en dis autant des animaux quadrupèdes et communs, excepté le porc, que sa forme, son genre de vie, et sa nature grasse et compacte rendent tout-à-fait terrestre, et qu'on écarte avec raison de la table sacrée. On regarde à juste titre cet animal, comme une victime agréable aux dieux souterrains, vu qu'il ne regarde jamais le ciel, et qu'il n'a ni la

volonté, ni le pouvoir naturel de le fixer. Tels sont les motifs pour lesquels la loi divine nous ordonne l'abstinence de certaines nourritures; et c'est parce que nous en connaissons le but, que nous en faisons part à ceux qui sont initiés dans la science des dieux.

J'ai une autre observation à faire, sur les alimens dont l'usage est permis: comme la loi divine ne prescrit pas à tous les même choses, mais ce qui est possible à un chacun, selon la faiblesse de sa nature; elle fixe le genre de beaucoup de choses permises, non pour nous y assujétir tous uniformément, ce qui pourrait devenir incommode, mais seulement de manière à ce qu'on ait égard, premièrement à la force du corps, secondement à la faculté de se procurer le genre d'alimens, et en troisième lieu, au choix libre de la volonté, qui, lorsqu'il est question de choses sacrées, doit cependant s'élever au-dessus des forces du corps et s'efforcer d'atteindre le but de la loi divine. Car la volonté assurera d'autant plus efficacement le salut de l'âme, qu'elle en prendra plus de soin que de la conservation du corps; et cette disposition même de la volonté tournera merveilleusement, et au delà de ce qu'on le croirait d'abord, au profit de la santé corporelle.

Lorsqu'en effet l'âme s'abandonne entièrement aux dieux, pour se perfectionner elle-même par tous les moyens en son pouvoir, secondée par le tems des

épreuves chastes et avant tout par le bienfait des lois divines (car les dieux ont en eux et autour d'eux toutes choses, puisque tout est rempli de dieux); alors, dis-je, cette âme brille d'une lumière divine, par laquelle, se trouvant en quelque sorte divinisée elle-même, elle communique au corps, qu'elle gouverne et qu'elle pénètre, cet esprit de force et de vitalité, qui en assure la conservation. Car tous ceux qui professent l'art des Asclépiades conviendront, j'espère, avec moi, que la plupart des maladies graves, pour ne pas dire toutes, prennent leur source dans l'*altération* ou l'*aberration* * du principe vital. Tel est, suivant les médecins, l'origine du plus grand nombre des maladies, des plus dangereuses et des plus difficiles à guérir. Et les oracles des dieux s'accordent avec ces principes. J'affirme donc, d'après ces autorités imposantes, que non-seulement l'âme, mais les corps aussi devront la santé, à leur soumission aux épreuves chastes. C'est un moyen de conservation, pour cette enveloppe mortelle, dont se compose la matière de notre être passible. Et cette conservation est la récompense promise par les dieux, aux ministres fidèles à ces opérations théurgiques.

---

* Τροπῆς καὶ παραφορᾶς. Cette doctrine, sur le principe vital, est singulièrement remarquable dans la bouche de Julien, ami d'Oribase son médecin.

Qu'ajouterai-je maintenant à ce discours, moi surtout, qui n'ai eu qu'une courte portion de la nuit, pour enchaîner les idées que je viens d'exposer; moi qui n'avais rien lu, rien prémédité, ni eu aucune occasion de converser sur un pareil sujet, avant que j'eusse demandé les tablettes*, que je viens de remplir. J'en prends à témoin la déesse elle-même. Que me reste-t-il donc à dire de la déesse, sinon pour l'associer, comme je l'ai déjà fait, à Minerve et à Bacchus, dont la même loi a placé les fêtes, pendant le tems des chastes épreuves : parce que cette loi établit l'affinité de *Minerve* avec la *mère des dieux* **, sur la ressemblance de la substance de l'une avec celle de l'autre, et parce qu'en même tems elle a égard à la puissance organisatrice multiple et divisible de Bacchus, puissance qu'en effet le grand Bacchus tient de la vie unique et uniforme du grand Jupiter, comme provenant de lui, et qu'il distribue à tous

---

* Quoique Julien fasse allusion aux tablettes enduites de cire, sur lesquelles les anciens écrivaient, il n'en faut pas conclure que l'encre ne fût pas connue de son tems. Nous avons de même conservé jusqu'à nos jours le nom de style, quoiqu'il ne nous serve plus d'instrument pour écrire.

** Ici Julien confond Cybele avec Cérès, déesse de l'agriculture, qui voyagea long-tems avec Bacchus. Minerve est la déesse des arts.

les êtres visibles en sa qualité de roi et de dominateur de toute la répartition universelle. Il convient d'adjoindre encore à ces divinités, Mercure Epaphrodite. Car c'est le surnom que donnent à ce dieu, les initiés, dont les lampes brûlent en l'honneur du sage Attis. Or, l'homme le moins éclairé ne verra-t-il pas que les noms de Mercure et de Vénus rappellent de toute part les principes de la génération, comme renfermant le motif suffisant de ce qui existe dans l'universalité (17); motif qui appartient en propre à la raison : et cette raison n'est-elle pas ce même *Attis*, un moment égaré, mais bientôt devenu sage par sa mutilation? égaré, pour s'être laissé entraîner vers la matière, et pour avoir présidé à la génération, sage pour avoir organisé ce qu'il y a de plus abject, et l'avoir amené à un point de perfection, qu'aucune industrie ou intelligence humaine ne saurait imiter. Mais où finirait mon discours, si je ne me hâtais de le terminer par un hymne en l'honneur de la grande déesse?

» O mère des dieux et des hommes, assise à côté du grand Jupiter, et partageant son trône! O source pure des dieux intelligens! O toi qui t'unis aux substances de tous les êtres intelligibles, pour former de toutes une cause génératrice et commune dont tu communiques la puissance à chaque être intelligent! O déesse de la vie! O sagesse! O providence! O pro-

créatrice de nos âmes ! O toi qui aimas le grand Bacchus ! O toi qui sauvas Attis, exposé sur les eaux, et qui le rappellas vers toi, lorsqu'il s'était précipité dans l'antre de la terre ! O toi enfin, qui mets les dieux intelligens en possession de tous les biens, qui ornes et remplis de tes dons tout ce monde visible, et qui nous distribues à tous tes précieux bienfaits ! Accorde à tous les hommes, le bonheur, dont la bâse est la connaissance des dieux, et au peuple romain surtout, le commun avantage d'effacer la tache de l'impiété, et de voir son gouvernement favorisé de la fortune, pendant des milliers de siècles. Puissé-je recueillir, pour prix de mon dévouement à ton culte, la vérité dans le dogme et la croyance des dieux, et la perfection dans l'acquit de mes devoirs sacrés ! Qu'il me soit donné, de surpasser, en vertu et en bonheur tous les princes, dans l'administration des affaires civiles et militaires ! que ma vie enfin se termine, sans douleur, avec gloire, et surtout avec la douce espérance d'aller de suite me réunir à toi ! »

NOTES

SUR LE CINQUIÈME DISCOURS DE JULIEN.

(1) *Cet Attis, autrement Gallus.* Nous voici donc à un passage, qui ne permet pas de douter de l'identité personnelle d'*Attis* ou d'*Attès* (nommé par d'autres auteurs, Hattis, Atys, Athis), avec le jeune *Gallus*. Mais une profonde obscurité couvre aujourd'hui ces personnages, ou ces fables allégoriques. Cependant, pour l'intelligence de ce discours de Julien, il importe de rassembler tout ce que nous avons pu recueillir, sur l'*Attis*, dont il parle avec beaucoup d'étendue. Puisqu'*Attis* est le même que *Gallus*, nous exposerons d'abord, ce à quoi se borne le rôle qu'on peut faire jouer à Gallus, le chef ou l'instituteur du collége des prêtres de Cybèle, connus de toute antiquité, sous le nom de *Galles*.

Gallus était le nom d'un fleuve de Phrygie, qui se déchargeait dans le Sangare.

Gallus fut aussi le surnom d'un jeune favori de Mars, préposé par ce dieu à la porte de Vénus; pour la sûreté du secret de ses amours avec cette déesse, et surtout de peur du soleil, qui pouvait décéler à Vulcain ses intrigues. Ce jeune homme, s'étant endormi, fut surpris par le soleil, qui trahit le secret; Mars, pour

l'en punir, le changea en rossignol, sous le nom de *Gallus*, oiseau, qui, en effet, devance, par ses chants, l'apparition du soleil. (Ovid., Métamorphos.)

Cette fable est une allusion ingénieuse à la vertu des planètes, et à la conjonction de Mars avec Vénus; comme aussi à l'antipathie de ces deux planètes, et à la sympathie du coq, oiseau domestique, avec le soleil levant.

Sous le nom d'*Attis*, en supposant qu'il soit le synonyme de Gallus, les poëtes ont incontestablement désigné le rossignol, et ils faisaient allusion à la métamorphose de Philomèle, fille de Pandion, roi d'Athènes, en cet oiseau, chantre des bosquets.

Sic ubi multisonâ fervet sacer Attide Lucus.
(Martial.)

Mais notre attention doit principalement se porter sur l'*Attis* ou l'*Attès*, qui fait presque tous les frais du discours de Julien. Rapportons d'abord l'opinion des mythologues.

Opinions des Mythologues sur Attès.

Attès *, pasteur phrygien, fut aimé singulièrement de la mère des dieux, dont il chantait les louanges. Jupiter, jaloux de cette prédilection, le fit déchirer par un sanglier. Selon l'élégiaque Hermésianax, également cité par Noël Comte, *Attès*, fils du Phrygien Calaüs, avait été rendu impuissant, dès son berceau, par la mère des dieux, qui le préposa en Lydie, aux cérémonies de son culte. Cet honneur déplut à Jupiter, qui fit dévorer, par un sanglier, les moissons des Lydiens, et le jeune *Attès*. La déesse métamorphosa son protégé en pin, arbre

* Noël Comte, l. 2, p. 91.

ainsi consacré à la mère des dieux, la même divinité que la terre. C'est pourqui on habille *la terre* de rameaux de verdure ; et on lui met en main une clef, parce que la *terre* se ferme en hiver, et se rouvre au printems ; on lui immolait une truie, symbole de la fécondité. Selon d'autres mythologues, cet *Attès* ou *Attys* ne fut point tué, ni ne se tua ; mais il se mutila seulement, et il propagea ensuite le culte de la déesse-mère, exercé par des prêtres, appelés *Galles*, du nom de *Gallus*, fleuve de Phrygie. Ces prêtres étaient, pendant les cérémonies, vêtus en habits de femme.

Enfin, d'autres mythologues font naître cet *Attys*, d'Hercule et d'Iola. La plupart s'accordent cependant sur son histoire fabuleuse, chez Midas, roi de Pessinunte, sur sa fureur, provoquée par *Agdiste*, et sur les autres détails rapportés ci-après fort au long, par Arnobe, d'après le témoignage de Timothée.

Agdiste, selon Pausanias, était un génie né de Jupiter et de la terre, ou selon d'autres, formé de la semence de Jupiter, répandue sur la terre ; il avait la figure humaine, mais un sexe équivoque. On l'honorait, en jetant des fleurs sur la terre, et en y versant des coupes de vin :

Floribus et vino genium memorent brevis ævi.
(Ovid., l. 2, ép.)

Cette dernière épithète est d'accord avec la fonction, que Julien donne à *Attis*, dans ce discours.

Tout ce que la Mythologie nous raconte sur *Attis*, est exposé en détail, par Arnobe, l'un des plus anciens pères et apologistes de l'église. Il en avait d'abord parlé, dans son premier livre, contre les Gentils, où il leur

reproche, « d'invoquer, par l'organe de leurs prêtres
» *galles*, dans le sanctuaire de la grande déesse, cet
» *Attys*, Phrygien, dépouillé des apanages de la viri-
» lité, etc. » *Nonne illum Atim Phrygem abscissum et spoliatum viro magnâ matris in Adytis, deum propitium, deum sanctum, conclamatione gallorum testamini.* Mais voici comment, au livre V, p. 198, édit., Paris, 1605, il raconte les fables d'*Agdès*, *Attès*, *Atties*, *etc.*, d'après Timothée, l'un des plus illustres théologiens du paganisme, et d'après d'autres savans initiés, *ex reconditis antiquitatum libris et ex intimis eruta mysteriis.* Certes, Julien lui-même, s'il vivait encore, ne récuserait pas une pareille autorité. Je traduis donc ici le passage de Timothée, cité par Arnobe....

« A l'extrémité des déserts de la Phrygie, existe
» une certaine pierre, nommée *Agdus*, par les indi-
» gènes, et de laquelle, dit-on, Deucalion et Pyrrha
» lancèrent les cailloux destinés à repeupler l'univers.
» De ces cailloux, fut formée, et divinement animée, la
» *grande-mère*, magna mater. Celle-ci se livrait au som-
» meil, lorsque Jupiter voulut assouvir sur elle sa pas-
» sion ; il trouva une résistance insurmontable, et se
» retira. La pierre accoucha, parmi les plus violentes
» douleurs, et dans le dixième mois, d'un enfant,
» symbole de la volupté, qui fut nommé *Agdestis*.
» Cet enfant, féroce et intraitable, réunissant les pas-
» sions des deux sexes, ne connaissait aucun frein, ne
» respectait, ni les lois divines, ni les lois humaines.
» Comme les dieux délibéraient sur les moyens de le ré-
» primer, Bacchus se chargea de son éducation. Il fit
» jaillir le vin d'une source, où le jeune homme avait
» coutume d'aller se désaltérer : l'élève en but, outre
» mesure ; Bacchus profita de ce moment d'ivresse, pour

» lier, dans les fils soyeux d'une plante, les parties
» sexuelles de l'enfant, d'ailleurs indomptable. Celui-
» ci, faisant effort pour se libérer, se mutile, et perd
» son sang, qui, répandu sur la terre, fait naître la
» grenade et ses fruits. Nana, fille du fleuve roi San-
» gare, convoite ces pommes, en cache une dans son
» sein. Par-là, elle devient enceinte : son père la ren-
» ferme et la prive de nourriture : sa mère la fait sub-
» sister des pommes et des baies de la grenade. Elle ac-
» couche d'un part, que le Sangare fait exposer, et qui
» est nourri par un inconnu, avec le lait de bouc (*lacte*
» *hirquino*) : mais, comme dans la langue des Phrygiens
» et des Lydiens, les boucs se nomment *attages*, c'est-
» à-dire, *beaux*, *élégans* (scitulos), on voulut donner
» à l'enfant le nom d'Attys. La mère des dieux l'aima
» éperduement ; d'un autre côté, *Agdestis* l'aimait aussi,
» et lui faisait des présens de la chasse des bêtes fauves,
» présens, dont *Attys* décéla l'auteur, dans un moment
» d'ivresse. Alors, Midas, roi de Pessinunte, à dessein
» de rompre l'infâme liaison, entre *Agdestis* et le jeune
» *Attis*, voulut marier sa fille avec ce dernier ; et pour
» contraindre celui-ci, il le fit renfermer, dans les murs
» de la ville.

» Cependant la mère des dieux, qui savait que le ma-
» riage devait être fatal à son cher *Attys*, s'ouvre un
» passage dans la ville. *Agdestis*, furieux du dessein
» qu'on avait de le séparer de son cher *Attys*, y entre
» aussi, met en démence les convives, et *Attys* lui-même.
» La fille de *Gallus* * s'arrache les mammelles. *Attys*

* Il semble qu'il faudrait lire : la *fille* de *Midas* ; mais le texte porte, *Galli filia pellicis*.

» se saisit d'un têt aigu, que lui avait à dessein apporté
» le jaloux *Agdestis*, et dans un accès de sa démence,
» il se mutile sous un pin, et il perd avec la vie, les ap-
» pendices de sa virilité. Les Phrygiens gémissent de
» son trépas. La mère des dieux recueille les parties gé-
» nitales, les enfouit sous terre, et les recouvre des vê-
» temens du défunt. Le sang, répandu de la blessure
» d'*Attys*, est changé en violettes, dont la fleur cou-
» ronne le pin. De là, est venue la coutume de cou-
» ronner et de voiler cet arbre, comme sacré. La
» vierge, nouvellement fiancée, rend avec *Agdestis*,
» les honneurs funèbres au jeune *Attys*, et s'immole
» ensuite elle-même : le sang de cette vierge, à la-
» quelle le pontife Valère donne le nom d'*Ia*, est aussi
» converti en fleurs pourprées de violettes, d'où la mère
» des dieux fait naître l'amande, en mémoire de la dou-
» leur, que lui a causé cette mort, et elle se retire en-
» suite dans son antre, pour y déplorer sa perte. De-
» puis cette époque, *Agdestis* ne put obtenir de Jupiter,
» la résurrection de son cher *Attys*; mais il obtint seu-
» lement la faveur de conserver incorruptible le corps
» du défunt, à Pessinunte, où les prêtres l'honorent,
» par des fêtes et cérémonies annuelles. »

Telle est la traduction littérale du texte d'Arnobe, qui souffre d'ailleurs plus d'une difficulté.

Apollodore et Hygin, ne nous apprennent rien sur *Attys*. Fulgence en a dit quelques mots, que je m'empresse de mettre sous les yeux de mes lecteurs. *Florem quamvis quilibet amet abscindit tamen, ut Berecynthia in* Attym *fecit.* Athys *enim græcè* Anthos *flos dicitur ut* Sosides *atticus, in libro, theologumenon quem appellavit, scribit matrem deûm in modum potentiæ voluisse poni.* (Fulg.

Mytholog., l. III, *de Bericynthiâ et Attid.*) J'observe ici qu'on ne peut mettre, au nombre des anonymes, l'auteur des *Théologumènes arithmétiques*, puisque St.-Fulgence lui donne le nom de *Soside.*

On remarque, chez d'autres mythologues, quelques variantes sur *Attys*; les uns ont dit qu'il avait été mutilé par la déesse-mère, pour avoir mal gardé la virginité qu'il lui avait vouée, et pour avoir éperdument aimé la fille du fleuve Sangare. Ceux-ci racontent, que, dans son berceau, il fut exposé sur les eaux du fleuve *Gallus*; et ceux-là le dépeignent, abandonné dans une forêt, et allaité par une chèvre. Ailleurs, on lui suppose une infinité de rapports, tantôt avec Bacchus, tantôt avec Cybèle; parce qu'en effet, ces deux divinités emblématiques participent, sous divers noms, à la faculté procréatrice. Hérodote assure, que les Egyptiens sacrifiaient un porc à Bacchus. On en immolait un aussi à *Cérès*, que Julien (p. 37 ci-dessus) confond avec *Cybèle*, appelée aussi *Ops*, Rhée, et *Cybèbe.* Ce dernier mot, dans la langue mystique d'alors, signifiait le cube parfait, le nombre huit: car $2 \times 2 = 4$ et $4 \times 2 = 8$, c'est pourquoi Martianus Capella fait du cube un attribut de la mère des dieux, laquelle est aussi, selon Julien, la grande déesse procréatrice. Voici le texte de Martianus Capella: *Sanè hic octonarius cubus, itâ omnium cuborum primus est, ut monas omnium cuborum. Cubus autem omnis etiam matri deorum tribuitur: nam ideo* Cybèle *nominatur.*

Enfin, Saint-Clément d'Alexandrie, auteur très-érudit, raconte (*orat. adhortatoria ad Græcos*) que les Curètes, autrement *Cabires* on *Corybantes*, ayant tué leur troisième frère, couvrirent sa tête de pourpre, et l'ensevelirent au pied de l'Olympe, où, par l'ordre de Ju-

piter, Apollon avait inhumé les membres de Bacchus, déchiré par les mêmes Corybantes. Deux de ces derniers transportèrent, dans une corbeille, chez les Etrusques, les parties génitales de Bacchus, et les firent révérer, sous les noms d'*Attys* ou de Bacchus. — Les prêtres des Corybantes, prêtres nommés *Anactotélestes* *, défendent de manger l'*apium*, plante sortie, disent-ils, du sang d'un Corybante ; par la même raison, les femmes, en célébrant les *Thesmophories*, doivent s'abstenir de manger des grenades, comme étant produites du sang de Bacchus.

Dans toutes ces fables, Julien, comme on le voit par son discours, prétend découvrir des allégories. Arnobe, déjà cité, reproche, aux païens de son tems, de vouloir ainsi sauver la turpitude de leurs dieux. « Vous dites, quand nous parlons d'Athys, nous entendons le soleil. » *Atydem cum nominamus solem significamus et dicimus*, l. V, pag. 234. Il prétend refuter ces allégories.

Je termine cette longue note, par une dernière remarque, sur l'institution des fêtes de Cybèle et de Cérès. Si beaucoup d'auteurs l'attribuent à *Gallus*, d'autres en font honneur à divers personnages, au point que Clément d'Alexandrie, déjà cité, ignore, si le fondateur des mystères de la mère des dieux, fut Dardanus, fils de Jupiter, et roi de Phrygie, ou si ce fut Eétion qui apporta les *orgies* de la Samothrace, ou le Phrygien Midas, qui les avait appris d'Odrysus, roi des Thraces, ou enfin si ce fut Mélampode, fils d'Amythaon, qui apporta, de l'Egypte dans la Grèce, les *fêtes de Cérès*.

---

* Ce mot *Anactotélestes* signifie chefs préposés aux mystères.

(2) *Orgies*. τὰ ὄργια τῆς μήτρος Servius nous apprend que le mot *orgies*, signifiait, chez les Grecs, fêtes, solennités, ou cérémonies sacrées. On voit ici, par le texte de Julien et par la note précédente, que les orgies étaient des fêtes, en l'honneur de la mère des dieux. Cependant on donna, dans la suite exclusivement, le nom d'orgies, aux fêtes en l'honneur de Bacchus; fêtes où figuraient, selon Hérodote, cité ailleurs, les femmes portant des *phallus*, ou symboles de la génération. (Voyez la neuvième note de l'hymne au soleil.) Les fêtes de Bacchus et de Cybèle avaient donc à peu près le même objet. Aussi Julien, dans son discours, nomme-t-il souvent Cybèle, la grande cause procréatrice, ou génératrice. Ce que Julien rapporte ici des Athéniens, qui avaient refusé d'abord de recevoir le culte de la mère des dieux, Pausanias, dans ses Attiques, le rapporte également du culte de Bacchus, institué par les Phéniciens, et porté aux Thébains, par Orphée, poëte et musicien, qui fut dit-on, mis en pièces par les Bacchantes. Un certain Pégase d'Eleuthère, en Béotie, porta, dit-on, aussi les *phallus* et les images de Bacchus aux Athéniens, qui ne goûtèrent pas d'abord ce nouveau culte. Mais le dieu s'en vengea, en affectant les parties sexuelles des hommes d'Athènes, d'une maladie incurable, et qui ne cessa que lorsque les Athéniens, après avoir consulté l'oracle, se décidèrent à adopter les orgies bachiques. Les grandes orgies bachiques se célébraient tous les trois ans, en mémoire de Bacchus, qui avait mis trois ans, dans son expédition de l'Inde.

Saint-Augustin (l. I, *de civit. dei.*) parle au long des obscénités, qui avaient lieu dans la célébration des fêtes de Cybèle et d'*Attys* (c. 25 et 26 du livre septième.) Les

mêmes scènes se répétaient à Eleusis, ville d'Attique, en l'honneur de Cérès, comme ailleurs en l'honneur de Bacchus. C'était partout les mêmes orgies; les mêmes turpitudes; les curieux en trouveront les détails dans les livres précités d'Arnobe et de Clément d'Alexandrie. Ce dernier tire l'origine du mot *orgie* ἀπὸ τῆς ὀργῆς, *de la colère de Cérès contre Jupiter, qui lui avait enlevé sa fille Proserpine.* (Ab irâ Cereris Jovem.)

(3) *Deo.* Ici, comme plus loin, Julien confond Rhée ou Cybèle, avec Vesta ou la terre, avec Cérès ou *Déó*. Le surnom de *Déo*, donné à Cérès, vient du grec δήω, j'*invénte*, parce que cette déesse passe pour avoir inventé la culture des blés. Ovide, au sixième livre de ses Métamorphoses, donne à Proserpine, fille de Cérès, l'épithète de *Déoïs*, ou fille de Déo. Elle est également connue sous le nom *Déolis*. J'ai donné au Moniteur du 7 novembre 1817, la traduction de l'épigramme, dans laquelle Moschus donne à Cérès l'épithète de *Déó*.

(4) *Le temple maternel.* Μήτρωον. Pausanias parle de ce temple dans ses Attiques. Démosthène dit aussi que c'était dans ce temple de la mère des dieux, qu'on déposait les lois et les actes publics, sous la responsabilité d'un officier public.

(4 *bis.*) *La déesse arrêta soudain le navire.* Ces miracles anciens s'expliquent, ou peuvent s'expliquer aisément, par des causes naturelles, qu'on a mieux connues depuis. L'arrêt de ce navire peut être attribué à l'une de ces causes; et à ce propos, je cite volontiers une ré-

flexion de notre Michel de Montaigne, l. 2, p. 216, 3e. édition.

« Plusieurs tiennent qu'en cette grande et dernière
» bataille navale, qu'Antonius perdit contre Auguste,
» sa gualère capitainesse, feut arrestée au milieu de sa
» course, par ce petit poisson, que les Latins nomment
» *Remora*, à cause de cette sienne propriété d'arrester
« toute sorte de vaisseaux, auxquels il s'attache. Et
» l'empereur Caligula voguant avec une grande flotte,
» en la coste de Romanie, sa seule gualère feut ar-
» restée tout court par ce même poisson; lequel il feit
» prendre attaché comme il estait au bas de son vais-
» seau, tout despit de quoi un si petit animal pouvait
» forcer et la mer et les vents et la violence de tous ses
» avirons, pour estre seulement attaché par le bec à sa
» gualère (car c'est un poisson à coquille); et s'estonna
» encore, non sans grande raison, de ce que lui estant
» apporté dans le bateau, il n'avait plus cette force qu'il
» avait au-dehors. »

Notre Julien connaissait, sans doute, l'existence de ce poïsson et la vertn qu'il avait d'arrêter les navires. Pline et Oppien avaient signalé cette espèce de prodige, et Julien ne pouvait en ignorer la cause. Ces deux naturalistes, dont le plus jeune était poëte, avaient singulièrement exagéré le fait, et Julien était ami du merveilleux.

« L'*échénéis*, dit Oppien, suit aussi les navires. Il est long d'une coudée; sa couleur est noirâtre, sa taille est assez semblable à celle des anguilles. Le dessus de sa tête présente une bouche terminée en pointe, arquée, pareille à la courbure d'un hameçon. Il est devenu, pour les navigateurs, l'objet d'un prodige. On aurait peine à

y croire sur un simple récit, tant l'esprit rebelle de l'homme rejette ce qu'il n'a pas appris par sa propre expérience, et se refuse souvent à la vérité. Un vaisseau, qu'un vent assez impétueux fait avancer à pleines voiles, sur les vastes plaines des mers, est arrêté tout à coup par la bouche d'un poisson de taille médiocre, qui s'oppose à sa marche..... Le vaisseau, comme enchaîné, suspend, comme malgré lui, sa course...... Il n'obéit plus aux vents, n'est plus entraîné par les flots, mais reste forcément immobile, attaché, enraciné à la bouche de ce muet habitant de l'onde........ qui oppose un obstacle invincible ; » d'où lui vient le nom d'*arrête-vaisseau*, *échenéis*. » (Traduction des *Halieutiques*, par J. M. Limes, Paris, 1817.)

Pline renchérit encore sur les merveilles, attribuées à la force de ce poisson, que les Latins ont appelé *Remora*. M. de Lacépède, *Hist. natur. des Poissons*, t. 5, p. 192 et suiv., a traduit cet éloquent passage du 32e. livre de Pline, où se trouvent les mêmes détails rapportés plus haut, par Michel Montaigne, sur certaines conques marines, et principalement sur cet *échenéis*, dont tout le merveilleux, dit notre naturaliste français, tient à une plaque de diverses lames, qui ont la forme de cette espèce d'abat-jour, qu'on nomme *persienne*, laquelle est adhérente au-dessous de sa gorge, et qu'il présente aux corps, auxquels il s'accroche dans un sens opposé à celui de la fermeture de ces lames, ce qui produit une résistance d'une certaine énergie, mais très-peu capable d'arrêter la marche d'un bâtiment. »

(5) *Les murailles de leur ville.* Le texte porte ὥστε τὸν τρίτον ὑπὲρ τῶν τειχῶν ὑπὲρ αὐτῆς μόνον Καρχηδόνος γίνεσθαι. Littéralement, *Ita ut tertium* (*bellum*) *pro mœ*-

4.

nibus ipsius Carthaginis, solum modò fuerit. La troisième et dernière guerre punique des Romains dura trois ans : ainsi Julien parle ici ou de cette dernière guerre, ou de la 3e. et dernière année de cette guerre. Le mot μόνον, rapporté à πολεμὸν, *Solum bellum*, n'offrirait aucun sens plausible ; au lieu que, pris adverbialement, il signifie, que les Carthaginois se battaient seulement pour l'existence de leur ville : car les Romains leur avaient enlevé toutes leurs conquêtes, par le traité qui avait mis fin à la seconde guerre punique. Il faut donc rapporter l'histoire de la vestale *Clodia*, et l'introduction du culte de la mère des dieux dans la ville de Rome, aux dernières années de la troisième guerre punique, et vers l'époque de la destruction de Carthage, par Scipion, la cent quarante-sixième année avant l'ère vulgaire.

La statue de Cybèle avait été transportée de Pessinunte, ville alors florissante de la Phrygie, à Rome ; et les Romains donnèrent, à leur nouvelle protectrice, le nom de *Pessinuntia*, suivant le rapport de Pline, l. 5, c. 32. Ce fut aussi dans Pessinunte, qu'Alexandre-le-Grand coupa le nœud gordien. (Voy. Q.-Curce.)

(6) *Porphyre.* Nous ne connaissons que le titre d'un ouvrage de porphyre, de *la Théologie allégorique des Grecs et des Egyptiens*, cité par Eusèbe, dans le troisième livre de sa préparation évangélique. Ce qu'en cite cet évêque n'a aucun rapport avec la doctrine de Julien. Le P. Petau, à qui j'emprunte *cette note*, parle aussi de la purification, par le choix des alimens, pendant les fêtes d'Isis et de Cybèle. Il cite le passage suivant, tiré d'Arnobe, liv. 5 : *Quid temperatis ab alimento panis, cui rei dedistis nomen castus? Nonne illius temporis imitatio est, quo se numen ab Cereris fruge, violentia mœroris*

abstinuit ? Il cite également Suidas, au mot Μητρώακαι; qui mentionne ces espèces d'abstinences chastes, en l'honneur de la mère des dieux. Parmi les œuvres imprimées de Porphyre, disciple de Plotin, se trouvent ses livres de l'*abstinence* et des opérations thiurgiques, et d'autres traités métaphysiques, où il est question d'*Attis*, dans un sens différent de Julien.

(7) *La troisième cause.* L'auteur revient à son systême favori des trois soleils, principes ou causes, dont il a déjà parlé dans son hymne au soleil, et dont il va continuer de discourir, sans être plus clair qu'il ne l'a été. (Voyez les notes du discours précédent, et l'argument placé en tête de celui-ci.) Il résulte de l'ensemble, que cet *Attis* est la troisième cause opératrice, c'est-à-dire, le soleil, ou l'âme du soleil. Que c'est aussi le cinquième corps, ou un attribut de ce cinquième corps. Seulement Julien paraît vouloir soutenir que cette troisième cause, attribut du cinquième corps, c'est-à-dire, de l'âme de l'univers, ou de l'intelligence universelle, dérive spécialement de la seconde cause, et y puise ses forces génératrices ; qu'en outre, cette même cause, *Attis*, se porte à l'exécution des formes matérielles, ou à la génération de la matière.

Au reste, ce que je dis ici de l'ensemble du systême de Julien, se trouve très-littéralement exprimé dans son discours précédent, et plus formellement encore dans celui-ci. Voyez le texte de ces divers passages, auquel il est impossible d'ajouter un commentaire, vu qu'il s'agit uniquement d'une opinion particulière, dans un sujet sur lequel nous n'avons aucune donnée ; nous nous sommes bornés à traduire ce texte, sans rien préjuger

sur la question, qui, aujourd'hui, offre peu d'intérêt, sous le rapport de la science, mais qui, cependant, peut servir à nous faire connaître l'opinion des anciens sur le monde et son origine. Nous avons d'ailleurs annoncé, dans les notes du discours précédent, que nous ne prenions pas sur nous d'expliquer la pensée de Julien à notre manière; mais que, pour laisser la plus grande latitude aux lecteurs curieux, nous avions pris à tâche d'être littéral, et de nous borner à ce qui suffit pour l'intelligence du texte grec.

(7 *bis*.) *Notion très-vague.* Ce raisonnement, attribué par Julien, au philosophe Xenarchus, contemporain d'Auguste, ou plutôt à un autre du même nom, vivant du tems de Julien, et de qui celui-ci avait entendu les leçons, paraît inintelligible au P. Petau. On ne voit pas non plus quel parti en veut tirer Julien. Cependant le contexte de son discours prouve assez qu'il cherche, non une cause dans l'ordre ascendant, mais plutôt une autre cause dans l'ordre descendant. C'est cette dernière cause génératrice qui s'étend à la matière, et qui, par l'énergie qu'elle a reçue d'une cause antérieure dans l'ordre ascendant, produit les différens êtres compris dans le cercle des générations. Il est difficile qu'on devine, d'après le texte de Julien, quel reproche Xenarchus entendait faire aux théories d'Aristote et de Théophraste, si ce n'est peut-être celui de n'être pas descendus assez bas, ou remontés assez haut, pour assigner la cause procréatrice. Cependant, si nous en croyons Arnobe, l. 2, *adversus gentes*, Aristote appliquait le cinquième corps ou élément, aux causes principales de la génération. Ce qui approche assez des idées de Julien. « Ce-

lui, dit Arnobe, qui applique le cinquième élément aux causes principales, ne s'en rapporte-t-il pas entièrement là-dessus à l'autorité d'Aristote, *qui quintum elementum principalibus applicat causis nonne Aristoteli peripatético-rum patri credit?* Arnob., édit. de Paris, 1605, p. 30. (Voy. les notes 5ᵉ et 9ᵉ du discours précédent.)

(8) *Avec la nymphe.* Cette nymphe est *Sangaris*, ou la fille du fleuve Sangare, dont il a été fait mention dans la note première. Ce fleuve, qui arrosait la Phrygie, prenait sa source au pied du mont Dyndyme, consacré à la mère des dieux, surnommée *Dindymienne.*

(9) *Lorsqu'il donna une telle âme à ce corps.* Je dois faire observer au lecteur attentif, sans me rendre garant des opinions de Julien, que l'original porte *lorsqu'elle donna* ἐκείνη, du genre féminin, qui me semble devoir se rapporter nécessairement au mot ψυχή, *âme*, féminin, en français comme en grec, et, par conséquent, à l'âme d'*Attis*, procréateur : et c'est pourquoi je rapporte ce prénom à *Attis* lui-même, qui est censé avoir engendré l'âme d'Hercule, au moment où il était plus près de la mère des dieux, et dès-lors plus éloigné de la matière. C'est le sens le plus plausible qu'on puisse donner à ce passage, et qui, cependant, ne me satisfait pas entièrement. Ceci semble aussi annoncer que Julien, comme les autres païens du tems d'Arnobe, entendait, par *Attis*, le soleil, où l'un des attributs du soleil, auteur et organisateur de l'âme et du corps des hommes et des héros, de la matière, etc., etc. Platon leur avait donné l'exemple d'expliquer, par une théologie mystique, les fables de l'antiquité païenne. (Voyez le livre curieux de Louis Vivès (*Ludovicus Vives*), *de la Théologie de Platon sur le Soleil.*

(10) *Corybas, le grand soleil.* On a vu, dans le discours précédent, que le soleil portait le nom de *Lycabas*, qui lui est assez fréquemment donné par les poëtes. Mais ceux-ci l'appellent bien plus rarement, *Corybas*, mot qui semblerait signifier le *Corybas*, par excellence, ou le chef des Corybantes. Ceux-ci étaient les prêtres de Cybèle, et ils habitaient le mont Ida en Phrygie, d'où ils passèrent en Crète, pour protéger l'enfance de Jupiter, contre la fureur de Saturne. La fable dit, qu'ils retinrent le jeune dieu sur une montagne de Crète, à laquelle ils avaient donné le nom d'*Ida*, leur première patrie. Là, ils frappaient l'air de leurs tambours ou cymbales d'airain, pour empêcher que Saturne n'entendit les cris du jeune dieu, encore au berceau. Cette fable tient à l'histoire de Saturne et de Cybèle. Il nous importe seulement de remarquer que, dans sa théorie mythologique, Julien donne au soleil, le nom de *Corybas*, en raison de l'affinité que le soleil avait, selon lui, avec *Attis* et Cybèle. On a vu, en effet, qu'*Attys* était un des Corybantes, et qu'il était aussi le dieu soleil.

Le poëte Claudien paraît avoir employé, dans le même sens, l'épithète de Corybas au nombre singulier, dans le second livre, sur le rapt de Proserpine, où il dit :

> *Non te progenitum Cybelaius ære canoro*
> *Lustravit* Corybas, *etc.*

Enfin, les mythologues parlent d'un Corybas, fils de Jasius et de Cybèle, et qui donna son nom aux Corybantes, dont il était le chef.

Dans la page suivante, Julien donne, pour satellites du dieu *Attis*, les Corybantes, qui forment, en effet,

une constellation. Le poëte Aratus en a parlé au commencement de ses *phénomènes* : ses vers grecs ont été traduits en latin, par Germanicus César :

Ctesia vos tellus aluit ; moderator Olympi
Donavit cœlo, meritum custodia facit,
Quod fidei comites prima incunabula magni
Fuderunt Ivovis, attonita cum furta parentis
Aerea pulsantes mendaci cymbala dextrâ
Vagitus pueri, patrias ne tangeret auras
Dicta exercere dominæ famuli Corybantes.

(11) *Où se coupe la moisson secrète.* C'est ainsi que Julien nomme la mutilation des individus qu'on admettait en ce jour des fêtes, dites *Hilaria*, au nombre des *Galles*, ou prêtres de Gallus et de Cybèle. Lactance reproche aux païens cette infamie, l. I, ch. 21. *Publica illa sacra, quorum alia sunt matris deûm, in quibus homines suis ipsi virilibus litant, etc.* Ces fêtes, dites *Hilaria*, se célébraient, dit le P. Petau, le huitième jour avant les calendes d'avril. (Voyez sur ces fêtes, Macrobe, l. I, Saturnal., c. 21.)

(12) *Le Chaldéen, etc.* Saint-Augustin (l. 10, *de Civ. dei*, c. 9), rapporte l'opinion de ce Chaldéen, citée par Porphyre, sur la purgation de l'âme, par la théurgie. Ce passage est curieux ; et il faut lire surtout le commentaire qu'en donne J.-Louis Vivès, en ses notes, sur la théurgie, la goëtie, etc. (Voy. notre vie de Julien.)

(13) *Le signe de la balance.* Les grands mystères, dont il est ici question, se célébraient vers l'équinoxe d'automne ; les petits, à l'équinoxe du printems.

(14) *Les plus impies des hommes.* Il veut parler ici des chrétiens, dont il avoue plus bas avoir autrefois professé le culte.

(15) *Les grenades.* Le texte porte ῥοιάς, que les Latins traduisent par *malogranata* et *punica.* Les Grecs et les Latins en distinguaient de douces et d'acides. Les douces seraient-elles nos pêches ? Nous avons traduit plus haut, le mot μῆλα, *poma* ou *mala*, par *oranges*, à cause de la couleur d'or, que Julien prête à ce fruit, et qui est aussi celle de nos citrons. Mais, comme il est encore question ailleurs des oranges, grenades, ou autres fruits analogues, dont la synonymie n'est point aisée à établir, je vais transcrire ici les définitions données par Isidore de Seville, l. XVIII, c. 7. — *Mala cidonia nomen sumpserunt ex oppido quod est in insulâ Creta ! Fit Ex eâ vinum, specie et gustu et odore cujuslibet vini veteris imaginem repræsentans.*

Malum punicum dicitur eo quod ex punicâ regione sit genus ejus translatum. Idem et malogranatum, eo quod inter corticis rotunditatem granorum continent multitudinem..... Negant medici mali punici cibo nostra corpora nutriri : sed eo sic opinantur utendum, ut medicari potius non alere videatur.

Malum persicum trium generum esse fertur. Duracenum, eo quod ejus pomum in gustu acorem referat, Armeniacum quod primum genus ab Armeniâ sit advectum. Persicum vocatum, quod eam arborem primus in Ægypto severit Perseus, a quo se oriundos Ptolemæi ferebant. Hæc in perside fructum generat interfectorium, apud nos autem jocundum ac suavem. Horum aliud præcox, aliud vocatur æstivum.

Medica arbor.... asportata primum à Medis.... Hunc Græci, κιδρομηλον latini citriam vocant, quod pomum ejus ac folia, cedri odorem referant. Malum ejus inimicum venenis.... Hæc arbor omni penè tempore plena est pomis quæ in ea partim acerba, partim matura, partim adhuc in flore sunt posita, quod in cœteris arboribus rarum est. J'ajouterai seulement ici qu'au siècle d'Alexandre, l'opinion de la qualité vénéneuse des pêches de la Perse, était déjà généralement répandue, ainsi que le rapporte Quint-Curce. Mais cet historien nous apprend en même tems, que les soldats du héros macédonien en mangèrent beaucoup, et n'en furent point incommodés.

(16) *Immolent un cheval.* Au mois d'octobre, les Romains sacrifiaient un cheval à Mars. Vers la fin de la canicule, ils immolaient un chien. (Voy. Pline, l. XVIII, c. 29.) En d'autres tems, on immolait un âne à Priape, un porc ou un sanglier à d'autres divinités. (Voyez la note 1[re], et Noël Comte, l. 5, c. 128.)

(17) *Propre à la raison.* Le texte porte : ὁ τῷ λόγου μάλιστά ἴδιον ἐστι. *Quod maximè rationis proprium est.* Ainsi confond-il la raison, le verbe, ou le λογος de Platon, avec Hercule, avec *Attis*, etc.

FIN DES NOTES DU CINQUIÈME DISCOURS.

SIXIÈME DISCOURS DE JULIEN,

CONTRE LES CYNIQUES IGNORANS.

ARGUMENT.

Dans ce discours, Julien adresse la parole à un cynique mitigé, qu'il caractérise sans le nommer, et qui avait censuré amèrement la singularité de Diogène, notamment l'usage que faisait celui-ci des viandes crues pour ses repas, et la hardiesse avec laquelle il frondait les mœurs de son tems, ou même les règles de la bienséance. Notre orateur venge Diogène de cette double inculpation : il s'attache à faire voir, que ce philosophe, destiné, par un oracle, à changer la *monnaie courante*, c'est à-dire, à réformer les préjugés et les opinions du vulgaire, dut tout examiner et juger par son expérience, rien par l'opinion. De là, son mépris pour les richesses, sa sobriété et ses efforts, pour maîtriser la volupté, et jusqu'aux besoins de son corps. Si, par quelques actions, en apparence indécentes, il blessa la délicatesse de ses concitoyens, ce fut pour leur montrer combien ils étaient plus

inconséquens que lui, lorsqu'ils se permettaient en public des rapines, des vexations ou d'autres actes arbitraires.

Julien rétorque ensuite l'argument contre les faux cyniques, qui se targuaient de l'extérieur de Diogène, sans adopter ses principes. Car, avant de fronder les opinions des autres, il faut avoir appris à penser par soi-même; il faut être libre des passions de l'âme, et de l'assujétissement au corps.

Ce discours fut écrit par Julien, en deux jours, à ses momens de loisir, et peu avant son départ pour la Perse. Cet empereur pouvait, à cette époque, se trouver encore à Antioche; car, dans une comparaison qu'il fait des routes qu'on peut prendre pour aller à Athènes, il semble indiquer Antioche, pour point de départ.

SIXIÈME DISCOURS DE JULIEN,

CONTRE LES CYNIQUES IGNORANS.

Bientôt nous verrons, comme dit le proverbe; *les fleuves remonter vers leur source*. Diogène est accusé de vaine gloire, par un cynique, qui, dans la vigueur de l'âge, et regorgeant de santé, craint qu'un bain d'eau froide (1) ne l'incommode en ce moment (2) où le dieu soleil entre dans le solstice d'été : il rit de la sotte vanité de Diogène, assez puni, dit-il, d'avoir mangé un *polype* (3), qui produisit sur son corps l'effet mortel de la ciguë. Il se vante d'avoir poussé la science jusqu'à découvrir que la mort est un mal, vérité qui avait échappé au sage Socrate, et après lui, à Diogène. Car celui-ci, ajoute-t-il, en présentant un poignard à Antisthène, épuisé par une maladie longue et incurable, lui demanda, « s'il avait besoin du secours d'*un ami* (4), il pensait donc que la mort n'avait rien d'effrayant, ni de douloureux. »

Pour nous, qui avons aussi adopté le bâton, nous savons, de science plus certaine, que si la mort est un mal, la maladie en est un plus grand ; mais que le pire de tous, est de souffrir du froid. En effet, un malade peut vivre mollement, pendant qu'on cherche à le guérir; en sorte que son infirmité se change, pour ainsi dire, en volupté, pour peu qu'il soit riche surtout. Par Jupiter, j'ai vu moi-même des malades vivre plus mollement dans les délices, qu'ils ne le faisaient en bonne santé, ou cependant ils ne se refusaient rien ; ce qui m'a fourni l'occasion de dire, à quelques-uns de mes confidens, qu'ils devaient plutôt envier le sort des domestiques, que celui des maîtres, et qu'ils se trouveraient mieux d'être nus, comme *le lys* (5), que d'être riches, ainsi qu'ils l'étaient : du moins ils cesseraient à la fois, et d'être malades, et de vivre dans les délices de l'opulence. Tant il est ordinaire de voir des hommes se faire un mérite d'étaler, lorsqu'ils sont malades, le faste de la volupté. Mais l'homme, réduit à souffrir la froidure, et à supporter l'excessive chaleur, n'est-il pas plus malheureux que celui qui est malade ? Certes, les peines du premier me paraissent les plus intolérables de toutes.

Exposons maintenant ce que nous avons appris des professeurs de philosophie cynique, et mettons en commun les lumières, au profit de ceux qui ont

embrassé déjà ce genre de vie. Si nous réussissons à persuader ces derniers, sans qu'ils en deviennent meilleurs, du moins ils n'en seront pas pires. Si, sans goûter nos raisons, ils s'exercent d'eux-mêmes à des actions d'éclat, au point de se placer au-dessus de nos préceptes, plutôt par leurs œuvres que par leurs paroles, notre discours leur en laissera toute liberté. Mais s'il en est d'autres qui, par sensualité ou par mollesse, et pour tout dire, en un mot, par leur assujétissement aux plaisirs du corps, tournent en dérision nos leçons, à l'imitation de ces chiens, qui se plaisent à salir, de leurs urines, les portiques de nos écoles, ou de nos palais de justice, nous braverons, comme *Hippoclide* (6), l'impertinence de ces jeunes cyniques.

Reprenons la matière de plus haut, et divisons notre sujet en chapitres : par ce moyen, notre marche sera moins embarrassée, pour traiter chaque chose, selon l'importance qu'elle mérite. Il sera en même tems plus facile de nous suivre. Or, comme le cynisme est aujourd'hui une branche de la philosophie, et même une secte qui, loin d'être méprisable, rivalise avec d'autres plus célèbres, nous parlerons, en peu de mots, de la philosophie même.

Le don que les dieux (7) firent aux hommes, par Prométhée, du feu lumineux, détaché du soleil et d'une portion de Mercure, n'est autre chose que

la distribution de la raison et de l'intelligence. Car ; Prométhée, c'est-à-dire, cette providence qui régit tous les êtres périssables et qui a donné, pour organe, ou instrument à la nature, une chaleur vitale, leur répartit à tous la raison incorporelle, en proportion de ce que chacun d'eux pouvait en recevoir ; aux corps bruts et sans vie, un état d'habitude seulement : aux plantes, une vie propre aux corps (organisés), aux animaux, une âme (vitale), et à l'homme enfin, un esprit raisonnable. Quelques-uns pensent qu'une seule substance a suffi pour tous les êtres ; d'autres croyent que chaque genre ou espèce dut avoir sa substance particulière. Ce n'est pas ce dont il s'agit au moment présent, où nous nous occupons d'abord de la philosophie, soit qu'on l'envisage comme l'art des arts, la science des sciences, ou comme le moyen d'approcher des dieux, le plus près possible, ou enfin, d'après l'oracle d'Apollon Pythien, comme la voie la plus sure, pour arriver à la connaissance de soi-même.

Car, il importe peu, à laquelle de ces dénominations on s'arrête, puisque toutes s'accordent à exprimer l'objet.

Nous commencerons, cependant, par celle qui nous vient de l'oracle divin : *Apprends à te connaître toi-même*. Car, quiconque se connaît lui-même, sait d'abord ce qu'est son âme, puis ce qu'est son corps.

Il ne se contentera pas de savoir, que l'homme est une âme vivante, qui dispose d'un corps. Il examinera, en outre, quelle est la nature de cette âme, et quelles sont ses facultés ; et après toutes ces recherches, il voudra savoir encore, s'il n'existe pas en nous quelque chose de plus élevé ou de plus divin que l'âme même, quelque chose de surnaturel, que nous sentons en nous, sans que personne nous en ait averti, et que nous croyons tous résider dans le ciel. De là, il passera à l'examen des élémens de son corps, pour savoir s'ils sont simples ou composés. Et ensuite, par quelle harmonie cet ensemble se gouverne, de quelles forces, de quelles modifications ou ressources, il a besoin, pour sa conservation. Enfin, il jetera un coup-d'œil sur les principes des arts, qui ont pour but de conserver le corps, sur la médecine, par exemple, l'agriculture, et autres arts utiles. Et si, parmi les connaissances de ce genre, il en est d'oiseuses ou de surabondantes, il voudra, d'autant moins les ignorer, qu'on peut les cultiver, dans la vue de soulager la partie souffrante de nous-mêmes. Sans doute, il ne se livrera pas tout entier à cette dernière étude, parce qu'il croirait au-dessous de lui, de vouloir se soustraire à toute espèce de douleur. Quoi qu'il en soit, il ne se résoudra jamais à ignorer complètement ces détails, du moins en ce qu'ils peuvent intéresser quelques-unes des affections de l'âme.

Juge, par cette esquisse, si le précepte, *apprends à te connaître*, ne marche pas avant tout art et toute science; et s'il ne renferme pas la raison de tout ce qu'on doit connaître, à savoir, des choses divines, par la partie divine, qui nous est unie, et des choses périssables, par la partie mortelle de notre être : ajoutons même la raison des êtres mixtes, par l'homme, qui tient le milieu entre l'animal et les pures intelligences; qui, mortel dans son *individualité* est *immortel* dans son *universalité**, et qui est, pour chaque individu de son espèce, composé d'une portion périssable et d'une autre immortelle.

Voici maintenant comment le moyen de ressembler à la divinité, autant que possible, n'est autre chose que la connaissance des êtres, selon toute l'étendue des facultés humaines. Car, nous ne faisons pas consister le bonheur de la divinité dans la possession des richesses et de tout ce que nous avons coutume de nommer biens; mais dans ce que désigne Homère en ce vers :

« Or, les dieux connaissent toutes choses. » **

---

* *Sigillatim mortales cunctim perpetui*, avait dit Apulée avant Julien.

** Odyss. δ., v. 379.

Et lorsqu'il parle du fils de Saturne :

« Jupiter, premier né, connut le plus de choses. »*

C'est donc par la science que les dieux sont placés au-dessus de nous; et peut-être leur plus grande jouissance est celle de se connaître eux-mêmes. Leur nature est d'autant supérieure à la nôtre, qu'en se connaissant ils embrassent la science des choses les plus relevées. Qu'on ne nous représente point la philosophie divisée en différentes parties; et que d'une science on n'en fasse pas plusieurs. Comme la vérité est une, il n'y a qu'une philosophie. Il ne faut pas s'étonner, toutefois, qu'on puisse y parvenir par mille voies différentes; car s'il plaisait à un hôte étranger, ou même à quelqu'ancien d'Athènes, de vouloir retourner en cette ville, il pourrait choisir sa route par terre ou par mer : en allant par terre, on peut suivre la voie publique, ou passer par des sentiers détournés et des chemins de traverse. Veut-on arriver par eau, on est libre encore, ou de côtoyer le rivage, ou de cingler en pleine mer, à l'exemple du vieux roi de Pylos **.

Si quelqu'un m'objecte que des philosophes, ayant pris les mêmes routes pour arriver à la science,

---

* Il. N. 355.
** Odyss.

se sont cependant égarés dans je ne sais quels détours, et que, séduits par *Circé*, ou *par les lotophages* (8), c'est-à-dire par l'appât de la volupté, de la gloire, ou de quelqu'autre autre avantage, ils se sont arrêtés avant d'avoir atteint le but, je répondrai qu'il doit lui suffire de jeter les yeux sur les fondateurs de sectes, pour voir que tous leurs principes s'accordent parfaitement ensemble.

Ainsi le dieu qui siège à Delphes, a dit : *Sache te bien connaître*. Héraclite parlant dans le même sens : « Je me suis, dit-il, étudié moi-même » ; Pythagore et tous ceux qui l'ont suivi, jusqu'à Théophraste, ont fait consister la philosophie dans la plus grande ressemblance possible avec la divinité. Aristote partage, avec raison, le sentiment de ces derniers ; car ce que nous sommes quelquefois, dieu l'est toujours ; et il serait absurde que dieu ne se connût pas lui-même ; s'il pouvait s'ignorer, rien au monde ne lui serait connu ; puisque dieu est toute chose, puisqu'il comprend en lui, et près de lui, les causes de tous les êtres, et par conséquent les causes immortelles des êtres immortels, comme les causes non précisément mortelles, ou casuelles des êtres périssables, mais constantes et éternelles de la génération de ces êtres : je ne pousserai pas plus loin cette discussion.

Il en résulte que la philosophie est une, comme

la vérité; et qu'elle a également pour amateurs, outre les personnages illustres que je viens de citer, ceux que je pourrais encore nommer à juste titre, j'entends les disciples du philosophe de *Citium* (9), qui, témoins de l'aversion des villes pour la liberté excessive et trop franche du cynique, enveloppèrent sa doctrine de détails relatifs à l'économie domestique, aux affaires * *contentieuses* ou d'*intérêts*, à l'union des sexes et à l'éducation des enfans; en un mot, au bon gouvernement et à la tranquillité publique; tous, au reste, ont basé leur philosophie sur ce principe : *apprends à te connaître*. Tu peux t'en convaincre, non-seulement par leurs doctes écrits sur cette maxime, mais mieux encore, si tu le désires, par le but ou la fin que se propose la philosophie.

On convient généralement que le but de la philosophie est de vivre conformément à la nature; comment atteindrait donc un tel but, celui qui ignore la nature de son être? car un homme, qui ne sait ce qu'il est lui-même, ne saura pas mieux ce qu'il doit faire; comme celui qui ne connaîtrait pas le fer, ne saurait pas, s'il faut le couper ou non, ni ce qu'il lui manque pour être mis en usage. Au reste, il nous suffit d'avoir prouvé jusqu'ici, que la philosophie

---

* χρηματιστική

est une, et que tous ceux qui la cultivent, tendent au même but, quoique par des routes différentes. Nous parlerons maintenant du cynisme.

Si les grands hommes qui ont écrit sur le cynisme, ne l'avaient pas fait plutôt par plaisanterie, que sérieusement, je m'attacherais à discuter l'opinion de chacun d'eux. Et si ces opinions s'accordaient avec celles des anciens, on ne pourrait m'accuser de faux; dans le cas contraire, je ne voudrais pas les écouter, et j'en bannirais de mes oreilles le récit, comme les Athéniens excluent les faux titres du temple de la mère des dieux. Mais rien ne serait plus mal entendu de ma part, ainsi que je viens de l'observer; en effet, ces tragédies, qui ont fait tant de bruit sous le nom de Diogène, ont pour auteur, dit-on, un certain Philiscus (10) d'Egine. Et quand elles seraient de Diogène, ne se peut-il pas qu'un sage ait voulu plaisanter? (11) * beaucoup de philosophes paraissent en avoir fait autant. Démocrite riait, assure-t-on, lorsqu'il voyait des hommes sérieusement occupés.

Garde-toi donc, de te borner aux jeux de leur esprit, et n'imite pas certains hommes qui visitent une belle ville, sans avoir l'intention d'y apprendre quelque chose d'utile, ni d'y remarquer les monumens religieux, les mystères secrets qui s'y prati-

* Τραγωδία, sarcasme impur.

quent, les prêtres qui y font leur séjour, et qui, purs comme les temples mêmes, ont pris soin d'écarter de ceux-ci, comme autant d'embarras ou d'immondices, les bains publics, les lieux de prostitution, les cabarets et autres établissemens de ce genre qu'on place hors de la ville. Supposons que de tels hommes s'arrêtent à ces divers objets, et n'entrent pas plus avant dans la ville; assurément quiconque prendrait tous ces accessoires pour la ville même, serait très-maladroit, s'il la quittait à l'instant, et plus à plaindre encore s'il y restait, sans s'élever à des considérations et à des recherches d'un plus haut intérêt, en un mot *sans voir Socrate*; car je me sers ici des propres expressions employées par Alcibiade, pour louer ce philosophe célèbre.

Je serais tenté de comparer la philosophie cynique aux *Silènes* (12), que les statuaires nous représentent tenant en main des flûtes et des pipeaux, et qu'ils placent à la porte de leurs ateliers, afin que, lorsqu'ils ouvrent ces dépôts, on y voie paraître les belles statues des dieux. N'allons donc pas prendre, au sérieux, ce qui a été dit en jouant. Quoiqu'il y ait quelque chose d'utile dans ces sortes de discours, la philosophie dont nous parlons est d'une toute autre importance, ainsi que j'essaierai de le montrer. Continuons la discussion, en rapportant d'abord les faits; et nous partirons de là pour pousser

nos recherches plus loin, à l'exemple des chiens qui, exercés pour la chasse, suivent à la piste les animaux sauvages.

Il n'est pas aisé d'indiquer le premier instituteur de la secte, quoique quelques-uns nomment Antisthène ou Diogène; car *OEnomaüs* (13) dit avec assez de raison, que le cynisme n'est ni l'Antisthénime, ni le Diogénisme. Aussi les plus illustres cyniques affirment-ils que le grand Hercule, à qui nous devons tant de bienfaits, laissa aux mortels l'exemple signalé de ce genre de vie. Pour moi qui aime à parler avec respect, et des dieux, et des grands hommes agrégés, après leur mort, à la famille des dieux, je suis porté à croire que d'autres, soit Grecs, soit barbares, ont, même avant Hercule, jeté les fondemens de la profession cynique. Car ce genre de philosophie est commun, naturel, et n'exige pas de grands efforts; il suffit pour cela de choisir le bien, par amour pour la vertu et par horreur pour le vice. On n'a nul besoin de feuilleter un grand nombre de volumes, puisque l'érudition ne donne, ni l'esprit, ni la force de supporter les assujétissemens attachés à une secte quelconque.

Ici en effet tout se borne à se bien pénétrer du sens de ces deux oracles d'Apollon Pythien : connais-toi toi-même, *frappe monnaie à ton coin* (14). On voit ainsi que le prince de la philosophie est le

même de qui les Grecs ont reçu tous les autres biens, le chef commun, le législateur et le roi de la Grèce, en un mot le dieu qui siége dans Delphes. Et comme rien n'est caché pour lui, il n'est pas permis de croire, qu'il ait ignoré le caractère particulier de Diogène. C'est pourquoi, non content de lui donner le même avertissement qu'à tous les autres, il lui prescrit allégoriquement ce qu'il exige de lui, par ces deux paroles, *fabrique la monnaie.*

En effet Diogène n'était pas le premier à qui fut adressé cet oracle : *apprends à te connaître.* Ce même oracle avait été et est encore adressé à tous ; on l'a gravé plutôt, à dessein je pense, sur le frontispice du temple. Nous avons donc enfin trouvé le véritable et premier auteur de cette philosophie, et nous en proclamons avec l'heureux Jamblique, pour principaux coryphées, Antisthène, Diogène et Cratès, qui ont eu pour but spécial dans leur conduite, de se connaître eux-mêmes, de mépriser les vaines opinions, et de se livrer, de toute leur âme, à la recherche de la vérité, le plus grand de tous les biens, et pour les dieux, et pour les hommes ; vérités pour laquelle Pythagore, Platon et Socrate et les péripatéticiens se décidèrent à tout souffrir en travaillant sans relâche à se connaître, à s'éloigner des opinions vaines, et à découvrir ce qu'il y a de vrai dans tout ce qui existe ici bas.

Or, puisqu'il nous paraît clair que Platon ne pensa pas différemment que Diogène, tous deux s'étant proposés la même fin ; que répondrait le sage Platon, s'il vivait encore, à celui qui lui demanderait, quel cas il fait de cet oracle, *connais-toi!* Assurément il nous dirait, qu'il le met avant et au-dessus de tout; et c'est ainsi qu'il répond dans son *Alcibiade*. Continue donc, ô divin Platon! ô heureux rejeton des dieux! apprends-nous sous quel aspect doivent se présenter à nous les opinions du vulgaire? A une telle question, ce sage nous renverrait à la lecture entière de son dialogue intitulé *Criton*, où il fait parler Socrate en ces termes: « Mais, ô bon Criton, que nous importe ici l'opinion du vulgaire! »

D'après ce principe, de quel droit séparerions-nous deux hommes qu'unirent intimement l'amour de la vérité, le mépris de la vaine gloire et le dévouement le plus entier à la vertu. Quoi! Platon aura, dans ses discours, enseigné les mêmes préceptes que Diogène s'est contenté de mettre en pratique; et nous oserions calomnier ce dernier; craignons au contraire que celui-ci n'ait pas tout l'avantage. En effet, Platon semble lui-même désavouer ses écrits, en ne leur donnant pas son nom, et en les faisant tous passer sous le nom de Socrate, homme plein de courage et de vertu.

Qui nous empêcherait donc d'étudier la philosophie cynique, dans les propres actions de Diogène! Car, le corps humain ayant ses parties principales, à savoir les yeux, les mains et les pieds, et en outre ses parties accessoires, telles que les cheveux, les ongles, ou certains objets plus ignobles encore, dont se compose le tout, ne serait-il pas ridicule de comprendre ces accessoires au nombre des parties proprement dites, de préférence aux plus nobles, où siégent les organes de nos sens et de notre intelligence? Je parle des yeux et des oreilles, qui sont en effet les agens de la pensée, soit parce que, servant comme d'ouverture à l'âme, ils la frappent plus vîte, et y réveillent le principe et la force permanente de la pensée, soit que, pour produire celle-ci, l'âme elle-même se répande par eux, comme par autant de canaux. Car c'est, dit-on, en rassemblant les rapports des sens divers, et en les renfermant dans la mémoire, qu'elle enfante les sciences. Pour moi, je ne saurais concevoir que les choses sensibles puissent être perçues autrement qu'à l'aide d'un principe *soit incomplet* (15), *soit parfait*, mais plus ou moins gêné dans sa force productrice des perceptions. Au reste, cet examen serait, pour le moment, déplacé.

Je m'arrête aux différentes branches de la philosophie cynique. En effet, on paraît avoir divisé en

deux parties, la science philosophique. Aristote et Platon, par exemple, distinguent la théorie d'avec la pratique, sachant bien que l'homme est de sa nature, également propre à la science et à l'action. Je n'examinerai point, si dans leur théorie, ils se sont parfois écartés de la nature. Je dis seulement que Socrate et beaucoup d'autres paraissent ne s'être servi de la théorie, que pour arriver à la pratique, et ils n'ont vu, dans le précepte de se connaître soi-même, que celui d'étudier avec soin, ce qu'il faut accorder à l'âme, et ce qu'il faut accorder au corps : c'est pourquoi ils ont attribué à l'âme, le commandement, et au corps, la soumission ; et ils ont cultivé la vertu, la tempérance, la modestie, la liberté, en bannissant toute envie, toute timidité, toute superstition.

Nous croyons donc entrer dans l'esprit de leur philosophie, lorsque nous avançons que ces grands hommes n'ont pas craint de *compromettre* *, comme dans les jeux de hasard, leurs intérêts les plus chers ; tant ils faisaient peu de cas de leurs corps, au point que Socrate définissait avec raison la philosophie, la *méditation de la mort*.

Certes, des hommes qui firent de cet exercice leur occupation journalière, nous paraîtraient moins

---

* Le mot grec Κυβεύειν signifie jouer aux dés.

dignes d'envie que de pitié ; ou même ils passeraient avec raison pour des insensés, si, comme tu le dis, ils n'avaient supporté tant de travaux que pour satisfaire leur vanité. Car, comment d'autres auraient-ils loué tout en eux, jusqu'à la fantaisie de s'être repus de viandes crues ? toi-même, tu n'approuves pas un tel fait ; mais tandis que tu adoptes le manteau et la longue chevelure du sage, comme la peinture imite les traits du visage et la figure humaine, pour quelle raison penserais-tu que ce que tu es loin d'admirer, aurait pu obtenir le suffrage de la multitude ? Qu'un ou deux individus l'aient applaudi, la chose peut se supposer. Mais un tel spectacle eut causé d'étranges nausées à cent mille autres, et les eut dégoûtés de tout aliment, jusqu'à ce que leurs familiers eussent rassuré leur estomac, en leur présentant des odeurs, des parfums, ou quelques friandises ; tant l'exemple de cet homme célèbre a paru étonnant. Cependant quoique cette action soit tournée en ridicule :

« Chez tous les mortels d'aujourd'hui. »*

Elle n'est, par tous les dieux, rien moins qu'ignoble, si nous la jugeons d'après la sage intention de Dio-

---

* Il. E. v. 304.

gène. Car, comme Socrate raconte de lui-même, que se croyant obligé envers la divinité d'accomplir, selon son pouvoir, l'oracle dont il était l'objet, il avait choisi la profession de censurer les vices; ainsi Diogène, se sentant appelé, je pense, par l'oracle de Python, à la philosophie, crut devoir tout examiner par lui-même et par sa propre expérience, sans s'arrêter aux opinions des autres, qui pouvaient être ou vraies ou fausses. Il ne s'en rapporta donc, ni à la parole de Pythagore, ni à celle d'aucun philosophe, qui eut la même réputation que celui-ci; parce qu'il reconnaissait pour l'inventeur de la philosophie, non aucun mortel, mais un dieu. Eh! quel rapport me diras-tu, ce langage a-t-il avec le mets du Polype? Je vais te l'apprendre.

Les uns ont posé en principe, que l'homme est carnivore de sa nature; d'autres soutiennent qu'il ne lui convient point de se nourrir de chairs. On a beaucoup disputé pour et contre, et si tu veux aborder la question, tu trouveras une assez longue liste de volumes, où elle est agitée en sens opposé. Diogène s'est inscrit contre les partisans de l'opinion négative. Il a pensé que, si quelqu'un qui mangerait de la viande, sans aucun apprêt (comme le font les autres animaux, par un instinct naturel), loin d'en être incommodé, trouvait au contraire un tel aliment propre à augmenter les forces de son corps;

il fallait en conclure qu'il est dans l'ordre naturel, que l'homme se nourrisse de viandes crues; mais que s'il en résultait quelque accident, on ne devait plus douter que cette nourriture ne fût point destinée à l'homme, et qu'il fallut par conséquent s'en abstenir.

Si cette première raison du fait, paraît tirée de trop loin, j'en donnerai une seconde plus appropriée au cynisme; mais, pour la faire valoir, j'expliquerai clairement le but de cette secte, qui est d'arriver à un état d'apathie, ou d'impassibilité, état qui semble faire de l'homme un dieu. Or Diogène, que rien d'ailleurs ne pouvait émouvoir, soupçonnant que sa répugnance pour la viande crue pouvait être l'effet d'un vain préjugé, plutôt que de la raison (car enfin les chairs, fussent-elles mille fois cuites, morcelées ou assaisonnées en mille manières différentes, ne sont toujours que des chairs), il résolut de s'affranchir une bonne fois de cette espèce d'esclavage, si toutefois ce n'est pas pure faiblesse. Dis-moi en effet, pourquoi, préférant aujourd'hui les viandes cuites, aux dons de Cérès, ne les mangerions-nous pas aussi telles qu'elles sont naturellement? Certes, tu ne pourrais en assigner d'autres raisons que l'usage et la coutume. En effet, les viandes ne sauraient être plus impures, avant d'être cuites, qu'elles ne sont pures avant leur cuisson.

Que devait donc faire l'homme, établi par dieu même en qualité de guide, pour faire abstraction de toute monnaie, c'est-à-dire, des institutions ordinaires, et pour juger de chaque chose d'après le raisonnement et la vérité! Devait-il s'en laisser imposer par l'opinion, jusqu'à croire, avec le commun des hommes, que la viande est pure et mangeable, quand elle est cuite, impure et détestable, si elle n'a point passé par le feu. Quoi! tu ferais si peu d'usage de ta mémoire et de ton discernement, que tu oserais taxer de vanité Diogène, selon moi, le serviteur et le ministre du dieu de Python, pour s'être repu de la chair d'un polype! toi qui dévores mille mets épicés,

» Les poissons, les oiseaux, et tout ce que tes mains
» peuvent atteindre. » *

Toi Egyptien, non de la race des prêtres, mais de celle des hommes voraces, à qui il est permis de tout manger, aussi *librement que les légumes de nos champs et de nos jardins potagers*. Tu connais l'*expression des Galiléens* (16). Je n'oublierai pas ici que les hommes, en général, ceux qui habitent le voisinage de la mer, comme ceux qui en sont très-éloignés, avalent, sans même les approcher du feu, les *Héris-*

---

* Odyss. M., v. 331.

sons * et les huîtres. En dépit de ces exemples, tu loueras ces peuples; et tu traiteras Diogène, d'immonde, sans faire la réflexion que, dans l'un et l'autre cas, ce sont des chairs que l'on mange, avec cette différence, que les unes sont dures et les autres molles, et que le polype, comme les testacées, ou animaux à coquilles, n'ont pas de sang **; cependant ils n'en sont pas moins animés, et par conséquent susceptibles de plaisir ou de douleur; ce qui est l'attribut de tout animal.

Peu m'importe ici le sentiment de Platon, qui veut que les plantes soient aussi animées; il n'en sera pas moins constant, pour tous les hommes accoutumés à raisonner, que Diogène ne fit rien en cela d'odieux, d'illégal, ou même de contraire à nos usages, à moins qu'on ne veuille juger de la pureté et de la bonté des mets, par leur dureté ou leur mollesse, ainsi que par le goût flatteur ou désagréable qu'ils causent au palais. Cessez donc de réprouver les alimens de viandes crues, dès que vous admettez la vitalité, non-seulement des animaux qui n'ont pas de sang, mais encore de ceux qui en sont pourvus. La seule différence, entre vous et Diogène, est que celui-ci usait des viandes, telles que la nature les lui

---

* Εχινυς oursins.

** Voyez la note 16.

offrait, au lieu que vous assaisonnez les vôtres, de sel et de mille autres ingrédiens, par pure sensualité, et comme pour faire violence à la nature. C'est assez parler sur ce point.

On a vu déjà, que le but de la secte cynique, comme de toute philosophie, est le bonheur. Or, vivre heureux, c'est vivre selon la nature, non selon les opinions du vulgaire; car, on estime que tous les animaux et les plantes même sont dans un état prospère, lorsque chacun de ces êtres atteint le but que la nature lui a réservé. Enfin le terme de la félicité, pour les dieux, est sans contredit la jouissance de tous les biens que comporte leur nature. Ne cherchons donc point ailleurs un bonheur secret et particulier aux hommes. Ni l'aigle, ni le platane, en un mot aucun des animaux, aucune des plantes, ne montre de prédilection pour se parer d'aîles, de feuillages dorés, de boutons, ou tiges d'argent, de lanières et d'éperons de fer ou de diamant. Loin de là, chaque être se contente des attributs et ornemens que la nature lui a répartis dans le principe, et s'estime heureux de les accommoder à son usage, ou à sa conservation, soit pour la vîtesse, soit pour la force et la défense dont il a besoin. Combien serait-il donc ridicule, de voir l'homme seul chercher le bonheur dans la richesse, dans la noblesse du sang, dans la puissance de ses amis, et

dans mille autres avantages qu'il se croit heureux d'obtenir

En effet, si la nature nous eut donné, comme aux animaux, des corps et des âmes semblables aux leurs, sans y rien ajouter de plus, il ne nous resterait qu'à chercher notre bonheur dans les biens corporels. Mais, outre que l'âme, qui est en nous, ne ressemble point à celle des animaux, soit qu'elle en diffère essentiellement, soit qu'étant de la même substance, elle jouisse d'une plus grande énergie, comme le pur or est de beaucoup supérieur aux paillettes d'or mêlé de sable (car cette dernière opinion sur la nature de notre âme, est préférée par plusieurs philosophes), nous n'en sommes pas moins convaincus, que nous surpassons en intelligence tous les animaux; et que, selon le dire de Protagore, comme la nature s'est montrée en mère généreuse et magnifique, envers les animaux, Jupiter nous doua de la faculté de penser, pour nous tenir lieu de tout. C'est donc dans cette partie, la principale et la plus essentielle de notre être, qu'il faut placer, pour nous le siége de la félicité.

Vois maintenant, si telle ne fut pas la devise de Diogène, de cet homme qui assujettit son corps à toutes les épreuves du travail, pour augmenter ses forces naturelles; qui ne voulut faire que ce que sa raison approuvait; dont l'âme enfin ne partagea ja-

mais les soucis et les tourmens que devaient faire naître en elle, les besoins et la sympathie du corps, qui lui était uni; ce fut par de tels exercices, qu'il acquit une force de corps comparable à celle des plus vigoureux athlètes. Par là son âme put goûter le bonheur, et régner avec plus de réalité, ou du moins à l'égal du monarque persan, que les grecs avaient coutume d'appeler *le grand roi*. Comment verrais-tu donc un personnage peu important dans cet homme :

« Qui, n'ayant ni cité, ni maison, ni patrie, »

Ne possédant pas même une obole, une dragme, un domestique, à plus forte raison, un biscuit sec, aliment suffisant à Epicure, pour se croire aussi fortuné que les dieux, ne prétendit pas rivaliser de bonheur avec la divinité, mais se vanta d'être plus heureux qu'aucun de ceux que les mortels estiment les plus dignes d'envie, par la possession des biens d'ici bas! Si tu dédaignes de m'en croire sur parole, embrasse, non pas de nom, mais d'effet, le genre de vie de ce grand homme; et tu seras bientôt convaincu de la vérité. Etablissons la d'abord, par des raisonnemens.

Ne te semble-t-il pas que, pour les hommes, la plus grande et la plus illustre des jouissances, est celle de la liberté? Pourquoi ne penserais-je pas ainsi, me réponds-tu, puisque la fortune, la noblesse, les

richesses, la force et la beauté du corps, sans la liberté, ne sont pas les biens du sujet qui paraîtrait en jouir, mais la propriété du maître à qui appartient ce sujet. Qu'entendrons-nous donc par esclave? sera-ce l'homme que nous achetons au prix de quelques dragmes d'argent, de deux mines, par exemple, ou de dix *stateres d'or* (18). Sans doute tu diras, que cet homme est esclave? Et à quel titre? Parce que, diras-tu, nous comptons pour lui, au vendeur, telle somme en argent? Mais sur ce pied, les esclaves mêmes que nous délivrons de l'esclavage n'en seraient pas plus libres. Car, nos lois ne leur accordent la liberté, que lorsqu'ils se sont réfugiés dans leurs foyers; et cependant quand nous les rachetons, ce n'est point pour qu'ils continuent de servir, mais pour qu'ils demeurent libres. Tu vois donc qu'il ne suffit pas de payer une somme en numéraire, pour faire connaître qu'un esclave a été racheté; mais que tout esclave demeure tel, tant qu'il est en puissance d'un tiers, qui a le droit de lui commander, qui peut exiger de lui des services à volonté, qui peut même le contraindre à lui obéir, par le châtiment, et comme l'a dit notre poète :

« Par des peines cruelles. » *

Vois en outre, si nous n'avons pas réellement au-

---

* Il, E., v. 766.

tant de maîtres qu'il existe d'êtres, dont nous sommes forcés de dépendre, pour nous épargner des souffrances, ou même des châtimens; car il est des châtimens, autres que celui du bâton, dont on menace un esclave, et dont se servent les maîtres les plus durs seulement, vu que les maîtres plus modérés se contentent de reproches, ou de menaces. Ne te crois donc pas libre, ô mon cher, tant que tu reste asservi à ton ventre, ou peut-être à quelque chose de plus ignoble, puisqu'alors tu as des maîtres, qui peuvent ou t'accorder, ou te refuser le plaisir: et quand même tu pourrais t'affranchir de leur joug, si tu te laisses dominer par les opinions du vulgaire, tu es loin d'avoir goûté le nectar de la liberté. J'en jure par celui qui nous révéla les secrets du *quaternaire* (19).

Je ne dis pas seulement, que jamais le respect humain ne doit nous empêcher de faire notre devoir; mais j'entends, que, sur les actions qu'il nous plaît de faire, où sur celles dont nous voulons nous abstenir, ce n'est point le vulgaire qu'il faut consulter, pour juger si elles sont bonnes ou mauvaises, mais la raison, c'est-à-dire, l'âme, ou plutôt le dieu qui est en nous. Rien n'empêche que les hommes du commun ne suivent les opinions du vulgaire; ils font mieux, que s'ils ne rougissaient de rien; puisque les hommes ont en général un penchant naturel (20) pour la vérité.

Mais l'homme, qui se gouverne d'après son intelligence, et dont les lumières et le jugement décident la conduite, aurait tort de s'en rapporter aux opinions du vulgaire, pour qualifier ses actions de bonnes, ou de mauvaises. Parce qu'en effet notre âme renferme deux parties distinctes, dont l'une est la plus divine, que nous nommons esprit, sagesse, ou raison silencieuse, et dont l'organe ou l'interprète est, à l'aide de la voix, le discours composé de noms et de verbes; l'autre est un monstre à plusieurs têtes, un mélange de passions, de colère, et d'autres élémens hétérogènes. Il s'agit de savoir si nous devons heurter et fronder impudemment les opinions de la multitude, avant que nous ayons dompté le monstre, et que nous l'ayons soumis au dieu, qui est en nous, c'est-à-dire à la partie divine de notre être. Car beaucoup de prétendus sectateurs de Diogène, se sont montrés prêts à tout oser, disons même capables de tous les crimes, et en quelque sorte plus intraitables que les bêtes féroces. Je suis d'autant moins porté à les justifier, que je place ici un trait de la vie de Diogène, dont plusieurs seront peut-être tentés de se moquer, mais qui me paraît devoir être pris en sérieuse considération.

Quelqu'un des jeunes gens, mêlés dans un groupe, où se trouvait Diogène, se permit de lâcher un vent, et reçut aussitôt la correction du bâton de notre

philosophe ; « Quoi, misérable, lui dit celui-ci, toi qui n'as jamais fait preuve en public, d'aucune action digne d'être remarquée, tu oses commencer ainsi par insulter à l'opinion ? Il pensait donc qu'un homme doit savoir se rendre maître de la volupté et de la colère, avant de supporter la troisième et dernière épreuve, celle de se rendre indépendant des opinions du vulgaire. Et comment ne vois-tu pas toi-même que c'est à dessein de détourner les jeunes gens de la philosophie », qu'on s'attache à travestir les généreux et sincères partisans de Pythagore, de Platon et d'Aristote, en imposteurs, en sophistes orgueilleux, et en charlatans, et qu'on traite de fou, digne de pitié, le plus louable de tous les cyniques ?

Je me rappelle d'avoir entendu mon père nourricier me dire, en voyant un de mes compagnons d'âge, Iphiclès, porter une chevelure négligée, un habit déchiré vers la poitrine, et un manteau tout usé, au fort de l'hiver ; « Quel mauvais génie l'a » donc réduit à un tel état de détresse, pour son » malheur, et plus encore pour le malheur de ses » parens qui l'avaient élevé avec le plus grand soin, » et qui lui avaient donné toute l'éducation possi- » ble ? Comment se fait-il, qu'après avoir tout aban- » donné, il mène aujourd'hui la vie d'un mendiant,

» et d'un vagabond » ? Je lui répondis alors, par je ne sais quelle plaisanterie.

Tu vois enfin de quelle manière le vulgaire traite les véritables cyniques ; mais ce n'est point encore l'inconvénient le plus grave. Ne remarques-tu pas en outre, qu'on veut ainsi nous accoutumer à aimer les richesses, et à détester la pauvreté ; à faire une idole de notre ventre, à sacrifier tout travail au corps, pour engraisser cette gênante enveloppe de notre âme, à entretenir une table somptueuse, et à ne jamais goûter seul le repos de la nuit, pourvu toutefois que le voile du mystère dérobe aux yeux du public tant de turpitudes ? Mais tout ceci n'est-il pas plus horrible que le Tartare ? Et ne vaudrait-il pas mieux être jeté dans le gouffre de Charybde, et englouti dans le Cocyte, ou enfoui à *six mille toises* * *sous terre* (21), que de tomber dans les excès d'un vice aussi honteux, et de se vautrer dans la crapule et la débauche ? Et cela non pas simplement à la manière des bêtes féroces, mais en faisant en outre de vains efforts, pour couvrir d'épaisses ténèbres toutes ces infamies.

Combien il eut été préférable de s'en abstenir ? Ou, si la chose paraissait difficile, les préceptes de

---

* Οργυια Voyez la note.

Diogène et de Cratès sur ce point, n'étaient donc point à mépriser. « La faim, disent-ils, énerve l'amour; et si tu ne peux la supporter, *pends-toi* ». Ne sais-tu pas en effet, que ces grands maîtres ont vécu de la sorte, pour mettre les hommes dans la voie de la perfection? « Ce n'est point parmi les » mangeurs de biscuits secs, disait Diogène; mais » parmi ceux qui font des repas somptueux, qu'il » faut chercher des tyrans ». Aussi *Cratès* (22) composa-t-il à la louange de la frugalité, cet hymne :

« Salut, grande déesse, ô délices des sages!
« Sainte frugalité, fille de la sagesse, etc. »

Qu'on ne me parle donc point d'un cynique, à la façon d'Œnomaüs, assez impudent pour mépriser les choses divines et humaines. Je veux qu'un cynique soit religieux envers la divinité, comme le fut Diogène, qui se montra docile à l'oracle de Python, et ne se répentit point de l'avoir suivi. On le jugerait fort mal, en le prenant pour un Athée, parce qu'il ne parut point dans les temples, pour y adorer les dieux, ou parce qu'il n'approcha jamais de leurs statues, ni de leurs autels. Mais il n'avait en sa disposition, ni encens, ni libation à leur offrir, ni argent pour s'en procurer; il lui suffit de bien penser des dieux, de les adorer de tout son être, en

leur consacrant ce qu'il avait de plus précieux au monde, une âme toute occupée d'eux, et entièrement dévouée à leur culte.

Ainsi je ne prétends pas qu'un cynique soit sans aucune pudeur, mais que, guidé par sa raison, il tienne sous le joug toutes les passions de l'âme, et qu'il rende leur influence si complètement nulle, qu'il s'apperçoive à peine d'un léger effort, pour comprimer en lui les voluptés. Car celui-là est arrivé à la perfection, qui cesse de connaître et d'éprouver l'aiguillon des sens; et ce privilége ne peut s'obtenir que par de longs exercices. Du reste, pour qu'on ne me soupçonne pas d'établir ces principes, d'après mon opinion particulière, je te transcrirai ici quelques vers, fruits des loisirs de Cratès:

« Ecoutez ma prière, ô Muses Piérides,
» Filles de Mnémosyne et du grand Jupiter!
» Accordez l'aliment, au ventre nécessaire,
» Sans m'asservir à lui; faites que j'aie assez,
» Pour nourrir des amis, sans trop flatter leurs goûts.
» Que m'importe un trésor! le sort du *scarabée*, * (23)
» La part d'une fourmi, suffit à mes besoins.
» Et, pour moi, la justice est la seule richesse
» Que je veuille acquérir: heureux si je l'atteins.
» Ah! j'en remercîrai et Mercure et les Muses.
» Les plus pures vertus me tiendraient lieu d'offrandes.»

---

* Κανθάρου.

J'aurais beaucoup d'autres maximes à te citer du même Cratès ; mais pourquoi t'entretiendrais-je superficiellement de ce grand homme, lorsqu'il t'est facile de lire sa vie entière, écrite par Plutarque de Chéronée. J'ajoute qu'il fut aussi le maître de Zénon, auquel il enseigna ses dogmes sublimes ; et que les Grecs eurent pour lui une telle vénération, que chacun grava sur le frontispice de sa maison :

« Sois ouverte à Cratès, à cet heureux génie, etc. »

Maintenant je reviens à ce que j'ai dit plus haut, que quiconque entre dans la carrière du cynisme, doit censurer d'abord ses propres défauts, et se les reprocher sans aucune indulgence. C'est à lui de s'interroger exactement, de se demander s'il est enclin à la bonne chère ; s'il a besoin d'être couché mollement ; s'il est séduit par les honneurs et l'appas de la gloire ; s'il est jaloux de se faire remarquer, et s'il attache quelque prix à une distinction aussi frivole. Car il ne lui est permis, ni de se conformer aux mœurs de la multitude, ni de toucher, même du bout des doigts, selon le proverbe, aux délices vulgaires, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à les fouler aux pieds ; alors seulement il pourrait en goûter, mais indifféremment, et selon l'occurrence.

Ainsi, nous dit-on, les taureaux jeunes et faibles encore, s'isolent parfois du troupeau dont ils font

partie, pour essayer peu à peu leurs forces naissantes, jusqu'à ce que, se sentant plus robustes, ils reviennent défier leurs anciens chefs et se mesurer avec eux, pour s'assurer la supériorité, qu'ils croyent désormais mériter ; il ne suffit donc pas, qu'un homme, décidé à embrasser la vie cynique, porte le manteau, la besace, le bâton, ou la longue chevelure de la secte, et qu'il se montre mal peigné, mal embouché, comme s'il sortait de quelque village ; où il n'existe, ni boutique de barbier, ni académie; il lui faut adopter les véritables attributs de la philosophie, c'est-à-dire, le bon sens, qui lui serve du bâton cynique, et la constance de l'âme, qui lui tienne lieu de la besace. Alors seulement, il pourra payer de hardiesse, lorsque ses talens naturels lui auront fait une réputation méritée.

Telle fut aussi la conduite de Diogène et de Cratès, tous deux si éloignés de se plaindre des atteintes, ou plutôt des caprices et des injures de la fortune, que le premier se moqua des pirates, qui l'emmenaient en esclavage, et que le second, après avoir vendu ses biens à l'encan, riait lui-même des difformités de son corps, et de ce qu'il était à la fois boiteux d'une jambe, et bossu des deux épaules. Cependant il fréquentait, appelé ou non, les maisons de ses amis, et il venait à bout de les reconcilier, lorsqu'il était survenu entr'eux quelques différends.

Non-seulement il savait reprendre sans amertume; mais encore avec grâce, et de manière que, sans offenser ceux qu'il voulait corriger, il leur rendait ses leçons utiles, autant qu'à ceux qui l'écoutaient.

Cependant ces bienfaits n'étaient qu'accessoires au but de ces hommes célèbres, qui cherchèrent, avant tout, le moyen de vivre heureux, et qui ne prirent soin des autres, qu'autant qu'ils savaient, que l'homme est, de sa nature, destiné à vivre en société. Et pour cette raison, ils s'efforcèrent d'améliorer le sort de leurs concitoyens, non-seulement par leurs exemples, mais par leurs exhortations. J'en conclus, que le véritable cynique, homme de bien, doit, avant tout, s'occuper de son propre bonheur; qu'à l'exemple de Diogène et de Cratès, il doit bannir de son âme, toute passion, et se gouverner par les principes de la pure raison, qui est en lui. Voilà, ce me semble, le point capital de toute la philosophie de Diogène.

Mais si, parce que Diogène approcha d'une femme publique (ce qui peut-être ne lui arriva pas une seule fois), quelques cyniques, jaloux de paraître ses égaux, n'hésitaient pas à user d'une liberté semblable, sans se dérober aux regards de la multitude, à peine leur en ferais-je un crime, pourvu toutefois qu'ils nous reproduisissent, dans l'ensemble de leur conduite, la solide instruction de ce

même Diogène, sa pénétration, sa franchise parfaite, sa tempérance, sa justice, sa sagesse, sa piété, ses saillies pleines de grâce, et enfin son extrême attention, à ne rien faire d'inutile ou d'irréfléchi. Car tel fut le caractère particulier de la philosophie de Diogène. Qu'à ces conditions seulement, il leur soit libre de fouler aux pieds tout respect humain, et de se moquer de ceux qui se cachent, pour satisfaire aux besoins naturels, aux déjections du ventre, par exemple, tandis que, contre les lois de la nature, au milieu même des villes et des assemblées publiques, ils exercent des violences et des rapines, ils forgent des calomnies, intentent des procès iniques, et se signalent par mille autres vexations odieuses. S'il est vrai, comme on l'assure communément, que Diogène se soit permis quelqu'incongruité, ou même qu'il ait soulagé son ventre, au milieu d'une place; certes, il n'en usa de la sorte, que pour mâter l'orgueil de ces hommes injustes, et pour leur faire sentir avec quelle impudeur ils choquaient le public, par des actions aussi atroces qu'ignominieuses.

En effet, les inconvenances, reprochées au cynique, ne sont qu'une suite des besoins naturels, auxquels nous sommes tous assujétis; mais les violences, loin d'être, pour personne, dans l'ordre de la nature, ne sont que les effets de la dépravation morale.

Je m'étonne donc que les modernes sectateurs de Diogène aient prétendu l'imiter dans les choses faciles et accessoires, tandis qu'ils ont négligé le but principal. Et toi, qui te flattes d'être plus sensé qu'eux, tu t'es étrangement mépris, sur le plan de conduite de Diogène, lorsque tu t'imagines que ce sage dut être malheureux. Car, si tu eusses cru, sur leur témoignage, tous les Grecs, qui ont admiré, après Socrate et Pythagore, cet homme, contemporain de Platon et d'Aristote, cet homme, dont le modeste et prudent Zénon fut l'auditeur et le disciple; si enfin tu n'eusses pas eu la présomption de croire qu'ils s'étaient tous trompés sur le compte de cet homme, digne, selon toi, d'être en butte à tes sarcasmes, certes, tu l'aurais mieux étudié; et ton expérience te l'aurait mieux fait connaître.

Qui d'entre les Grecs vit, sans étonnement, dans Diogène, cette longue persévérance, comparable au courage et à la magnanimité d'un roi? Il dormait, *dans son tonneau* (24), sur un lit de feuillages, plus commodément que le plus grand roi, sur une couche voluptueuse, et sous des lambris dorés; il mangeait, avec plus de plaisir, son biscuit sec, que tu ne savoures les mets siciliens; en sortant d'un bain chaud, il séchait son corps à l'air, tout aussi bien que tu essuies le tien avec des linges fins. Il t'appartient, sans doute, de lancer, contre lui, tes

traits satyriques, et tu crois triompher de lui, comme Thémistocle de Xercès, ou comme Alexandre de Darius ; mais si tu avais, comme nous, hommes occupés de politique et d'affaires, l'habitude de la lecture, tu saurais qu'Alexandre admira la grandeur d'âme de Diogène. Malheureusemont tu n'es rien moins que lettré, tu dédaignes même de t'instruire, et tu réserves ton admiration, pour la vie morte et stérile de quelques misérables femmelettes.

Cependant, si mon discours a opéré sur toi quelque changement, tu auras plus gagné que moi. Si, au contraire, je ne dois attendre aucun succès de cet *impromptu*, écrit tout d'une haleine, et le fruit de mes loisirs de deux jours (j'en prends à témoin les Muses, et toi-même qui me connais de longue date), je ne me repentirai pas d'avoir loué un grand homme.

FIN DU SIXIÈME DISCOURS.

NOTES

SUR LE SIXIÈME DISCOURS DE JULIEN.

---

(1) *Bientôt, etc.* ἄνω ποταμῶν χωροῦσι παγαί, Julien, en commençant son discours par ce proverbe, fait allusion au trait, rapporté par Diogène Laerce, en sa vie des philosophes (l. VI), où il est dit, que Diogène, le cynique, fut pris par des pirates, qui avaient pour chef un certain Scirpalus, et emmené en Crète, où il fut vendu à Xéniade de Corinthe. L'acheteur lui ayant demandé ce qu'il savait faire, je sais, répartit le captif, commander aux hommes ; Xéniade surpris, lui répondit par ce proverbe : « Voilà que les fleuves remontent vers leur source » ; voulant dire que ce n'était pas au maître à obéir, mais à commander. Le philosophe fit remarquer à son nouveau maître, que si un malade, ayant besoin de guérison, achetait un médecin, il n'en serait pas moins de sa prudence, d'obéir aux prescriptions de ce médecin. Xéniade sut apprécier Diogène, et lui confia l'instruction de ses enfans.

(2) *En ce moment.* On voit ici, que le discours fut écrit, comme le précédent, vers le solstice d'été, où les chaleurs peuvent rendre nécessaires les bains d'eau

froide. Julien paraît se moquer aussi de la délicatesse du faux cynique, qui prenait avec précaution, même en cette saison, des bains d'eau froide. Il le met en opposition avec Diogène, qui savait supporter la chaleur et la froidure, et qui, après s'être baigné à l'eau chaude, séchait son corps en plein air, ainsi qu'il est rapporté à la fin de ce discours.

(3) *Mangé un polype.* On lit, dans l'auteur ancien, déjà cité, *des Vies des Philosophes*, que Diogène mourut à Corinthe, âgé de quatre-vingt-dix ans, le même jour qu'Alexandre-le-Conquérant mourut à Babylone. Mais cet auteur donne plusieurs opinions ou traditions, sur l'histoire de sa mort. Ses amis assurèrent qu'il avait terminé volontairement ses jours, en s'interceptant la respiration, et qu'ils l'approuvèrent d'avoir pris ce parti. Les uns ont écrit qu'il mourut d'indigestion, pour avoir mangé un pied de bœuf tout cru ; les autres, pour avoir mangé un polype également cru ; d'autres enfin prétendent, qu'en voulant prendre sa part d'un polype que des chiens se disputaient, il fut mordu par l'un d'eux, au tendon de la jambe, et qu'il mourut de cette blessure.

(4) *Du secours d'un ami.* Le même auteur, déja cité, nous apprend qu'Antisthène, philosophe athénien, admit à son école Diogène, le cynique, dont il est ici question, et qui acquit bientôt une réputation égale à celle de son maître ; que cet Antisthène, languissant d'une maladie de poitrine dont il mourut, fut visité un jour par Diogène, qui lui demanda, *s'il avait besoin d'un ami.* Qu'une autrefois, comme il se plaignait de l'excès de sa douleur, et paraissait souhaiter ardemment d'en être

débarrassé, Diogène alors lui montra un poignard. Sur quoi Antisthène se récria, disant « qu'il n'était point las de vivre, mais de souffrir. » Le récit du cynique, à qui s'adresse Julien, joint l'une et l'autre anecdote dans une même entrevue; et Julien le cite, sans ajouter aucune observation, ainsi qu'il l'a fait relativement au genre de mort de Diogène; ce qui semble prouver, ou qu'il n'en savait pas davantage sur ces faits, ou qu'il les jugeait de peu d'importance, pour le fond de son discours.

(5) *Nus comme le lys*. Cette comparaison avait passé en proverbe chez les Grecs. Et Suidas, au mot κρίνον, en donne pour raison la promptitude avec laquelle cette fleur se fane et se flétrit. Les pauvres, en effet, manquant du nécessaire, deviennent bientôt pâles et languissans. Peut-être aussi la pâle blancheur de cette fleur sur son déclin, et supportée par une tige dégarnie pour l'ordinaire de feuilles, a-t-elle fait naître l'idée de lui assimiler les pauvres. Quoi qu'il en soit, chez les peuples orientaux, l'éclat du lys présentait une idée différente. « Contemplez (disait aux Juifs, le divin fondateur de la religion chrétienne), les lys de nos champs; leur parure n'efface-t-elle pas la pompe de Salomon dans toute sa gloire? » Le *lilium convallium* est, selon quelques botanistes, le lys savonneux, espèce de saponaire, dont la fleur, surtout dans la France méridionale, a la forme, l'éclat et la blancheur du lys des jardins; selon d'autres, le lys des champs est le *muguet*. (Voyez la nouvelle édition de Chomel, en 1803, par J. B. N. Maillard.)

(6) *Comme Hippoclide*. οὐ φροντὶς Ἱπποκλείδῃ *Hippoclide n'en a nul souci*. C'est un proverbe, cité par Sui-

das, et dont l'origine est un fait rapporté par Hérodote.
Cet Hippoclide, le jour même où il devait épouser la fille d'un prince, dansa tellement outre mesure, que le père retira sur-le-champ la promesse, qu'il avait faite de donner sa fille. Hippoclide, en recevant l'avis, répondit : *peu m'importe ;* et continua de danser. Michel de Montaigne, l. II, p. 410, tom. 2, édit. de 1793, rappelle ce trait en son naïf langage. « Chrysippus disait,
« qu'un philosophe fera une douzaine de culbutes en
» public, veoire sans hault de chausses, pour une dou-
» zaine d'olives : à peine eût-il donné avis à Clisthènes
» de refuser la belle Agariste, sa fille, à Hippoclide,
» pour lui avoir veu faire l'arbre fourché sur une table. »

(7) *Que le don des dieux.* Ici, la physiologie de Julien est loin d'être claire. On voit seulement, qu'à l'exemple des anciens, il assigne le feu et l'éther, comme l'origine de la vie, de l'âme et de la raison. Que cet éther, ou feu principe, se répand sur toute la nature ; que le même Julien nomme ce principe *ἐνθερμον πνευμα*, *esprit chaud, calorique*, mot que je traduis, par *chaleur vitale.* Qu'enfin, ce principe sert d'organe ou d'instrument à toutes les opérations de la nature ; c'est-à-dire, que ce principe donne, à chaque être de la nature, la perfection dont il est susceptible : aux corps bruts, par exemple, un état habituel, c'est ce que nous entendons aujourd'hui, par *affinité*, *attraction*, *etc.* ; aux plantes, une vie particulière à leur genre d'organisation ; aux animaux, une âme sensible, etc.

(8) *Par Circé ou par les Lotophages.* Tout le monde à lu, dans le dixième chant de l'Odyssée d'Homère, le récit des compagnons d'Ulysse, métamorphosés par Circé, en

pourceaux. Le même poëte raconte aussi, chant neuvième, que ces mêmes compagnons, ayant goûté des fruits du lotos, les trouvaient si agréables, qu'ils ne voulaient plus quitter le pays où croissait cet arbre. Les anciens placent ce pays dans quelques îles voisines de l'Afrique, près des golfes connus autrefois sous le nom de Syrtes, et vers la partie de la Lybie, qu'on nommait Cyrénaïque. Olivier, sur Pomp. Méla, dit que ce pays répond à l'île, dite *Zerbes* ou *Gelves*, par les Espagnols, ou les *Chelves* chez nous. Peut-être les *Séchelles*, îles situées au nord de Madagascar, jouirent-elles autrefois de l'avantage de produire les fruits délicieux, dont il est question. Car on y trouve une espèce de palmier, qui donne ce qu'on appelle le *coco de mer*.

!! Ulysse à Madagascar!

Philosophe de Citium. Ville de l'île de Cypre, patrie de Zénon.—Dans le même *aliéna*, nous traduisons le mot χρηματιστικὴ, par affaires d'intérêt. (Spanheim, p. 137, de ses notes sur le premier discours) distingue, d'après Aristote (lib. I, politic., c. 6), deux sortes de chrématistique, l'une ayant pour but de se procurer des moyens d'existence honnête, et celle-ci fait partie de l'économie ; l'autre qui a pour but de se procurer des richesses et des plaisirs illicites. χρηματίζειν, signifie aussi rendre la justice, délibérer, selon le même Spanheim. Enfin, nous verrons, dans le discours suivant, le mot χρηματίζειν, signifier prédire, rendre des oracles.

(10) *Philiscus.* Diogène Laerce et Suidas attribuent à ce Philiscus ces mêmes tragédies. Il faut le distinguer de Philistus Syracusain, confident de Denis le Tyran, et historien, que Cicéron, l. II, *de Orat.* § 57, place

après Thucydide, et dont il cite un passage, l. I, p. 13; *de Divinatione*, paragr. 73.

(11) *Plaisanté*. Τραγωδία, Ce mot, dans le principe, signifiait le prix accordé à un auteur tragique ou comique, qui avait fait en vers une fable, un apologue, sérieux ou badin; ce prix était un bouc. On voit, dans la poétique d'Aristote, qu'on donnait anciennement le nom de tragédie, à tout épisode bouffon, et surtout lubrique. H. Etienne remarque à cette occasion, que l'odeur du bouc, lorsqu'il est passionné, a donné lieu à ce sens allégorique. Ainsi, Julien a pu se servir de la même expression, pour faire dire à Diogène qu'il avait plaisanté dans les tragédies qui portaient son nom.

(12) *Aux silènes*. Ce paragraphe me paraît obscur, et, en général, les phrases de Julien présentent souvent un sens louche et incomplet. Ici, cependant, sa comparaison, tirée des statuaires, qui placent des silènes à la porte de leurs ateliers, pour arrêter les regards des passans, et pour inviter à visiter l'intérieur, où ils ont rangé leurs chefs-d'œuvres; cette comparaison, dis-je, est une suite de ce qui a été dit dans le paragraphe précédent, sur les curieux qui visitent superficiellement une ville. Julien veut faire entendre par-là, qu'il ne faut pas prendre au sérieux, ni au pied de la lettre, les actions et la doctrine de Diogène; mais qu'il faut porter ses vues plus loin, et approfondir le but ou la véritable fin de la philosophie cynique.

(13) *Cet Œnomaüs* est le même que Julien reprend fortement, vers la fin de ce discours, comme impie et contempteur des dieux. En effet, Eusèbe, dans sa pré-

paration évangélique, cite des écrits d'Œnomaus, contre les *oracles d'Apollon Pythien.*

(14) *Frappe monnoie à ton coin* χαραξον το νομισμα; Nous rendons bien exactement l'idée du texte grec *marque, d'un caractère particulier, l'écu.* Julien prétend que le dieu des oracles intimait à Diogène, par cette expression allégorique, le précepte de donner à l'opinion des hommes une direction opposée aux faux préjugés du vulgaire, lequel prend, comme monnoie courante, tout ce qui est accrédité par l'autorité, ou consacré par l'habitude ; Diogène se crut donc l'apôtre de la vérité indépendante de toute opinion ; et tous les travers dans lesquels il parut donner, ou plutôt la secte philosophique qu'il fonda, porta l'empreinte de ce caractère frondeur, qu'il affichà, par sa doctrine et par ses actions. Le génie fin, mais libéral, des Grecs de son tems, s'accommoda de ses paradoxes, et leur fit concevoir une certaine vénération pour l'auteur. Voilà bien la façon de penser de Julien, sur le cynisme de Diogène.

Mais faisons maintenant la part à l'histoire. Laerce, qui a écrit la vie de ce philosophe, nous rapporte, sur la foi de Dioclès, que Diogène, natif de Sinope, et fils d'un certain Icésius, banquier (*mensarius*), fabriqua réellement, ainsi que son père, de la fausse monnaie ; qu'il fut, pour cela même, chassé de son pays, et qu'il se refugia dans Athènes. D'autres historiens racontent le même fait. Tous aussi s'accordent à dire qu'il alla au temple d'Apollon à Delphes, pour y consulter l'oracle. Mais les uns prétendent qu'il entendit mal une première fois le sens de l'oracle, *fais une nouvelle monnaie* ; et que, s'étant trouvé mal de l'avoir suivi, il l'avait consulté une

seconde fois, et en avait mieux compris le sens. Les autres assurent que Diogène ne consulta l'oracle qu'une seule fois, et qu'il le saisit parfaitement, en sorte qu'il se crut appelé par la Divinité même, au genre de vie qu'il embrassa depuis, et à la réforme qu'il entreprit des mœurs et des opinions de son tems. Julien nous paraît avoir adopté cette seconde manière d'envisager le fait, qui, d'ailleurs, n'a plus aujourd'hui la même importance qu'il avait alors.

(15) *D'un principe soit incomplet, soit parfait.* Notre auteur entend ici par principe incomplet, le corps et ses principaux organes, auxquels il manque la pensée et l'énergie nécessaire, pour être mis en action. Le principe parfait ne peut être que l'âme, qui est nécessairement gênée dans ses fonctions, par le corps, et qui, dégagée de cette entrave, ressemblerait davantage aux génies et aux dieux. Julien veut donc dire qu'il ne conçoit pas que l'homme, composé de corps et d'âme, soit susceptible de penser et d'agir, à moins que l'un ne fournisse à l'autre ce qui lui manque. Par exemple, la douleur et le plaisir, le chaud et le froid, causés par les objets extérieurs, ne peuvent être conçus, sans la concurrence de deux causes, le corps et l'âme, dont l'une supplée ce qui manque à l'autre.

(16) *L'expression des Galiléens.* Il faut remarquer ici que les chrétiens du premier siècle de l'église, dont notre auteur veut parler, reprochaient aux juifs de distinguer les animaux, en mondes et immondes, et leur annonçaient que le Messie les avait délivrés de cet asservissement à la loi de Moïse. Julien reproche encore aux chrétiens de son tems, comme on l'a vu dans le discours qui précède, d'user indifféremment de toute sorte d'alimens;

tandis que les païens pratiquaient certaines abstinences, en l'honneur de leurs divinités, ainsi qu'il paraît par les œuvres de Jamblique, de Porphyre et de Julien lui-même.

Parmi les animaux, qu'on mangeait souvent crus, Julien cite dans ce paragraphe, outre les huîtres, les hérissons ἐχίνους. Ce sont ceux qu'on appelait autrefois *hérissons de mer*, et qui sont connus aujourd'hui sous le nom d'oursins. Aristote en parle dans le cinquième chapitre de son livre quatrième de l'histoire des animaux. Pline en fait mention, au livre neuvième, c. 31, de son histoire naturelle. Martial peint cet animal, en deux vers, qui signifient, que ce poisson, de substance molle, est environné d'une coquille épineuse.

« *Iste licet digitos testudine pungat acutâ*
» *Cortice deposito, mollis Echinus erit.*
(Mart. l. 13.)

Enfin, le jeune poëte naturaliste Oppien, au second chant de ses Halieutiques, décrit au long les habitudes de l'oursin, auquel il donne, comme Aristote, le nom d'*échinus*. « L'oursin, dit-il, fermé au centre de ses aiguilles, ne cesse de lutter de toute sa force, contre l'odieux serpent.... Sous l'abri protecteur de la voûte cachée, qui le recèle, il attend que son ennemi meure; souvent il périt lui-même.... ; souvent le malheureux oursin s'échappe, semble sortir du sein du reptile, qui le tenait emprisonné, et en emporte, à ses piquans, les chairs expirantes. C'est à peu près de la même manière, que la murène tombe victime du crabe » ; pag. 104 et 105 de la traduction des Halieutiques, par J. M. Limes, in-8° ; à Paris, 1817. (Voyez aussi le passage et les notes de la traduction de l'Histoire des Animaux, par Camus, édition in-4°, 1783.)

Plus loin, notre auteur distingue le polype ou poulpe, entre les animaux qui n'ont pas de sang. Nos classifications modernes sont différentes. Nous décrivons les animaux à sang chaud, à sang froid, à sang rouge, à fluide lymphatique, etc.; à vertèbres, sans vertèbres, etc.

Je crois devoir remarquer, à l'occasion de l'usage de la chair crue, familier à Diogène, que ce même usage se pratiquait dans les orgies, en l'honneur de Bacchus. Un passage de Clément d'Alexandrie, dans son exhortation aux Grecs, gentils ou païens, l'atteste formellement; en voici la traduction, par Hervet (d'Orléans), imprimée à Paris, en 1566. *Dyonisium mænolem orgiis Bacchi celebrant crudarum carnium esu sacram agentes insaniam.... coronati serpentibus, ululantes Evam, etc.*

(17) *Qui n'ayant ni cité, ni patrie.* Diogène lui-même savait, si nous en croyons Laerce, l'historien de sa vie, qu'on lui donnait, par mépris, toutes ces dénominations, et il se faisait honneur d'en braver les conséquences. Sa sobriété est comparée à celle d'Épicure, et nous saisissons cette occasion pour faire remarquer que notre Julien atteste ici qu'un biscuit sec, *maza*, qui ne valait pas mieux sans doute que nos biscuits de mer, suffisait au repas de cet Epicure, philosophe que l'opinion moderne pourrait nous faire croire avoir beaucoup aimé la bonne chère, parce qu'il plaçait, dit-on, le bonheur et la fin naturelle de l'homme, dans la volupté. Cependant l'historien de sa vie, ne nous laisse pas ignorer, que jamais repas ne fut plus frugal que celui d'Epicure et de ses premiers disciples, lorsqu'ils se réunissaient dans un banquet fraternel et philosophique. (Voyez Diogène Laerce, l. X, article d'Epicure.)

(18) *Dix statères d'or.* Le sicle ou statère était de quatre dragmes, dont chacun valait de 25 à 30 sous. Ce qui porte à 50 ou 60 francs. tout au plus le prix qu'on vendait alors un esclave. Assurément cet esclave en avait plus coûté à sa mère. — Le raisonnement que fait ensuite Julien, pour arriver à conclure qu'un homme n'est réellement libre, que lorsqu'il s'est affranchi de ses propres passions, est obscur et tiré de loin. On peut y apprendre du moins que les lois romaines ne reconnaissaient pour libres, les esclaves dont on avait payé la rançon, et ceux peut-être aussi qui avaient été affranchis par leurs maîtres, que lorsqu'en vertu du paiement de cette rançon, ou de cet affranchissement, ces esclaves étaient rendus dans leurs foyers. Jusque-là, selon Julien, l'esclave appartenait encore à un maître ou au fisc public.

(19) *Les secrets du quaternaire.* Je rends littéralement le sens du vers grec, cité par Julien, sans désignation d'auteur, et où il fait évidemment allusion au serment sacré que les Pythagoriciens prêtaient sur le nombre quatre. J'ai déjà cité ce fait, dans mes notes 9e. et 16e. du discours de Julien, en l'honneur du soleil roi.

(20) *Un penchant naturel pour la vérité.* Cette phrase incidente ne paraîtra pas claire à tout le monde. Cependant Julien, voulant excuser les hommes qui suivent les opinions vulgaires, n'a pu leur supposer un prétexte plus plausible, que celui de croire que la généralité des hommes ne se trompe pas, ni ne veut en imposer à personne ; et que, par conséquent, il est permis à un individu, qui craint de s'écarter de la vérité, de suivre l'opinion commune. Alors, en effet, le respect humain

l'empêche de faire plus mal, que s'il suivait ses propres erremens.

(21) *A six mille toises sous terre.* Le mot ὀργυια déjà fait le sujet d'une note précédente. L'orgye, dit Constant. l. 2, épit. tit. 4, contient deux pas ou quatre coudées, c'est-à-dire, six pieds, ou encore, neuf palmes et quatre doigts. Le palme ordinaire était de neuf pouces. Hesychius dit que l'orgye est la mesure qu'on peut faire, en étendant les deux mains, et qu'elle ne comprend que trois coudées. Je préfère de prendre ici l'orgye, pour une toise qui est de six pieds.

(22) *Cratès.* Diogène Laerce, en parlant de Cratès, philosophe athénien, distingue dix autres grands hommes du même nom. (Voyez le livre IV des Vies des Philosophes.) Le Cratès, dont parle ici Julien, est Cratès le Thébain, surnommé le cynique, l'un des plus sages disciples de Diogène, et qui florissait en la 113e. olympiade; il vendit son patrimoine à l'enchère, et en distribua le prix à ses concitoyens; il était très-laid de figure, et mourut dans un âge avancé, le dos tout courbé sous le poids de la vieillesse. Tel est en substance le récit de Diogène Laerce, au 6e. livre de ses Vies.

(23) *Le sort du scarabée*, κανθάρου ὄιτον. Suidas, en citant le proverbe grec, *plus noir qu'un scarabée*, semble nous indiquer l'espèce d'insecte ailé, dont il s'agit ici, et que nous nommons vulgairement escarbot. Les anciens croyaient que cet animal naissait de la fiente de l'âne, où on le rencontre assez communément; ils avaient cru remarquer aussi que cette famille n'avait

point de femelle. Les mêmes anciens signalent encore un autre genre de scarabée, qu'ils disent ronger les grains. Peu importe de quel scarabée, Cratès a entendu parler. On voit seulement qu'il désigne en général, l'insecte le moins remarqué, et celui qui a moins de besoins à satisfaire.

(24) *Dans son tonneau.* Le même Laerce rapporte que Diogène avait pris ce tonneau dans le temple de Cybèle à Athènes. ἐν μητρῴῳ *in matroo*, c'est-à-dire, dans le temple de la mère des dieux, dont il a été question au discours précédent, dans la note quatrième.

FIN DES NOTES DU SIXIÈME DISCOURS.

SEPTIEME DISCOURS DE JULIEN

ÉCRIT AU CYNIQUE HÉRACLIUS,

SUR LA PROFESSION CYNIQUE, ET SUR LE GENRE DE FABLES QU'UN CYNIQUE PEUT COMPOSER.

ARGUMENT.

Julien adresse la parole à un certain Héraclius, partisan des cyniques à la mode d'alors, pour lui témoigner toute l'indignation qu'il avait ressentie en l'entendant prononcer un discours, dans lequel celui-ci avait introduit des hommes qualifiés allégoriquement de Jupiter, de Pan, etc., et il lui reproche d'avoir profané ces noms divins. Cet Héraclius et ses amis, sous prétexte de professer le pur cynisme, avaient parcouru les villes et les campagnes, et même pénétré à la cour de Constance, où ils avaient employé, pour se faire valoir, toutes les ressources de l'adulation et de la folle jactance, qu'ils tiraient de leur profession, en apparence désintéressée. Julien les réprimande avec quelqu'aigreur : il les rappelle au cynisme de Diogène et à sa doctrine, dont ils se sont évidemment éloignés, n'ambitionnant, du cynisme, que l'extérieur et non

l'esprit. Il essaie de leur prouver que Diogène, tout en frondant les opinions vulgaires, n'a jamais affiché le mépris des dieux et des mystères sacrés; tandis que les faux cyniques, parmi lesquels il range Héraclius, ne connaissent ni la religion des dieux, ni les bienséances sociales. Il se récrie contre les impiétés dont Héraclius a parsemé son discours; il censure ce discours, et surtout les fictions que le cynique y avait mêlées; à cette occasion il trace des règles, d'après lesquelles un vrai philosophe cynique peut composer des apologues; et lui-même donne un thème mythologique de sa façon, dans lequel il fait allusion à l'empereur Constance, et aux persécutions auxquelles il avait été en butte sous le règne de cet empereur, alors défunt. La Bleterie a traduit aussi, ou plutôt il a totalement défiguré ce thême, ainsi que je le dirai dans mes notes.

Mais ces circonstances ne jettent aucune autre lumière sur l'époque précise à laquelle Julien a composé ce discours, ni sur le lieu où Héraclius prononça le sien. Ce lieu pouvait être Constantinople ou Antioche; ce qu'il y a de certain, c'est que Julien était alors maître de l'empire, et qu'il donna une preuve de sa modération, en écoutant, d'un bout à l'autre, un discours qui choquait ses opinions religieuses. Dans cet écrit de Julien, on voit que l'auteur s'adresse tantôt au faux cynique Héraclius, tantôt à ceux de son cortége, qui avaient entendu, comme lui, le discours qu'il censure.

SEPTIEME DISCOURS DE JULIEN

ÉCRIT AU CYNIQUE HÉRACLIUS,

SUR LA PROFESSION CYNIQUE, ET SUR LE GENRE DE FABLES QU'UN CYNIQUE PEUT COMPOSER.

Le tems (1) *amène*, dit-on, *des événemens de plus d'une sorte* : je connaissais déjà cet adage d'un de nos poëtes comiques. Mais je fus tenté de le proclamer à haute voix, au milieu de la séance dernière, où nous entendîmes un certain cynique, incapable d'articuler rien de clair et de noble, nous débiter, à la manière des nourrices, des fables, que même il avait mal tissues. J'étais décidé à lever le siége brusquement, et à dissoudre l'assemblée. Cependant, comme l'on y faisait jouer un rôle à Hercule et à Bacchus, il m'a fallu prendre patience, moins pour l'orateur, que par respect pour l'auditoire, et je l'avoue franchement, plus encore pour moi-même ; tant j'ai craint de prendre l'épouvante, aussi facilement

qu'une timide colombe, ou de passer pour avoir été mu par un esprit de superstition, plutôt que par les sentimens de la saine raison et de la piété. Je me disais donc à moi-même :

« Tu vis de pires maux, arme-toi de courage. » *

» Supporte un moment, le délire de cet impudent
» cynique. Ce n'est pas d'aujourd'hui que tu en-
» tends blasphémer contre les dieux. Le gouver-
» nement de nos états n'est point assez heureux ;
» nos affaires privées ne sont point assez florissantes ;
» en un mot, nous n'avons point assez de bonheur,
» pour que nos oreilles demeurent pures, et pour
» que nos yeux mêmes ne soient pas souillés par
» les impiétés de ce siècle de fer. Et comme si nous
» manquions de maux de ce genre, il fallait qu'un
» cynique nous remplît de ses blasphêmes, et pro-
» fanât le nom du plus puissant des dieux. »

Plût au ciel, qu'il n'eût point parlé ainsi, et que vous n'eussiez rien entendu de semblable. Mais le mal est fait, et je veux, au nom de vous tous, apprendre à ce misérable, en premier lieu, qu'il appartient à un cynique de composer des discours sérieux, et non des fables ; secondement, qu'il devait, en outre, savoir mieux choisir un sujet de fiction, si toute-

* Odyss., Υ, v. 18.

fois il est un genre philosophique, qui puisse s'accommoder de la mythologie; je tracerai enfin mes idées, sur le respect dû aux dieux.

Tels sont les motifs, qui me font en quelque sorte paraître devant vous, quoique je n'aime point à écrire des volumes, et que j'aye constamment évité jusqu'ici de parler en public, par répugnance pour la dispute et pour l'art des sophistes. Je remonte d'abord à l'origine de l'apologue; il me convient d'en dire quelques mots, comme à vous de les entendre.

Mais peut-être serait-il aussi impossible de nommer celui qui, le premier, employa la fiction, pour s'accommoder aux besoins de ses auditeurs, et pour leur donner d'utiles leçons de morale, qu'il le serait de faire connaître aujourd'hui l'*homme* qui, le premier, *s'avisa de confier des semences à la terre*, *ou celui qui*, *si je puis parler de la sorte*, *expectora* le *premier*. Car de même, qu'on dut voir, en Thrace et en Thessalie, les premiers écuyers, comme dans l'Inde, dans la Crète et dans la Carie, les premiers *archers* (2), ou soldats armés à la légère, vu que la nature des lieux favorisa ces genres d'invention, ainsi devons-nous présumer que les autres arts, en honneur dans chaque pays, eurent une origine à peu près semblable; et qu'en conséquence, les bergers et les gens du peuple furent les premiers inventeurs de la fable, puisqu'ils sont encore en possession d'en

user aujourd'hui. En partant du même principe, ils durent aussi, pour leur plaisir, inventer les premiers instrumens de musique, tels que la flûte ou la cithare.

Car, il est si naturel aux oiseaux de voler, aux poissons de nager et aux cerfs de courir, qu'aucun d'eux n'a besoin de maître, qui les dresse à ces exercices, et qu'en gênant, ou en comprimant ces animaux, on ne parviendrait pas à ôter à leurs organes, l'aptitude et la tendance aux fonctions pour lesquelles ils sont nés. C'est pour cela, je pense, que l'espèce humaine, dont l'âme n'est autre chose que cette raison, ou science emprisonnée (que les sages qualifient de puissance), tend, conformément à sa nature, à s'instruire, à faire des recherches, enfin à tirer parti de son énergie naturelle.

Dès-lors, pour peu que quelque divinité bienfaisante rompe les liens, qui enchaînent sa puissance innée, et qu'elle la mette en action, la science se forme aussitôt en elle. Quant aux hommes, qui sont encore retenus dans ces liens, je les compare * à celui qui prit, pour Dieu même, l'idole que l'imagination avait produite; à son imitation, en effet, ils embrassent l'ombre et la fausse image de la

* Le texte grec est ici mutilé, j'en rétablis le sens d'après quelques mots qui restent de la phrase.

science, et ils apprennent eux-mêmes, ou enseignent aux autres, des doctrines mensongères, qu'ils donnent comme des inventions utiles et admirables. D'après ces données, tout ce qu'on peut dire de mieux pour excuser les premiers auteurs des fables, c'est de les assimiler à ces nourrices, qui, voulant aider leurs jeunes nourrissons à pousser des dents, leur mettent en main quelques morceaux d'une peau souple, que ces enfans portent naturellement à leur bouche. Ainsi, en agirent les mythologues, à l'égard de l'âme encore faible, dont les ailes naissaient à peine, et qui, incapable de s'élever à la vérité, désirait cependant d'apprendre à la connaître. Ils voulurent donc l'amorcer par des fables, afin d'appaiser son avide curiosité, à peu près comme les cultivateurs ont soin d'abreuver d'eau un champ aride et desséché.

L'usage de la fiction s'étant ainsi introduit et accrédité dans la Grèce, nos poëtes en déduisirent l'apologue, différent de la fable, en ce que celle-ci s'adresse aux enfans, et l'autre aux hommes faits, qu'il corrige en les amusant ; or, ce second genre de composition a pour but secret et détourné, d'exhorter et d'instruire, toutes les fois que celui qui s'en sert, n'ose pas parler trop ouvertement, de peur d'aigrir contre lui ceux qui l'écoutent. Ainsi paraît en avoir agi Hésiode, et après lui, Archiloque, qui,

pour faire goûter ses poésies, y sema, quoiqu'avec réserve, quelques fictions, se doutant bien que le sujet qu'il traitait avait besoin de tels adoucissemens, et sachant mieux encore, que la poésie, sans fiction, n'est qu'une versification froide et tronquée, à laquelle il manque ce qui constitue spécialement la poésie. Dans cette vue, il donna à ses vers, tous les agrémens d'une muse poétique, et il s'efforça de passer plutôt pour poëte, que pour écrivain satyrique.

Maintenant nous faudra-t-il appeler Homère, le Thucydide, le Platon de la fable? Et comment, aussi, devrons-nous qualifier cet Esope de Samos, esclave par choix, plus que par le hasard de sa naissance, homme assurément qui ne manqua ni de raison, ni de finesse, mais qui, à défaut de la liberté, que la loi lui refusait, se réserva le privilége de tracer, avec autant de grâce que d'esprit, les plus sages conseils. Car des médecins, libres de leurs actions, prescriront sans obstacles, je pense, ce qui peut être avantageux au malade; tandis que celui qui est à la fois esclave de naissance, et médecin de profession, aura fort à faire, de flatter et de guérir son maître.

Si donc notre cynique se trouve dans une telle servitude, qu'il parle, qu'il écrive à son gré; chacun lui permettra de jouer le rôle de mythologue. Mais

s'il se prétend seul un homme libre, je ne vois pas quel usage il veut faire des fables. Serait-ce pour adoucir, par quelques tempéramens, ce qu'il y aurait d'amer et de mordant dans ses avis, ou pour éviter des réprimandes de la part de quelqu'un à qui il s'est vendu? Assurément cette conduite serait par trop servile. Je ne vois pas, d'ailleurs, comment s'instruirait mieux celui à qui l'on ne nommerait pas les choses par leur nom; comme si un bateau ne devait point s'appeler un bateau, dit un comique; bientôt le nom de Phaëton remplacerait celui d'homme. Cependant une telle épithète serait, à mon avis, une profanation du surnom du soleil roi. Quels mortels, ici bas, qualifierions-nous de Pan ou de Jupiter, si nous pouvions les juger dignes d'un tel honneur? Et le mériteraient-ils, qu'il vaudrait mieux encore leur conserver des noms propres aux hommes: au moins, devrions-nous préférer de leur en donner de tels, ou de ne pas leur en donner de nouveaux; il leur suffit, en effet, des noms qu'ils tiennent de leurs parens. Puisque la fiction ne nous rend pas la science plus facile, et qu'elle ne sied point à la profession d'un cynique, pourquoi ne renoncerions-nous pas à cette dépense superflue? pourquoi enfin perdrions-nous notre tems à composer, à écrire et à réciter par cœur des thèmes fabuleux?

Diras-tu que si la raison ne permettait guères, à un cynique libre, d'étaler, au milieu d'une nombreuse assemblée, des fictions mensongères, au lieu de vérités et de faits réels, du moins il y était autorisé par la coutume établie depuis Diogène et Cratès jusqu'à nos jours? Mais tu n'en trouverais pas un seul exemple. Je n'ai pas même besoin de dire qu'un cynique, destiné *à changer la monnaie courante* *, dût être bien éloigné d'obéir à la coutume, et qu'il écouta sa seule raison, pour savoir ce qu'il avait à faire, sans chercher des lumières hors de lui-même. En vain tu m'opposerais qu'Antisthène, le disciple de Socrate, et Xénophon, s'énoncèrent aussi par des allégories : ce que nous rapporterons bientôt suffirait pour te désabuser.

Maintenant, par les Muses, dis-moi, je te prie, comment on peut pousser la démence du cynisme, jusqu'à prendre les mœurs et le caractère non plus d'un homme, mais d'une bête féroce, pour qui il n'existe rien de bon, rien d'honnête, rien de vrai? Car voilà ce qu'Œnomaüs nous donne à tous occasion de soupçonner de sa personne ; et pour peu que tu daignes l'examiner, tu jugeras, comme moi, de cet impudent cynique (3), par son langage habituel

---

* Voyez le discours précédent.

et personnel, par son livre contre les oracles; en un mot par tous ses écrits.

Supposons donc qu'il atteigne son but, d'anéantir tout respect envers les dieux, de mépriser toute sagesse humaine, de fouler aux pieds, non-seulement toutes les lois de l'honneur et de la justice, mais celles que les immortels ont gravées dans notre âme, et par lesquelles nous savons, sans qu'on nous l'ait appris, qu'il existe un être divin, sur qui se porte nos regards et nos penchans, et vers lequel nos âmes se dirigent, comme les yeux vers la lumière; supposons qu'en outre il écarte de nous cette seconde loi naturelle et divine, qui nous défend d'attenter aux droits d'autrui par nos discours, par nos actions, par les mouvemens les plus secrets de notre âme, et qui nous conduit enfin à la perfection de la justice : dans quel gouffre ne faudrait-il pas précipiter un mortel si pervers? Et ceux qui approuveraient ses maximes, ne devraient-ils pas, comme autant d'empoisonneurs, je ne dis pas être chassés à coups de thyrses, peine trop légère pour de pareils forfaits, mais lapidés et mis à mort? Car en quoi, par tous les dieux, seraient-ils plus excusables que ces brigands, qui infestent les routes, ou ces pirates qui cotoyent les rivages de la mer, pour dépouiller les navigateurs? Serait-ce parce que les premiers savent, dit-on, affronter la mort;

comme si en effet ces derniers n'étaient point animés du même désespoir? Car le poëte même, qui parmi vous passe pour un mythologue, ne nous apprend-il pas que le dieu ou le génie de Python, interrogé par des voleurs, répondit :

« Tels on voit sur la mer, ces pirates errans,
« Exposer leur vie, etc. » *

C'est supposer assez évidemment, ce me semble, la hardiesse effrénée des brigands. On peut même les croire beaucoup plus courageux que les faux cyniques, et ceux-ci plus téméraires que les voleurs. Assurément ces derniers, ayant la conscience de l'indignité de leurs mœurs, cherchent les lieux déserts, autant par honte que par crainte de la mort. Ceux-là, au contraire, se promènent en public, et renversent toutes les lois, non pour réformer les mœurs et les rendre plus pures, mais pour les corrompre davantage. Si la plupart d'entr'eux ont été plus réservés, les autres ont débuté par les actions les plus téméraires.

Faut-il parler des tragédies attribuées à Diogène, et qu'on croit généralement écrites par quelque cynique? Je n'empêche pas qu'on ne mette en ques-

---

* Odyss., γ, v. 73.

tion, si ces tragédies sont du maître lui-même *, ou plutôt de Philistus, son disciple; je dis seulement, que quiconque les a lues, n'imaginera pas qu'il soit possible d'en composer d'autres, où le blasphème et l'impiété soient portés plus loin. Cependant, qu'on parcoure celles d'Œnomaüs (car il en a fait de ressemblantes à ses autres écrits), elles excèdent les bornes de toute infamie, le comble de toutes les calamités : je manque d'expression pour qualifier de tels blasphêmes; en vain les comparerai-je au mal *magnésien* ou *termérien* (4), à toute scène effrayante, bouffonne, satirique ou mimique, tant l'auteur y accumule, à un point désespérant, les turpitudes les plus inouies.

Si quelqu'un, sous prétexte de nous développer la doctrine du cynisme, prétendait blasphémer contre les dieux, et déblatérer contre tous les hommes, ce dont je me plaignais en commençant ce discours, qu'il s'en aille en quelque coin de la terre qu'il lui plaira de choisir. Mais si l'homme sage, voulant mettre en pratique l'oracle d'Apollon à Diogène : *contrefais la monnaie* **; se reporte au précepte donné antérieurement par ce dieu, *apprends à te bien connaître* (précepte que Diogène et Cratès se montrè-

---

* Voyez le discours précédent.

** Voyez le discours précédent.

rent jaloux d'accomplir dans toutes leurs actions) ; alors je n'hésiterai point à dire, qu'une telle entreprise est digne d'un homme capable d'être chef d'une école philosophique. Car, quel sens donnerons-nous à l'oracle, sinon, qu'il fut, en quelque sorte, enjoint à Diogène de mépriser les opinions de la multitude, et d'altérer, non la vérité, mais la *monnaie courante*. Or, pourquoi distinguerions-nous ici le précepte de l'oracle, puisque l'un est comme l'autre, l'expression sommaire de la même vérité, et que l'on ne parvient à changer la *monnaie courante* qu'en apprenant à se bien connaître soi-même? Car celui qui, sans égard pour les opinions du vulgaire, va droit à la vérité, jugera de ce qui le concerne, moins par ce qu'en pensent les autres, que par ce qui existe réellement; par conséquent l'homme qui se connaît bien lui-même saura parfaitement, non ce qu'on pense de lui, mais ce qu'il est en effet.

Le dieu de Pithon se serait-il donc trompé, et Diogène aurait-il eu tort de lui obéir, au risque d'être proscrit, lui qui, au contraire, en devint plus grand que le roi des Perses. Car la renommée nous apprend qu'il fut admiré du vainqueur même de la puissance persanne, c'est-à-dire, d'un prince dont les exploits rivalisèrent avec ceux d'Hercule, et qui se flatta de surpasser Achille en bravoure. Jugeons donc de la conduite de Diogène envers les dieux, et

les hommes par ses propres actions, et non d'après les discours d'Œnomaüs, ou les tragédies de Philiste, qui emprunta le nom de Diogène, pour outrager indignement la divinité.

Diogène vint dans Olympie; et par Jupiter, à quel dessein? Pour voir les athlètes combattre dans l'arène! Mais n'était-il pas à portée de les voir sans beaucoup de frais, aux jeux de l'Itshme ou aux fêtes panathéniennes. Voulut-il donc se rencontrer avec les plus illustres de la Grèce? mais ceux-ci ne fréquentaient-ils pas l'Isthme en assez bon nombre! Ne lui suppose donc pas d'autre motif que celui d'offrir son hommage à la divinité. On l'accuse de n'avoir pas craint la foudre; mais, par les dieux, moi qui fus souvent témoin de pareils phénomènes, sans en être effrayé, je crains les dieux, je les adore, je les révère, et, pour tout dire en un mot, j'ai pour eux tous les sentimens qu'on puisse porter à des souverains, à des maîtres, à des pères, à des tuteurs, ou à quiconque peut faire valoir d'aussi nobles titres; au point que j'eus naguère beaucoup de peine, à ne pas lever le siége, en entendant tes discours. Au fond, je ne sais comment je me suis décidé à traiter cette matière, sur laquelle j'aurais mieux fait, peut-être, de garder entièrement le silence.

Je disais donc, tout-à-l'heure, que Diogène, pauvre et sans argent, se rendit à Olympie, lui qui,

si nous ajoutons foi au témoignage de Dion, avait sommé Alexandre de le venir trouver. Ainsi croyait-il de son devoir d'aller visiter les temples des dieux, tandis qu'il donnait un rendez-vous d'égal à égal, au plus grand monarque de son tems; et quand il écrivit à cet Alexandre, ne fut-ce pas uniquement pour lui donner des conseils dans le gouvernement de ses états? Au reste, la piété de Diogène ne parut pas dans ses discours seuls, elle se montra aussi dans ses actions. Car, quoiqu'il eut choisi Athènes pour son domicile, dès que le dieu lui eut commandé de se transporter à Corinthe, devenu libre, par la générosité de celui qui l'avait acheté, il ne voulut plus quitter cette ville, où il était persuadé que les dieux veilleraient sur lui, et que ce n'était point en vain et comme par hasard, mais bien à dessein, qu'ils l'y avaient envoyé.

Il savait que le luxe étant plus grand dans Corinthe que dans Athènes, il fallait à la première un censeur plus sévère et plus courageux. Veut-on d'autres exemples? Il nous reste de Cratès, de nobles monumens; j'entends dire, des fruits agréables et multipliés de sa muse, qui attestent sa vénération et sa piété envers les dieux; apprends de nous à les connaître, si tu n'a point eu le loisir de les méditer. Je te rappelle celui-ci.

« Entendez tous mes vœux, ô Muses Piérides,

» Filles de Mnémosyne et du grand Jupiter !
» Accordez l'aliment au ventre nécessaire,
» Sans m'asservir à lui ; faites que j'aie assez
» Pour nourrir des amis, sans trop flatter leurs goûts.
» Peu m'importe un trésor : le sort du scarabée,
» La part d'une fourmi suffit à mes besoins.
» Et, pour moi, la justice est la seule richesse,
» Que je veuille acquérir : heureux si je l'atteins.
» Ah ! j'en remercîrai les Dieux, et Mercure et les Muses ;
» Les plus pures vertus me tiendront lieu d'offrandes. »*

Tu vois que ce grand homme, bien loin de blasphémer contre les dieux, ainsi que tu oses le faire, leur adressait, et ses louanges et ses prières. Or, toutes les hécatombes du monde ne sont point comparables à cette sainteté, que le grand Euripide célèbre dans ses vers :

« O sainteté des dieux ! auguste sainteté. »

Ignores-tu donc, que les offrandes, petites ou grandes, faites aux dieux, avec la sainteté, sont à leurs yeux d'une égale valeur ; et que sans la sainteté, je le jure, non seulement les hécatombes, mais les sacrifices olympiques de *mille bœufs* (5), ne sont qu'une dépense superflue. Voilà, je pense, comment Cratès nous apprend que la sainteté de ses

---

* Voyez le discours précédent.

mœurs lui suffisait pour chanter les louanges des dieux. Voilà comment il enseigne aux autres à préférer dans les choses saintes, non le luxe à la sainteté, mais la sainteté au luxe. Voilà, enfin, comment ces deux grands hommes furent également religieux envers la divinité. On ne les vit point s'occuper à former de nombreux auditoires, ni à entretenir leurs amis, comme le font nos sages modernes, en style parabolique et figuré. Euripide n'a-t-il pas dit avec beaucoup de sens :

« Que de la vérité, le langage soit simple. »

L'homme menteur ou injuste, ajoute-t-il, seul a besoin de s'envelopper de l'ombre du mystère. Mais combien la conduite des vrais sages fut différente ! Leurs exemples précédèrent leur doctrine ; s'ils mirent en honneur la pauvreté, ils avaient d'abord fait le sacrifiee de leur patrimoine ; s'ils firent profession de modestie, ils en avaient offert le modèle dans toutes leurs actions. S'ils proscrivirent, dans les autres, l'orgueil et le faste *théâtral* *, eux-mêmes avaient commencé par se loger dans les temples et sur les places publiques. Avant de déclamer contre la volupté, ils l'avaient condamnée par leurs œuvres, et ils avaient prouvé, non par des diatribes, mais par

* τραγικον

le fait, qu'on *peut régner avec Jupiter* (6), lorsqu'on n'a presqu'aucun besoin, et qu'on ne se laisse point molester par les importunités du corps. Enfin ils reprenaient les vices des hommes vivans; et ils n'invectivaient point les morts, auxquels pardonnent volontiers des ennemis modérés.

Au reste, le véritable cynique n'a point d'ennemis, pas même celui qui maltraiterait son corps, qui déchirerait sa réputation, qui le calomnierait, ou qui vomirait contre lui des injures. Car l'inimitié ne peut s'exercer que contre un rival. Et tout homme d'un mérite supérieur est pour l'ordinaire honoré de la bienveillance publique; si quelqu'un donc en agit autrement, envers ce dernier, à peu-près comme certains cyniques téméraires, osent blasphémer contre les dieux, il n'est point l'ennemi, par le fait, d'un sage auquel il ne peut nuire; mais il se punit réellement lui-même, en se privant des lumières et des secours d'un personnage beaucoup mieux instruit que lui.

Si je me proposais de traiter spécialement du cynisme, j'y ajouterais autant de détails que j'en ai donnés jusqu'ici. Mais, pour ne pas m'écarter de mon but principal, j'examinerai à quels écrivains il appartient de composer des fables. Peut-être faut-il décider d'abord à quelle branche de la philosophie, peut se rattacher la mythographie, ou l'apologue;

car je vois ce moyen d'instruction employé par plusieurs théologiens et philosophes, par Orphée, le plus ancien de tous, qui semble avoir écrit d'inspiration, et par un petit nombre d'autres après lui. Ajoutons que Xénophon, Antisthène et Platon firent assez souvent usage du genre mythographique; il paraît donc que si ce genre ne convient pas au cynique, il peut convenir à quelqu'autre philosophe.

Disons un mot des parties, et en même tems des instrumens ou moyens de la philosophie; il n'y a pas un grand inconvénient, ce semble, à comprendre la logique dans une même division que la physique ou la morale; car elle entrerait nécessairement dans l'une comme dans l'autre. Mais je préfère de diviser chacune de ses trois branches en trois parties. La physique aurait une partie théologique, une autre mathématique et une troisième, qui aurait pour objets les êtres sujets à naître et à périr, les êtres éternels, et la théorie des corps, en ce qui concerne l'essence de chacun d'eux et leurs attributs distinctifs. Pour ce qui est de la philosophie pratique, ou elle est relative à un homme individuellement, c'est la morale; ou à une famille, c'est l'économie; ou au gouvernement d'une ville, c'est la politique. Si nous passons à la logique, elle a sa partie démonstrative, qui procède par l'évidente vérité des principes; sa partie

contentieuse, qui argumente d'opinions très-probables, enfin sa partie *polémique* (7), qui s'arme de paralogismes, et de raisonnemens captieux.

Voilà donc toutes les parties de la philosophie; si je ne me trompe : ce qui, certes, ne serait pas étonnant dans un militaire aussi peu familiarisé que je le suis avec ces sortes de matières, et qui en parle moins d'après les livres que d'après ce que j'ai pu en apprendre par l'usage. Vous pouvez, d'ailleurs, être mes témoins, si, d'un côté, vous avez tenu compte du peu de jours écoulés depuis la séance où j'ai assisté; et, de l'autre, de la multitude des occupations auxquelles j'ai dû vaquer dans ce court intervalle. Si, donc, ce que je crois à peine, j'avais omis quelque chose, je tiendrais, non pour ennemi, mais pour ami, celui qui completterait mes idées sur ce sujet.

Ces partitions une fois établies, je dis que la mythographie n'est du ressort ni de la logique, ni de la physique, ni des mathématiques, mais tout au plus de la branche pratique, bornée à l'homme seul, ou de la partie théologique du genre mystique et d'initiation. Car la nature est amie des secrets; elle ne souffre pas qu'on transmette aux oreilles profanes, en termes nus, l'essence cachée des dieux. Or, si la nature, toute occulte et inconnue qu'elle nous est, peut, étant représentée par des signes, devenir

utile au salut de notre âme comme à celui de nos corps, et nous faire jouir en quelque sorte de la présence des dieux, la fable nous procure les mêmes avantages, par cela même que, sous le voile des énigmes, elle insinue, aux oreilles du commun des hommes, les choses purement divines qu'ils seraient incapables de saisir par une autre voie. C'est, je crois, préciser assez clairement le genre philosophique, qui s'accommoderait le mieux de la mythographie : et mon raisonnement s'appuie, en outre, de l'autorité de ceux qui mirent en vogue ce genre de composition.

En effet, la théologie de Platon, sur les enfers, est mêlée de beaucoup de thêmes mythologiques; le fils de Calliope (Orphée) les avait employés avant Platon; et comme celui-ci, enfin, Antisthène et Xénophon, toutes les fois qu'ils ont eu à traiter des sujets de morale, les ont accompagnés, à dessein, de traits fabuleux agréablement tissus. Si tu avais marché sur leurs traces, tu aurais substitué, au nom d'Hercule, ceux de Persée ou de Thésée; tu aurais imité le caractère d'Antisthène; et en place de l'allégorie de Prodicus, tu aurais introduit, sur le théâtre, au lieu des deux divinités, une autre semblable à la première (8).

Mais puisque nous avons aussi fait mention des fables mystiques, essayons de déterminer par nous-

mêmes à quel genre elles se peuvent appliquer : ici nous n'aurons pas autant de besoin du témoignage des anciens. Suivons les traces d'un homme *, qu'après les dieux je révère à l'égal d'Aristote et de Platon. Cet homme ne traite pas de tous les genres de fables, mais seulement des fables mystiques, semblables à celles que nous a transmises Orphée, l'instituteur des plus sacrés mystères. Car plus une allégorie fabuleuse est incroyable et tient du prodige, à la prendre à la lettre, plus on est averti de ne pas s'en tenir à de simples faits, mais de chercher, sans relâche, ce qu'ils déguisent, jusqu'à ce qu'à l'aide des dieux, les vérités secrètes que renferme ce récit, aient initié et perfectionné notre esprit, ou ce qui est plus sublime que notre esprit : j'entends cette portion de nous-mêmes, qui est une émanation de l'être bon et unique, une portion qui contient, dans un point *indivisible* **, tout le complément de l'âme, et qui la comprend toute entière dans l'être unique et bon, par la présence ou l'intervention *visible* ***, excellente et ineffable de ce même être.

Ici je ne sais comment il m'arrive d'entrer en une

---

* Jamblique.

** *ἀμερίστως.*

*** *χώριστης.*

sorte de délire furieux, du moment où il s'agit des attributs du grand *Bacchus* (9). Faut-il donc qu'un *bœuf* (10) arrête ma langue, pour l'empêcher de révéler les choses secrètes ? Puissent, du moins, les dieux rendre ces mystères profitables à moi et à ceux d'entre vous qui n'y sont pas initiés ! Mais en me bornant à ce qu'il est à la fois permis de dire et d'entendre, j'observe que tout discours prononcé se compose de mots et de sens, ou d'idées ; qu'ainsi la fable, étant un discours, doit rassembler ces deux élémens dont nous allons faire l'analyse. Dans le discours, la pensée peut être ou simple, ou figurée ; on rencontre fréquemment des exemples de l'une et de l'autre. Ce qui est un est simple, et n'admet point de variétés ; au contraire, ce qui est figuré est par-là même susceptible de distinction, que tu n'ignores pas sans doute, pour peu que tu sois versé dans l'art de l'éloquence.

Or la plupart de ces figures de la pensée conviennent à la fable ; cependant je ne parlerai pas de toutes, ni du plus grand nombre, mais de deux de ces figures seulement, dans lesquelles la pensée doit être grave, et n'offrir aucune inconvenance : et ceci s'applique aussi à la diction que l'orateur doit modifier et former de telle sorte, que ses discours n'entraînent pas avec eux, comme le font les torrens, les sales débris des lieux fréquentés.

Ne nous écartons jamais de ces deux règles ; lorsque nous faisons parler ou agir les dieux dans nos fables ; tous les mots en doivent être graves ; et la diction mesurée, autant que possible, sage et digne de la majesté des dieux; tout ce qui serait honteux, impie, blasphématoire, doit en être sévèrement exclus, de peur de porter la multitude à cette impudence sacrilége, ou de peur qu'elle ne nous soupçonne elle-même de professer des opinions téméraires et impies. Que la diction n'offre rien d'inconvenant; que tout y soit décent, grave, magnifique, divin, pur et assorti, autant qu'il est en notre pouvoir, à la nature des dieux.

Mais en proscrivant l'inconvenance dans les figures; nous y admettons, comme très-utile, le *sens disparate ou éloigné* *, afin que sans avoir besoin du secours d'un étranger, les hommes recherchent et apprennent, à l'aide des dieux, par le récit même de la fable, les vérités mystérieuses qu'elle recèle. Par exemple, j'ai entendu dire à plusieurs que Bacchus fut un homme, puisqu'il naquit de Sémélé; mais qu'étant devenu dieu, par son initiation à la théurgie, comme le grand Hercule, par sa vertu royale, il fut transporté dans l'Olympe par Jupiter, son père. Quoi! mes amis, vous devineriez si mal

---

* ἀπεμφαινον

le sens allégorique de la fable! Vous ne voyez pas que la génération d'Hercule a, comme celle de Bacchus, quelque chose de supérieur, d'éminent et d'extraordinaire, quoiqu'elle demeure en apparence dans les limites de l'humaine nature, et qu'elle soit assimilée, jusqu'à un certain point, à la nôtre.

On raconte donc qu'Hercule eut son enfance; que son corps divin prit un accroissement successif; qu'il eut des maîtres; qu'il combattit et demeura toujours invincible, quoique fatigué par d'immenses travaux. Mais en tout ceci, on est forcé d'apercevoir une puissance plus qu'humaine, à plus forte raison lorsqu'encore au berceau il étouffa des serpens monstrueux, lorsqu'il lutta contre les élémens de la nature, le chaud et le froid, et, ce qui est plus difficile, contre la solitude et la privation de toute nourriture : on rapporte enfin qu'il traversa la mer avec une *coupe d'or* (11); non pas, je pense, qu'il se fût servi de cette coupe pour un tel trajet, mais parce qu'en en effet il passa les mers à pied sec. Car quelle route impraticable pour un Hercule! quel élément n'obéirait pas à un corps si pur et si divin? puisque tous les élémens sont soumis à la puissance organisatrice et perfective de l'âme pure et sans mélange de ce même dieu, que le grand Jupiter a produit, pour conserver le monde (en lui

donnant pour gardienne Minerve Pronoée, sortie entière de toute sa substance *), et qu'il a enfin rappelé vers lui, par le feu de la foudre, en se servant ainsi de la lumière éthérée, pour intimer à son fils l'ordre de se rendre dans son sein. Puisse Hercule lui-même nous être propice, à vous et à moi, lorsque nous méditons tout ceci !

Poursuivons, maintenant : tout ce qu'on connaît de la célèbre naissance de Bacchus, disons mieux, de la manifestation de sa divinité, a aussi quelque rapport avec les choses humaines. Sa mère **, nous dit-on, le portant dans son sein, reçut de la jalouse Junon le perfide conseil, d'engager son amant à venir auprès d'elle avec la même pompe que lorsqu'il s'approche de son auguste épouse. Qu'arriva-t-il ? La chambre qu'elle habitait, ne pouvant supporter cet éclat de Jupiter, fut consumée par la foudre : tout alors étant en proie aux flammes dévorantes, Jupiter donna l'ordre à Mercure d'enlever Bacchus du sein de sa mère, et il le renferma dans sa cuisse, ouverte à dessein et de suite recousue. Lorsque l'enfant fut à terme, Jupiter, en travail, fut délivré par les nymphes, qui, chan-

---

* Il faut se rappeler que Julien suppose Minerve sortie, non du cerveau, mais de tout Jupiter.

** Sémélé.

tant des *dithyrambes* (12), retirèrent l'enfant de sa cuisse, et lui firent ainsi voir le jour une seconde fois. Peu à près, le jeune dieu, objet de la jalousie de Junon, devint maniaque; mais il recouvra la santé par la mère des dieux. Enfin, devenu dieu, il n'eut point à sa suite, comme Hercule, un navire *, un Hylas **, un Télamon, un Ajax, un Abdère, mais des satyres, des bacchantes, des pans et une armée de génies.

Tu vois donc ce qu'il y a d'humain dans cette génération par le feu du ciel, et plus encore dans l'enfantement; car ces deux opérations ressemblent assez à celles des hommes. Pourquoi donc, sans nous arrêter à ces délires apparens, ne savons-nous pas reconnaître avant tout, dans ces fictions, que Sémélé fut savante dans les choses divines? En effet, elle était fille de Cadmus, né chez les Phéniciens, peuples dont un oracle atteste la sagesse en ces termes :

« Mais les Phéniciens savent, du ciel, les routes. »

Il me semble donc que Sémélé sut la première, dans la Grèce, quel dieu devait paraître, et qu'ayant prédit sa prochaine apparition, elle donna plutôt qu'il ne con-

---

* αὐτῷ ἡ ναῦς.
** ἰόλας. (V. la note 13.)

venait, et sans attendre le terme fixé, le signal de quelques orgies en l'honneur de cette nouvelle divinité ; qu'ainsi, elle fut consumée par le feu qui tomba sur elle. Mais lorsqu'il plut à Jupiter de procurer aux hommes un nouvel ordre de choses, et de les faire passer de la vie nomade à l'état de civilisation, Bacchus, génie visible, partit des Indes, parcourut les villes, accompagné d'une armée de génies, et donnant à tous les hommes en commun, pour symbole de sa manifestation, la vigne que les Grecs nommèrent, dans leur langue *héméris* (franche), pour indiquer l'adoucissement que son fruit introduisait dans leurs mœurs (14); en même tems ils nommèrent Sémélé la mère de Bacchus, en raison de la prédiction qu'elle avait faite, et parce que le dieu lui-même l'honorait comme étant la première qui eut annoncé sa future apparition.

D'après cet exposé historique, qu'il faut étudier avec beaucoup de soin, ceux qui ont recherché quel était ce dieu Bacchus, ont puisé le fond de leur fable dans la vérité du récit précédent : ils ont figuré par une allégorie, la substance de ce dieu comme conçue, dans son père, parmi les êtres intelligens, et comme production *éternelle* * dans le monde, et

* αγεννητον non engendrée. Voyez les discours sur le soleil et sur la mère des dieux.

comme vertu répandue sur tout l'univers. Peut-être ne pourrais-je indiquer ici quels devraient être les objets de nos recherches à cet égard ; autant parce que la matière est difficile à connaître, que parce que je ne voudrais pas présenter, comme sur un théâtre, ce dieu à la fois manifeste et caché, ni le livrer, en quelque sorte, à des esprits peu clairvoyans et disposés à toute autre chose qu'à l'étude de la philosophie.

Je laisse à Bacchus la science de lui-même ; seulement je le prie de pénétrer mon âme et la vôtre de cette sainte fureur qui nous porte à la véritable connaissance des dieux ; de peur que, dépourvus trop long-tems de cette fureur divine, nous ne subissions le sort de Penthée (15), sinon de notre vivant, au moins après notre mort. Car l'homme en qui l'abondance de la vie n'aurait pas été perfectionnée par l'enthousiasme bachique et divin, émané de la substance simple, indivisible dans l'individu, mais entière et sans mélange dans tous les êtres, un tel homme, disons-nous, risquerait que sa vie se distribuât en plusieurs canaux, se dispersât en s'écoulant, et se tarît enfin par la séparation ou distraction de ses parties.

Cependant je ne voudrais pas qu'on interprétât ces mots *écoulement*, *distraction* ou *déchirement*, comme si la vie dont il est question n'était qu'un

simple filet d'eau, ou un faible fil de lin ; ce n'est point ce qu'il faut entendre ici, où nous parlons dans le même sens que Platon, Plotin, Porphyre et le bienheureux Jamblique. Quiconque verra la chose autrement, pourra se moquer ; mais en dépit de son rire sardonique, il sera privé à jamais de la connaissance des dieux, c'est-à-dire, d'un avantage incomparable, et, selon moi, plus précieux que celui de réunir sous son commandement, outre l'empire romain, la domination sur tous les peuples barbares ; j'en jure par mon roi le soleil. Mais je ne sais quel génie me fait retomber de nouveau dans ces écarts bachiques ; il est tems que je revienne au sujet qui y a donné lieu.

Ceux, donc, qui donnent à la pensée un sens éloigné et disparate, dans la composition de leurs fables sur les choses divines, nous crient, sans cesse et avec raison, de ne point ajouter foi à la lettre du récit, mais de chercher et de scruter ce qui est caché sous la lettre. En effet, l'emploi du sens détourné, dans ces fables, est d'autant préférable au genre grave ou sérieux, que, dans celui-ci, on risque de faire passer pour dieux des hommes illustres, grands et vertueux, qui toutefois ne sont que des hommes ; au lieu que par l'usage du sens détourné, il est à présumer que tout esprit droit et pur, sans s'arrêter à ce qui est raconté ostensiblement et à la lettre,

se tournera vers la nature divine et supérieure à tous les êtres.

Telles sont les raisons pour lesquelles, dans la branche philosophique, relative aux initiations et aux doctrines mystérieuses, le style de la fable doit être sérieux, grave et plein de majesté; ce qui n'empêche pas que le récit figuré ne prête à la pensée une interprétation différente de la lettre : mais quiconque prétend corriger les mœurs par des récits fabuleux, s'adresse communément, non à des hommes, mais à des enfans, que ni l'âge ni l'expérience n'a muris. Or, si tu nous as pris tous pour des enfans, moi, *Anatolius*, (16) *Memmorius*, *Salluste* et autres hommes de même trempe, certes, il faut t'envoyer en l'île d'Anticyre.

Car à quoi bon dissimuler? Je te le demande, par tous les dieux, par la fable même, dont ils sont l'objet, et mieux encore par le soleil roi de tous les êtres, de quelle action, grande ou médiocre, peux-tu te vanter? de quel personnage opprimé as-tu pris la défense? de quel infortuné as-tu essuyé les larmes, en lui prêchant que la mort n'était un mal, ni pour lui, ni pour ceux qui lui appartenaient? Cites-nous un jeune homme qui te doive sa tempérance, qui soit devenu sobre par tes leçons, et beau, non-seulement de corps, mais surtout d'esprit? Quelle profession remarquable as-tu embrassée? Qu'as-tu fait, pour te prévaloir du bâton, ou, par Jupiter,

de la libre franchise de Diogène? Quelle importance attaches-tu à te montrer avec le bâton et la longue chevelure, dans les villes ou dans les camps, à calomnier les bons et à flatter les méchans? Dis-moi enfin, je t'en conjure, par tous ces auditeurs que les hommes de ton espèce ont dégoûtés de la philosophie, pourquoi, lorsque tu fus trouver feu l'empereur Constance, en Italie, refusas-tu de venir jusque dans les Gaules? Tu te serais rendu près de moi, si tu n'avais préféré de te lier à l'homme qui connaissait le mieux ton langage. A quoi te sert de mener une vie vagabònde, de spéculer sur les mules et même, si j'en crois les bruits publics, de vexer les muletiers qui vous craignent plus que des soldats; car j'apprends qu'ils souffrent souvent plus des gens de ta sorte que de ceux qui portent le glaive, tant vous leur inspirez de terreur!

J'ai donné depuis long-tems, à votre bande, le nom de *renonciateurs*, (17) qu'il me plaît d'écrire aujourd'hui. C'est ainsi que les impies Galiléens appellent *hermites* les gens qui, pour la plupart, sacrifient une modique fortune, afin de ramasser de tous côtés d'immenses richesses, afin de se voir honorés, entourés et flattés d'un chacun. Tel est aussi votre métier, exceptez peut-être que vous ne rendez pas des *oracles* * comme eux : ce n'est pas votre usage,

---

* χρηματίζεσθαι.

ni le nôtre, parce que nous sommes plus prudens que ces insensés. Peut-être encore n'avez-vous pas le même prétexte de vous faire payer, comme eux, un tribut qu'on appelle, je ne sais pourquoi, *aumône*; mais, du reste, vous leur ressemblez en tout point. Comme eux, vous avez abandonné votre patrie, pour errer en tout pays; comme eux encore, et avec plus d'impudence, vous harcelez les camps et la cour du prince. Car ceux-là y sont appelés, et vous, on vous en chasse. Quel fruit retirez-vous de cette conduite? et de quelle utilité êtes-vous aux autres hommes semblables à nous?

D'abord s'est présenté, au camp impérial, un certain Asclépiade, suivi bientôt de Sérénien, puis de Chytron; et enfin de je ne sais quel jeune homme blond et d'une taille assez élevée; tu parus toi-même, et avec ceux que je viens de nommer, deux fois autant d'autres sujets de votre sorte. Quel bien, ô bonnes gens, votre arrivée a-t-elle produit? Quelle ville, ou quel particulier applaudit à votre témérité? D'abord, n'était-ce pas une folie que de vous acheminer vers l'empereur, qui n'avait nulle envie de vous voir; et quand vous l'eûtes une fois abordé, n'usâtes-vous pas, auprès de lui, d'une liberté plus folle encore, et même grossière, effrénée, sans vous lasser de flatter et de murmurer à la fois, d'offrir vos écrits volumineux, et d'en presser l'ac-

ceptation. Jamais aucun de vous ne frequenta l'école du philosophe, aussi opiniâtrement que vous assiégeâtes la maison du *secrétaire* *; en sorte que le vestibule du palais vous tint lieu d'académie, de lycée ou de portique. Ne renoncerez-vous donc jamais à ces niaiseries? Ou, si vous ne l'aviez pas fait d'avance, pourquoi du moins à présent ne pas vous débarrasser de la chevelure et du bâton, dont vous n'avez désormais nul besoin?

Oh! combien vous avilissez la philosophie! vous, les plus ineptes des hommes, dans l'art de discourir, vous dont la langue ne pourrait être purifiée par le divin roi Mercure, ni devenir plus claire et plus polie, quand Mercure et Minerve ensemble vous prêteraient leur secours. Voilà donc toute la science que de tels maîtres ont recueillie, des carrefours et des réunions populaires. En vain essayerait-on de leur apprendre le sens de ce proverbe, usé pour eux, « la grappe mûrit près de la *grappe* » (19). Ils s'imaginent donner en plein dans le cynisme; pour cela que leur faut-il? le bâton, le manteau, la chevelure; du reste l'ignorance et l'audace sont tous leurs titres. Certes, c'est arriver à la vertu par une voie bien courte. Plût au ciel, que vous en eussiez pris une plus longue, qui vous eût mieux conduits! Ne savez-

* Νοταρίου.

vous pas, en effet, que les routes abrégées sont souvent les plus embarrassantes? car quiconque suit le grand chemin se tire plus aisément des détours, que celui qui s'y perd en voulant les couper. C'est ainsi qu'en philosophie, il ne faut voir qu'un seul commencement, et une seule fin : c'est de se connaître soi-même et de devenir semblable aux dieux. Le commencement est de se bien connaître, le terme ou la fin, de ressembler aux êtres les plus parfaits.

Il suit de là, que le véritable cynique doit, en dépit des usages et des opinions des hommes, tourner ses regards premièrement vers lui-même, et ensuite vers la divinité. Car pour un tel homme, l'or n'est point de l'or, ni le sable du sable. Qu'on lui propose l'échange des deux matières, et qu'on le laisse l'arbitre de la valeur de l'une et de l'autre; il sait que toutes deux ne sont que terre; que si l'une est plus rare, et l'autre plus facile à se procurer, c'est le pur effet de l'ignorance, ou de la vanité des hommes. Il apprendra la turpitude ou l'honnêteté d'une action, moins par l'éloge ou le blâme du vulgaire, que par la nature même des choses; il évitera la superfluité des alimens, et il s'interdira les plaisirs de Vénus. Dans les nécessités du corps, il n'aura aucun égard à l'opinion; il n'attendra pas un cuisinier, un hachis, un rôt : il ne recherchera point une Phryné, une Laïs; il ne convoitera ni l'épouse, ni

la fille, ni la servante de qui que ce soit; en un mot, il pourvoira au hasard et sans aucun raffinement, aux besoins du corps; et une fois débarrassé des importunités de celui-ci, il contemplera, du sommet de l'olympe, les autres malheureux :

« Errans au milieu des ténèbres
» Et dans les près fleuris d'Até » (20).

Expiant quelques momens de fausses jouissances, par des tourmens plus cruels que ceux du Cocyte et de l'Achéron, si exactement décrits par nos meilleurs poëtes. Telle est la voie abrégée de la philosophie; et, pour y parvenir, il faut se transporter hors de soi-même, se reconnaître pour un être divin, et tenir sans relâche son esprit fixé d'une manière immobile, aux pensées divines, pures et dégagées de toutes choses étrangères; il faut en outre savoir maîtriser son corps, l'accoutumer, suivant la maxime d'Héraclite, à n'avoir que des besoins faciles à satisfaire, et à ne servir que d'un instrument passif, sous l'influence de la raison.

Je reviens donc au sujet principal, et je dis que les fables, soit qu'on les destine à l'instruction des hommes faits, soit qu'on les adresse aux enfans, ne doivent rien contenir qui puisse blesser ni les dieux ni les hommes, et surtout rien d'aussi impie, que ce que tu nous as débité tout récemment; qu'en

un mot, il faut avant tout s'y expliquer de manière que le récit soit plausible, approprié aux choses présentes, et inventé tout exprès pour les bien exprimer; car la fable que tu nous as débitée ne t'appartient pas, comme tu as eu l'air de t'en vanter, en la rajeunissant; puisque c'est un vieux conte que tu as ajusté à d'autres circonstances; comme le font ordinairement ceux qui s'exercent à délayer une pensée dans des tropes ou figures : en quoi excelle le poëte *de Paros* (21). En vain donc tu te donnes la jactance d'avoir composé une fable, digne tout au plus d'une nourrice un peu polie; si les récits mythologiques *de Plutarque* (22) te fussent tombés entre les mains, tu saurais mieux quelle différence on doit mettre entre composer de son chef une fable, ou la rajeunir, en l'accommodant à sa propre affaire.

Mais comme je n'ai nul dessein de t'égarer dans un labyrinthe d'ouvrages de ce genre, ni de te retenir dans ta marche, toi surtout qui aimes à prendre la voie la plus courte, réponds-moi de suite : as-tu jamais entendu réciter la fable que Démosthène, de la tribu des Péanes, adressa aux Athéniens, à l'époque où le roi de Macédoine demanda qu'ils lui livrassent leurs orateurs? Tu devais la prendre pour modèle; car, par tous les dieux, qu'était-il besoin de produire la tienne? Tu me forces donc, pour te corriger,

à en composer une de ma façon, et c'est ce que je vais faire *.

« *Un homme riche* (23) possédait de nombreux troupeaux de brebis, de bœufs et de chèvres; bon nombre de jumens étaient nourries dans ses prés. Pour soigner tout ce bétail, il ne manquait ni de bergers, ni de bouviers, ni de chévriers, ni de palfreniers, tant esclaves que mercenaires à ses gages. Il tenait de son père la plus grande partie de ses biens, et avait acquis le reste, avide de s'enrichir, n'importe par quelles voies, justes ou injustes; car il se souciait peu des dieux. Il eut de plusieurs de ses femmes, des fils et des filles, auxquels, avant de mourir, il distribua ses immenses propriétés sans jamais avoir donné, aux héritiers, aucune leçon d'économie, pour les mettre à portée, ou d'augmenter dans la suite leur fortune, ou de conserver celle qu'il leur avait laissée, s'imaginant, sans doute, que l'abondance seule pouvait leur tenir lieu de tout. Lui-même avait mal entendu l'art d'administrer, ne l'ayant point appris par principe, mais seulement par l'expérience et l'habitude, à peu près comme de mauvais médecins se guident par un aveugle empi-

---

* Cette pièce allégorique a été aussi traduite par la Bleterie, mais si mal et d'une manière si infidèle, que je n'ai pu faire aucun usage de son texte.

risme, à défaut de connaître la plupart des maladies.

Cet homme, donc, avait pensé que le grand nombre de ses enfans, bons ou méchans, suffirait pour conserver les richesses de sa famille. Cependant leur mauvaise éducation fut la première cause des injustices qu'ils commirent les uns envers les autres. Chacun d'eux, à l'exemple du père, voulant tout avoir à lui seul, empiétait sur la portion de ses frères. Bientôt ils en vinrent aux dernières violences, et se rendirent eux-mêmes les instrumens déplorables de la malédiction et de la vengeance du ciel; ils se partagèrent l'héritage de leur père, par le tranchant du glaive, et mirent le comble à tous les désordres.

Alors ces mêmes enfans démolirent les temples, déjà profanés et dépouillés par leur père, temples que les aïeux de celui-ci et leurs contemporains avaient élevés autrefois. Que dis-je! en renversant ces monumens de l'antique religion, ils réparèrent d'*anciens tombeaux* (24), et en construisirent une infinité d'autres, comme si la fortune, ou un pressentiment secret, les eut avertis que la vengeance des dieux méprisés devait bientôt peupler de morts tant de sépulcres. Enfin, le spectacle de cette confusion universelle, de *mariages* contraires aux *lois*, (25) de droits divins et humains foulés aux pieds, émut de compassion Jupiter, qui tournant ses regards vers le soleil, « ô mon fils, dit-il, ô production divine,

» plus ancienne que le ciel et la terre, conserves-tu
» donc tant de ressentiment contre ce mortel témé-
» raire, qui, en abandonnant ton culte, attira tant de
» maux sur lui-même, sur sa famille et sur ses enfans?
» Crois-tu donc que pour n'avoir ni sévi contre lui,
» ni lancé contre sa race tes traits aigus, et pour t'être
» borné à laisser sa maison dans la plus affreuse so-
» litude, on ne t'imputera pas tous ces désastres?
» Appelons les parques, et voyons s'il est possible
» d'y remédier.

Aussitôt les Parques dociles paraissent devant Jupiter; cependant le soleil pensif et méditant quelque dessein profond, tenait ses yeux fixés vers le fils de Saturne. Alors la plus âgée des Parques dit: Nous sommes, ô père des dieux, arrêtées par la *justice et la sainteté* *, auxquelles tu nous as commandé

---

* *La justice et la sainteté*. Ce passage a été singulièrement défiguré par La Bleterie, et plus encore par l'auteur moderne de l'*Histoire de l'empereur Julien*. Est-il croyable que, dans ce thème allégorique, Julien ait supposé, comme ils le prétendent, que la justice et la sainteté aient présidé au massacre de la famille impériale, et qu'elles aient exclu Julien des droits qu'il pouvait avoir au trône de ses pères? Rien, assurément, n'est plus opposé au texte dont nos lecteurs ont sous les yeux notre traduction très-littérale. Jupiter se plaint au soleil, et semble lui reprocher d'avoir puni le christia-

d'obéir; il t'appartient seul de les fléchir. Elles sont mes filles, répartit Jupiter, il faut les entendre; puis s'adressant à celles-ci : parlez, ô déesses vénérables! La chose, ô notre père, répondirent-elles, est en ton pouvoir; autrement, il est à craindre que le prosélytisme de la secte impie ne s'établisse universellement parmi les hommes. Je veillerai sur tout, répliqua Jupiter; et sur le champ les Parques, assises à ses côtés, filèrent les événemens que voulait le monarque des dieux; celui-ci parla donc au soleil,

---

nisme de Constantin, tant par les désastres de sa famille et de son empire, que par l'isolement d'un jeune prince qui pouvait relever les autels des dieux. Jupiter prend conseil des Parques, pour remédier au mal et en empêcher les progrès, pour filer d'autres événemens, non pour défaire ou modifier des événemens passés (ce qui serait absurde). L'aînée des Parques répond à Jupiter, au nom de ses sœurs, préposées à la destinée des humains, que, placées par Jupiter même, sous l'empire de ses filles, *la justice et la sainteté*, elles ne peuvent rien sans leurs ordres. Jupiter appelle ses filles, et celles-ci déclarent que tout événement futur dépend de la volonté de leur père. Alors, les Parques filent les événemens voulus par le monarque des dieux, et celui-ci dit au soleil : *Tu vois cet enfant*, *etc.* Voir dans un pareil thème, que Julien soit convenu de la justice du massacre de sa famille, c'est faire violence au texte, c'est fronder, sans aucun motif, toutes les règles du raisonnement.

en ces termes. « Tu vois cet enfant » (il montrait au dieu, un parent abandonné de cette famille, neveu de cet homme riche, et cousin de ses héritiers). « Cet enfant est issu de ta race; jure, par mon » sceptre et le tien, de prendre un soin particulier » de lui, de le gouverner et de le guérir du mal qui » l'obsède. Tu le vois couvert d'ordures, de fumée et » de suie; le feu dont tu lui donnas une étincelle, » est sur le point de s'éteindre (26).

« Si déjà tu n'es prêt à revêtir ta force,
« Tu as mon aveu et celui des Parques;
« Prends soin de l'enfant et charge-toi de le nourrir. » *

A ces mots, le soleil roi reprit toute sa sérénité, et sentit une tendre prédilection pour l'enfant, en qui il remarquait encore un faible jet de ses feux divins; dès-lors, il se chargea de l'élever et de l'arracher

« Aux dangers des combats, au carnage, à la mort. » **

Et le père des dieux ordonna à Minerve, déesse vierge, et née sans mère, de présider, avec le soleil, à l'éducation du jeune orphelin. Celui-ci grandit, et parvenu à l'âge,

* Il. I., v. 231.
** Il., v. 164.

« Où, d'un duvet naissant, se couvrait son menton. »*

Il jeta sur les malheurs de ses proches, et de ses cousins, un premier coup-d'œil, et en fut si effrayé, qu'il fut tenté de se précipiter au fond du Tartare; et n'en fut détourné que par une léthargie profonde, dans laquelle le plongea le dieu soleil, de concert avec *Minerve Pronoée* (28), pour le sauver. Aussitôt après son réveil, il regagna sa solitude. Là, se reposant un moment sur une pierre, il réfléchissait sur le moyen d'échapper aux maux dont il était menacé. Tout lui était contraire; aucune chance ne lui paraissait favorable.

Alors Mercure, son protecteur, se montra à lui sous les traits d'un jeune homme de son âge, et le saluant affectueusement : « Viens, lui dit-il, je te montrerai un chemin uni et facile, dès que tu auras franchi ce lieu tortueux et rude, où tu aperçois les uns tomber, les autres revenir sur leurs pas ». Le jeune protégé se met en marche avec circonspection, portant avec lui son bouclier, sa pique et son glaive; il n'avait encore couvert sa tête d'aucune armure.

Sur la foi de son guide, il avança plus loin par un chemin doux, quoique non frayé, mais tout à fait pur, chargé de fruits, orné de mille fleurs des plus

---

* Il. ω. v. 248.

agréables aux immortels, et d'arbustes parmi lesquels figuraient le lierre, le laurier et le myrte. Enfin le même conducteur, l'ayant amené vers une montagne très-haute : « voici, lui dit-il, le sommet où siége le père de tous les dieux; ici, pour te mettre à l'abri de tout danger, adore saintement le dieu souverain, et demande lui tout ce que tu désires; sans doute, cher enfant, tu sauras bien régler ton choix ».

En finissant ces mots, Mercure se dérobe à la vue du jeune homme, qui, regrettant de ne pas avoir su de lui, avant son départ, ce qu'il fallait demander au souverain des dieux, et ne sachant à quoi se résoudre, prit cependant le plus sage parti : « Quoique nous ne voyons pas à découvert, se dit-il en lui-même, le père des dieux, demandons-lui les meilleurs moyens de prospérer. O toi qu'on appelle le père de tous les êtres, et que j'invoque sous ce nom, ou sous tout autre qui puisse t'être agréable! montre-moi la voie qui m'élévera vers toi; la région que tu habites est parfaite, si je juge de la beauté qui t'environne par celle des lieux que nous avons parcourus pour arriver jusqu'ici ».

A peine eut-il achevé cette prière, qu'il fut surpris par le sommeil, ou ravi en une sorte d'extase, pendant laquelle Jupiter lui fit voir le soleil. Le jeune homme étonné d'un tel spectacle, « ô père des dieux, s'écria-t-il de nouveau! pour tout ce

que je te dois de faveurs, je te consacrerai mon être tout entier ». Ayant ainsi parlé, il embrasse les genoux du dieu, et le conjure de le sauver. A l'instant le dieu appelle Minerve, et, en sa présence, il ordonne au jeune homme, de dire de quoi se composait son armure; et comme il lui voyait un bouclier, une pique et un glaive, « mon fils, ajouta-t-il, où sont le casque et son écusson (28).—Hélas! répondit celui-ci, à peine ai-je pu me procurer les armes que vous me voyez; car personne ne m'a prêté le moindre secours dans la maison de mes parens, où je vivais abandonné.— « Il faut cependant que tu y retournes, répondit le grand dieu soleil ». A cet ordre, le jeune homme supplia pour qu'on ne le renvoyât point, et pour qu'on le retînt là où il se trouvait, ajoutant qu'il n'en pourrait revenir, et qu'il périrait au milieu des maux qui l'y attendaient. Comme il faisait de nouvelles instances, accompagnées de larmes; « va, lui dit le soleil, tu » es jeune, et non encore initié; rentre dans tes » foyers, où les mystères, dans lesquels tu seras » instruit, assureront ta tranquillité. Retourne, » il le faut; songe à te purifier de toute souillure; » n'oublie pas surtout de m'invoquer, ainsi que » Minerve et les autres dieux ».

Soumis à cet arrêt, le jeune homme attendait en silence, lorsque le grand roi soleil le conduisit

sur une cime escarpée, dont la partie supérieure était resplendissante de lumière, et celle au-dessous couverte de nuages épais, à travers lesquels, comme à travers l'eau, pénétrait une lueur de clarté venant du soleil. Le dieu lui parla ainsi : « Reconnais-tu là-bas ton cousin, l'héritier de ta maison? » Oui, répondit le néophyte. « Et ces hommes préposés à la garde de ses troupeaux de bœufs, de brebis »? — Je les vois aussi.— « Que te vient-il en pensée, de cet héritier, et des hommes à qui il confie la garde de ses troupeaux »? — Le maître me paraît s'endormir, et chercher l'obscurité pour vivre dans les délices. Quant aux bergers, quelques-uns seulement sont humains; les autres sont cruels et féroces, car ils dévorent ou vendent les troupeaux, et font un double tort à leur maître, parce qu'ils dilapident tout le bétail, dont ils rapportent peu de produit pour beaucoup de têtes, sous le prétexte que leur salaire est trop modique; et ils se plaignent encore. Certes, ils eussent mieux fait d'exiger de plus forts gages, que de détruire le troupeau.

« Bien, reprit le dieu; d'après les ordres de Jupiter, Minerve et moi, nous te mettons à la place de l'héritier, et tu régiras ses immenses richesses ». Ici, le jeune homme proteste de nouveau, et fait les plus vives instances pour demeurer. « Non, répond le dieu, cesse de résister, autrement, je te vouerais

autant de haine que je t'ai montré d'affection jusqu'ici. Ah! s'écria le jeune homme, grand soleil, chaste Minerve, soyez ainsi que Jupiter les témoins de ma résignation, faites de moi ce qu'il vous plaira ». A l'instant même, Mercure reparut, et remplit de courage le jeune protégé, qui se flatta dès-lors d'avoir trouvé un guide pour retourner sur ses pas, et pour régler sa conduite sur les lieux.

Alors Minerve lui adressa ces conseils : « O digne » fils du dieu ton père, ici présent, ô ma digne » progéniture! les bons pasteurs ne sont point » du goût de cet héritier que tu vois. Les flatteurs » et les méchans l'ont asservi et le dominent. C'est » pourquoi il lui arrive d'être mal vu des hommes » probes, et maltraité par ceux qu'il croit ses » amis. Garde toi donc, lorsque tu seras rentré, » de préférer l'adulateur à un ami ; reçois, ô mon » fils, un second avis. Tu vois jusqu'à quel point » se laisse abuser ce riche propriétaire, qui s'en- » dort au sein de l'oisiveté. Sois tempérant, et » veille toujours pour n'être pas surpris par quel- » que flatteur, qui prendra souvent le masque » de l'amitié. Tu verrais bientôt un forgeron noirci » de fumée et de suie, revêtir un habit blanc, » se farder le visage, et oser prétendre à la main » d'une de tes filles. Je te donne un troisième avis ; » observe toi rigoureusement toi-même ; réserve

» toute ta vénération pour nous seuls, et pour
» ceux des mortels qui nous ressemblent. Du
» reste, ne t'en laisse imposer par personne; tu
» es témoin de l'état de stupeur et d'imbécillité
» dans lequel un faux respect humain a jeté ce
» malheureux ».

Ici le grand soleil reprenant la parole : « Quand
» tu auras, dit-il, fait le choix de tes amis, sache les
» traiter comme tels, et non comme tu traiterais des
» serviteurs et des domestiques. Agis avec eux fran-
» chement, simplement et avec générosité; ne leur
» dis rien que tu ne penses d'eux; tu as vu que la
» méfiance de cet homme, envers ses amis, a con-
» sommé sa perte. Aime tes sujets autant que nous
» t'aimons; mets les intérêts de notre culte avant
» tous les biens que tu voudras faire : nous serons
» tes bienfaiteurs, tes amis et tes sauveurs ».

Encouragé par ces discours, le jeune homme ouvrit son cœur, et protesta de son dévouement absolu à la volonté des dieux. « Va, lui dit alors le
» soleil, emporte avec toi la plus douce espérance;
» nous serons à tes côtés, moi, Minerve et Mercure,
» en un mot, tous les dieux qui peuplent l'o-
» lympe, le ciel, les mers, la terre, et tout ce que
» l'univers renferme de divinités, pourvu que tu
» sois religieux envers nous, fidèle à tes amis,
» humain avec tes sujets, et occupé de les rendre

» tous vertueux, sans servir leurs passions, ni
» les tiennes. Remporte cette armure avec la-
» quelle tu es venu ici, et reçois en même tems,
» de ma main, ce flambeau, qui doit t'éclairer sur
» la terre, et te faire dédaigner les vils objets
» qu'elle pourrait t'offrir. Minerve te fait présent
» de ce casque, où est empreinte la tête de Mé-
» duse; elle tient, comme tu le vois, à sa dis-
» position plusieurs autres casques semblables,
» dont elle gratifie qui bon lui semble. Mercure,
» enfin, te donnera un caducée d'or. Pars donc,
» avec cette armure complète, parcours la terre
» et les mers, sois partout soumis irrévocablement
» à nos lois, et que jamais aucun homme, au-
» cune femme, aucun ami, ni domestique, ni
» étranger, ne te fasse perdre de vue nos comman-
» demens. Tant que tu les observeras, tu seras,
» pour nous, un ami chéri, un objet de respect
» pour tous nos fideles ministres, et de terreur
» pour les hommes méchans et pour les mauvais
» génies. Souviens-toi que ta vie charnelle est
» destinée à remplir cette honorable fonction. C'est
» par égard pour tes illustres aïeux, que nous
» avons résolu de purifier ta famille; n'oublie donc
» jamais que tu portes une âme immortelle, et
» que tu es un rejeton de notre race; en nous
» suivant, tu deviendras un dieu toi-même, et tu

» jouiras avec nous de la vue de notre commun
» père ».

Je ne te dirai pas si ce récit est vrai ou inventé à dessein ; mais dans celui que tu as fabriqué, qui prends-tu pour le dieu Pan, ou même pour Jupiter, si ce n'est un homme, tel que toi et moi ? A ce compte, tu es Jupiter et moi Pan. Oh ! quel être plus ridicule que ce faux Pan ! Mais, par Esculape, quel homme plus ridicule que toi, et moins ressemblant à Jupiter ! Voilà ce que j'appelle, non de l'enthousiasme divin, mais une informe production de ta bouche délirante, et de toutes les manies, la plus étrange. Comment ta mémoire ne te retrace-t-elle pas la punition de *Salmonée* (29), mortel qui avait osé imiter la foudre de Jupiter ? Car je te pardonnerais volontiers d'ignorer ce qu'Hésiode rapporte, de ces téméraires qui avaient usurpé des noms divins, ceux de Junon, par exemple, ou même de Jupiter. Je sais qu'en effet tu as manqué d'instruction, et surtout de la faculté que j'ai eue, d'étudier les poëtes sous la direction d'un philosophe des plus savans de nos jours, à qui je dois d'avoir été introduit et perfectionné dans la science. Or, cet homme m'apprit, avant toutes choses, à cultiver la vertu, et à croire que les dieux sont les promoteurs de tout bien. A-t-il perdu ses leçons et son tems ? C'est à lui, c'est aux rois immortels à prononcer là-dessus.

Je dirai seulement, qu'il me débarrassa d'un caractère naturellement fougueux et entreprenant, et qu'il fit d'heureux efforts pour me rendre plus modéré. Tu sais que dans ma première jeunesse, quoique les avantages de la fortune eussent pu me rendre indocile, je n'en fus pas moins soumis à mon *précepteur* (30), à ses amis, à mes condisciples et à mes égaux; que j'aimais à écouter ceux que je lui avais entendu louer; et que je lisais les ouvrages qui avaient eu son approbation. Après ces premières ébauches, sous de tels maîtres, je pris les leçons préliminaires d'un grand philosophe, qui m'introduisit dans le vestibule de la philosophie; et j'en recueillis les fruits autant que purent me le permettre mes occupations au-dehors.

Ainsi je n'ai pas choisi, pour m'instruire, une voie aussi abrégée que toi, mais une autre plus longue et plus oblique, quoique, par tous les dieux, je me sois acheminé vers la vertu par une route plus courte, je pense, que la tienne. Car, ne t'en déplaise, je suis entré dans le vestibule de la vertu, tandis que tu en es resté très-éloigné. En effet, qu'a de commun la vertu avec toi et tes confrères? Epargnes-toi des reproches odieux, en suppléant toi-même à mon silence; ou, si tu l'aimes mieux, écoute tranquillement ce que je dis.

Tu blames tout le monde, toi qui ne fais rien de

louable. Tes éloges sont plus insipides que ceux de ces rhéteurs ignorans qui, faute de savoir tirer parti d'un sujet, font intervenir à leur gré Délos, Latone et ses enfans, des cygnes aux sons enchanteurs; des arbres qui répètent leurs accens, des prés tapissés de verdure et humectés d'une douce rosée; le parfum des fleurs, le printems, et mille autres images de ce genre. Remarques-tu quelque chose de semblable dans les panégyriques d'Isocrate, ou parmi les anciens qui cultivèrent les muses noblement, et non à la façon de nos orateurs d'aujourd'hui,

Je n'irai pas plus loin, de peur qu'en les attaquant, je ne sois à la fois aux prises, avec les plus impudens des cyniques et des rhéteurs. Car je serai toujours l'ami des cyniques vertueux, s'il en existe de tels, et l'ami de tous les orateurs vraiment dignes de ce nom.

Quoique la matière que je viens de toucher, soit tellement étendue, qu'elle laisse à l'orateur toute liberté, pour y puiser comme en plein tonneau, je n'en traiterai pas plus au long, me bornant à ajouter quelques nouveaux détails nécessaires au but de mon discours, et par lesquels je finirai.

En effet, n'est-il pas juste de remarquer quel respect les pythagoriciens portèrent aux noms des dieux? Combien fut grand aussi celui de Platon;

d'Aristote et d'autres hommes célèbres ! Qui niera que le philosophe de Samos ne se soit montré l'un des plus religieux, lui qui défendit de porter, gravé sur un anneau, le nom d'aucun des immortels, ni de jurer témérairement par aucun de leurs noms (31) ? Si j'ajoute qu'il voyagea dans l'Égypte, qu'il visita les Perses, et que partout il s'efforça de voir, d'étudier les cérémonies ; et de se faire initier aux plus secrets mystères des dieux, je t'apprendrai des faits que tu ignores [illegible]être, mais qui n'en sont pas moins généralem[illegible]connus.

Écoute aussi ces mots de Platon : « La crainte religieuse, dont me frappent les noms des dieux, » ô mon cher Protarque, ne tient rien de l'homme ; » elle est au-dessus de toute autre terreur ; je don» nerai, par exemple, volontiers à Vénus, tout » [illegible]om qui peut lui être agréable ; mais je sens par» faitement qu'il est des voluptés de plus d'un » genre ». Ainsi s'explique Platon dans son *Philèbe* ; et il répète les mêmes choses dans son *Timée*. Il veut même qu'on croye aveuglément, et sans en chercher des preuves, tout ce que les poëtes ont raconté sur les dieux. Je te cite ces passages, pour que l'autorité de Socrate, homme naturellement enclin à l'ironie, ne te serve pas de prétexte, pour rejeter, avec d'autres platoniciens, cette opinion de Platon. Car, dans le discours dont tu prétendrais

te prévaloir, ce n'est point Socrate qui parle, mais Timée, dont le caractère n'est rien moins qu'ironique. Au reste, il ne serait pas raisonnable de n'apprécier un langage que par ceux qui le tiennent ou par ceux auxquels il s'adresse.

Veux-tu donc enfin que j'en appelle à notre sage Sirène à cette image vivante de l'éloquent Mercure, à cet homme chéri d'Apollon et des Muses ? Hé bien, cet homme prononce qu'à tous ceux qui demandent, ou mettent en question, s'il existe des dieux, il ne faut pas répondre, comme à des hommes, mais qu'il faut les poursuivre, comme des bêtes fauves. Certes, si tu avais lu la sage devise de Platon, écrite sur le frontispice du lieu, où s'assemblaient ses disciples, tu aurais également appris, qu'il était surtout recommandé aux péripatéticiens, d'être religieux envers la divinité, de se faire initier à tous les mystères, d'observer les cérémonies du culte des dieux, et de s'instruire dans toutes les branches de la science.

En vain tu m'opposerais l'autorité de Diogène, comme une sorte d'épouvantail, pour me détourner de mon sentiment : on raconte, en effet, que ce philosophe, refusant de se faire initier, répondit à celui qui lui en donnait un jour le conseil : « N'est-il » pas ridicule, ô jeune homme, de supposer avec » toi que les exacteurs des deniers publics, puis-

» sent, par le bénéfice de leur initiation à tes mys-
» tères, prétendre partager, avec les dieux, les
» jouissances des justes après la mort; tandis qu'un
» Agésilas, ou un Epaminondas, serait laissé dans
» la fange ? Un tel dogme, ô mon cher, est par
» trop sérieux, et n'est point de nature à m'être
» adressé, ou à passer sans discussion ; nous avons
» besoin ; pour le comprendre, de toute l'assistance
» des déesses ; et je pense qu'elle nous est ac-
» cordée. »

Il s'en faut donc de beaucoup que Diogène nous paraisse aussi impie qu'à vous ; au contraire, il partage l'opinion des philosophes que nous venons de citer. Car, dans les circonstances où il se trouvait placé, c'est-à-dire, sous les ordres du dieu de Python, et sachant fort bien que, pour être admis à l'initiation, il fallait, au préalable, se faire inscrire au nombre des citoyens d'Athènes, et acquérir, par la loi, un titre que sa naissance ne lui avait point donné, il refusa moins l'initiation, que le titre d'Athénien, parce que, se regardant comme cosmopolite, il avait l'âme assez grande, pour s'agréger à la masse entière des dieux, qui régissent l'univers, plutôt que de s'incorporer à une très-faible portion. Il respectait trop les dieux, pour se permettre de transgresser leurs lois, quoique, du reste, il frondât toutes les opinions, et tendît cons-

tamment à leur imprimer un autre cachet, parce qu'il ne voulait plus reprendre le joug dont il s'était affranchi : c'est-à-dire, en un mot, qu'il refusa de s'asservir aux lois spéciales d'une ville, et de contracter un devoir que lui aurait imposé la qualité de citoyen d'Athènes.

Certes, pourquoi cet homme, qui, pour la cause des dieux, était venu dans Olympie, et qui, pour obéir à l'oracle d'Apollon, avait embrassé, comme Socrate et Aristote, la carrière philosophique, vers laquelle il se sentait poussé par son guide ou *génie privé* (32); pourquoi, dis-je, un tel homme ne serait-il pas entré avec joie dans le sanctuaire des temples, s'il n'eût pas répugné à s'enchaîner par des lois, et à devenir le sujet d'une république ?

Mais, dira quelqu'un, que ne fit-il valoir cette raison, plutôt que toute autre qui pouvait compromettre la dignité des mystères sacrés ? On ferait le même reproche à Pythagore, et avec aussi peu de fondement. Je réponds donc qu'il n'est pas bon de tout dire, et qu'il convient parfois de laisser ignorer au vulgaire, une partie des choses, qu'aucune loi ne défend d'ailleurs de révéler. De tels motifs se présument aisément.

En effet, Diogène, ayant affaire à un homme qui, peu soigneux de régler ses propres mœurs, se targuait de son initiation, et lui conseillait de l'i-



miter, il voulut le corriger, et lui apprendre que les dieux réservent à ceux dont la vie a le mérite de l'initiation, sans en avoir la réalité, les mêmes faveurs qu'aux initiés ; tandis que les méchans ne peuvent rien espérer de semblable, fussent-ils associés aux mystères les plus sacrés : c'est pourquoi l'Hiérophante en interdit l'accès à tout homme profane, et dont les mains sont impures. Où s'arrêterait mon discours, si de tels raisonnemens ne t'avaient pas encore convaincu ?

FIN DU SEPTIÈME DISCOURS.

NOTES

SUR LE SEPTIÈME DISCOURS DE JULIEN.

(1) *Le tems amène.* Les Grecs appelaient Aristophane, le poëte *comique* par excellence. Le sens de l'adage cité par ce poëte, est qu'on doit s'attendre à tout voir avec le tems, et que les maux qui n'arrivent pas à une époque, paraissent dans une autre. Julien compte pour le pire des maux, l'irrévérence envers la divinité, et il nous peint en même tems son propre caractère superstitieux et facile à irriter, pour peu qu'on choquât son opinion sur les dieux du paganisme. Du reste, on voit qu'il était là-dessus de la meilleure foi du monde, puisqu'il se reproche sa patience et sa modération sur un point, sur lequel il était le moins tolérant. Car on voit partout, et principalement dans ses lettres, ainsi que dans divers traits de sa vie, rapportés par Ammien Marcellin, qu'il ressentait plus vivement les outrages faits à ses dieux, que ceux faits à sa personne.

(2) *Les archers.* Le P. Petau remarque avec raison que les Cariens et les Crétois furent des premiers à s'exercer à l'arc ; que, selon Pline, le bois réputé le meilleur pour la confection des flèches, se tirait de la

Carie et de l'Inde, et que Théophraste, en son histoire des plantes, l. IV, c. 12, fait l'éloge des flèches crétoises.

J'ai souligné à dessein, dans le même paragraphe, ces mots, *qui s'avisa le premier de confier des semences à la terre, ou celui qui expectora le premier.* J'ai suivi en cela le sens adopté par le P. Petau, et qui n'est peut-être pas celui de Julien; car ce dernier reconnaissait une déesse préposée à l'agriculture. J'observe que son texte porte qu'on ne pourrait assigner aujourd'hui, le *premier* (*homme*) τὸν πρῶτον σπαρέντα ἢ χρεμψάμενον *primum hominem* satum *vel* exputum, le premier participe grec a évidemment la voix *passive* ; le second a la voix moyenne, souvent usitée pour l'*action.*

(3) *Par son langage habituel.* Le texte porte ἐν τῇ τοῦ κυνὸς αὐτοφωνίᾳ. Ce que le P. Petau rend par : *ex ipsis canis illius sermonibus*; en remarquant cependant que le mot αὐτοφωνία pouvait être le titre d'un ouvrage que nous ne connaissons plus, et qui était aussi de la façon d'Œnomaüs. Son livre, contre les oracles, est cité par Eusèbe, ainsi que nous l'avons remarqué dans le discours précédent. Julien ne parle ici que vaguement de ses autres écrits, et plus bas, de ses tragédies. Peut-être parmi ses autres livres, en avait-il composé un sous le titre d'αὐτοφωνία, mot qui pourrait signifier *langage personnel*, ou *exprimant sa propre pensée*, par opposition, au langage des oracles, ou plutôt des prêtres, qui faisaient parler la divinité.

(4) *Mal magnésien, etc.* Suidas cite, sans nom d'auteur, cette phrase de Julien, où se trouve la double mention des deux proverbes, du mal magnésien et du mal ter-

mérien. Ces proverbes sont tirés d'Archiloque, ainsi qu'on peut en juger par un passage de Strabon, L. XVI. Quant à leur origine, je présume que le premier vient des maux que fit souffrir aux Magnésiens, Gygès, roi de Lydie, dans la guerre qu'il porta dans leur pays, pour venger l'outrage qu'ils avaient fait à Magnès de Smyrne, jeune poëte et musicien, son favori. (Voyez Suidas, article *Magnès.*) Et Erasme (Chiliade 2, centurie 10e.) Julien fait aussi allusion au funeste talent qu'avait, selon Suidas, ce même Magnès, de rendre les femmes maniaques; alors, il comparerait ce mal magnésien au délire de l'impiété. Le même vocabuliste s'exprime plus nettement snr l'origine du proverbe, *mal termérien.* Il raconte que, dans la Carie, entre Mélos et Halicarnasse, il y avait une forteresse du nom de *Termerium*, d'où les brigands sortaient pour se répandre dans le pays, et pour y commettre toute sorte d'excès, sans qu'il fût possible de se saisir de leurs personnes.

(5) *Sacrifices olympiques de mille bœufs.* Le grec porte χίλιομβαι *chiliombes*, mot que le P. Petau avoue n'avoir lu dans aucun autre auteur. Sans doute il est dans l'analogie de la langue grecque, ainsi que le mot *hécatombe*, pour signifier le sacrifice de cent bœufs. Mais Pindare ne dit nulle part, qu'on sacrifiât mille bœufs dans les fêtes olympiques; la pratique de ces *chiliombes*, ou des sacrifices de mille bœufs, ou même davantage, a pu exister, si l'on faisait des hécatombes sur chaque autel des douze grands dieux. Le nombre des victimes se serait alors porté à douze cents bœufs. (Voyez notre traduction de Pindare, en 2 vol., Paris, 1818.)

(6) *Qu'on peut régner avec Jupiter.* C'était un dogme

des platoniciens, que la vertu nous rend égaux aux dieux; et que le but de la sagesse, ou de la philosophie, est de nous rapprocher le plus près possible de la divinité. Julien partage ce sentiment, comme on peut en juger par le discours qui précède, et par le texte qui va suivre.

(7) *Sa partie polémique*, *etc.* Il n'est pas aisé de distinguer, quelles sont précisément ces deux dernières parties de la logique. Il qualifie l'une de τὸ Βίαστικον, *violentum*, mot que je traduis par *contentieux*, c'est-à-dire, ce dont on peut raisonnablement disputer, de manière à approcher de la preuve, et entraîner la persuasion. Il qualifie l'autre de παραλογίστικον, *paralogistique*, mot que je rends ici par *polémique*, parce qu'il s'agit évidemment de raisonnemens captieux et d'espèces de tours de force ou de ruses de guerre, pour surprendre un adversaire: en effet, le *mégarisme* ou la secte dite ἐρίστικη, *éristique*, ou chicanière, avait, pour devise de disputer sur tout, pour et contre. Le fondateur de cette secte fut Euclide, de Mégare, qui vivait trois siècles avant l'ère vulgaire, et qui eut, entr'autres disciples, Stilpon, aussi originaire de Mégare. Brison, fils de ce Stilpon, eut, pour auditeur, Pyrrhon, maître de Cicéron le coryphée des orateurs romains.

(8) *Semblable aux deux autres.* Prodicus, qui vivait quatre cents ans avant notre ère, était natif de l'île de Cée. Les Athéniens le condamnèrent à peu près comme ils avaient condamné Socrate à boire la ciguë. Il était de la secte éléatique, l'une des quatre écoles qui sortirent de celle de Pythagore. Suidas raconte que ce Prodicus fit un livre intitulé: *les Heures*, ὧραι, où il feint que

le vice et la vertu, qu'il personnifie dans sa fable, chacun sur un siége, haranguèrent Hercule, pour l'attirer chacun à son parti; mais qu'Hercule ne se laissa persuader que par la vertu. Julien paraît blâmer cette fiction, et insinuer que l'auteur devait ajouter une autre divinité, aux deux autres personnages divins, c'est-à-dire, à la vertu et à Hercule; il exclut, par conséquent, le vice du nombre des divinités. Je ne vois pas comment on peut expliquer autrement ce passage. (Je lis avec Vossius αμφι τοῖν αμφοιν, *au lieu des deux.*) Julien aurait voulu aussi que le cynique eût mis en scène, au lieu d'Hercule, un autre héros, Persée, par exemple, ou Thésée.

(9) *Des attributs du grand Bacchus.* Julien revient encore ici à la même théologie, sur la *puissance* séparable ou divisible de Bacchus; et il s'explique dans les mêmes termes que dans les discours précédens, et à la page 21 de celui-ci. (Voyez les notes sur ces discours.) Mais il emploie ici, au lieu de *puissance*, le mot *présence* παρουσια, *présence*, *intervention.*

(10) *Qu'un bœuf arrête ma langue.* Expression proverbiale, usitée alors pour exprimer un silence forcé. Elle est tirée, selon Suidas, de la force du bœuf, ou plutôt d'une pièce de monnaie athénienne, représentant un bœuf, à payer comme amende par ceux qui avaient mal parlé. Julien indique donc ici la réserve excessive, recommandée aux initiés dans les mystères du paganisme. Apulée a dit, dans le même sens, *nullo unquam periculo compellar, quæ reticenda accepi, hæc ad profanos enuntiare.* (*Apologia.*) Voyez aussi la 19e. lettre de Julien.

(11) *La mer avec une coupe d'or.* Apollodore, dans le second livre de sa bibliothèque, cite ce trait d'Hercule; et il ajoute que cette coupe d'or était un présent du dieu soleil, contre lequel le héros avait eu la témérité de décocher une de ses flèches. J'ignore comment Julien a pu citer ce trait mythologique, ou quel sens il pouvait y donner, lui que la moindre irrévérence contre le soleil roi choquait à un point extrême. Voici ce texte d'Apollodore, traduit par M. Clavier. « Après avoir passé Tar-
» tesse, il (Hercule) planta deux colonnes, en mémoire
» de son voyage, sur les deux montagnes opposées, qui
» terminent l'Europe et l'Afrique. Le soleil l'incommo-
» dant dans sa route, il tendit son arc contre ce dieu,
» qui, admirant son courage, lui donna une coupe d'or,
» dans laquelle il traversa l'Océan. Arrivé dans Erythie,
» il passa la nuit sur le mont Abas. » Tom. I, pag. 195. Nos lecteurs nous sauront gré de leur faire connaître la note du savant traducteur, sur ce même passage. Elle porte en substance, qu'Appollodore a tiré ce trait mythologique de Pherécyde, qu'il suit ordinairement, et dont Athénée, l. XI, p. 470, nous a conservé le passage suivant :

« Phérécyde, dans le troisième livre de son histoire,
» après avoir parlé de l'Océan, ajoute : Hercule tendit
» son arc contre lui, comme pour lui tirer dessus ; mais
» le soleil lui ordonne de rester tranquille, et Hercule,
» craignant ses menaces, s'arrêta. Le soleil, pour le ré-
» compenser de son obéissance, lui donna la coupe
» d'or, qui, lorsqu'il est couché, le transporte pendant
» la nuit avec ses chevaux, à travers l'Océan, à l'endroit
» où il se lève. Hercule s'embarqua dans cette coupe,
» pour se rendre dans l'Erythie. Lorsqu'il fut en pleine

» mer, l'Océan, pour éprouver son courage, parut agi-
» ter la coupe : Hercule alors se mit en devoir de lui
» tirer dessus ; l'Océan eut peur, et apaisa les flots. »

M. Clavier prouve que ce passage est altéré. Que Phérécyde avait dit positivement dans son texte, qu'Hercule tira contre le soleil. Car il n'est pas probable qu'il eut voulu tirer deux fois contre l'Océan, surtout après la défense prétendue faite par le soleil. Enfin, le même savant prouve par divers fragmens d'auteurs anciens, qui se trouvent dans Athénée, que le δέπας, coupe, vase ou vaisseau, dont parle Apollodore, n'est point une coupe à boire, mais un navire assez grand, pour pouvoir porter le soleil, son char et ses chevaux.

(12) *Sortie toute entière de toute sa substance.* Il faut se rappeler ici que, selon l'opinion émise par Julien, dans le cinquième discours précédent, Minerve sortit toute armée, non du cerveau de Jupiter, comme l'assure le commun des poëtes et des mythologues, mais de Jupiter tout entier. (Voyez le discours sur la mère des dieux.)

(13) *En chantant des dithyrambes.* On appelle *dithyrambes*, l'espèce de poésie consacrée à chanter le dieu Bacchus. Les vers dithyrambiques étaient ordinairement ampoulés, et même obscurs, et compliqués de figures hardies. Leur obscurité avait passé en proverbe. Les attributs de ce dieu étaient aussi très-mystérieux à en juger parce que Julien en a dit dans les discours précédens, et dans les pages 133 et suiv. de celui-ci. Le dieu s'appelait lui-même *Dithyrambos*, mot qui exprime son entrée dans la vie par deux portes. On a vu qu'en effet, Mer-

cure le retira une première fois du sein de sa mère ; et que les Nymphes le retirèrent ensuite de la cuisse de Jupiter, d'où il vit le jour pour la seconde fois.

(14) *Un navire, un Hilas, etc.* Appollodore rapporte en effet, au livre 2e. de sa bibliothèque, p. 185, de la traduction de M. Clavier, qu'Hercule s'embarqua sur un vaisseau, pour aller enlever, vers les bords du Thermodon, le baudrier d'Hippolyte, reine des Amazones. Que de là, il se rembarqua pour se rendre à Troie. De quelque manière qu'on explique le fait de la coupe d'or, il est également nécessaire de supposer qu'il navigua vers les extrémités occidentales du monde connu, où il érigea ses deux fameuses colonnes.

Je soupçonne qu'au lieu de *Hylas*, dont il est question dans cette même phrase, ou d'*Hileus*, qu'on propose en marge du texte grec, il faut lire *Iolas*, l'un des compagnons d'Hercule. Cet Iolas aida, en effet, Hercule à tuer l'Hydre, d'après le récit du même Apollodore.

Enfin, cet Abderus, que nomme encore ici Julien, est évidemment celui qu'Apollodore, au chap. 5e. de son second livre, dit être Locrien d'Opunte, et fils de Mercure. Cet ami et compagnon d'Hercule fut déchiré par les cavalles anthropophages de Diomède, dont Hercule lui avait confié la garde. Hercule fonda sur les lieux, et près du tombeau de son ami, une ville qu'il nomma Abdère.

(15) *Son fruit.* On voit que le mot *fruit* est pris ici dans un sens allégorique, ainsi que le mot de *vigne franche* : autrement l'usage du vin serait plus contraire, qu'utile à la civilisation. Encore une fois, tout ce que Julien dit ici et ailleurs, se rapporte aux attributs mystérieux de

Bacchus. Voyez les discours précédens, et les pages 17, 21 et 22 de celui-ci.

(16) *Le sort de Penthée.* Les mythologues racontent que Penthée, roi de Thèbes, ayant refusé de recevoir Bacchus dans ses états, et l'ayant même insulté, le dieu s'en vengea, par une espèce de fureur maniaque, qu'il inspira à la famille du prince, et dont celui-ci périt victime. D'autres disent qu'il fut déchiré par des bêtes féroces. Noël Comte soupçonne que ce roi, ayant fait des lois sévères, contre l'ivresse, fut mis en pièces par ses sujets, enclins à ce vice.

(17) *Anatolius*, *Memmorius*, *Salluste.* De ces trois personnages, le dernier est le plus connu ; c'est celui à qui Julien adresse le discours qui va suivre. Ammien Marcellin (lib. 23 et 25) nous apprend qu'Anatolius était maître d'office de l'empereur Julien, et qu'il le suivit dans son expédition contre les Perses. Que Memmorius avait été, sous Julien, gouverneur de Cilicie, sans doute avant Celse, dont nous avons parlé dans notre vie de Julien. Quant à l'île d'Anticyre, dont il est question dans cette même phrase, c'était le pays où croissait la meilleure espèce d'hellébore, purgatif drastique, qu'Hippocrate et les médecins grecs employaient fréquemment pour guérir les maniaques, en évacuant l'atrabile.

(18) *Le nom de renonciateurs.* ἀποτάκτιτας, *sequestrés.* Julien entend parler ici des premiers moines mendians, qui abandonnaient leur patrie et leur fortune, pour aller prêcher la doctrine évangélique en diverses contrées, où ils vivaient des aumônes des fidèles.

(19) *La grappe mûrit près de la grappe.* Suidas remarque que le proverbe grec s'applique particulièrement à ceux qui s'efforcent d'atteindre au mérite des autres. L'image est tirée de ce que, dans la saison, les grappes de raisin semblent se hâter de mûrir à l'envi les unes des autres, ou de ce que le raisin mûrit d'autant mieux que la grappe est plus fournie. Julien reproche aux faux cyniques, de fronder les principes des hommes vertueux; et, loin de vouloir imiter ceux-ci, de prendre l'impudence et la singularité pour de la vertu.

(20) *Dans les prés fleuris d'Até. Até*, en grec, signifie *faute-crime*: et *Até*-personnifiée, se prend chez les poëtes, pour la déesse malfaisante, qui pousse les hommes au crime, ou qui les attire au mal, par l'appas du plaisir. *Até* représentait aussi la déesse de la vengeance. J'ignore quel est le poëte auquel Julien emprunte les vers qu'il cite.

(21) *Le poëte de Paros.* Notre auteur désigne ici le poëte Archiloque, originaire de l'île, ou même de la ville de Paros.

(22) *Les récits mythologiques de Plutarque.* Le P. Petau observe que ces récits fabuleux ne se trouvent point sur la liste des ouvrages de Plutarque. Je ne crois pas qu'en effet, Julien ait voulu citer les écrits de cet ancien sur Isis et Osiris.

(23) *Un homme riche, etc.* Dans cette allégorie, l'homme riche est évidemment le grand Constantin, fils de Constance Chlore. Ses enfans sont Constantin le jeune, Constant et Constance, qui, depuis, fut seul em-

pereur. Julien est le jeune homme qui figure, en ce récit, comme rejeton délaissé de la grande famille, à laquelle il était allié, puisqu'il était proche cousin des enfans du grand Constantin, et qu'il épousa, dans la suite, Hélène, fille de ce prince.

(24) *Réparèrent d'anciens tombeaux.* Julien, en haine du christianisme, appelle ici tombeaux, les églises construites sur les lieux qui renfermaient la dépouille mortelle des martyrs.

(25) *Mariages contraires aux lois.* Ici, l'auteur reproche au grand Constantin et à l'empereur Constance, son fils, leurs mariages avec leurs nièces ou cousines germaines, quoiqu'aucune loi n'eût jusqu'alors interdit ces sortes de mariages. L'opinion avait devancé la loi, et donnait à de semblables unions, l'apparence de l'inceste. Plus loin, l'auteur introduit les Parques, empêchées, par la sainteté et la justice, de remédier aux progrès du christianisme, et d'élever sur le trône Julien, protecteur du culte païen. Les Parques appellent *justice* et *sainteté* le précepte d'obéir aux lois du destin et à la volonté de Jupiter. Ceci n'offre aucune allusion au massacre ordonné par Constance. Ces mots de la version de la Bléterie, *elles veulent que toute la famille périsse*, ne sont point dans le texte de Julien.

(26) *Revêtir la force.* C'est une phrase biblique, et il s'en trouve beaucoup de ce genre dans Homère. Je ne suis pas le premier qui en ait fait la remarque.

(27) *Minerve Pronoée ou la Providence.* J'ai expliqué

ailleurs cette épithète de Minerve. (Voyez les discours précédens.)

(28) *Le casque et son écusson.* Je rends par écusson le mot γοργόνειον, qui signifie, comme on le voit plus bas (page 161), une sorte de gravure, où était empreinte la tête de Méduse, l'une des Gorgones. Cette tête ornait aussi l'égide ou bouclier de Minerve.

(29) *Salmonée* fut, dit la fable, écrasé par Jupiter, pour avoir osé contrefaire la foudre, et pour s'être fait rendre les honneurs divins. Quant au second trait que Julien mét ici sur le compte d'Hérodote, il est également attesté par Apollodore l'Athénien, dans les termes qui suivent : « Céyx, fils de Lucifer, épousa Alcione ;
» l'orgueil des deux époux fut la cause de leur perte.
» Céyx donnait, en effet, le nom de Junon à sa femme ;
» et cette dernière appelait son mari Jupiter ; ce dieu
» les changea en oiseaux, la femme en alcyon et le mari
» en plongeon. » (Apollodore. Bibliothèque, l. 1, c. 7, paragr. 3, traduction de Clavier, édition de Paris, an XIII, 1805.)

(30) *Mon précepteur.* Ceci ne peut convenir, ce semble, qu'à l'eunuque Mardonius, qui lui avait été donné par Constance, autant pour le surveiller, que pour lui apprendre les premiers élémens du christianisme et les principes du langage.

(31) *Par aucun de leurs noms.* Nous avons eu occasion de remarquer ailleurs, que les Pythagoriciens juraient, par le nombre quaternaire, comme représentant les attributs de la divinité, et que ce serment était ré-

puté, parmi eux, pour le plus grand et le plus redoutable qu'il fut permis à un mortel de prononcer.

(32) *Par son guide ou génie privé.* On a pu voir dans un des discours précédens, et on peut lire dans la Vie des Philosophes, par Laerte, que Diogène se flattait d'avoir aussi un génie particulier. Il est, par conséquent, inutile de supposer avec le P. Petau, que le nom d'Aristote a été mis mal à propos dans le texte, et que, dans toute la phrase, il n'est question que de Socrate : Julien dit positivement que Diogène eut, comme Socrate, son démon ou génie familier.

HUITIÈME DISCOURS.

ADIEUX DE L'EMPEREUR JULIEN A SON AMI SALLUSTE.

ARGUMENT.

Salluste, né dans les Gaules, y exerçait les fonctions de préfet, lorsque Julien y commandait en qualité de césar. Il était l'ami et le conseiller intime de ce prince. L'empereur Constance, qui n'aimait ni l'un ni l'autre, et qui voulait, surtout, mortifier ce dernier, donna ordre à son ami de quitter les Gaules, et peu de tems après il voulut aussi retirer de la Gaule les meilleures troupes du corps d'armée du césar. Ce second ordre entraîna la révolte des soldats, et décida ces derniers à proclamer Julien *auguste;* le départ de Salluste, et cette démarche des soldats, sont exposés, avec quelques détails, par Julien lui-même, dans sa lettre aux Athéniens.

Les adieux de Julien à son ami, sont des plus touchans. Après les premiers épanchemens de sa douleur, après avoir sondé les plaies de son cœur, déchiré par

l'absence de son ami, il cherche, dans l'étude, dans la philosophie, dans l'histoire, quelqu'adoucissement à son affliction. Il cite les exemples des anciens, dont l'amitié fut mise à de semblables épreuves; il s'arrête, surtout, à celui de Lélius, l'ami de Scipion; et il s'étend plus encore sur l'union de Périclès avec Anaxagore, et sur leur séparation, par ordre du peuple d'Athènes; circonstance qui établit un rapprochement assez piquant entre Périclès et Julien. Celui-ci met dans la bouche de Périclès, l'expression de ses propres sentimens pour Salluste son ami. Du reste, on ne voit point que Julien se permette aucune sortie contre l'empereur Constance; ce qui prouve que ce discours fut écrit plusieurs mois avant la lettre au peuple d'Athènes, dans laquelle Constance est traité sans ménagement, et où il est aussi question du départ de Salluste. On voit, par la fin de ce discours, que Salluste, en quittant son ami, devait voyager en Thrace, en Illyrie, et dans une partie de la Grèce, où Julien avait demeuré et où il avait conservé quelques amis.

HUITIÈME DISCOURS.

ADIEUX DE L'EMPEREUR JULIEN A SON AMI SALLUSTE.

Je ne saurais, ô mon digne ami, ni me consoler de ton absence, qu'en te communiquant tout ce que je me suis dit à moi-même, lorsque j'ai appris qu'on te forçait à me quitter, ni attacher aucun prix à mon pouvoir, si je ne le partage avec toi. Car puisque nous avons mis en commun jusqu'ici, nos peines, nos plaisirs, nos discours, nos actions, nos travaux et notre assiduité aux affaires particulières et publiques, soit dans l'intérieur de notre maison, soit dans les camps, il est juste aussi que nous cherchions ensemble un remède à l'état présent des choses, quel qu'il soit. Mais qui touchera pour nous la lyre d'Orphée? qui frappera nos oreilles de la voix mélodieuse des sirènes? où est ce Népenthe(1), assez puissant, pour charmer nos maux? qu'il se rattache, ou non, au récit amusant des fables égyptiennes,

ou à celui que composa plus tard Orphée lui-même, en racontant les infortunes de Troie, ou enfin au médicament dont Hélène avait appris des égyptiens le secret; pourvu qu'il ne retrace point les malheurs * dont les Grecs et les Troyens s'abreuvèrent mutuellement: car, il nous faut à l'un et à l'autre, de ces discours qui, bannissant de l'âme les soucis accablans, y ramènent la joie et la sérénité.

En effet, le plaisir et la peine semblent fondre sur nous, du même sommet, pour se remplacer successivement. Cependant, au dire des sages, les chances les plus difficultueuses causent parfois à l'homme prudent, plus de douceurs que de chagrins. Ainsi des plantes amères, qui croissent sur le mont Hymette, l'abeille extrait les sucs doux, dont elle compose son miel. Ainsi les corps sains et robustes, s'accommodent indifféremment de toute sorte d'alimens; et les substances les moins salubres, en apparence, non-seulement ne leur causent aucun accident, mais tournent à l'accroissement de leur forces; tandis que la nourriture la plus légère produit les dérangemens les plus fâcheux dans des sujets dont le corps est mal disposé, par la nature, par l'éducation et par le

---

* Cette phrase incidente fait honneur à la sensibilité de Julien, qui prévoyait les suites d'une brouillerie prête à éclater entre lui et l'empereur régnant.

genre de vie habituel. . . . . *. Mais si une âme fortement constituée est capable de tout supporter, la mienne ne jouit que d'une santé médiocre; et je ne prétends point à la vigueur d'Antisthène et de Socrate, au courage de Callisthène, ou à l'impassibilité de Polémon. Ces grands hommes pouvaient se réjouir même au sein des plus affreux malheurs; à plus forte raison savaient-ils se modérer dans les afflictions ordinaires.

Pour moi, lorsque j'examine ce qui se passe en mon âme, et de quelle manière j'ai été et serai affecté de ton départ, je compare ma douleur à celle que j'éprouvai à l'époque où je laissai à la maison, mon premier précepteur (2); comme alors, en effet, ma mémoire me retrace aujourd'hui toutes les peines que nous avons endurées ensemble; nos communications simples et affectueuses, nos entretiens purs et sans fard; nos communs efforts pour le bien, notre répugnance invariable, et notre courage inflexible contre les méchans, enfin l'unanimité de nos opinions, de nos goûts, de nos mœurs, et la douceur de notre constante amitié. Je me suis également rappelé de ces mots : *Ulysse fut isolé;* et je ne lui ressemble que trop à cet égard, depuis qu'un dieu t'a retiré

---

* Le texte offre ici une lacune qui, toutefois, ne peut nuire beaucoup à la clarté de l'idée principale.

comme un autre Hector, d'une grêle de traits que de vils calomniateurs lançaient contre toi, ou plutôt contre moi qu'ils voulaient atteindre en te blessant, persuadés qu'ils viendraient aisément à bout de ma personne, quand ils m'auraient privé de l'appui et de la présence d'un ami fidèle, d'un défenseur zélé, toujours prêt à s'associer à mes dangers, sans calculer les siens.

Loin de penser que tu sois moins douloureusement affecté que je ne le suis, ou que ton absence t'empêche de participer immédiatement à mes périls et à ma peine, je te présume au contraire plus inquiet qu'auparavant sur mon sort et sur les accidens dont je suis menacé; car, comme je n'ai jamais mis mes intérêts avant les tiens, je suis pleinement convaincu que tu me payes du plus parfait retour. Mais je suis profondément ému de ce qu'aujourd'hui, où tu pourrais t'appliquer ce vers proverbial,

« Je n'ai point de soucis, et tout va bien pour moi, »

seul je deviens la cause de ta tristesse et de ta sollicitude. Cependant nous en souffrons tous deux également, toi, parce que mon infortune te touche; moi, parce que je regrette ta présence, et que je ne puis oublier notre amitié, fondée d'abord sur la vertu, et cimentée, non par nos bons offices réciproques, car je ne sache pas t'en avoir rendu aucun,

mais par ceux que j'ai constamment reçus de toi.
Cette amitié n'eut jamais besoin d'être confirmée par la foi du serment, ni par aucun lien ou engagement de ce genre, comme le fut celle de Thésée et de Pirithoüs. Elle s'était principalement fortifiée par une telle union de sentimens, que jamais nous ne délibérâmes sur les moyens de nuire à qui que ce fut; au lieu que s'il s'agissait de faire du bien à un citoyen, nous en conférions toujours ensemble.

C'est donc à bon droit que je me plains des circonstances actuelles, où je me vois séparé, ne fut-ce que pour peu de tems, d'un homme, dieu le sait, à la fois mon ami cheri et mon fidèle coopérateur. Non, mes regrets ne seraient point improuvés par le grand Socrate, le professeur et l'apôtre de la vertu, autant qu'on peut conjecturer de ses sentimens, par les écrits où il est dépeint, c'est-à-dire, par les livres de Platon qui le fait parler en ces termes : « Je regardais comme très-difficile de bien gouverner un état, car on ne peut le faire sans des amis choisis, et sans des associés fidèles, qui ne se rencontrent pas aisément ». Or, si Platon crut cette entreprise plus ardue, que celle de percer le mont Athos, que pouvons-nous promettre, nous qui approchons moins de son intelligence et de sa raison, qu'il n'approcha lui-même de la divinité? Car non-seulement je manquerai désormais, et de la constance, et des secours que

nous nous prêtions mutuellement, dans l'administration, pour parer plus aisément aux accidens inopinés, dus au hasard ou à la malveillance ; mais mon cœur s'afflige plus encore de ne plus espérer d'encouragement et de consolation dans mes travaux.

Car sur quel aûtre ami bienveillant jeterai-je les yeux ? De qui supporterai-je la pure et libre franchise ? Qui me donnera de sages conseils ? Qui me reprendra, avec douceur ? Qui me montrera mes devoirs, sans dureté, ni insolence, ni amertume, à l'exemple de ceux qui savent ôter au médicament ce qu'il a d'incommode, et n'en conserver que l'utilité ? Ton amitié pour moi m'a rendu ces ménagemens nécessaires ; maintenant, privé de tant de ressources, et menacé de voir finir mes jours dans le regret de perdre, avec ta personne, tes soins et ton généreux dévouement, quels discours seront capables de me rassurer et de me faire supporter avec courage les rudes épreuves que quelque dieu me réserve, et que notre puissant empereur semble avoir concertées avec lui ? Par quels mélodieux accens mon âme, en proie aux chagrins, pourra-t-elle en modérer l'excès ? Nous faudra-t-il reproduire ces sons enchanteurs de Zamolxis (3) et ces vers magiques que Socrate apporta dans Athènes, et qu'il chantait au beau Charmide (4) avant de le guérir de la migraine ? ou, s'il ne nous est pas

donné de faire mouvoir de si grands ressorts sur un petit théâtre, et si les grands remèdes sont réservés pour des cures plus importantes, recueillons du moins, des faits anciens que la renommée nous a transmis, comme d'un pré richement émaillé, des fleurs agréables; et récréons-nous par des, récits que notre philosophie saura bien assaisonner. C'est ainsi, je pense, qu'aux mets trop doux on ajoute quelqu'ingrédient qui en déguise la fadeur. De même un sujet philosophique, appliqué aux récits anciens, en fait disparaître tout ce que leur histoire peut renfermer de pénible, de superflu, ou de trop verbeux.

« Mais quel commencement? quelle suite et quelle fin »*

donnerai-je à mon récit? Prendrai-je, pour base, l'exemple de Scipion, qui chérit tant Lélius, et qui en fut chéri? qui vécut son égal, et dans une intimité si douce avec lui, qu'il ne fit jamais rien sans le consulter, et sans suivre son avis; ce qui donna lieu aux jaloux de ce grand homme, de dire avec malignité : *que Lélius était le poëte des hauts exploits de Scipion, mais que l'Africain n'était que l'acteur du drame.* La renommée en publie autant de nous, et c'est ce qui m'en plaît davantage; car s'il faut en

---

* Odyss. I. v. 14.

croire Zénon, il y a plus de vertu à obéir aux sages avis d'un autre, qu'à prendre de soi-même un parti convenable; pour cette raison, ce philosophe arrange un vers d'Hésiode, et fait dire à ce poëte :

« Le plus sage est celui qui suit un bon avis; » *

au lieu que le poëte avait dit :

« Le plus sage est celui qui voit tout par lui-même; »

changement qui manque, ce semble, d'à-propos. Mais outre que la maxime d'Hésiode me paraît plus vraie, je préfère, à l'une et à l'autre, celle de Pythagore, qui est devenue un proverbe merveilleusement applicable aux usages de la vie; *entre amis tout est commun* : ce qui s'entend, non des richesses seulement, mais de la mise en commun des talens et de la prudence; en sorte que tout ce qui est de ton invention appartienne également à ceux qui te consultent, que tu aies aussi part à tout ce que je puis avoir imité de toi, et qu'en un mot, entre nous, tout ce qui vient de l'un soit la propriété de l'autre, sans que nos envieux *tirent* aucun avantage des propos qu'ils tiennent sur notre compte.

Je reviens maintenant à notre Africain et à Lélius.

---

* ἔργα v. 295.

Après la destruction de Carthage, et lorsque l'Afrique entière eut subi le joug des Romains, l'Africain dépêcha Lélius, qui dut s'embarquer seul pour en porter la nouvelle à la mère patrie. Il en coûta sans doute beaucoup à Scipion, de voir s'éloigner son ami; mais il n'en fût pas inconsolable; et si Lélius, de son côté, trouva bien dur de mettre seul à la voile, il ne regarda pas son malheur comme insupportable. Caton, forcé de naviguer, laissa aussi chez lui ses plus intimes confidens. Pythagore parcourut tout seul l'Égypte; Platon et Démocrite n'emmenèrent avec eux aucun compagnon de voyage, quoiqu'ils eussent, dans leur patrie, un bon nombre d'amis qui leur étaient dévoués; enfin, Périclès ne se fit point suivre d'Anaxagore, lorsqu'il dirigea une expédition maritime contre Samos; mais ce fut par les conseils de cet homme, qui avait été son précepteur, qu'il conquit l'Eubée. Du reste, il avait moins besoin de sa personne, que de l'attirail nécessaire au succès de ses opérations. Cependant on assure que les Athéniens le forcèrent à s'éloigner de son maître, et qu'en homme prudent, il souffrit avec douceur et résignation cette *erreur* * de ses concitoyens. Il avait en effet pour principe,

---

* ἄγνοιαν.

qu'il fallait obéir à sa patrie, comme à une mère; quelque tort qu'elle eut d'ailleurs de trouver mauvais, que le maître et le disciple demeurassent ensemble. Voici le raisonnement qu'on lui prête, et qui, je pense, mérite d'être entendu.

« J'ai, disait-il, pour patrie, il est vrai, le » monde entier; j'ai pour amis, les dieux, les gé- » nies et tous les hommes probes, en quelques » lieux qu'ils habitent. Cependant il nous faut » honorer le pays qui nous a vu naître; c'est la loi » des dieux. Il faut obéir aux ordres de sa patrie, » sans se permettre contre elle aucune violence, et, » selon le proverbe, *sans regimber contre l'éperon.* » Subissons ce qu'on est convenu d'appeler le » joug inflexible de la nécessité. Il nous siérait » mal de gémir et de nous plaindre, lorsqu'on » nous commande des choses difficiles; raisonnons » sur le fait même. On nous ordonne maintenant » de quitter Anaxagore; ainsi je ne verrai plus le » meilleur de mes amis, celui dont je reprochais à » la nuit de me dérober la vue, et que je remerciais » le jour et le soleil, de montrer à ma constante » amitié.

» Certes, si la nature, ô Périclès, ne t'avait » pas donné des yeux plus perçans qu'aux oiseaux, » il serait moins surprenant que tu fusses plus » affligé que tout autre; mais puisqu'elle a aussi

» uni à ton corps une âme, une intelligence,
» à l'aide de laquelle la mémoire te retrace les
» choses passées, quoiqu'elles ne soient plus;
» puisque le raisonnement te fait apercevoir beau-
» coup de choses à venir, et que l'imagination
» créatrice met sous tes yeux pour les discerner
» et les juger, non-seulement les choses présentes,
» mais celles mêmes qui existent à la distance de
» plusieurs milliers de stades du lieu où tu es,
» et te les montre avec plus d'évidence, que si
» elles étaient, comme on dit, sous tes pieds, et
» devant toi; à quoi bon te chagriner et te tour-
» menter misérablement? Tu as pour garant de ces
» vérités, la sentence du poëte sicilien : *l'esprit*
» *voit, l'esprit entend*; l'esprit qui jouit d'une
» activité si prompte et si extraordinaire, qu'Ho-
» mère a dit, pour exprimer la marche rapide d'une
» divinité :

« La déesse Junon, précipitant ses pas
» Aussi rapidement que vole la pensée. » *

» Par la pensée, donc, tu verras facilement, à
» Athènes, l'homme qui séjourne dans l'Ionie,
» et des Gaules, tu apercevras celui qui vit dans

* Il. O. v. 80.

» l'Illyrie ou la Thrace; ou de la Thrace et de l'Il-
» lyrie, tu verras l'habitant des Gaules; car les
» hommes ne ressemblent point à ces plantes, qui,
» transportées hors de leur climat natal, ne peu-
» vent vivre dans un autre, dont la température
» leur est contraire. On ne remarque point en effet,
» qu'ils périssent en changeant de lieu, ni qu'ils
» perdent leurs mœurs et leurs habitudes, ni enfin
» qu'ils s'écartent du plan de conduite qu'ils ont
» sagement adopté. Ne retranchons donc rien de
» notre bienveillance accoutumée; tâchons même
» de nous chérir et de nous affectionner davan-
» tage; car si le mépris naît de la satiété, l'a-
» mour naît du besoin. Or, celui-ci rendra notre
» sort plus doux, lorsque nous aurons augmenté
» l'un pour l'autre notre mutuelle bienveillance,
» et lorsque notre esprit nous mettra, comme deux
» statues, continuellement en présence l'un de
» l'autre.

» Ainsi donc mes regards s'arrêteront sur Ana-
» xagore, et ceux d'Anaxagore s'arrêteront sur moi.
» Rien ne nous empêchera de nous voir récipro-
» quement; je ne dis pas de voir cette chair, ces
» nerfs, ces traits de la figure, cette forme de
» la poitrine modelée sur le corps (quoiqu'au
» reste aucun obstacle ne puisse s'opposer à ce
» que notre esprit se représente tous ces objets);

» mais de nous repaître encore du spectacle des
» vertus, des actions, des entretiens et des vi-
» sites dont nous avions partagé les délices, lors-
» que nous cultivions honorablement ensemble
» les lettres, la justice, et cet esprit de sagesse
» qui gouverne les choses humaines et périssables;
» lorsqu'enfin nous conférions entre nous des af-
» faires politiques, des lois, et de mille autres
» sujets utiles dont nous aimions à nous occuper à
» loisir.

» Tant que notre mémoire nous retracera ces
» pensées, tant que nous nous repaîtrons de ces
» images, peut-être prêterons-nous moins aux il-
» lusions des songes de la nuit; peut-être nos
» sens, mal disposés par l'habitude physique de
» notre tempérament, cesseront-ils de nous ob-
» séder par de vains et ridicules fantômes; car nous
» interdirons à nos sens cet importun service, et
» notre esprit, prenant un essort tout différent,
» ne portera son attention que sur des êtres in-
» corporels. C'est notre esprit, en effet, qui nous
» rapproche du souverain être; c'est par lui que
» nous avons la faculté naturelle de voir et de saisir
» les choses qui échappent aux sens, qui sont
» éloignées de nous, et qui même n'ont besoin
» d'aucun lieu pour exister. »

C'était par ces raisonnemens sublimes, que

se consolait Périclès, homme à grand caractère, né libre, et élevé dans une ville libre. Pour moi, qui dois la naissance à des mortels, comme notre siècle en produit aujourd'hui, je me distrais et je me récrée par des considérations purement humaines, par lesquelles je cherche à diminuer l'amertume de ma douleur; et pour chacun des accidens qui ont pu la causer, j'essaie quelque remède consolateur, comme on recourt à quelqu'enchantement, pour guérir la morsure d'un animal, dont le venin pénètre jusqu'au cœur et y corrompt les sources de la vie. Je crois sentir, pour la première fois, les poignans chagrins, lorque je me vois privé de la douceur de tes entretiens, ô Salluste, et de mes libres communications avec toi; lorsque je ne trouve personne à qui je puisse parler avec autant de confiance.

Mais, quoi! ne m'est-il pas facile de converser avec moi-même? Eh! qui pourrait maîtriser ma pensée, ou empêcher mon esprit de s'occuper de ce que je veux, et de s'y complaire? qui dira qu'un tel expédient soit aussi futile, que le serait celui d'écrire sur la surface de l'onde, de faire cuire une pierre, ou d'essayer le vol des oiseaux? Nous saurons donc être toujours l'un avec l'autre par la pensée, et profiter ainsi d'un bonheur que personne ne peut nous ravir. Peut-être dieu nous suggérera-t-il quelque chose de meilleur; car il n'est pas vrai-

semblable que l'être suprême abandonne entièrement l'homme qui se confie en lui; au contraire, il lui tend la main, lui rend le courage, lui inspire la force, l'instruit, et de ce qu'il doit faire, et de ce qu'il doit éviter. C'est ainsi qu'une voix intérieure et divine interdisait à Socrate toute action qui n'était pas convenable; et qu'Homère a dit d'Achille :

« Dieu lui mit dans l'esprit. » *

Comme pour nous faire entendre que dieu réveille en nous la pensée, lorsque notre âme se repliant d'abord sur elle-même, se connaît en premier lieu, puis par elle-même se lie avec dieu, n'étant retenue par aucun obstacle; car l'esprit n'a pas plus besoin d'oreilles, pour apprendre, que dieu n'a besoin de voix, pour enseigner ce qu'il nous est nécessaire de savoir; et sans le secours d'aucun de nos sens, l'âme peut entrer en communication avec la divinité. Comment cela s'opère-t-il? je ne l'examinerai point en ce moment; le fait existe; il est attesté par des témoins sûrs et connus, non par des gens obscurs, tels qu'on en trouve à Mégare (5), mais par des hommes, que leur sagesse place au premier

---

* Il. A. v. 55.

rang. Puis donc que nous pouvons compter sur l'assistance divine; puisque nous jouirons constamment de notre mutuelle amitié, il est juste de mettre des bornes à notre tristesse. Certes, tout en admirant, dans mille occasions, la longue patience d'Ulysse, je le blâme d'avoir déploré si amèrement son sort, pendant les sept années que seul d'entre ses compagnons il fut retenu dans une île; que lui servait :

« De jeter ses regards sur la mer poissonneuse,
» Et de verser des larmes? » *

Je sais toutefois qu'il est au-dessus des forces de l'humaine nature, de ne point se laisser abattre, de ne jamais désespérer de son sort, et de se montrer en homme, jusques dans les dangers les plus extrêmes; mais il n'y aurait point de raison à louer ces héros anciens, sans vouloir les imiter; ni à nous persuader que dieu, qui s'est plu à les secourir, négligera les hommes de notre téms, ornés des mêmes vertus qu'il a récompensées dans les premiers; car ce ne fut point la beauté que dieu aima dans Ulysse, autrement il eut préféré *Nirée* (6); ni la force : celle des Lestrygons et des Cyclopes était infiniment supérieure à la sienne; ni enfin les richesses; autrement l'opu-

* Odyss. v. 84.

lente Troie fût demeurée inexpugnable. Mais pourquoi nous tourmenter à chercher un motif à la prédilection des dieux pour Ulysse, lorsque le poëte nous l'explique en ce vers :

« Ta sagesse d'esprit et ton habileté. » *

Cultivons donc les mêmes vertus ; et la même faveur divine ne manquera pas de se répandre sur nous. Bien plus, selon l'oracle jadis rendu aux Lacédémoniens, dieu se montrera pour nous, soit que nous l'appellions ou non.

Après ces réflexions consolantes, je passe à un sujet qui, quoique peu intéressant en lui-même, l'est beaucoup par l'opinion. On rapporte qu'Alexandre regrettait sérieusement de ne pas rencontrer un Homère, moins pour en faire sa société, que pour être célébré dans ses chants, à l'égal d'Achille, de Patrocle, des deux Ajax et d'Antiloque. Ce conquérant, dégoûté des objets qui l'environnaient, et soupirant après ceux qui étaient éloignés de lui, n'aima point les hommes de son tems, et ne sut pas se contenter des avantages dont il jouissait. Eût-il eu un Homère à ses ordres, qu'il aurait demandé la lyre sur laquelle Apollon chanta les noces de Pélée ; ne se doutant pas

* Odyss, N, v. 332,

peut-être que de telles fictions n'étaient qu'un jeu de la muse d'Homère, comme dans ces vers :

« L'aurore déployant ses longs habits de pourpre,
» Du plus brillant éclat embellissait la terre. » *

Et ailleurs :

« Le soleil se levait. »

Ou encore :

« Ici paraît la crête,
» Cette terre, etc. »

Et mille autres images de ce genre, pour exprimer des choses que nous voyons encore aujourd'hui, ou qui peuvent arriver de nouveau. Était-ce donc, dans Alexandre, la grandeur de l'âme, ou une conception plus vaste que tous les biens dont il disposait, qui le portait à ambitionner de plus grandes choses que tout autre? où était-ce en lui un excès de courage et d'audace, qui dégénérait en orgueil et en insolence? je laisse à en juger à ceux qui seraient tentés de louer ou de critiquer sa conduite, si toutefois quelqu'un se croyait en droit de prendre ce dernier parti. Pour moi, qui sais me contenter des choses pré-

* Il. Θ, v. 1.

gentes et me passer des objets hors de ma portée, je jouis quand l'homme qui me loue a été le témoin et le compagnon de mes travaux, parce que ses discours ne sont dictés, ni par la faveur, ni par la haine; il me suffit de reconnaître là mon ami. Dans toute autre chose, on me trouvera plus discret, que puisse l'être aucun des initiés à la doctrine de Pythagore.

Le bruit court ici * que tu as le projet de voyager, non-seulement parmi les Illyriens, mais aussi parmi les Thraces, et même parmi les Grecs (7) qui habitent cette plage maritime. Comme je suis né, et que j'ai été élevé au milieu d'eux, j'y ai puisé beaucoup d'attachement aux villes, aux lieux et aux hommes de cette contrée; peut-être est-il aussi resté dans leur esprit, quelqu'amour pour ma personne. Je ne doute pas qu'ils ne te reçoivent à bras ouverts à ton arrivée et qu'ils ne te dédommagent du chagrin que tu as éprouvé de me laisser ici. Je ne dis point cela pour que tu y restes; car tu ferais mieux de revenir plus près d'ici, par la même route; mais je fais cette réflexion pour qu'en cas d'événement, j'y sois du

* Le fait est que Constance, pour éloigner Salluste de la personne de Julien, avait donné, au premier, une mission en Illyrie. Mais Julien avait ses raisons pour feindre d'ignorer cet ordre.

moins préparé, et pour que je ne sois pas entièrement dépourvu de consolation; du reste, je devrais les féliciter de t'avoir, quoiqu'ils ne te posséderont que parce que tu auras été forcé de me quitter. Pour le moment, je m'entends, en quelque sorte, avec les Gaulois; et je veux qu'ils me regardent comme un des premiers d'entre les Grecs, tant sous le rapport de la justice, que sous celui de toute autre vertu; qu'ils m'accordent le talent oratoire, et quelque connaissance en philosophie, science que les Grecs cultivèrent éminemment, et dont ils m'avaient donné des leçons fondées sur la vérité, comme elles devaient l'être, et non sur des fables absurdes, ou sur des prestiges à la manière des barbares. Mais je ne puis m'appesantir sur ces sortes de détails.

Pour toi, il faut qu'enfin je te fasse mes adieux. Puisse la bonté divine te guider partout où tu devras porter tes pas! qu'elle te fasse trouver, en tout lieu, des hôtes bienveillans, et des amis généreux; qu'elle te conduise sain et sauf; qu'elle aplanisse ta route sur terre; et si tu navigues, qu'elle te soumette les flots de la mer; sois chéri et honoré de tous ceux devant qui tu paraîtras; qu'on te voye constamment arriver avec plaisir, et partir à regret. Continue de m'aimer, et de ne désirer aussi vivement la société d'aucun autre homme, ou ami, que moi. Que dieu te rende notre empereur favorable; qu'il donne un

plein succès à toutes tes entreprises, et qu'il te ramène promptement et avec sûreté, dans tes foyers, auprès de nous : tels sont les vœux que forment avec moi, pour ton bonheur, tous les hommes probes et vertueux.

« Vis long-tems! Que les dieux te comblentde leurs dons
» Et te rendent enfin à ta chère patrie. » *

---

* Odyss. *. v. 401.

FIN DU HUITIÈME DISCOURS.

NOTES

SUR LE HUITIÈME DISCOURS DE JULIEN.

(1) *Où est ce népenthe?* Le mot grec, pris à la lettre, signifie *remède à la mélancolie*. Il s'entend à la fois de tous les charmes ou talismans, tant physiques que moraux, qui passèrent pour écarter le sentiment de la douleur : la musique tenait un des premiers rangs parmi ces secours empruntés. Aussi Julien fait-il mention des chants d'Orphée et des modules harmonieux dont la belle Hélène avait la clef, et dont elle fit usage, ainsi que du *népenthe*, proprement dit, dans un repas décrit par Homère, au quatrième livre de l'Odyssée, où Ménélas reconnaît et reçoit à sa table Télémaque, errant et déguisé. Ce passage est assez remarquable, pour que je doive en donner une traduction littérale.

« Alors, Hélène, née de Jupiter, mêla avec le vin destiné au repas, le *népenthe*, remède si propre à chasser la mélancolie et à écarter le souvenir de tous les maux, que quiconque s'abreuve de la coupe où on l'a mêlé, cesse de verser des larmes; son père et sa mère seraient-ils morts? ou eût-il vu son fils ou son frère égorgés devant lui? Telle était la vertu des précieux médicamens, confiés à la fille de Jupiter, par Polydamas,

époux de Thon, et recueillis en Egypte, terre fertile en plantes médicinales, les unes utiles, les autres pernicieuses, selon qu'un médecin habile sait en distribuer l'emploi, pour la santé des humains; et en cela consiste la science des enfans de la race de Péan. Hélène en mêla donc au vin, et en même tems, elle commanda de verser à boire. »

Ce texte prouve clairement que le *népenthe* était composé avec une plante indigène de l'Egypte, et qu'on la mêlait au vin des convives, pour leur faire oublier leurs soucis; Plutarque range cette plante dans la famille des bugloses. Feu Anse-de-Villoison a pensé que ce médicament, φαρμακον, n'était autre chose que notre *opium thebaïcum*, sorte de narcotique, qui croît, en effet, à Thèbes, en Egypte, qui est si usité dans nos pharmacies, pour calmer la douleur, et dont les Orientaux se servent encore aujourd'hui très-communément, pour se procurer de la gaîté et pour s'animer aux combats.

Je soupçonne, en outre, que Julien suit en cet endroit l'opinion de quelques mythologues, ou plutôt la tradition adoptée par Diodore de Sicile, l. II, qui avait fréquenté l'Egypte du tems du roi Ptolémée, ami des Romains. Cet écrivain parle, en effet, du breuvage susdit, dont faisaient encore usage, de son tems, les femmes du pays, et qui avait été inventé, selon lui, par les habitans de Thèbes, la même ville qu'Héliopolis. Il ajoute: « une autre tradition, combattue sans motif par Ctésias, porte que Ménélas, revenant de Troie avec son Hélène, débarqua en Egypte, où il fonda une nouvelle *Ilion.* » D'autres historiens rapportent qu'Hélène, ravie par Pâris, fut d'abord transportée en Egypte; que là, ayant consommé son union avec le ravisseur, elle versa des

larmes de repentir, et que de ces larmes, poussa une plante appelée de son nom *Helenium*, à laquelle Alexander Cornelius, dans ses anecdotes phrygiennes (*de rebus phrygiis*), attribue la vertu d'inspirer la gaîté. Enfin, Dioscoride, au vingt-septième chapitre de son premier livre *de la matière médicale*, mentionne deux espèces d'*helenium*, dont l'une est rempante comme le serpolet, et a l'écorce noire. Sa racine, ajoute-t-il, mêlée dans le vin et prise avec cette boisson, a la propriété de guérir la morsure vénéneuse des serpens.

(2) *Mon premier précepteur*. Ces paroles ne me paraissent pouvoir convenir à d'autres qu'à l'eunuque Mardonius, que Julien, dans son *Misopogon*, dit lui avoir été donné pour maître, dès l'âge de sept ans. S'il eut d'autres maîtres depuis cette époque, ou plus tard, lorsqu'il prit les leçons de Nicoclès, le grammairien, et celles d'Ecébole, rhéteur sophiste, ce fut toujours sous l'inspection du premier instituteur Mardonius, dont nous avons parlé dans le discours précédent et dans la note y relative.

(3) *Les sons enchanteurs de Zamolxis*. Ce Zamolxis ou Zamolxès, qu'on disait avoir accompagné Pythagore en Egypte, en avait aussi rapporté les rits religieux qu'il donna aux Thraces, ses compatriotes. Il fit, ajouta-t-on, divers prodiges, qui le firent passer pour une divinité. Nous parlerons encore de lui dans la note troisième, sur les césars. Suidas prétend, au contraire, que ce Zamolxis était beaucoup plus ancien que Pythagore. Le fait est du moins qu'il n'accompagna point Pythagore en Egypte; car Julien assure, dans la suite du présent discours, que Pythagore fit seul ce voyage.

(4) *Au beau Charmide.* Ce Charmide ou Charmidas, à qui Socrate chantait des vers magiques, pour le guérir de la migraine, n'a été remarqué par aucun des critiques, historiens ou auteurs de Lexiques. Diogène Laerce, en sa vie de Socrate, parle d'un Charmide, contemporain de Socrate, et que ce philosophe invitait à se mêler des affaires publiques, comme y étant très-versé. Mais il ne fait aucune mention du trait rapporté ici par Julien. P[illegible] au chapitre 24 du livre 7e, vante un Grec nommé aussi Charmidas, et célèbre par sa mémoire prodigieuse, mais qui paraît différent de celui qui nous occupe. Enfin, quelques auteurs, cités par Moreri, ont donné le surnom de Charmidas à Terpandre, poëte musicien, dont j'ai fait mention dans une de mes notes, sur les discours précédens, et qu'on assure avoir appaisé une sédition par son éloquence et par ses chants. Aucun de ces personnages ne paraît être celui que signale Julien; le césar a plutôt voulu se reporter au Charmide, dont Platon parle dans son dialogue, intitulé *Théagès*, et que Socrate dit être le fils de Blancon. Ce trait n'a point échappé au docte et élégant Fernel, qui le cite à la page 100 de son premier livre de *Abditis rerum causis*, où il disserte longuement sur les prestiges, enchantemens, sortilèges, etc.... *Vobis testes dabo; Charmidem virum bonum Blanconis filium noscitis : hic aliquandò, etc.*

(5) *Tels qu'on les trouve à Mégare.* Suidas cite textuellement cette phrase de Julien, sans le nommer; mais il remarque que, dans cette expression, gens *dignes* du lot qu'on assigne à des Mégariens, le mot *dignes*, ἄξιοι, est pris ironiquement pour ἀζήμιοι, hommes sans

honneur. Peut-être aussi, Julien fait-il ici allusion à la secte du philosophe de Mégare, dont il a été fait mention au discours précédent.

(6) *Nirée.* Ce roi de Naxos, l'un des amans de la belle Hélène, était, au dire d'Homère, le plus beau d'entre les Grecs, qui combattirent contre Troie. Il fut tué par Eurypyle au siége de cette ville. (Voyez les fables d'Hygin et ma traduction de Quintus de Smyrne, tome I.)

(7) *Les Grecs.* Comme Julien parle souvent, dans ses ouvrages, des *Grecs* et des *Hellènes*, parmi lesquels il tient beaucoup à être classé, lui et ses aïeux, je dois citer, sur les *dénomination* et *délimitation* de ces antiques contrées, les *thêmes* 5e., 6e. et 9e. de l'empereur grec Constantin porphyrogénéte, juge compétent en cette matière, vivant, pour ainsi dire, sur les lieux, et bien à portée, sans doute, de connaître les provinces de son empire. Je donnerai donc ici la traduction de quelques passages de ses descriptions.

« Les premiers Grecs prirent d'*Hélénus*, fils de Deu-
» calion, et roi de la Phthiotide, qui les avait subju-
» gués, leur nouveau nom d'Hellènes, que le pays en-
» tier n'adopta point uniformément. Car, Homère
» donne aux Grecs, le nom d'*Argiens*, et ne qualifie
» d'*Hellènes*, que les peuples, qui, sous le commande-
» ment d'Achille, vinrent, de la Phthie, au siége de
» Troie..... Les villes de l'Hellade d'Europe, ou fai-
» sant partie de l'empire d'*Occident* européen, compa-
» rativement aux villes sises à l'Orient de Bysance, sont
» au nombre de LXIV; Scarphia, Eleusis, Daulium,
» Chéronée, Naupacte, Delphes, Amphissa, etc., etc.

» On y joint l'île d'Eubée, dite aussi Chalis et Chal-
» cide, les Cyclades, Ægine, et autres jusqu'aux Ther-
» mopyles, l'ancienne Ephyrie comprend Corynthe,
» métropole de la Grèce, ou du Péloponèse, que les
» Romains nomment l'Achaïe, Sicyone, Argos, La-
» cédémone, etc..... La Céphalénie faisait également
» partie du Péloponèse, ainsi qu'Ithaque, patrie d'U-
» lysse, Leucas et *Corfou* (Corcyre), où régnait Al-
» cinoüs, roi des Phéaciens........ Dyrrhachium, an-
» ciennement Epidamne, était dans l'ancienne Dacie,
» comprenant, entr'autres villes, celles de *Nœssus*,
» patrie du grand Constantin. » (Ailleurs, le même
auteur place Nessus et Laodicée, en Asie.)

Je prie maintenant, mes lecteurs, de se souvenir que Julien, dans le Mysopogon, et ailleurs, place, parmi les Grecs, les Mœsiens ou Mysiens ses ancêtres, les Bythiniens, les Thraces, les Thessaliens, les Illyriens et autres peuples que nous avons mentionnés dans notre traduction.

FIN DES NOTES DU HUITIÈME DISCOURS.

AVIS ESSENTIEL DE L'AUTEUR,

SUR LA TRADUCTION DES OUVRAGES QUI VONT SUIVRE.

Je rappelle ici, à mes lecteurs, ce que j'ai déjà dit dans ma préface, que, pour la commodité de ceux qui voudront comparer le texte grec avec ma traduction, j'ai respecté l'ordre établi dans l'édition de Spanheim, où les trois lettres qui vont suivre figurent parmi les discours, et non parmi les épîtres familières de Julien. Ces trois lettres, en effet, par leur objet comme par leur longueur, sont des discours véritables, dont le premier a pour but de démontrer la difficulté de bien régner; le second est un véritable manifeste dirigé contre Constance; le troisième a pour objet de tracer les devoirs d'un pontife comme chef de la religion païenne. Je conviens cependant que le docte Spanheim aurait pu rapprocher les deux satyres de Julien, c'est-à-dire les *Césars* et le *Misopogon* des huit premiers discours. Alors les trois longues lettres susdites n'auraient point été totalement isolées du recueil des autres épîtres.

LETTRE EN FORME DE DISCOURS,*

AU PHILOSOPHE THÉMISTIUS.

ARGUMENT.

Cette lettre paraît avoir été écrite à tête reposée, ce qui arriva rarement à Julien. C'est de sa part une attention particulière, donnée à un morceau qu'on peut regarder comme un chef-d'œuvre de sagesse et de modestie. Il l'adresse en réponse à Themistius, sophiste et rhéteur païen, dont il nous reste des ouvrages à l'impression desquels le P. Hardouin donna ses soins. L'empereur Constance l'avait nommé sénateur de Constantinople ; on l'appelait *le beau parleur*, à cause de son éloquence. Il avait écrit au césar Julien, pour le féliciter de son élévation récente; et celui-ci lui répondit avant ou peu après son départ pour la Gaule. Car tout le contexte de cette réponse, semble indiquer que cette époque (de 355) est la véritable date de sa lettre.

Thémistius en bon courtisan, prévoyant que le nouveau césar parviendrait bientôt à l'empire, voulut cap-

ter ses bonnes grâces ; et, en effet, Julien, devenu empereur, le fit questeur, ou, selon d'autres, préfet du prétoire, à Constantinople. Ce même rhéteur philosophe fut en crédit, selon Suidas, jusque sous le règne de l'empereur Valens ; et il enraya, dit-on, la persécution des Ariens, contre les Orthodoxes. Il nous reste de lui trente-trois harangues, et quelques fragmens de ses commentaires sur Aristote.

La réponse qu'on va lire de Julien, ayant été traduite par La Bléterie, j'ai cru devoir faire usage de son texte, pour les raisons que j'ai déduites à la fin de ma préface. On retrouvera donc, dans ce morceau, du moins en grande partie, le fond des idées, le style et la tournure de la traduction donnée par cet académicien. Elle manque de fidélité en beaucoup d'endroits, comme celles qu'il a aussi publiées des *Césars* et du *Misopogon*. Mais j'ai refondu dans mon travail, ou j'ai corrigé en marge, et dans mes notes, tous les passages dans lesquels ce traducteur s'était écarté de l'original. Pour cette raison, je les ai assez ordinairement distingués par des caractères italiques, afin que mes lecteurs vissent mieux la justesse et la nécessité de ces corrections.

D'après les mêmes principes, n'ayant point trouvé assez claire, ni assez fidèle, la version, par La Bléterie, de plusieurs tirades de Platon, citées dans cette lettre, à Thémistius, je lui ai préféré la version de M. l'abbé Grou, comme plus nette et plus littérale. Tels sont les changemens notables, que j'ai cru devoir faire au texte

de La Bléterie, sans toucher à sa diction; si ce n'est que je n'emploie jamais, comme il le fait, le pronom *vous*, que lorsque le discours s'adresse à plusieurs personnes. Je me fonde sur ce que le texte grec porte toujours la seconde personne du singulier. L'on voit d'ailleurs que les auteurs latins, de cette époque, suivent ce dernier usage. Par exemple, l'orateur Eumène, haranguant Constantin-le-Grand, s'exprime dans les termes qui suivent :

« On dit aussi, ô empereur invincible, que tu essayas de te dérober aux empressemens de l'armée, qui te demandait pour chef de l'empire. » *Diceris etiam, imperator invicte, ardorem illum te deposcentis exercitus fugere conatus.* — Et Mammertin, consul en 362, dit, en s'adressant à l'empereur Julien, *tu, Auguste*, toi, Auguste, etc. (Voyez la collection des panégyristes latins, édition bipontine.)

LETTRE EN FORME DE DISCOURS,

AU PHILOSOPHE THÉMISTIUS.

Je désire ardemment de remplir tes espérances; mais ce que tu promets de moi à tout le monde, et plus encore ce que tu attends toi-même, est tellement au-dessus de ma portée, que je crains de n'y pouvoir atteindre. Je l'avais toujours bien pensé, qu'il me fallait lutter contre les princes les plus célèbres, contre un Alexandre, contre un Marc-Aurèle. J'étais effrayé des talens militaires du premier, et la vertu parfaite du second me jettait presque dans le désespoir; c'est ce qui me faisait estimer heureuse la vie tranquille. Je me rappelais, avec plaisir, les savantes conversations d'Athènes. Je voulais entretenir quelque commerce de littérature, avec des amis tel que toi, et faire comme un voyageur chargé, qui chante le long du chemin, pour rendre son fardeau plus léger; mais la lettre, que tu viens de m'écrire, appésantit le mien; elle redouble mes frayeurs, en me

montrant une carrière bien plus difficile. Tu me dis que Dieu m'a mis à la place de Bacchus et d'Hercule, qui, tout ensemble rois et philosophes, purgèrent l'univers des vices dont il était inondé. Tu veux que je bannisse toute idée de repos, pour ne plus penser qu'aux moyens de remplir dignement une si haute destination; tu parles ensuite de tous les législateurs, de Solon, de Pittacus et de Lycurgue; et tu ajoutes que le monde attend avec raison, que je ferai plus que n'ont fait tous ces grands hommes.

En lisant cet endroit de ta lettre, je suis demeuré comme stupéfait; car, d'un côté, je sais que tu es incapable de flatter et de mentir: de l'autre, je ne connais en moi, nul talent supérieur, soit naturel, soit acquis. Tout mon mérite est d'avoir aimé la philosophie; et cet amour, combien a-t-il été traversé par des contre-tems qui l'ont rendu jusqu'à présent inutile! Je ne pouvais comprendre à quoi tendait un pareil langage. Enfin dieu m'a mis dans l'esprit que tu avais peut-être dessein de m'encourager par tes louanges, et de m'aguerrir en me mettant sous les yeux les combats terribles, auxquels doit être nécessairement exposé, chaque jour, quiconque est chargé du soin d'un état. Mais le tour que tu prends est plus propre à donner de l'éloignement, que de l'ardeur pour un poste si redoutable.

En effet, je suppose, qu'un homme, ayant déjà

bien de la peine à gouverner son vaisseau, dans votre détroit, rencontre un devin qui lui dise d'un ton prophétique : « Il vous faut traverser la mer Egée,
» ensuite la mer Ionienne, et de là faire voile sur
» l'Océan. Vous voyez ici des ports et des villes;
» mais là vous ne verrez pas une tour; heureux de
» découvrir par hasard quelque vaisseau et de saluer
» de loin l'équipage; vous demanderez souvent à
» Dieu la grâce d'arriver quelque jour à terre,
» quand ce jour devrait être le dernier de votre vie;
» trop content, si, après avoir conduit au port, et le
» bâtiment, et ceux qui le montaient, vous pouviez
» être enseveli dans le sein de notre mère commune.
» Peut-être aurez-vous cette consolation: mais jus-
» qu'au dernier moment, vous serez incertain de
» votre sort ».

Croyez-vous qu'après une telle prédiction, cet homme aille courir les mers, pour s'enrichir par le commerce, pour faire dans les pays étrangers, des amis et des connaissances, pour contenter sa curiosité? Non, il renoncera de bon cœur, à tous ces avantages; il évitera jusqu'à l'occasion de se rembarquer, et n'osera pas seulement même demeurer dans une ville maritime : en un mot, il prendra pour devise, la maxime d'Epicure, qui ordonne de *vivre caché*.

Tu parais t'être bien apperçu que ta lettre pouvait produire sur moi le même effet. Aussi pour le pré-

venir, et pour me dégoûter de la maxime d'Epicure; tu dis des injures à ce philosophe : « Il est digne d'un homme comme lui, ce sont tes expressions, de faire consister le bonheur à mener une vie oisive, à discourir dans les promenades ». Pour moi, je suis très-convaincu, depuis long-tems, qu'Epicure ne pense pas juste sur cette matière. Mais aussi vouloir que le premier venu, qu'un homme sans talent, sans expérience, s'ingère dans l'administration des affaires de l'état, n'est-ce pas donner dans l'excès opposé ? *On rapporte* (1) *que Socrate fit écarter, de la tribune, plusieurs de ceux qui n'étaient pas propres à y jouer un grand rôle : qu'il tenta aussi d'en éloigner (comme le dit Xénophon), et Glaucon, et le fils de Clinias* *; *mais qu'il ne put maîtriser la fougue du jeune homme.*

Après cela n'aura-t-on point d'égards, à la répugnance de ceux qui se connaissent eux-mêmes ? Leur fera-t-on violence ? prétendra-t-on les rassurer, sur les dangers d'un poste, où ni la vertu la plus épurée, ni les intentions les plus droites, ni la constance la plus ferme ne peuvent réussir, sans être secondées par la fortune, qui décide en dernier ressort, et force les affaires à tourner

---

* Alcibiade, fils de Clinias. Mes lecteurs sont déjà prévenus des corrections que j'ai faites au texte de la Bleterie, lorsqu'il s'éloigne trop de la lettre. C'est pourquoi ce passage et les suivans figurent ici en caractères italiques.

comme il lui plaît? Chrysippe, dont la sagesse est d'ailleurs estimée, et digne de l'être, comme il ne reconnaissait, ni fortune, ni hasard, ni aucune de ces causes étrangères, qui traversent les gens en place, a débité des paradoxes, que la suite des siècles a démentis par une infinité d'exemples contraires. En effet, comment peut-on dire, que Caton d'Utique, que Dion le Sicilien, furent heureux? Je veux croire que ces grands hommes ne tenaient point du tout à la vie: mais ils tenaient beaucoup aux entreprises, qu'ils avaient formées dès le commencement. Ils eussent tout souffert, pour en voir l'exécution; et cependant ils eurent la douleur, de les laisser imparfaites. Nous apprenons, que, trompés dans leur espérances, ils soutinrent ce malheur avec beaucoup de dignité. Ils avaient trop de ressources dans leur vertu, pour se livrer à la douleur. N'importe; puisqu'ils virent échouer leurs projets, nous ne pouvons les regarder comme heureux, si ce n'est, peut-être, selon la doctrine des stoïciens. Mais on doit dire, à ceux-ci, qu'être heureux et être loué, sont deux choses différentes, et que, si tous les animaux tendent naturellement au bonheur, on arrive mieux au but que la nature se propose, en jouissant réellement, qu'en se faisant estimer par sa vertu : un bonheur appuyé sur la fortune est rarement un bonheur solide; et néanmoins ceux qui gouvernent ne sauraient, comme on dit,

même respirer sans elle. Est-ce qu'à force de jargon philosophique, les généraux d'armée peuvent être soustraits à son empire, et mis hors de sa sphère d'activité, comme s'ils devenaient habitans de ce monde incorporel et purement intelligible, où l'on place les idées, soit qu'elles aient une existence réelle, soit qu'elles existent seulement dans notre imagination? « *Je veux bien croire, que l'homme de Diogène* (2), *qui, n'ayant ni maison, ni cité, ni patrie, n'a par conséquent rien à gagner comme rien à perdre, soit indépendant des caprices de la fortune. Mais par quelle autorité soustrairait-on à l'empire de celle-ci, l'homme que nos mœurs appellent, selon le dire d'Homère* *, « *au soin des nations, et à leur dicter des lois* »?

Or, si l'on avoue qu'un souverain est assujéti à la fortune, de quelle préparation, de qu'elle prudence n'a-t-il pas besoin, pour se maintenir dans l'équilibre, de quelque côté qu'elle le pousse, et pour gouverner le vent, avec l'habileté d'un sage pilote?

La plus grande difficulté n'est pas, de soutenir ses assauts, lorsqu'elle nous a déclaré la guerre, mais de nous montrer dignes de ses bienfaits, lorsqu'elle nous les prodigue. C'est par ses faveurs

* Il. B. v. 25.

qu'elle maîtrisa le grand roi, conquérant de l'Asie, en le rendant plus vain et plus emporté que Darius et Xercès, dont il avait renversé le trône. C'est là l'écueil où se sont brisés, sans ressource, les Perses, les Macédoniens, les Syracusains, la démocratie d'Athènes, le gouvernement aristocratique de Lacédémone, tant de capitaines romains, et depuis, une foule d'empereurs. Je ne finirais point, si j'entreprenais de compter tous ceux à qui les richesses, les victoires, les plaisirs, ont été funestes. D'un autre côté, combien d'âmes libres, généreuses, d'une vertu respectable, ont succombé sous le poids de l'adversité! Abimées dans leurs malheurs, elles sont devenues esclaves, rampantes, objets de mépris et de risée, pour ce même public, qui les avait longtems admirées. A quoi bon les nommer ici? plût au ciel que ces déplorables exemples fussent moins communs dans le monde! Mais on en voit, et l'on en verra toujours, tant qu'il y aura des hommes.

Au reste je ne suis pas le seul qui croie, que la fortune influe extrêmement, dans l'administration des affaires. Je puis citer ce que dit Platon à se sujet, dans son admirable livre des lois *. Je ne citerai rien que tu ne saches déjà, et que tu ne m'ayes appris. Toutefois, il est bon de te montrer que ce n'est

* L. 5.

point par faiblesse que je pense de la sorte. Voici ses propres termes : « Dieu est le maître de tout, » et avec lui, la fortune et l'occasion gouvernent » toutes les affaires humaines. Il est plus raisonnable » néanmoins de prendre un troisième parti, en » disant, qu'il y faut faire entrer l'art pour quelque » chose ». Et quelle habileté, selon le même Platon, ne faut-il pas avoir pour régner ? Un souverain, qui possède l'art de faire de grandes choses, est-il autre qu'un Dieu ?

« Saturne (3), ajoute-t-il, connaissant qu'aucune » nature humaine, comme nous l'avons remarqué » ci-dessus, n'était capable de gouverner les hommes, avec une autorité absolue, sans s'abandonner à la licence et à l'injustice, établit dans les » villes, pour chefs et pour rois, non des hommes, » mais des génies, intelligences d'une nature plus » excellente et plus divine que la nôtre : en quoi il » fit, à notre égard, ce que nous faisons nous-mêmes à l'égard des troupeaux, soit de moutons, » soit d'autres animaux domestiques. En effet, nous » ne donnons point, aux bœufs et aux chèvres, » des animaux de leur espèce pour les commander; » mais notre espèce, qui l'emporte de beaucoup » sur la leur, prend sur elle ce soin. Ainsi, ce Dieu, » plein de bonté pour les hommes, préposa, pour » nous gouverner, des génies, êtres d'une espèce

» supérieure à la nôtre. Ceux-ci, prenant de nous
» des soins qui leur coûtaient peu, et qui étaient
» très-avantageux pour nous, firent régner sur la
» terre, la paix, la pudeur, la liberté, la justice; et
» ils nous procurèrent des jours heureux, exempts
» de trouble et de discorde ».

» Ce récit ne sort point de la vérité, en ce qu'il
» nous donne à connaître qu'il n'est point de re-
» mède aux vices et aux maux des états, qui n'au-
» ront point des dieux, mais des hommes mortels,
» pour les régir; que notre devoir est d'approcher
» le plus près qu'il se pourra, du gouvernement
» qui fut en vigueur au tems de Saturne; de con-
» fier l'autorité à cette partie de nous-mêmes, en
» qui l'immortalité réside, et en donnant le nom de
» lois aux ordres émanés de la raison, d'admi-
» nistrer, sous sa direction, nos affaires domes-
» tiques et celles de l'état; qu'au contraire, dans
» quelque gouvernement que ce soit, monarchique,
» oligarchique ou populaire, si ceux qui comman-
» dent ont l'âme asservie à une foule de désirs et
» de passions, qu'ils s'efforcent en vain de sa-
» tisfaire, parce que leur âme est toujours vide,
» et que le mal, qui la dévore, est insatiable et
» sans remède; et si foulant aux pieds toutes les
» lois, ils exercent leur domination sur une ville,
» ou sur quelques particuliers, il n'y a plus, sous

« de tels maîtres, aucune espérance de salut. »

Je transcris à dessein le passage entier. Si je me contentais d'en produire une partie, ou d'en rapporter le sens, que sais-je si tu ne m'accuserais pas de tronquer les anciens, et de les citer de mauvaise foi? La citation est exacte; mais qu'en résulte-t-il par rapport au point dont il s'agit entre nous? Il faut qu'un prince, tout homme qu'il est par sa nature, s'élève, par ses sentimens et par sa conduite, au-dessus de l'humanité; qu'il ait entièrement banni de son âme, ce qu'elle avait de mortel et de commun avec les bêtes, excepté ce qui est nécessaire pour la conservation de son corps; en un mot, il doit être un génie, il doit être un dieu; lors donc, qu'à la vue d'un état si parfait, on tremble de s'y voir engagé par force, est-ce là ce que tu appelles estimer uniquement la vie fénéante d'Epicure? les jardins, les allées de myrtes, le faubourg d'Athènes, ou la petite maison de Socrate? non : j'ai fait mes preuves; en toute *rencontre* (4), on m'a vu sacrifier mon repos à mon devoir.

Je me ferais un plaisir de te retracer mes travaux; *aussi bien que les dangers* * *dont je me voyais à toute*

---

* *Dangers.* Je place ici une correction, dont l'importance se refuse à tout renvoi en note. Le mot de la

heure menacé, de la part de mes parens et de mes proches, lorsque je commençai mon instruction près de toi. Je te les raconterais, dis-je, si tu n'en étais mieux informé que personne. Tu n'ignores pas non plus ce que j'ai fait en Ionie, pour un étranger que je connaissais fort peu. Je parle de ce sophiste, dont je pris la défense contre un homme, auquel je tenais par les liens du sang, et plus encore par ceux de l'amitié. N'ai-je pas voyagé pour rendre service à mes amis ? Tu sais avec quel empressement je volai au secours de Cartérius;

Bléterie, traduit ici par *dangers*, est δείγματα, selon la leçon commune, *démonstrations*, *indices*, *etc.*, au lieu de δεῖματα, *terreurs*, *craintes d'événemens sinistres*, que propose justement le P. Petau. Mais cette dernière leçon est impérieusement commandée par l'expression suivante, παρὰ τῶν, *de la part de mes parens et de mes proches amis*, expression bien opposée à celle de La Bléterie, *d'après les avis de mes parens et de mes proches.* Voici donc la traduction littérale de ce passage : « Je te raconterais volontiers, si tu n'en étais déjà parfaitement instruit, et mes longues perplexités, et les craintes d'événemens sinistres de la part même de mes proches et amis naturels. » Julien glisse donc ici sur les dangers qui avaient menacé sa vie, par la perfidie des courtisans de Constance; et il rentre de suite dans le systême de modération, qu'il conserve jusqu'à la fin de son écrit.

j'allai solliciter, en sa faveur, Araxius, notre condisciple, sans en avoir été prié. Deux mois ne s'étaient pas encore écoulés depuis mon retour, lorsque je fus rappelé en Phrygie par les intérêts de la vertueuse Arété, que des voisins injustes voulaient dépouiller de ses terres, et je fis ce second voyage, n'étant pas encore rétabli d'une indisposition que m'avait causée la fatigue du premier; enfin, lorsqu'avant mon départ pour la Grèce, j'étais à la cour, ainsi que bien des gens le pourraient dire, entre la vie et la mort, souvenez-vous de quel style je vous écrivais; il n'y avait, dans mes lettres, ni lamentations, ni petitesses, rien de bas et d'indigne d'un homme de cœur. Le jour de mon départ, ou, si l'on veut, de mon exil, ne fut-il pas un jour de fête pour moi! Je bénis alors la fortune, en disant que l'échange était tout-à-fait de mon goût (5), et *que j'avais troqué mes armes d'or, du prix de cent bœufs, contre d'autres d'airain, qui n'en valaient que neuf.* Je tressaillais de joie, et quoique je ne possédasse, dans la Grèce, ni terres, ni jardins, ni maison, je la regardai comme une nouvelle patrie.

Tu diras peut-être, que dans l'adversité, je montre assez de courage, au lieu que je parais faible et petit quand la fortune me comble de ses dons, puisque je préfère Athènes, à la pompe et à l'éclat

qui m'environnent; que je regrette le repos dont je jouissais, et que la multitude des affaires me rend insupportable ma situation présente; mais tu devrais me rendre plus de justice. Laissons-là ce que je puis avoir d'aversion pour les effaires, et d'amour pour le repos; juges-moi sur la règle, qui ordonne de se connaître soi-même, et sur la maxime triviale : *Il faut que chacun se mêle de son métier.* Selon moi, celui de souverain surpasse les forces de l'homme; il demande un dieu. Platon l'a dit, et je joins, à ce qu'à dit Platon, un passage d'Aristote, qui tend à établir la même vérité. Ce n'est pas encore une fois, dans le dessein de t'instruire (je n'ai garde de porter, comme on dit, des chouettes à Athènes); mais pour te montrer que je ne néglige pas absolument les ouvrages de ce philosophe. « Si l'on soutient, dit-il, dans ses livres de la » politique *, que la monarchie est la meilleure » forme de gouvernement, il se présente une dif- » ficulté considérable, au sujet des enfans du mo- » narque; succéderont-ils à leur père? faudra-t-il » les reconnaître, quand bien même ils seraient » incapables de régner? c'est un terrible inconvé- » nient. Le roi, dit-on, maître de sa couronne,

* L. 3. c. 15.

» n'en disposera pas en leur faveur; la chose est
» difficile à croire; il ne faut point attendre de
» l'homme un tel effort de vertu ».

Dans la suite, après avoir parlé d'un roi, dépendant des lois, dont il n'est que le gardien et le minstre; après lui avoir refusé le nom de roi, et prétendu qu'on doit le placer dans une autre classe, il ajoute : « Quant à la royauté totale et
» absolue, qui consiste dans le pouvoir arbitraire,
» quelques-uns pensent qu'elle est contraire à la
» nature, qui, nous faisant tous semblables, nous
» donne à tous des droits égaux ». Il ajoute bientôt après. « Vouloir que les états soient soumis à
» l'empire de la raison, c'est vouloir qu'ils ne dé-
» pendent que de dieu et des lois. Placez un homme
» sur le trône, vous y placez avec lui une bête fé-
» roce. En effet, la cupidité merite ce nom, et les
» passions violentes, par exemple la colère, portent
» les hommes à des excès, qui les rendent mécon-
» naissables. Il n'y a donc que la loi, que l'on
» puisse appeler une raison exempte de pas-
» sions ».

Tu vois combien Aristote paraît se défier de notre espèce, ou plutôt comment il prononce contre elle une condamnation générale; il dit, en termes équivalens, que personne n'est digne de régner; parce que le monarque aurait besoin d'une vertu,

plus qu'humaine, pour préférer les intérêts de l'état à ceux de ses propres enfans. Selon le même philosophe, il est contre la justice, d'exercer un empire absolu sur ses égaux; enfin, pour ajouter le dernier trait à tout ce qu'il vient de dire, il définit la loi, *la raison exempte de passion;* et il conclut que la loi seule doit régner à l'exclusion des hommes, dont la raison, même chez les plus vertueux personnages, est mêlée trop souvent de colère et de cupidité, passions comparables aux plus féroces animaux. Cette doctrine, si je ne me trompe, s'accorde parfaitement avec celle de Platon. Celui-ci veut que le prince, non content d'être plus vertueux que ses sujets, devienne d'une nature plus excellente que la leur; degré de perfection auquel l'homme peut difficilement arriver. Il veut que le prince s'attache immuablement aux lois, non à ces lois faites subitement, et pour des cas particuliers; à ces lois modernes, ouvrages des législateurs qui n'ont pas toujours vécu dans les principes de la raison; mais aux lois dictées par des hommes sages, qui s'étaient purifié l'esprit et le cœur. Loin de borner leurs vues à réprimer les désordres actuels, et de se renfermer dans les circonstances présentes, les sages ont approfondi la nature du gouvernement, contemplé l'essence de la justice, et puisé, dans ces sources, des règles qui obligent tous les membres d'un état; règles

dans lesquelles n'ont influé, ni l'amitié, ni la haine, et d'autant meilleures, que ceux qu'en sont les auteurs ne les ont point écrites pour leurs contemporains, ni pour leurs compatriotes, mais pour la postérité, pour des étrangers avec lesquels ils n'avaient, ni ne comptaient avoir, aucune relation particulière. En effet, je vois que Solon, le sage Solon, ayant éteint toutes les dettes, et délivré, par ce coup d'état, le peuple d'Athènes de l'oppression des riches, ne laissa pas de s'attirer des reproches, parce que ses amis, dont il avait suivi le conseil, profitèrent de l'occasion pour s'enrichir (6), tant il est difficile, lorsqu'on est en place, d'éviter ces fâcheux inconvéniens, même avec les vues les plus droites, et le désintéressement le plus parfait.

La crainte d'y tomber fait que je regrette souvent la vie que j'ai quittée. Et si je m'occupe trop de ces objets, tu dois t'en prendre à toi-même, puisque tu dis, que je dois seul faire assaut de vertu et de sagesse, avec les Solon, les Lycurgue, les Pittacus; que le temps de la retraite est passé; qu'il ne s'agit plus de philosopher à l'ombre, mais d'exposer au grand jour un philosophe accompli. Quelqu'un, par principe de santé, s'est exercé à la gymnastique, mais faiblement et sans sortir de chez lui : ses forces suffisent tout au plus à cet exercice modéré. Il se trouve

tout-à-coup transporté, je ne sais comment, aux jeux olympiques; et son ami lui tient ce langage. « Vous voici sur le plus grand théâtre de l'univers : » vous êtes dans la carrière consacrée à Jupiter. » Vous allez être en spectacle à toute la Grèce, prin- » cipalement à vos compatriotes dont l'honneur » est entre vos mains, et même à quelques barbares » que vous devez étonner par des prodiges de force, » pour leur rendre votre patrie plus redoutable que » jamais ». L'effet naturel de ce discours, sera de consterner le nouvel athlète; il n'ira combattre qu'en tremblant. Compte que ta lettre a fait, sur moi, la même impression. Au reste, mes idées sont-elles entièrement justes? Ne le sont elles qu'en partie? Suis-je totalement dans l'erreur? c'est de quoi tu m'instruiras mieux que personne.

En attendant, je veux, mon très-cher et très-respectable ami, te proposer quelques doutes, qui se sont élevés dans mon esprit, à l'occasion de ta lettre, et sur lesquels j'ai besoin d'éclaircissement. Tu décides que la vie active est préférable à celle d'un philosophe; et tu appuyes ta décision de l'autorité du sage Aristote, qui dit, que le bonheur consiste à faire le bien. Quoique ce même Aristote, dis-tu, balance quelquefois, entre la vie politique et la vie contemplative, et que, dans certains endroits, il semble se décider en faveur de la dernière; et néan-

moins il donne la préférence à ceux qui sont les auteurs et, pour parler son langage, *les architectes des grandes actions :* ce qui doit s'entendre, à ton avis, principalement des souverains. Mais Aristote ne dit pas un mot de ce que tu ajoutes à son texte, duquel même on pourrait tirer précisément le contraire. En effet, ces expressions, *agir à proprement parler, être l'architecte*, c'est à dire, l'auteur et l'âme des actions extérieures, désignent plutôt les législateurs et les philosophes, qui traitent de la politique, en un mot, quiconque agit seulement de l'esprit et de la langue, que ceux qui exécutent eux-mêmes. Ce n'est pas assez, pour ces derniers de former des plans, de réfléchir, de prescrire aux autres ce qu'il faut faire; en toute occasion, ils doivent payer de leur personne, mettre la main à l'œuvre, agir comme les lois l'ordonnent, et souvent comme la nécessité des circonstances l'exige. Si le passage d'Aristote doit être pris dans le sens que tu lui donnes, le mot d'*architecte*, employé par ce philosophe, correspondrait à celui de *connaître*, appliqué par Homère au grand Hercule, qui, de tous les hommes, a le plus agi par lui-même. *Ce héros connaissait les grandes actions* *.

D'ailleurs, si la félicité de la vie active consistait à bien gouverner les hommes, à faire un bon usage

---

* Odyss. φ. v. 26.

de l'autorité ; où serait donc le bonheur de Socrate ? Je ne parle point ici de Pythagore, ni de Démocrite, ni d'Anaxagore, ni de Clazomène; tu pourrais me dire, que, livrés à la contemplation, ils jouissaient d'une autre espèce de félicité. Mais Socrate avait renoncé à la spéculation, pour mener une vie active. Loin de commander à deux ou trois citoyens, il n'était pas maître de sa propre femme, ni de son fils; dirons-nous que Socrate n'agissait point ? Pour moi, j'ose dire, que le fils de Sophronisque, a plus fait qu'Alexandre le Grand. C'est à lui que l'on doit la sagesse de Platon, l'habileté de Xénophon dans la conduite d'une armée, le courage d'Antisthène, la philosophie erétrienne et celle de Mégare, un Cébès, un Simmias, un Phèdon, une infinité d'autres, sans parler de ces colonies illustres, qu'enfanta la même école, du lycée, du portique, des académies. Dis-moi maintenant, quel bien ont fait dans le monde les victoires d'Alexandre ? Ont-elles réformé le gouvernement d'une ville, réglé les mœurs d'un particulier ? elles ont enrichi bien des gens, mais elles n'ont rendu personne, ni plus tempérant, ni plus sage. L'unique effet qu'elles ayent produit sur le vainqueur même, a été de redoubler sa hauteur et son arrogance. Mais tous ceux qui se corrigent par le secours de la philosophie, sont redevables à Socrate de ce salutaire changement. Au reste ceci n'est point une

idée qui me soit particulière. Aristote l'avait eue, ce semble, avant moi, lui qui, pour avoir composé un ouvrage sur la *divinité* (4), s'estimait à l'égal du destructeur de la puissance des Perses. Je trouve qu'il avait raison. Pour gagner des batailles, il faut du courage, du bonheur, et si l'on veut, de l'habileté. Mais *penser juste sur la nature divine, c'est le fruit d'une vertu parfaite, qui appartient plus à un dieu qu'a un homme ; car, s'il est vrai qu'on ne puisse bien connaître que les choses avec lesquelles on est en rapport, celui qui connaît dieu, possède la véritable intelligence.*

Mais je m'apperçois que nous voilà retombés, sur la comparaison de la vie contemplative, à la vie pratique ; parallèle où tu dis, dès le commencement de ta lettre, ne pas vouloir entrer. Je te parlerai donc seulement, des philosophes que tu m'as cités pour exemples de la vie active : je veux dire Areius (8), Nicolas de Damas, Thrasylle et Musonius. Aucun d'eux n'a commandé dans la ville, qui l'avait vu naître. On dit même, qu'Areius refusa le gouvernement d'Egypte sa patrie. Pour Thrasylle, confident de Tibère, il ne doit point sa réputation, à l'autorité qu'il put avoir. Au contraire l'amitié de ce tyran eut flétri pour jamais le nom de Thrasylle, s'il n'avait laissé des ouvrages, qui font connaître avantageusement leur auteur, et qui lui servent d'apologie. Nicolas de Damas ne fit pas de grandes choses,

mais il s'acquit dela gloire par le récit des hauts faits de l'histoire. Musonius devint célèbre, par la patience héroïque avec laquelle il endura les cruautés des tyrans; et il vécut peut-être aussi heureux, au milieu de ses disgrâces, que ceux qui gouvernent les plus grands états. Supposé qu'Aréius ait cru que le bonheur de la vie active, c'est-à-dire, le bonheur de faire le bien, était attaché aux grandes places; en refusant de gouverner l'Egypte, ce philosophe aura, de gaîté de cœur, renoncé à la fin la plus excellente, que l'homme puisse se proposer. Toi-même, qui n'es pas à la tête d'une armée, qui ne montes pas à la tribune, qui n'as ni province, ni ville à gouverner, te crois-tu un homme oisif, un citoyen inutile? Il faudrait avoir perdu l'esprit pour le croire. En formant trois ou quatre philosophes, tu pourrais servir le genre humain plus utilement que ne le ferait un grand nombre d'empereurs. Le philosophe est chargé, dans l'univers, d'un rôle important; tu dis qu'il est capable de donner des conseils avantageux à l'état; il fait plus, il donne de bons exemples; ses actions viennent à l'appui de ses discours. Comme il est lui-même ce qu'il veut que soient les autres, sa conduite est plus persuasive et plus efficace, que les ordres de ceux qui ne savent que commander.

Je reviens à ce que j'ai dit d'abord, et je finis ma

lettre, déjà trop longue. Elle se réduit à ceci : ce n'est ni la paresse, ni l'amour du repos et des plaisirs, qui me font regretter la vie privée; mais je ne trouve en moi, je le répète, ni la science, ni les talens qui me seraient nécessaires. D'ailleurs, comme j'ai tâché, quoique sans succès, de devenir philosophe, je crains, que dans un siècle, où l'on n'est déjà que trop prévenu contre la philosophie, on ne la rende responsable de mes fautes. Je t'avais précédemment exposé ces mêmes raisons : elles ne m'ont attiré que des reproches, dont je viens de me justifier comme j'ai pu. Je prie dieu qu'il m'envoie la bonne fortune, et la prudence avec elle. J'ai besoin plus que jamais, premièrement de l'assistance divine, ensuite de ton secours, et de celui des autres philosophes. Vous devez tous me seconder, puisque je combats à votre tête, et que je m'expose pour vous. Quand même dieu se servirait un jour de nos efforts réunis, pour accorder aux hommes, le bien que je me sens incapable de leur procurer, qui pourrait désapprouver le langage que je tiens? en effet, tout ce que je connais de bien en moi, c'est que n'ayant rien, je ne me donne pas pour avoir beaucoup. Comme vous voyez, j'agis en conséquence, et je vous prie tous de ne pas me demander de grandes choses; mais de vous abandonner à la volonté de dieu. Après cette déclaration, je mériterai quelqu'indulgence, si

je fais des fautes ; si tout réussit au gré de nos désirs, le succès m'inspirera de la reconnaissance. Je ne m'approprierai point ce qui sera l'ouvrage des autres : et rapportant, comme il est juste, à l'être suprême, le bien dont nous aurons été l'instrument, je vous prierai de vous joindre à moi, pour en rendre grâces à sa bonté ?

FIN DE LA LETTRE A THÉMISTIUS.

NOTES

DE LA LETTRE EN FORME DE DISCOURS,

AU PHILOSOPHE THÉMISTIUS.

(1) *On rapporte que Socrate.* Cette phrase est ici en caractères italiques, parce que je l'ai substituée à celle trop libre de la Bléterie, qui, d'ailleurs, omet le nom patronymique du jeune Alcibiade.

(2) *Qui n'ayant ni maison.* C'est un vers grec, cité par Laerce, en ses Vies des Philosophes. On a vu, dans l'écrit de Julien, contre les cyniques ignorans, que ce prince l'applique à Diogène lui-même. (Voyez la page 85 du sixième discours.)

(3) *Saturne, etc.* Je substitue ici, et dans la phrase précédente à la traduction du texte de Platon, par la Bléterie, celle beaucoup plus fidèle de M. l'abbé Grou, édition de 1808.

(4) *En toute rencontre.* Ce qui va suivre, et, comme nous l'avons dit, tout le contexte prouve jusqu'à l'évidence contre le P. Pétau, que Julien n'avait pas encore commencé son expédition dans les Gaules, et qu'il

était récemment créé césar, lorsqu'il écrivit à Thémistius. On a tout lieu de présumer qu'il était alors dans son premier quartier d'hiver. Autrement, il aurait eu bien d'autres prouesses à raconter à son ami, que celles des petits services qu'il avait rendus à quelques opprimés, et pour lesquels il convient toutefois de lui donner les éloges qu'il mérite. Mais ce qui justifie complètement la date que j'assigne à cette lettre, c'est qu'on n'y remarque aucune expression applicable au paganisme, dont il était entiché ; il parle de dieu, et non de ses dieux ; il n'affichait donc pas alors, comme il le fit après la conquête des Gaules, son changement de religion.

(5) *Et que j'avais troqué mes armes d'or.* L'abbé de la Bleterie avait traduit comme il suit, *et que j'avais, comme Glaucus, troqué de l'airain pour de l'or.* Il a supprimé *tout le reste.* Le trait a évidemment rapport à *Glaucus* ; mais la traduction manque de fidélité, 1°. en ce que la valeur relative, de neuf à cent bœufs, n'y est pas spécifiée ; 2°. en ce que le nom de Glaucus, n'étant point dans le texte, ne devait figurer qu'en note. Cet échange d'armure, entre Glaucus et Diomède, est encore rappelé dans la 19e. lettre de Julien à Hécébole. (Voyez ma traduction de cette lettre et la 5e. note sur cette lettre.)

(6) *Pour s'enrichir.* Sans doute, en empruntant de grosses sommes, que la loi qu'ils pressaient Solon de rendre, les dispenserait de restituer.

(7) *Un ouvrage sur la divinité.* Cet ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous, et Julien est, je crois, le seul écrivain ancien qui l'ait cité.

(8) *Aréius*. Outre ce que Julien nous apprend ici de ces quatre philosophes, la Bleterie ajoute que cet Aréius ou Arius jouissait, ainsi que ses deux fils, Dionysius et Nicanor, de toute la confiance d'Auguste ; et que ce même Arius, au rapport de Sénèque (*Consolat. ad Marciam*, l. IV.), fut le consolateur de Livie, lors de la perte de Drusus, son mari. *Se consolandam Areo philosopho viri sui præbuit et multum eam rem sibi profuisse confessa est.* Que Nicolas de Damas, autre ami d'Auguste, de M. Agrippa et d'Hérode, dit le Grand, écrivit à la prière de ce dernier, qui était roi des Juifs, une histoire universelle, et aussi une vie d'Auguste. Il ne nous reste de ses ouvrages, que des extraits de Constantin Porphyrogénète, publiés par de Valois. Que Tacite parle beaucoup de Thrasylle, philosophe platonicien, et astrologue célèbre, comme ayant échappé, par adresse, à la cruauté de Tibère, et ayant gagné sa confiance (*Annalium*, lib. VI.); qu'enfin, C. Caius Musonius Rufus, chevalier romain, pour avoir parlé librement contre Néron, fut emprisonné et condamné aux travaux forcés dans l'isthme de Corinthe ; qu'il ne reparut à Rome que sous Vespasien ; et qu'il fut de nouveau persécuté par un autre tyran, qu'on croit être Domitien. J'aurai occasion de parler ailleurs du philosophe Musonius. Voyez ci-après le fragment de la 70e. lettre de Julien, t. III.

MANIFESTE DE L'EMPEREUR JULIEN,

AU SÉNAT ET AU PEUPLE D'ATHÈNES.

ARGUMENT.

La date de cette lettre, ou plutôt de ce manifeste, ne peut être que de quelques semaines antérieure à la mort de Constance. La rupture entre celui-ci et Julien était ouverte; et le sort des armes allait décider auquel des deux prétendans demeurerait l'empire du monde. Aussi Julien ne garde-t-il plus de ménagement : il reproche à son rival les massacres de ses parens, la faiblesse avec laquelle il se laissait conduire par ses eunuques, en un mot tous les torts réels que la postérité lui donne encore aujourd'hui. Beaucoup de traits historiques de ce tems ne nous sont connus, dit le P. Petau, que par cette lettre de Julien, ainsi qu'on aura occasion de le voir.

MANIFESTE DE L'EMPEREUR JULIEN,

AU SÉNAT ET AU PEUPLE D'ATHÈNES.

Vos ancêtres s'illustrèrent par de nombreux exploits, dont vous avez acquis le droit de vous énorgueillir, placés comme vous l'êtes, au milieu des trophées de leurs victorieux combats, tant pour le salut de la Grèce entière, que pour celui de votre propre ville. Cependant, malgré la gloire dont se couvrit Athènes, lorsqu'elle lutta seule, tantôt contre les Grecs réunis, tantôt contre les barbares, il n'est point de traits de bravoure, ou de courage, sur lesquels d'autres villes ne puissent prétendre rivaliser avec elle. Quelques-unes, en effet, brillèrent d'un même éclat, soit en faisant cause commune avec vous, ô Athéniens, soit par leurs propres forces.

Mais pour ne pas perdre le tems à balancer, par de continuels rapprochemens, les avantages qu'une ville peut avoir eus sur telle autre, et pour ne pas affecter aussi, à la manière des rhéteurs, de louer

avec plus de réserve celles qui ont été moins heureuses, je me borne à vous citer comme le peuple unique, dans un genre, dont l'histoire n'offre point d'exemple jusqu'à nos jours. Je dirai donc que vous avez enlevé, aux Lacédémoniens, l'empire de la Grèce, non par la force des armes, mais par la réputation de votre justice.

Ce sont vos lois qui ont formé le juste Aristide : et ces monumens de votre vertu, vous les avez solennellement appuyés par vos propres exemples. Autrement, rien n'est plus facile que de se faire passer pour un homme juste; et il est d'ailleurs assez ordinaire que, dans un grand nombre de méchans, l'on rencontre un homme probe. Déjocès fut, à bon droit, préconisé parmi les Mèdes; Abaris, chez les peuples hyperboréens; et Anacharsis, au milieu des Scythes. Faut-il donc s'étonner, qu'au sein de ces nations barbares, trois personnages célèbres aient professé ouvertement des principes d'équité, les deux premiers par inclination, le dernier par intérêt? Mais on trouverait difficilement, ailleurs que chez vous, un peuple et une ville entière dont la pensée et les actions publiques décèlent également le pur amour de la justice. De telles actions sont assez multipliées dans votre histoire; qu'il me suffise d'en citer une seule.

Après l'expédition des Mèdes, Thémistocle, ayant

conçu le projet d'incendier les ports des Grecs ; mais n'osant en faire part au peuple assemblé, proposa de révéler son secret au citoyen qu'on lui désignerait. Le choix tomba sur Aristide. Alors celui-ci prit connaissance de l'objet ; et, sans en rien laisser transpirer, il se contenta d'annoncer à l'assemblée, que l'avis ouvert par Thémistocle était à la fois le plus avantageux et le plus inique. Sur-le-champ, la ville l'improuva et en défendit l'exécution ; en quoi certes elle montra cette grandeur d'âme et ce caractère dignes d'une cité nourrie, pour ainsi dire, sous les yeux de la plus sage des déesses.

Si telle fut autrefois la sévérité de vos mœurs, que dis-je, si vous conservez encore quelques étincelles des brillantes vertus de vos aïeux, je pense que vous n'aurez pas égard à la seule grandeur des exploits d'un héros, fût-il assez fort ou assez *habile* (1) pour parcourir d'immenses contrées avec une vîtesse incroyable, et comme s'il volait dans les airs : mais que vous examinerez, principalement, si la justice accompagne d'aussi hautes actions ; et sous ce point de vue seulement vous lui accorderez vos suffrages publics et particuliers Si c'est au contraire en violant toute justice qu'il fit de tels prodiges, il ne méritera que votre mépris. Car le vrai beau ne peut avoir d'affinité qu'avec ce qui est juste : et vous repousserez infailliblement ceux qui

foulent aux pieds la justice, comme coupables de sacrilége envers la déesse qui protége votre ville.

Je veux donc, aujourd'hui, vous instruire de ma conduite, quoiqu'elle ne vous soit pas entièrement inconnue, afin que, si, comme il est très-possible, quelques détails importans vous ont échappé, ils parviennent, par vous, à la connaissance des autres Grecs. Qu'on ne m'accuse pas surtout d'être futile ou prolixe, si j'embrasse, dans mon récit, non-seulement les événemens récens et que tout le monde a pu voir, mais ceux mêmes d'une date un peu antérieure. Car je ne veux laisser ignorer à personne ce qui me concerne, et ce qui probablement ne peut être encore généralement connu. Je commence donc à parler de mes parens.

On sait que mon père eut, avec Constantin, une commune origine, puisqu'ils étaient frères germains l'un de l'autre, et issus *d'un même père* (2). Mais on sait aussi de quelle manière cet autre empereur, si plein d'humanité, nous a traités, nous, ses plus proches parens. On n'oubliera pas surtout que, sans forme de procès, il fit mettre à mort *mes six cousins* (3), qui avaient avec lui le même degré de parenté; mon père, qui était son oncle, puis un autre oncle, qui fut aussi le mien, de la branche paternelle, et enfin l'aîné de *mes frères*. Il nous réservait le même sort, à mon autre frère et à

moi ; cependant il se contenta de nous bannir. Je fus rappelé quelque tems après à sa cour ; mais mon frère venait de perdre, par ses ordres, la vie, avec la dignité de césar.

Qu'ést-il besoin que je m'appesantisse sur cette longue suite de scènes sanglantes ? Il se repentit depuis, nous a-t-on dit ; il s'affligea beaucoup, et il regarda, comme une double punition de ses crimes, le malheur de ne point laisser de postérité, et celui d'avoir eu à soutenir, contre les Perses, une guerre désastreuse. Tels furent du moins les propos tenus par ses courtisans, qui donnèrent, pour la première fois, des regrets à la mémoire de mon malheureux frère Gallus, en l'appelant, alors seulement, du nom de César ; cependant, après l'avoir mis à mort, au mépris de toutes les lois, Constance n'avait souffert, ni qu'on transférât son corps dans le tombeau de ses pères, ni qu'on lui rendît les honneurs funèbres dus à son rang. Long-tems même avant cette époque, les mêmes courtisans affectaient de dire, en présence de mon frère, et de vouloir nous persuader, que Constance avait été entraîné aux premières cruautés, tantôt par la perfidie de ses conseillers, tantôt par la crainte d'un soulèvement parmi les troupes. C'est aussi ce qu'on n'avait cessé de nous répéter, lorsque nous étions confinés dans une campagne de *la Cappa-*

doce (4), où il n'était permis à personne de nous visiter. On nous y avait conduits tous deux, mon frère rappelé de son exil, et moi, qu'on arrachait exprès aux écoles de la première enfance. Que n'aurais-je point à dire des six années où nous fûmes détenus dans cette possession étrangère, qui nous servait de forteresse, et dans laquelle nous étions gardés à vue, comme si nous eussions été parmi les Perses. Là, sans aucune communication, soit avec les étrangers, soit avec nos sociétés ordinaires, nous ne pouvions nous livrer à aucun genre d'études, à aucun entretien libre ; là enfin, concentrés dans un cercle de familles riches (4 *bis*), nous étions forcés, pour prendre quelque exercice, de faire de nos propres esclaves, des compagnons de nos jeux ; car aucun individu de notre âge, ou de notre rang, n'avait la faculté de nous approcher.

Par la protection des dieux, je fus sauvé, non sans peine, de ce lieu de réclusion. Mais mon frère fut attiré dans les piéges de la cour par un sort déplorable, et qu'il était loin de mériter ; car s'il eut, dans ses manières, quelque chose d'âpre et de sauvage, ce fut l'effet d'une éducation champêtre ; et l'on ne saurait, je pense, en accuser que celui qui nous condamna à un tel genre d'éducation. Heureusement pour moi, les dieux m'ont libéré de cette entrave par les secours de la philosophie ;

mais mon frère ne put jouir du même bienfait; car Constance, qui venait de le rappeler dans son palais*, lui eut à peine conféré la pourpre, qu'il commença de lui porter envie, jusqu'à ce qu'il l'eût mis à mort. Sa rage eût été peu satisfaite, en ne lui ôtant que la pourpre. Cependant, s'il ne le jugeait plus digne de régner, au moins devait-il le juger digne de vivre; non, il voulut aussi lui arracher la vie.

Mais au moins fallait-il l'entendre auparavant; ce qu'on permet aux malfaiteurs même. En effet, si la loi ne donne pas au geolier le droit de tuer les voleurs qu'il tient dans les chaînes, comment le monarque osa-t-il donc sacrifier, sans aucune information préalable, des princes qu'il avait réduits à la condition privée, en les dépouillant de leurs dignités?

Que fût-il arrivé, si l'innocent avait pu convaincre de faux ses dénonciateurs? car on mit sous ses yeux quelques-unes de leurs lettres. Justes dieux! faut-il s'étonner que les calomnies grossières, dont elles étaient pleines, l'aient aigri au point de lui faire oublier la modération qui caractérise un prince? Mais ce léger écart devait-il lui coûter la vie? et les Grecs, comme les barbares, ne tiennent-ils pas d'une loi commune, le droit de repousser l'injure? On l'accuserait à tort, d'avoir outrepassé

ce droit : il ne l'a point fait ; et n'était-il pas juste d'ailleurs, comme on l'a dit depuis long-tems, de pardonner quelque chose à la colère ?

Toutefois, pour complaire à un misérable eunuque (5), son valet-de-chambre, ou même à l'officier de sa cuisine, Constance a livré à d'infâmes bourreaux, son propre cousin germain, le césar devenu l'époux de sa sœur ; en un mot le père de la nièce, dont il avait épousé la sœur, et celui, par conséquent, avec lequel il était uni par les liens les plus légitimes et les plus sacrés de la parenté.

Quant à moi, il ne m'avait relâché qu'avec beaucoup de peine, et après que, pendant sept mois entiers, il se fut en quelque sorte lassé de me faire traîner d'une prison à l'autre ; non jamais je ne me serais échappé de ses mains, si quelques divinités, ne me prenant sous leur sauve-garde, n'eussent apitoyé sur mon sort la belle et humaine Eusébie, son épouse. Avant cette catastrophe pourtant, les dieux me sont témoins, que même en songe, je n'avais point vu mon frère ; car je n'habitais point avec lui ; je ne le fréquentais aucunement, ni n'approchais de sa personne. Je lui écrivais rarement, et sur des objets de peu d'importance.

Dès que je me vis libre, j'allai me réfugier dans la terre que j'avais héritée de ma mère ; car on m'avait dépouillé de tout mon patrimoine paternel, et des

grands biens qu'avait possédés mon père, il ne me restait plus un pouce de terrein, pas un esclave, pas une habitation. Le généreux Constance s'était approprié exclusivement cette portion toute entière de mon héritage, sans m'en réserver un fétu. Seulement, il en avait assigné à mon frère une très-faible partie, en le privant de ce qui lui revenait du côté de notre mère.

Mais il est tems que je vous instruise, sinon de tous, du moins du plus grand nombre des excès qu'il se permit contre moi, avant qu'il me conférât l'auguste titre de césar ; je dirais avec plus de vérité, avant qu'il m'imposât la plus amère et la plus pénible des servitudes. Je m'étais donc à peine sauvé dans mes pénates, qu'un imposteur répandit sur mon compte, à Sirmium, de nouveaux bruits calomnieux. Vous avez sans doute entendu parler de Marin et d'Africanus (6)? Le nom de Félix vous est également connu, ainsi que le sort de ces personnages.

Leur affaire réveilla les soupçons du prince. En même tems, Dynamins, autre délateur, sorti de la Gaule celtique, lui pronostiqua la guerre dans cette contrée, aussi sûrement qu'on prévoit les ressources de l'Egypte par l'élévation des eaux du Nil. A cette nouvelle, Constance, frappé de terreur, m'envoya, dans ma retraite, l'ordre de me retirer

d'abord en Grèce, et peu de tems après, il me rappela près de sa personne. Jusqu'alors, je n'avais paru devant lui qu'une fois en Cappadoce, et une autre fois en Italie; cette sorte de faveur m'avait été ménagée par la vertueuse impératrice Eusébie, qui s'efforçait de ranimer mon courage et ma confiance.

Cependant, depuis six mois, j'habitais le lieu de sa résidence, et de jour en jour, il différait de me recevoir, quoiqu'il l'eut promis. Un eunuque maudit * des dieux, mais digne valet d'un tel maître, me rendit service, sans le vouloir, en m'écartant du prince; peut-être aussi ne voulait-il pas que je le visse; car rien ne se faisait que par lui; il pouvait donc craindre qu'il ne s'établît quelques liaisons entre ce prince et moi, et que celui-ci ne finisse par m'investir de sa confiance pour l'administration des affaires.

Je n'oublierai jamais avec quelle bonté empressée, la bienheureuse défunte Eusébie envoya pour m'accueillir, lors de mon retour de la Grèce, les eunuques qu'elle avait à son service. Peu de jours après, son époux étant arrivé de son expédition contre Sylvain, j'eus mes entrées libres à la cour, autrement, selon la coutume thessalienne, la nécessité me força de le croire ainsi; car témoins de ma répugnance, pour les

---

* Eusèbe.

mœurs usitées en ce séjour, les courtisans s'étant réunis autour de moi, dans une sorte de boutique, me rasèrent la barbe, et me revêtirent d'un accoutrement militaire, s'applaudissant d'avoir fait de ma personne un assez plaisant soldat. Certes, aucun costume de ces hommes pervers ne pouvait me convenir; aussi ne me vit-on point marcher comme eux la tête levée, regardant autour de moi; j'abaissais au contraire les yeux vers la terre, en homme accoutumé, dès son enfance, à être guidé par un pédagogue. D'abord, mon air emprunté leur apprêta beaucoup à rire; bientôt il leur fit naître des soupçons, et finit par allumer dans leur cœur l'envie la plus outrée.

Je ne tairai point ici, jusqu'où je poussai alors ma condescendance, et comment je me résignai à vivre sous un même toit, avec des hommes que je savais être les destructeurs de ma famille, et que je soupçonnais vouloir attenter à mes jours. J'avais prévu le danger dès avant mon départ de votre ville; et ceux d'entre vous qui en furent témoins, peuvent dire encore quels torrens de larmes je répandis, et quels furent alors mes gémissemens; avec quelle ferveur j'élevai mes mains vers votre citadelle, en suppliant Minerve de sauver son serviteur, et de ne le point sacrifier à ses ennemis. La déesse elle-même sait combien de fois je lui demandai à mou-

rir avant de quitter Athènes, pour me rendre à la cour. Aussi me protégea-t-elle évidemment, et loin de m'abandonner, elle guida partout mes pas; de tous côtés, elle me fit assister par des anges de la lune et du soleil. Voici, entre autres choses, ce qui me fut personnel.

Arrivé à Milan, je m'étais logé dans le faubourg de cette ville; là, Eusébie m'envoyait ses confidens, et m'invitait à lui adresser, sans aucune crainte, mes demandes, de quelque nature qu'elles fussent. J'écrivis donc une lettre, ou plutôt une supplique que je lui destinais, et dans laquelle, en adressant mes vœux au ciel, en sa faveur, je disais: « Puissiez-vous » obtenir le bonheur d'être mère! Que dieu vous » comble de prospérité! Mais, je vous en conjure, » renvoyez-moi de suite dans mes foyers ». Je réfléchis un instant, et croyant peu sûr d'envoyer une telle missive au palais, pour être remise à l'épouse de l'empereur, je priai les dieux de me faire connaître par un signe, pendant la nuit, si je devais expédier ma lettre. Ils me pronostiquèrent qu'une mort ignominieuse serait la conséquence d'une telle démarche. Ce que je vous écris est la pure vérité; j'en prends à témoins tous les dieux.

Je renonçai donc aussitôt à l'envoi de ma demande, et cette nuit là même, mon esprit se pénétra d'un raisonnement que je vous crois digne d'en-

tendre. « Quoi ! me dis-je à moi-même, je pourrais
» m'opposer à la volonté des dieux, et m'imaginer
» pourvoir à mon salut, plus efficacement que ceux
» qui voient et connaissent tout. La prudence hu-
» maine embrasse à peine le présent, et quand elle
» ne s'égare point, ce n'est d'ordinaire que sur
» des objets de peu d'importance. De là vient que
» personne ne délibère sur ce qui doit arriver dans
» trente années, ni sur des événemens déjà passés.
» Ceux-ci nous occuperaient inutilement ; et d'un
» autre côté, l'avenir est impénétrable à L'esprit
» humain, qui ne peut en découvrir que les germes
» naissans et placés, en quelque sorte, sous la
» main. Mais la vue des immortels perce plus loin,
» ou plutôt elle embrasse toutes choses ; leur sagesse
» nous instruit de ce qui nous est plus avantageux,
» et nous le fait obtenir. Car, puisqu'ils sont les
» auteurs, et de ce qui existe maintenant, et de ce
» qui doit arriver un jour, il est de toute nécessité
» qu'ils voyent aussi le présent. »

D'après ces réflexions, le second avis me parut plus sage que le premier ; je le trouvais, en outre, plus juste. « De quel œil verrais-tu, me disais-je
» encore, un de tes esclaves te refuser son service,
» ou s'enfuir de ta présence, lorsque tu l'appelles ?
» Son tribut ne t'appartient-il pas, comme celui de
» ton cheval, de ta brebis, ou de ta genisse ? Et toi

» qui te prétends un homme, non de ces gens du
» commun et de la lie du peuple, mais du petit
» nombre des sages et des justes, tu oserais te sous-
» traire au service des dieux, et à leurs desseins sur
» ta personne? Qu'elle serait ta folie? Et mécon-
» naîtrais-tu à ce point les justes droits du ciel?
» Comment et sur quelle autre scène, prétendrais-
» tu développer ton courage! projet ridicule! quoi,
» pour éviter la mort, tu répugnerais à des sacrifices
» de complaisance! Ah! fais plutôt une juste abné-
» gation de toi-même; abandonne-toi tout entier à
» la volonté des dieux, et au soin qu'ils prendront
» de ton salut; ne fais rien qu'avec leur concours:
» telle était la maxime de Socrate. Le parti le plus
» sage fut toujours de ne rien posséder, ni prendre,
» sans leur aveu, mais de recevoir les biens qu'ils
» nous donnent. »

J'adoptai donc ce conseil, comme à la fois sûr, digne d'un homme sans ambition, et m'étant d'ailleurs inspiré par les dieux. Car, dans la perspective des piéges qui m'étaient tendus, rien surtout ne me paraissait plus absurde et plus téméraire que, pour éviter un mal possible, d'aller moi-même au devant d'un danger imminent, et qui compromettrait *mon honneur* *. J'obéis donc à cette heureuse impulsion.

---

* Il semble que Julien veuille faire entendre ici que

Qu'arriva-t-il? On me décora du nom et de la pourpre des césars. Mais, justes dieux! Quelle servitude m'imposa cette dignité! Que me valut-elle, si ce n'est de faire planer chaque jour, sur ma tête, les terreurs de la mort? La clôture des portes de mon appartement, les concierges, les mains des domestiques, tout était surveillé, pour qu'il ne me parvînt aucune lettre de mes amis. Les gens, nommés pour le service intérieur de ma maison, m'étaient tous étrangers. Je n'avais pu amener à la cour avec moi, que quatre de mes serviteurs, dont deux encore très-jeunes, et les autres un peu plus âgés. Un de ces derniers partageait seul ma croyance, et, aussi secrètement que possible, mes pratiques religieuses, envers les dieux. Je lui confiai la garde de mes livres, comme au plus fidèle des amis que j'eusse parmi les jeunes gens de mon âge. L'autre était un jeune médecin (7)* à qui on avait permis de m'accompagner dans mon voyage, parce qu'on ignorait les liaisons que j'avais avec lui. Tant d'alarmes, tant de justes soupçons, me décidèrent à repousser

---

sa retraite de la cour, malgré les sollicitations d'Eusébie, réveillerait toute la jalousie de Constance, et causerait plus tard, à Julien, une mort aussi honteuse que l'avait été celle de son frère Gallus.

* Oribase.

souvent la visite des personnes, qui m'étaient les plus dévouées; quelque plaisir que j'eusse goûté à les voir, je le sacrifiai volontiers à la crainte de les entraîner avec moi, dans une ruine commune.

Ces détails ne sont qu'accidentels à mon récit. Mais en voici d'autres qui touchent de plus près aux événemens actuels. Je reçus, au commencement de l'hiver, l'ordre de partir avec trois-cent-soixante soldats, pour les Gaules, où des troubles s'étaient manifestés, moins pour y commander les armées, que pour obéir aux généraux de ces provinces. Il leur était enjoint expressément, et par écrit, de me surveiller, plus que les ennemis, afin que je ne formasse aucune entreprise. Constance, qui avait fixé mon départ au solstice d'hiver, me fit alors accepter sa voiture, pour que je portasse autour de moi l'effigie de sa personne. Car il avait dit, et même écrit d'avance, qu'il allait envoyer aux Gaulois, non un souverain, mais quelqu'un chargé de porter l'effigie de sa personne impériale.

Après cette première année, où, comme vous l'apprites sans doute, l'expédition fut aussi heureuse que pouvait le permettre le peu de soins qu'on avait pris pour en assurer le succès, je rentrai dans mes quartiers d'hiver (8), quoique j'y demeurasse exposé à mille dangers. En effet, on m'avait défendu de lever des troupes, et un autre que moi était chargé

de cette mesure. Je me trouvai donc réclus, avec un très-petit nombre de soldats; encore me vis-je bientôt forcé de les envoyer aux villes voisines, qui réclamaient des secours: en sorte que je demeurai tout-à-fait isolé.

Sur ces entrefaites, Constance, ayant conçu quelques soupçons contre le général en chef de cette armée, le rappela; et lui ota le commandement, dont il le jugeait d'ailleurs incapable; quant à moi, je ne passais point dans son esprit, pour un chef habile et expérimenté, parce que j'avais montré de la douceur et de la modération. En effet je n'avais opposé aucune résistance aux projets une fois arrêtés, et je ne m'étais jamais écarté du plan qui m'avait été tracé, si ce n'est dans quelques circonstances, où il eut été dangereux, soit de négliger une mesure urgente, soit d'en suivre une tout-à-fait contraire au but; et quoiqu'à cet égard j'eusse plus d'une fois rendu quelques services aux chefs; j'avais cru devoir, pour leur honneur, les laisser ignorés; je bornais mes prétentions à paraître revêtu du manteau de pourpre, et à porter l'effigie du chef de l'empire; personne du moins ne pouvait me contester ce droit.

Plus tard, Constance croyant m'accorder peu, et n'imaginant pas que les affaires dans les Gaules fussent susceptibles de grands changemens, me confia la conduite de l'armée; le printems commençait,

et lorsque j'entrai en campagne les bleds étaient déjà grands. Une multitude de Germains campaient impunément autour des villes gauloises qu'ils avaient couvertes de ruines. Le nombre de celles démantelées par eux, pouvait monter à quarante-cinq, sans y comprendre les citadelles * et les petits forts. L'étendue du terrein qu'occupaient ces barbares, en-deçà du Rhin, égalait l'espace compris entre les sources de ce fleuve et les bords de l'océan. Ceux qui nous avoisinaient de plus près s'étaient cantonnés à trois cents stades du Rhin; encore avaient-ils laissé, entre eux et nous, un désert trois fois plus grand, par des dévastations telles, que les Celtes ne pouvaient y mener paître leurs troupeaux. D'autres villes, quoique plus éloignées de ces barbares, n'en étaient pas moins dépeuplées.

Ayant trouvé les Gaules dans ce triste état, je repris d'abord Cologne, sur le Rhin, ville dont l'ennemi s'était emparé depuis environ dix mois. J'emportai également, près de Strasbourg, une forteresse (9) située presqu'au pied des Vosges **. Ce ne fut point sans livrer de glorieux combats, dont la renommée parvint sans doute jusqu'à vous. Les dieux firent tomber en mon pouvoir le roi de

---

* Πυργοὶ, citadelles, tours, petites villes.

** Βαρσεγου.

nos ennemis; mais je n'enviai point à Constance les honneurs du triomphe qu'il s'en attribua. Cependant, quoiqu'on ne m'eut point permis de jouir de ces honneurs, j'avais le droit de mettre à mort mon prisonnier; ou rien ne m'empêchait de le traîner à ma suite dans toute la Gaule, de le montrer dans les villes, et de me jouer ainsi des malheurs de *Chnodomaire*. Peu tenté de rien faire de semblable, je préférai de l'envoyer à Constance, qui revenait alors du pays des Quades et des Sauromates. Ainsi, tandis que j'avais combattu, celui-ci, voyageant paisiblement, et bien accueilli par les peuples du Danube, recevait, à ma place, toute la gloire du triomphe.

Dans la seconde et la troisième année qui suivirent, la Gaule entière fut purgée de barbares; la plupart des villes furent rebâties : et un grand nombre de navires tirés de la Bretagne, mouillèrent dans les ports de mon gouvernement. J'appareillai donc avec une flotte de six cents voiles, dont j'en avais construit quatre cents, en moins de dix mois, et j'entrai, sans résistance, dans les eaux du Rhin, opération majeure, vu les incursions continuelles et le voisinage des barbares. Florent * croyait la chose tellement impossible, qu'il avait promis deux mille

* Préfet du prétoire et créature de Constance.

livres pesant en argent, pour obtenir d'eux le passage; et Constance lui-même, qu'il avait instruit de son marché, y donnait les mains, et m'écrivait d'y consentir, à moins que je ne jugeasse la condition trop déshonorante; hé! comment ne l'aurait-elle pas été, puisqu'elle paraissait telle aux yeux d'un prince habitué à condescendre aux caprices de ces barbares? Mais loin de leur rien accorder, je marchai contre eux; et les dieux s'étant déclarés pour moi, je soumis à mes armes la portion de territoire occupée par les Saliens *. J'expulsai les Chamaves, et la victoire mit à ma disposition de nombreux troupeaux de bœufs, avec une multitude de femmes et d'enfans. En un mot, j'inspirai à tous ces peuples une telle frayeur, et mon invasion leur parut si redoutable, qu'ils m'envoyèrent sur-le-champ des otages, et qu'ils assurèrent des subsistances à mes troupes.

Je veux vous épargner le long récit de mes quatre années d'exploits militaires dans ces contrées; en voici le résumé. N'étant que césar encore, j'ai traversé trois fois le Rhin, et j'ai ramené, d'au-delà de ce fleuve, vingt mille prisonniers, faits par les barbares. Un siége et deux batailles me valurent la prise de mille hommes de bonne milice et dans la

* J'ai parlé de ces peuples saliens dans ma vie de Julien.

fleur de leur âge. J'envoyai à Constance, quatre cohortes de fantassins * choisis, et trois autres de cavalerie d'élite, et deux superbes légions **; je réduisis, sous ma puissance, près de quarante villes, et en ce moment, grâces au ciel, je suis maître de toutes.

J'ose ici invoquer Jupiter, et tous les dieux tutélaires des villes, pour témoins de mon dévouement et de ma fidélité envers le prince; ils savent que j'eus pour lui, les mêmes égards que j'aurais voulu qu'un fils eût pour moi; et certes aucun césar, avant moi, n'avait poussé plus loin la déférence pour le chef de l'empire. Là dessus il n'avait trouvé jusqu'alors aucun reproche à me faire, et lorsque je le défiai d'articuler un seul grief, qui pût m'attirer sa haine, il m'opposa ridiculement l'arrestation de Lupicin et de trois autres individus. En effet, quand je les aurais sacrifiés à ma juste vengeance, puisqu'ils me tendaient ouvertement des embûches, ne devait-il point, pour l'amour de la paix, abandonner le ressentiment, qu'il aurait pu concevoir de leur punition : mais sans leur faire aucun mal, je me suis borné à les renfermer, comme des boute-feux et des fauteurs de troubles. Je pourvus même à leur entretien, sur la

* Αριθμους.
** Ταγματα.

caisse publique, et je laissai leur fortune intacte. Voyez cependant, si Constance ne m'avait pas dicté d'avance la sentence que je devais prononcer contre eux ? Que dis-je, celui qui m'a voué une haine implacable, par l'intérêt qu'il porte à des hommes qui ne lui sont de rien, n'a-t-il pas l'air de rire de la folie qui m'a fait traiter, avec tant de ménagemens, le meurtrier de mon père, de mes frères, de mes cousins et, pour tout dire en un mot, le bourreau de ma maison et de toute ma famille ? Rappelez-vous aussi quels témoignages de zèle je lui prodiguai, depuis que je fus parvenu à l'empire. Les lettres que je lui écrivis alors en font foi, et vous donnent la mesure de la conduite que je tins envers lui, antérieurement à cette époque *.

Dès le commencement en effet, je ne pouvais me dissimuler, qu'on m'imputerait l'ignominie et les suites désastreuses des erreurs qu'on pourrait commettre dans cette guerre, quoique les opérations majeures en dussent être confiées à d'autres qu'à moi. Je le priai donc, puisqu'il avait des desseins sur ma personne, et qu'il persistait à me nommer césar, de m'entou-

* Ici Julien remonte plus haut et se reporte évidemment aux scènes qui eurent lieu, à Milan, entre Constance et lui, lorsque la nomination du nouveau césar était déjà définitivement arrêtée.

rer d'hommes vertueux et capables de me seconder dans l'administration des affaires. Or, il débuta par me donner des hommes détestables en tout genre; mais influencé par l'un de ces *derniers*, l'homme le plus méchant de tous, et pourtant celui en qui il avait une confiance absolue, il leur adjoignit, d'assez mauvaise grâce, le bon et honnête Salluste, dont la vertu ne tarda pas à lui devenir suspecte.

Cependant cet homme seul ne pouvait me suffire, dans la situation où j'allais me trouver. Je m'apercevais d'ailleurs, que Salluste, de mœurs et de caractère tout différens de ceux de son maître, avait la plus grande confiance à celui dont il recevait les ordres, tandis que celui-ci en accordait peu à celui qui devait les exécuter. Un jour donc, en prenant la main de Constance et en touchant ses genoux : « aucun de ces hommes, lui dis-je, n'est ni ne fut » jamais dans mon intimité : ils ne me sont connus » que de réputation ; mais, par ton ordre, je consens » à en agir avec eux comme avec d'anciens amis. » Cependant il n'est pas juste que je me repose » sur eux de mon propre sort, ni que je risque de » me perdre avec eux. Qu'ai-je donc à te demander? que tu me traces par écrit, et les choses que » tu me défends, et celles que tu me commandes. » Dès-lors si j'obéis, tu n'auras qu'à t'applaudir; » dans le cas contraire, je subirai la peine due à

» ma résistance; je promets toutefois de ne pas te
» désobliger à ce point ».

Il importe peu d'ajouter, à ce tableau, celui des nouvelles entreprises que forma contre moi *Pentadius* (10). Je lui résistai de toute ma force, et par là je devins son ennemi. Bientôt il se fit adjoindre un autre collègue, puis un second et un troisième, et, à l'aide de deux insignes calomniateurs, je veux dire Paul et Gaudence, payés pour me desservir à la cour, il fit désigner Lucien, pour remplacer Salluste, avec qui j'étais lié. Peu de temps après, Florent se rangea au nombre de mes ennemis, parce que j'avais voulu mettre un frein à sa cupidité.

Tous se réunirent donc pour persuader à Constance de me retirer le commandement des armées; peut-être aussi la jalousie qu'il avait conçue de mes succès, l'avait-elle déjà décidé à ce parti. En conséquence il écrivit des lettres pleines d'invectives contre ma personne, et de menaces contre les Gaulois. En même tems il ordonna qu'on fît sortir de la Gaule presque toutes les troupes, et surtout celles qui étaient les plus aguerries. Il chargea Lupicin et Gințon d'exécuter cette mesure, à laquelle il me fit défendre de m'opposer.

Mais comment vous rendrais-je ici la manière dont les dieux ont conduit les événemens? Ils savent, que j'étais résolu à déposer la pourpre et les orne-

mens de la dignité royale, pour vivre en repos, sans me mêler des affaires publiques. J'attendais pour cela l'arrivée de Lupicin et de Florent; l'un était à Vienne, l'autre en Bretagne.

Pendant cet intervalle, des troubles sérieux éclatèrent parmi tous les habitans du pays, et même parmi les soldats. On adressa dans une ville voisine de ma résidence, un libelle anonyme, aux Pétulantes et aux Celtes (c'était le nom de deux légions). L'écrit contenait des satyres contre le prince, et des plaintes amères sur le perfide abandon, dans lequel on laissait les Gaulois; l'auteur s'y déchaînait aussi contre le mépris et les traitemens ignominieux auxquels j'avais été en butte.

Inquiets sur les suites de ces manœuvres, les affidés de Constance me pressèrent vivement de congédier ces troupes, avant que de pareils écrits circulassent dans les autres rangs *. Je n'avais auprès de moi aucun de ceux qui auraient pu m'assister. D'un autre côté, j'étais obsédé par Nebridius, Pentade, et surtout par Décence, que l'empereur avait chargé particulièrement de la dislocation de l'armée : et lorsque je leur représentai qu'il me convenait d'attendre Lupicin et Florence, tous s'opposaient à mon avis, et prétendaient, qu'en le suivant, je transformerais, en preuve évidente, le soupçon qui planait déjà sur

* Αριθμους.

ma tête. Les deux commissaires étant absens, ajoutaient-ils, l'exécution de l'ordre sera ton ouvrage; s'ils reviennent, Constance leur en attribuera le mérite, et il te mettra seul en jugement.

Enfin, ils me persuadèrent, ou plutôt ils me forcèrent de lui écrire; car celui-là seul est véritablement persuadé, à qui l'on permet de ne le pas être; mais ceux qui peuvent forcer n'ont besoin d'aucun moyen de persuasion. Aussi ne dira-t-on pas d'un homme à qui l'on fait violence, qu'il est persuadé, mais qu'il est contraint. Certes, il s'agissait de savoir par quelle route ils prétendaient me conduire, puisqu'il s'en présentait deux. J'en préférais une de mon choix; mais ils me forcèrent à suivre l'autre, dans la crainte, disaient-ils, que si j'adoptais un parti différent, les soldats n'en prissent occasion d'exciter des troubles, et qu'une fois soulevés, ils ne se portassent à toute sorte d'excès.

Cette crainte de leur part n'était pas dénuée de fondement. Les légions arrivent; je marche au-devant d'elles, comme on l'avait exigé de moi, et je leur signifie l'ordre du départ. Elles demeurèrent un jour entier sans que je susse ce que les soldats avaient arrêté entre eux. Oui, j'atteste Jupiter, le soleil, Mars, Minerve et tous les dieux, que, jusques dans la soirée de ce jour, je n'avais soupçonné aucun mouvement parmi les troupes. Je n'en fus

instruit que vers le coucher du soleil. Tout-à-coup les soldats environnent mon palais, et font retentir l'air de leurs cris confus. Je méditais encore ce que j'avais à faire, et je ne pouvais me fixer à rien; je prenais enfin quelque repos dans une chambre voisine de celle de mon épouse, qui vivait alors; de là, par une embrasure, qui me laissait voir le ciel, j'adressai mes vœux à Jupiter; et pendant que les clameurs augmentaient, que tout était en désordre dans le palais, je demandais au dieu un signe de sa volonté; il me l'accorda sur-le-champ, me commanda d'y obéir et de ne pas m'opposer aux vœux des soldats. Malgré ces indices, je cédai difficilement; je résistai d'abord de toute ma force, et je refusai à-la-fois le salut et la couronne impériale; mais je ne pouvais seul lutter contre la multitude; et d'un autre côté, les dieux, qui avaient leurs dessiens sur moi, excitèrent le courage des soldats, et fléchirent mon esprit. Enfin, vers la troisième heure, je me décidai à me décorer du collier, qui me fut offert par l'un des soldats, et je fis mon entrée dans le palais, en soupirant il est vrai du plus profond de mon cœur; les dieux en furent témoins. Je ne manquais pas de confiance au présage que le dieu m'avait manifesté; mais je regrettais et je rougissais, en quelque sorte, de n'avoir pas poussé, jusqu'à la dernière extrémité, mon dé-

vouement à Constance. Ses affidés, profitant d'un moment de consternation, qu'ils avaient à dessein répandue dans le palais, ourdissent contre moi de nouvelles trames, et, pour parvenir à leur but, ils répandent de l'argent parmi les troupes, dans l'espoir, ou de les séparer de mes intérêts, ou de les amener à se déclarer contre moi. Le premier avis de ces odieuses intrigues me fut transmis par un officier à la suite de mon épouse; celui-ci vit bien que j'en faisais peu d'état; mais bientôt, se sentant hors de lui-même, et comme éclairé par une soudaine inspiration, il se mit à crier au milieu de la place publique : « braves guerriers, et » vous étrangers et citoyens, gardez-vous de tra- » hir votre empereur »!

A sa voix, une ardeur nouvelle électrisa les soldats; tous se précipitent en armes dans le palais, où, m'ayant trouvé sain et sauf, ils se livrent à tous les transports de joie qu'éprouveraient des hommes à l'aspect inopiné de leurs amis. Ils se pressent autour de moi, me serrent dans leurs bras, et m'enlèvent sur leurs épaules. Cet imposant spectacle offrait le caractère du plus vif enthousiasme.

La foule, qui m'environnait, demandait impérieusement le supplice de tous les affidés de Constance. Les dieux immortels savent quels dangers je bravai, quels efforts je fis pour leur sauver la vie.

Mais écoutez en outre comment je me conduisis envers le prince. Jamais, dans les lettres que je lui ai adressées jusqu'à ce jour, je n'ai pris le titre, que les dieux m'avaient décerné; je les ai signées seulement du nom de césar. J'avais fait promettre à mes soldats, sous la religion du serment, de ne tenter aucune entreprise, dans le cas où il consentirait à nous laisser habiter paisiblement la Gaule, et à ratifier tout ce qui venait de se passer. Toutes les légions que j'avais sous mes ordres, expédièrent une supplique commune, pour demander le rétablissement de la concorde entre lui et moi. Insensible à ces procédés, il ameuta contre nous les barbares; il me signala comme leur ennemi; il les salaria pour ravager le pays des Gaulois. Il écrivit même à ceux d'entre eux, qui avoisinaient l'Italie, de traiter hostilement les milices qui sortiraient de la Gaule. En même tems il approvisionnait les villes frontières de cette province de *trois millions* de mesures * de froment (10 *bis*), qu'il avait fait préparer à Briançon. Il en mettait une égale quantité en réserve, dans les Alpes cottiennes, pour l'expédition qu'il dirigeait contre moi. Ce ne sont point des discours, mais des faits, que je cite; car j'ai saisi les lettres que les barbares avaient re-

* Μεδίμνων, médimnes.

çues de lui. Les provisions, dont je viens de parler, sont également tombées en mon pouvoir, ainsi que les lettres de Taurus *.

Ce n'est pas tout : en ce moment même il m'écrit, comme si je n'étais encore que césar; il m'annonce qu'il n'entrera dans aucune espèce d'accommodement avec moi. Seulement il député auprès de moi un certain évêque des Gaules (11), nommé Épictète, pour me garantir la sûreté de ma personne; c'est le ton qu'il affecte dans toutes ses lettres, où il promet de me laisser la vie, sans s'expliquer pourtant ni sur mon honneur, ni sur ma dignité. Quoiqu'à dire vrai, je fasse si peu de cas de ses sermens, que selon le proverbe, il faudrait les tenir pour gravés sur la cendre, cependant je suis résolu à défendre mon honneur, non-seulement parce qu'il est légitime et mérité, mais parce qu'il devient nécessaire au salut de mes amis. Je remets à d'autres tems, à dévoiler le système de diffamation, dont on prétend me rendre victime.

Tels sont les motifs qui m'ont décidé, et qui me paraissent en effet de toute justice. J'avais fait d'abord hommage de ma soumission aux dieux, qui voyent et entendent toutes choses. Je leur offris des

* Ce même Taurus fut condamné à l'exil par le tribunal de Chalcédoine (Voy. ma Vie de Julien, p. 84.)

sacrifices pour assurer le succès de ma cause, et dès le jour même, où je dus haranguer mes soldats avant leur départ, pour la présente expédition, je leur fis sentir qu'il s'agissait moins de ma propre vie, que du salut de l'état, de la liberté du genre humain, et surtout de l'existence des Gaulois, que Constance avait deux fois livrés à leurs ennemis. Comment celui qui n'épargna pas les cendres de ses pères, aurait-il respecté celles des étrangers? (12)

Alors donc je me suis vu dans la nécessité de m'assurer des nations les plus guerrières, et de lever des sommes considérables d'or et d'argent, en attendant qu'il lui plaise de nous traiter amicalement, et d'adhérer à l'état actuel des choses. Mais s'il continue à me faire la guerre, et à ne rien relâcher de ses anciennes prétentions, je suis prêt à agir contre lui, par tous les moyens que les dieux voudront mettre à ma disposition.

Autrement, je me croirais plus déshonoré d'être vaincu par défaut de courage et d'intelligence, que par la force de ses armes; car, s'il doit son triomphe à la multitude des soldats, ce ne sera point son ouvrage, mais celui de ses armées. En ce moment même, si l'amour de la vie, ou la crainte du danger m'eût retenu dans les Gaules, il lui aurait été facile de me fermer toute issue, en entourant mes flancs d'une nuée de barbares, et en m'opposant en tête la

masse de ses troupes. J'étais dès-lors réduit aux dernières extrémités, et à subir un genre d'affront qui, aux yeux de l'homme sage, est le pire de tous les maux.

Telles sont, ô Athéniens, les réflexions que j'ai communiquées à mes frères d'armes, ainsi qu'aux principales villes de la Grèce. Maintenant je supplie les dieux, maîtres de l'univers, de me continuer jusqu'à la fin, l'assistance qu'ils m'ont promise. Puissent-ils en même tems faire jouir les Athéniens de tous les les bienfaits qu'il sera en mon pouvoir de leur accorder! Puissent-ils leur donner des empereurs jaloux de la prospérité de leur république, et capables de la rendre florissante!

FIN DE LA LETTRE DE L'EMPEREUR JULIEN, AU SÉNAT ET AU PEUPLE D'ATHÈNES.

NOTES

DE LA LETTRE AUX ATHÉNIENS.

(1) *Habile.* Julien parle ici indirectement de lui-même, c'est-à-dire, de son expédition dans les Gaules.

(2) *Issus d'un même père.* Il désigne Constance Chlore, père du grand Constantin et de Jules Constance. C'est par erreur, sans doute, qu'on lit, dans le texte grec et dans la traduction latine, *une même origine que Constance*; il faut lire *Constantin.*

(3) *Mes six cousins.* Voyez la note 7ᵉ. du premier discours de Julien, adressé à l'empereur Constance. Voy. aussi les pages 8, 17 et 35 de notre vie de Julien.

Outre ces *six cousins*, Julien nomme encore plus bas *l'aîné de ses frères.* Voilà le seul monument historique, par lequel nous apprenons que Julien eut un autre frère que Gallus, et qui fut certainement l'aîné des trois, comme le texte le porte formellement. Mais ce qui doit le plus frapper dans ce passage, c'est le repentir de Constance, s'entretenant avec ses courtisans, repentir qui devient la démonstration complète, et même

l'aveu des massacres que la postérité lui a imputés. (Voy. notre vie de Julien.)

(4) *Une terre de la Cappadou.* C'était, dit Ammien (lib. 15), une forteresse, nommée *Marcelle.* Julien parle encore ailleurs de ce lieu.

(5) *Eunuque.* C'est l'eunuque Eusèbe, que Julien dépeint comme son plus mortel ennemi. — Gallus avait épousé Constantia, fille de Constantin-le-Grand, et sœur de Constance. Cette Constantia, ainsi que le porte expressément le texte, fut mère d'une fille, nièce de Constance. Or, ce dernier, devenu empereur, avait épousé, avant Eusébie, une sœur de Gallus. Ces deux derniers faits, dit le P. Petau, ne sont attestés par aucun autre auteur que Julien.

(6) *Marin, Africanus, Félix, Dynamius, etc.* Le père Petau observe ici, que tous ces personnages sont mentionnés dans Ammien; mais qu'à l'exception de Dynamius, on ignore si ce sont les mêmes que veut désigner ici Julien, et dont il annonce la disgrâce, ou le supplice mérité.

(7) *Oribase.* Le même auquel Julien écrit une lettre très-intéressante. (V. cette lettre, la dix-septième de la collection.)

(8) *Mes quartiers d'hiver.* Ce fut à Vienne qu'il dut passer l'hiver de l'an 356, pendant lequel tems Ammien assure cependant, que le césar fit plusieurs opérations importantes. (Voyez Ammien, l. XVI; voyez aussi ma vie de Julien.)

(9) *D'une forteresse, située presqu'au pied des Vosges.* Ammien la nomme *Tres-Tabernas* ou *Tabernas*; les Allemands l'appellent encore *Rhein-Tabern.* Selon Cellarius et les autres géographes, ce serait Saverne, en Alsace, qui aurait été le lieu le plus voisin du théâtre des combats victorieux, livrés par le jeune césar. Le roi que Julien dit être tombé en son pouvoir, est Chodonomaire, ou Chnodomaire, qu'il nomme plus bas.

(10) *Pentadius.* Il faut qu'il y ait eu deux individus de ce nom, celui que Julien désigne ici, et cet autre qu'Ammien (lib. XX) dit avoir été député, par Julien élevé à l'empire, vers Constance.

Paul et Gaudence, tous deux secrétaires et délateurs, aux gages de Constance, furent, dans la suite, mis à mort par Julien, ainsi qu'un certain Apodémius, dont parle Ammien (l. XIX et XXII), et qui avait dépouillé de la pourpre le césar Gallus. Paul est qualifié, par Ammien Marcellin, l. XIV, c. 5, de Paulus Notarius. Il était, dit-il, Espagnol de naissance. Les atrocités qu'il commit au nom de Constance, l'avaient fait surnommer *Paul la Chaîne*, Paulus Cœtena.

(10 *bis.*) *Mesures.* Le texte grec porte littéralement; τριακοσίας μυριάδας μεδίμνων πυρῶ. Trois cents myriades de médimnes de froment, c'est-à-dire, trois cents fois dix mille *médimnes.* La mesure dite *médimne*, contenait six boisseaux; ce qui revient à trois millions de *médimnes*, quantité plus que suffisante pour nourrir un million d'hommes. Le P. Petau traduit : *Tricies millies centena medimnorum millia*, en français, trente mille fois cent mille, c'est-à-dire, trois millions. Cette quantité d'approvisionnemens est inexplicable, quand on se

figure que l'armée de Constance, revenant de Perse, après avoir essuyé des revers, ne pouvait monter au-delà de cent mille hommes, et en supposant que cet empereur eût compté pouvoir rejoindre, sous ses drapeaux, toute l'armée de Julien et un grand nombre de recrues, le total des soldats n'aurait guère passé deux cents ou deux cent cinquante mille hommes, nombre au-dessous de toute proportion, avec une si grande quantité de vivres. Mais, en ma qualité de traducteur, j'ai dû transmettre fidèlement le texte, et laisser aux critiques le soin d'examiner de plus près les faits difficultueux qu'il présente, sous les rapports de la probabilité.

(11) *Un évêque des Gaules nommé Epictète.* Le texte porte γαλλίων, *des Gaules*. Il y eut, à cette époque, un évêque arien, nommé Epictète, qui, par l'autorité de Constance, ou pour lui plaire, exerça d'horribles vexations contre les catholiques. Saint-Athanase s'en plaint dans sa lettre aux solitaires : mais le P. Petau observe que cet Epictète était évêque, non des Gaules, mais de *Centon-Celles*, *Centum-Cellaruna*, en Toscane. Par conséquent, le texte est ici altéré. Julien avait probablement écrit κεντουμκελλων ou ἑκατόνκελλῶν.

(12) *Etrangers.* Cette phrase est ainsi conçue dans l'original: ὕτα τῶν προγονικῶν φεισάμενος τάφων, ὃς τοὺς ἀλλοτρίους πάνυ θεραπεύων, ᾠήθην. « N'ayant pas ménagé les tombeaux de ses ancêtres ; lui, qui honorait ceux des étrangers, j'ai pensé, etc. » Mots qui n'offrent aucun sens plausible. La version du P. Petau n'est pas plus claire. *Neque majorum sepulcris pepercit, cum aliena enixè colat*

ac veneretur : iis de causis statui, *etc*. Le texte et la ponctuation sont évidemment altérés. Je soupçonne, 1°. qu'après la ligne, *des Gaulois que Constance avait deux fois livrés à leurs ennemis*, il ne faut placer aucun point de repos, mais lire de suite : *lui* (Constance) *qui n'avait pas épargné les tombeaux de ses ancêtres* ; 2°. qu'après cette seconde phrase, il faut supposer un point ; et qu'au lieu de ὅς γες, et on doit lire, ἐγω δέ γες ἀλλοτρίυς πάνυ ἐσμακίνων ᾠήθην. Le sens de la phrase entière serait alors conçu de la manière qui suit : « Des » Gaulois que Constance avait deux fois livrés à leurs » ennemis, lui, qui n'avait pas même épargné les tom- » beaux de ses ancêtres. Mais moi, qui respecte jus- » qu'aux tombeaux des étrangers, j'ai pensé devoir » m'assurer de l'appui des nations les plus guer- » rières, etc. »

Tout cadre dans cette traduction, où Julien reproche à Constance d'avoir outragé les mânes de ses aïeux, en massacrant leur lignée, et promet, au contraire, de conserver les droits et les propriétés des Gaulois, que le même Constance avait deux fois compromis.

Si, cependant, mes lecteurs sont d'avis de ne rien changer au texte grec, ils pourront se contenter de ma traduction, où je le conserve, mais en prenant ironiquement, comme je l'ai fait, l'expression de Julien, portant que *Constance respectait les tombeaux et les foyers des nations étrangères*. Autrement, rien ne justifierait le sens d'une pareille expression ; et c'est pourquoi, je me suis servi de la forme interrogative.

FRAGMENT DE LA LETTRE,

EN FORME DE DISCOURS;

DE L'EMPEREUR JULIEN

A UN PONTIFE PAYEN.

ARGUMENT.

Ce fragment d'un discours, ou si l'on veut, d'une très-longue lettre, écrite par l'empereur Julien à un grand-prêtre ou pontife payen, dont le nom est ignoré, est du genre de celle qu'il écrivit à Arsace, et qui figure dans la 49e. lettre de la collection : elle ressemble plus encore à la 62e., qui est sans adresse; ou plutôt celle que nous traduisons ici paraît en être le supplément, si ce n'en est pas le principal canevas.

Les lacunes qui précèdent et qui suivent ce qu'on va lire, viennent ou de l'injure des tems, qui nous a fait perdre aussi la plupart des vers de l'auteur, ses commentaires de la guerre des Gaules, son discours sur les Saturnales, et beaucoup de harangues prononcées par

lui au sénat et à l'armée, ou probablement encore de la répugnance qu'auront eu des copistes chrétiens, à transcrire des épithètes et des satires injurieuses à la religion qu'ils professaient.

Cette lettre renferme des exhortations, des avis, des conseils et des réglemens relatifs aux devoirs à remplir par les ministres du paganisme, dont Julien était, par sa qualité d'empereur, le souverain pontife. On ne peut guère douter qu'elle n'ait été écrite par cet empereur, pendant son séjour dans la ville d'Antioche et avant son départ pour l'expédition de Perse, puisqu'il y parle du peu de succès de sa tentative pour la reconstruction du temple des juifs à Jérusalem.

FRAGMENT DE LA LETTRE,

EN FORME DE DISCOURS,

DE L'EMPEREUR JULIEN,

A UN PONTIFE PAYEN.

. . . .

C'est ainsi qu'on punit, sur-le-champ, des sujets rebelles à l'empereur, tandis que ces athées, qui ne veulent point approcher du temple des dieux, sont seulement abandonnés à l'influence des mauvais génies, qui les portent à de tels excès de délire, que les uns cherchent la mort, croyant voler au ciel, dès qu'ils auront brisé les liens qui les attachent à la vie; les autres, agités du démon de la misanthropie, quittent les villes, pour s'enfuir dans les déserts; comme si l'homme n'était pas, de sa nature, un être social destiné à vivre avec ses semblables. D'autres enfin s'enchaînent le col, et chargent de fers tous leurs membres, tant ils sont tourmentés du malin esprit,

sous la puissance duquel ils se sont placés, en refusant la protection des dieux immortels et conservateurs. Sans m'appesantir davantage là-dessus, je reviens au sujet que j'avais à traiter.

Je dis donc, que s'il est du devoir des gouverneurs de nos villes, de veiller à l'exécution des lois de l'état, il vous appartient, à plus forte raison, de faire respecter les lois sacrées des dieux; et comme la vie sacerdotale a quelque chose de plus sublime que la vie politique, je m'attacherai principalement à la première. Les préceptes que j'en veux tracer ne peuvent manquer d'être goûtés par les sages; je voudrais qu'ils le fussent du monde entier; je me flatte qu'ils plairont du moins aux gens probes et vertueux, qui se reconnaîtront eux-mêmes dans les portraits que je vais mettre sous leurs yeux.

Je mets au premier rang des actes de vertu, l'exercice de la philantropie; et parmi les grands avantages qu'elle nous procure, je distingue la bienveillance des dieux. Car de même que des serviteurs qui partagent les sollicitudes, les soins et les affections de leurs maîtres, en sont beaucoup plus aimés que les autres; aussi devons-nous croire que la divinité, qui chérit l'espèce humaine, aime de préference les hommes charitables. Or, la bienfaisance peut s'exercer de plusieurs manières; c'en est une, par exemple, de punir les coupables avec réserve, et pour les

rendre meilleurs, ainsi qu'en usent les instituteurs envers leurs élèves. C'en est une autre de soulager les hommes dans leurs besoins, comme les dieux nous soulagent dans les nôtres.

Voyez, en effet, s'ils ne nous prodiguent pas les biens de la terre, avec plus de profusion, qu'à tous les autres êtres animés ! Nous naissons sans vêtement; ils nous couvrent de la laine des troupeaux : ils mettent en notre pouvoir les produits de la terre et des arbres. Ils ne se bornent pas même à ces objets de première nécessité, du nombre desquels sont les vêtemens grossiers de peaux de bêtes, dont *parle Moïse* (1); admirez en outre l'abondance des dons que nous a faits l'industrieuse Minerve. Où sont les autres êtres vivans, qui connaissent le vin et l'huile, à moins qu'il ne nous plaise de leur faire goûter ces mêmes substances, que parfois nous refusons à des hommes ? Quel habitant des eaux se nourrit de froment ? Quel animal terrestre vit des productions de la mer ? Que dirai-je enfin de l'or, de l'airain et du fer, dont les dieux nous ont enrichis, non pour nous faire mépriser les pauvres; car il en est parmi eux de mœurs irréprochables, et qui, nés sans fortune, sont restés dans l'indigence, parce qu'ils avaient trop de grandeur d'âme pour convoiter les richesses ? Faut-il, avec le vulgaire, accuser pour cela le ciel de partialité ? Non, ce ne sont pas les dieux qu'il faut

accuser, c'est nous-mêmes, c'est l'insatiable cupidité des riches, qui fait calomnier les dieux, en donnant aux hommes une fausse idée de la justice divine.

Voudrions-nous, en effet, qu'un dieu fît pleuvoir l'or (2) sur les pauvres, comme il le fit jadis sur les habitans de Rhodes; mais alors nous emploierions les gens de notre maison à tendre des vases sur tous les points; et nous écarterions tout le monde, pour recueillir seuls les dons que les dieux auraient destinés à l'usage commun. Au reste, il nous paraîtrait bien étrange de demander une faveur, qui n'est point dans la nature des choses, et qui même serait à peu près inutile, tandis que nous négligeons de faire ce qui est à notre portée.

Car enfin qui s'est jamais apauvri, en donnant à son prochain? pour moi, je confesse, qu'ayant souvent fait l'aumône aux indigens, j'en ai toujours été récompensé avec usure, et de manière à ne m'être jamais repenti de ma libéralité; quoiqu'à dire vrai, je sois un assez mauvais économe. Je ne parle pas du tems présent; les largesses d'un particulier ne peuvent entrer en comparaison avec la munificence impériale. Mais je me suis bien trouvé moi-même des secours que je donnais, n'étant encore que dans ma condition privée, puisque je recouvrai en son entier, des mains des ravisseurs, l'héritage de mon aïeule, après que

j'eus soulagé les pauvres, du peu qu'on m'en avait laissé (3).

Je conclus donc qu'il faut faire l'aumône à tous, mais plus amplement aux hommes probes : qu'il faut aussi pourvoir aux besoins les plus urgens de ceux qui sont dénués de toutes ressources. Je dis en outre (quelque paradoxale qu'une telle maxime puisse paraître), qu'une loi sacrée veut qu'on accorde, même à des ennemis, la nourriture et le vêtement; car c'est à l'homme que nous donnons, et non à ses mœurs. C'est pourquoi, je pense, que notre sollicitude doit s'étendre également sur les malfaiteurs renfermés dans les cachots : en cela, l'humanité n'interrompt point le cours de la justice. Seulement parce que dans le nombre des détenus, plusieurs seront justement condamnés, et d'autres légalement absous, il y aurait, ce semble, autant d'inhumanité à refuser aux coupables eux-mêmes, des secours que peuvent partager les innocens, qu'il y en aurait à tourmenter des innocens, pour atteindre les coupables.

Quand je considère la conduite opposée à ces préceptes, j'y trouve une injustice évidente. Comment invoquerons-nous Jupiter hospitalier, nous qui sommes plus inhospitaliers que des Scythes? Quel homme dans le dessein de sacrifier à Jupiter hospitalier, osera se présenter au temple, lorsque

sa conscience lui reproche d'avoir foulé aux pieds, cet avertissement divin :

« Les étrangers (4) comme les indigens,
» Tous sont issus de Jupiter ;
» Si vos offrandes sont bornées
» Du moins qu'elles soient amicales. »

Comment donc quelqu'un se flatterait-il d'honorer Jupiter *secourable* * (4 bis), tandis qu'il voit son prochain dans la détresse, sans daigner l'assister d'une seule dragme?

Plus je m'occupe de cette pensée, et plus je demeure stupéfait, de ce que ces épithètes données aux dieux, et aussi anciennes que le monde, ne nous ayent pas servi de leçons écrites, et d'images propres à faire ressortir le contraste de notre peu de philantropie. En effet, nous qualifions nos dieux d'homogniens, nous invoquons Jupiter sous le nom *d'Homognios* (5), et cependant nous traitons nos frères comme s'ils nous étaient absolument étrangers. Je dis nos frères : car tout homme est, bon gré malgré, le proche parent d'un autre homme. Soit que nous soyons tous sortis d'un seul père et d'une seule mère, comme quelques-uns l'ont avancé; soit plutôt que les immortels ayent créé en même tems que le monde, non un seul père et une seule mère,

* ἐπαίριον.

mais plusieurs pères et plusieurs mères à la fois. Car s'ils ont pu produire un homme et une femme, rien n'empêchait que, par la même puissance, il n'en créassent plusieurs en même tems et en différens lieux, ce qui expliquerait plus naturellement l'origine de la diversité frappante des mœurs et des lois, et ce qui est aussi plus grand, plus honorable, plus digne des dieux, et plus conforme à la tradition ancienne, que nous avons reçue des saints ministres de notre culte.

Elle nous apprend qu'au moment où Jupiter organisa toutes choses, il répandit sur la terre quelques gouttes de son sang sacré, d'où pullula le genre humain : il suit delà, que nous tenons tous aux mêmes liens de consanguinité primitive. Car en supposant qu'il n'eut existé dans le principe, qu'un individu de chacun des deux sexes, notre population entière ne serait pas moins sortie de ces deux premiers hommes que formèrent les dieux. Ainsi les témoignages divins s'accordent avec les faits et le raisonnement, pour nous démontrer que nous tirons des immortels notre commune origine.

Je prouverai plus directement ailleurs, par les faits, qu'il exista dès le principe, plusieurs hommes à la fois. Je me contente d'observer maintenant, que si la race entière eût commencé par un seul individu de chaque sexe, jamais les lois n'auraient offert cette bigarrure, ce qu'on remarque sur tous les coins du

globe, et jamais un seul individu n'aurait pu en peupler toutes les parties, quand bien même les femmes auraient eu la fécondité naturelle à l'espèce du porc. Je pense donc, que, par le concours et l'assentiment de tous les habitans du ciel, un grand nombre d'hommes dûrent naître à la fois sur toute la terre, et de la même manière qu'on suppose qu'un seul individu aurait été formé, c'est-à-dire, par la puissance des dieux préposés à la génération, lesquels multiplièrent les individus, en les animant de l'esprit de vie qu'il avaient puisé de toute éternité, dans le sein du *grand moteur* * de l'univers.

Je reprends ce que j'ai déjà dit sur la bienfaisance, et j'ajouterai encore une réflexion, que beaucoup d'autres ont fait valoir avant moi : c'est qu'entre tous les animaux, l'homme est, de sa nature, éminemment communicatif. Or, par quel contraste le serions-nous si peu, envers notre prochain, nous qui faisons aux autres un devoir de l'être? C'est par de semblables exercices, que chacun de nous, s'efforçant d'acquérir l'habitude du respect envers les dieux, de la bonté envers les hommes, de la continence envers le corps, remplira tous les devoirs de la piété.

D'après ce plan, il importe aussi, que l'attention

---

* δημιουργος.

de notre esprit se porte souvent vers la divinité, et que notre vénération, pour les temples et les images des dieux, nous fassent toujours regarder ceux-ci, comme présens à toutes nos actions. Car, ces images, ces autels, cet entretien du feu sacré, et tant d'autres symboles, nos pères nous les ont donnés, non comme des dieux, mais comme autant de signes de la présence des dieux, afin que nous les adorions à la vue de ces signes. En effet, la divinité étant incorporelle, nous ne pourrions, nous qui avons un corps, exercer les actes de notre culte envers elle, qu'à l'aide des signes analogues à notre nature. Nos pères nous montrèrent donc un premier genre de simulacres (6). Pour le deuxième, nous avions les divinités du second ordre, engendrées par le premier des dieux, et qui se meuvent circulairement autour du ciel. Mais celles-ci étant *inaccessibles* (7), il nous fallut un troisième genre de simulacres, par lesquels les actes de notre culte pussent nous rendre les dieux propices. De même donc que les sujets, en honorant les images de leurs princes, qui cependant peuvent se passer de cet honneur, s'attirent leur bienveillance, ainsi les hommes, en révérant les images des dieux, qui toutefois n'ont besoin de rien, méritent que ceux-ci les protègent et les assistent. Au moins le zèle qu'on montre à faire tout ce qui est en son pouvoir, est la preuve d'un pieux dévouement, et

quiconque la fournit, est disposé à de plus grands sacrifices. Mais lorsque quelqu'un, négligeant les choses les plus faciles, témoigne le desir de tenter l'impossible, on doit croire qu'il méprise les unes, et qu'il n'a nulle envie d'essayer l'autre.

Quoique dieu n'ait aucun besoin à satisfaire, ce n'est pas une raison, pour qu'on se dispense de lui rien offrir. Certes, il n'a pas plus de besoin de nos louanges. Sommes-nous pour cela en droit de nous en abstenir? nullement. Pourquoi donc oserions-nous lui refuser l'hommage d'un culte, que les lois ont établi, je ne dirai pas depuis trois ans, ni même, depuis trois mille ans, mais depuis un nombre infini de siècles, parmi toutes les nations de la terre?

Mais, nous diras-tu, homme impie, toi dont l'âme sert de réfuge à la multitude des mauvais génies, il ne fallait pas figurer, par des images corporelles, des êtres que vous croyez invisibles et dépourvus de formes matérielles? Comme si nous prétendions que des idoles, fabriquées de la main des hommes, fussent autre chose que du bois ou du marbre! O mortel, plus dépourvu de sens que les pierres les plus brutes! imagines-tu donc pouvoir conduire les autres, comme par le nez, aussi facilement que tu es toi-même entraîné par la malice des démons: et nous faire accroire que nous prenons pour des

dieux, les œuvres de l'art ? La vérité est toutefois, que les idoles ne sont, à nos yeux, ni de véritables divinités, ni de simples pierres, ou des bois travaillés.

Aussi ne disons nous jamais, des statues de nos princes, ni qu'elles ne soient rien de plus que du bois, de la pierre, ou du bronze; ni qu'elles soient les princes en personne, mais bien leurs images. Or, tout sujet, qui aime son prince, voit avec plaisir son effigie; de même que le père qui aime son fils, et le fils qui chérit son père, se complaisent tous deux, l'un dans le portrait de l'autre. C'est ainsi que quiconque aime les dieux, contemple avec joie, leurs statues et leurs images et que, saisi d'un religieux respect, il s'accoutume à les considérer, comme témoins de toutes ses actions.

Au reste, il y aurait de la folie, à se persuader que ces idoles fussent impérissables, du moment où on les a destinées à représenter la divinité. Il faudrait pour cela. qu'elles n'eussent pas été formées de la main des hommes. Autrement, l'ouvrage du plus sage et du meilleur des mortels, peut être anéanti par l'ignorance et par la méchanceté de quelqu'individu. Il n'en est pas ainsi des divinités, préposées aux révolutions des corps célestes; leurs images, tracées de la main des dieux (du premier

ordre), et portant l'empreinte de leur nature invisible, sont immortelles comme eux.

Notre croyance envers les dieux suprêmes ne doit pas être ébranlée, quand nous apprendrions, que nous verrions même, que quelques impies osent profaner leurs images ou leurs temples. De semblables monstres n'immolèrent-ils pas autrefois des hommes vertueux, tels que Socrate, Dion, et le généreux *Empédotime* (8)? Remarquez toutefois que les immortels, sachant bien, que ces héros n'avaient reçu qu'un corps corruptible, permirent, il est vrai, qu'ils payassent le dernier tribut à la nature, mais ce ne fut pas sans venger dans la suite la mort de ces victimes, avec autant d'éclat qu'ils ont puni de nos jours, tant d'hommes sacrilèges.

Que personne donc ne se flatte de nous en imposer, ou de troubler notre foi, en la divine providence. Car les prophètes des juifs, qui cherchent à nous inspirer de la méfiance et des craintes, nous expliqueront-ils comment leur temple trois fois *renversé* (9), n'a jamais été rebâti jusqu'ici? Je ne prétends pas leur en faire un reproche, moi surtout, qui me suis récemment occupé de rétablir, en l'honneur de la divinité qu'on y adore, ce temple ruiné depuis si long-tems : mais je cite cet exemple, pour prouver, que rien d'humain n'est à l'abri de la corruption et que les rêves de tels prophètes ressemblent

trop aux contes débités par des vieilles. Le dieu des juifs peut être grand, quoique ses prophètes soient mal-habiles et peu expérimentés, ce qui provient, ce semble, de leur défaut d'instruction. Assurément leurs yeux ont été mal dessillés, et jamais l'étude n'a dissipé, chez eux, les ténèbres de l'ignorance : je les compare à ces hommes qui, appercevant mal, à travers le brouillard, un corps lumineux, ne le prennent point, pour une lumière ordinaire, et qui, avant d'avoir observé les objets sous ce faux jour, s'écrient soudain : « Tremblez, frémissez ; voici le » feu ; voici la flamme ; voici la mort ; voici le glaive » et le javelot », voulant exprimer, par cet étalage de mots, la destructive puissance du feu. Mais il convient de remettre, à un autre temps, le soin de montrer combien ces prétendus interprètes des mystères de la divinité, sont loin de rivaliser avec nos poëtes.

J'ajoute encore que nos hommages doivent s'adresser, non-seulement à l'effigie des dieux, mais aux temples, aux autels et aux enceintes sacrées. La raison veut en outre, qu'on honore les prêtres, comme ministres et serviteurs des dieux, comme destinés à nous représenter, auprès d'eux, et à attirer sur nous leurs bienfaits ; car ils offrent des sacrifices, et prient pour le salut de tous. Il est donc juste de leur rendre les mêmes honneurs, ou de plus grands peut-être,

qu'à ceux qui exercent, dans le gouvernement civil, des charges publiques. Ou si l'on veut que ceux-ci jouissent d'un honneur égal, vu qu'en leur qualité de gardiens des lois, ils remplissent les fonctions d'un autre genre de sacerdoce, il semble du moins qu'on doive traiter les premiers avec plus de bienveillance. Aussi voyons nous les Grecs (10) presser leur roi d'accueillir, avec respect, un *prêtre ennemi* *. Comment pourrions-nous donc ne pas révérer des pontifes nos amis, qui prient, et qui immolent des victimes pour nous?

Mon sujet, me conduisant naturellement au point, que j'avais le plus à cœur de traiter, je dirai maintenant, quel doit être le prêtre digne des honneurs, dont il sagit. D'abord il faut faire abstraction de sa personne, et tant qu'il porte le nom de prêtre, il a droit à nos hommages. S'il est mauvais, dégradons-le du sacerdoce, comme en étant indigne; mais, pendant qu'il exerce ses sublimes fonctions auprès de la divinité, pénétrons-nous, pour lui, d'un religieux respect, et regardons-le, comme la propriété des dieux. Car, si nous chérissons les pierres, dont les autels sont formés, parce qu'elles portent l'empreinte et le type du culte, auquel elles sont destinées, par quelle inconséquence refuserions-nous d'honorer

* Hom., Il. A. v. 23.

l'homme consacré au service des dieux? Mais quoi! nous objectera quelqu'un, faudra-t-il avoir le même égard pour cet homme, à la fois injuste et infidèle à ses divines fonctions? J'ai déjà dit, qu'il sera nécessaire de le réformer, pour que les dieux ne soient pas choqués de la présence d'un méchant. Mais tant qu'il conserve sa place, il doit en conserver les honneurs; autrement, on prendrait occasion d'en priver aussi les sujets, qui en seraient les plus dignes. Que le pontife soit donc honoré, à l'égal du magistrat; tel est l'oracle du dieu que nous avons surnommé Didyméen. Ecoutons-le (11).

« Vois ce vain impudent, qui, méprisant des dieux,
» L'autel ou le ministre, attente à leur honneur;
» Il finira sa vie, à l'égal des méchans
» Qui se font un jouet de la divinité,
» Pour laquelle le prêtre a fait fumer l'encens. »

Et ailleurs; le même dieu menace de venger

« Les attentats des hommes sacriléges
» Contre les ministres du culte. »

Ce n'est pas ici le lieu de faire valoir d'autres sentences, par lesquelles ce même dieu nous avertit de révérer les prêtres, convenablement à leur dignité. Mais comme je ne veux rien dire de mon chef, il suffit à mon but, que j'aye clairement énoncé la propre parole et l'expression de la volonté du dieu.

Si quelqu'un me juge capable d'enseigner, en de telles matières; s'il craint dieu, surtout, qu'il lui obéisse, en rendant, à ses pontifes, les honneurs les plus distingués.

Essayons maintenant de retracer les qualités, qui doivent orner un prêtre; non que tu ayes besoin d'en être instruit; (car si je n'avais su d'avance, et par l'organe de ton supérieur, et par le témoignage des dieux très-hauts, que tu connais tes devoirs, et que tu as la ferme volonté de les remplir, jamais je n'eusse osé te confier un si grand ministère); mon intention est uniquement que tu sois plus à même d'enseigner les autres, non-seulement dans les villes, mais aussi dans les campagnes, que tu le fasses avec plus de poids et d'autorité, pour ne pas paraître agir seul et de ton propre mouvement, mais d'après mon suffrage; puisqu'en ma qualité de souverain pontife, je préside à tout ce qui concerne le culte des dieux; et si je suis peu digne d'un tel honneur, je m'efforce au moins de le devenir davantage, et j'en demande la grâce aux immortels.

Mais gardons nous aussi d'oublier l'espérance, des grands biens qu'ils nous promettent après la mort: et comptons sur leurs promesses; là-dessus, ils ne peuvent nous tromper, non plus que sur l'état de notre vie présente. Or, si les dieux par leur toute puissance, maîtrisent, quand il leur plaît, les orages

de cette vie, et en répriment les désordres; comment n'auraient-ils pas le pouvoir de réaliser les espérances, qu'ils ont données, pour le tems où l'âme immortelle, se trouvant séparée du corps de l'homme, les élémens dont se composait son existence, auront cessé de se combattre? Je dis donc, que les prêtres, connaissant les grandes récompenses qui les attendent, sont les plus solides garanties de la justice et de la dignité des dieux, lorsque leur vie offre l'exemple des vertus, qu'ils doivent prêcher aux peuples; et par conséquent leur premier devoir est la piété envers les dieux.

Oui; quand nous exerçons près d'eux, les fonctions sacrées de notre ministère, envisageons les comme présens, quoique nous ne puissions les voir; et croyons que leurs yeux, dont la perspicacité surpasse toute lumière, pénétrent jusqu'aux plus secrètes pensées de notre esprit. Ce langage n'est pas le mien, c'est celui dans lequel le dieu s'est si souvent exprimé. Je me borne à citer un seul de ses oracles, pour établir deux choses; l'une, que les dieux voyent tout; l'autre, qu'ils se complaisent dans les hommes pieux. Voici le texte : c'est Phœbus lui-même qui parle :

« J'étends de toute part mon rayonnant flambeau :
» Mon œil perce aisément les rochers les plus durs,
» Et plonge au milieu des ondes de la mer.

» Je préside à la marche, aux mouvemens des astres,
» Qui, par de sages lois, autour d'un ciel d'airain,
» Sont forcés à fournir leur cours périodique :
» Ni la foule des morts, qu'ensevelit l'enfer,
» Dans son obscurité, n'échappe à mes regards.
» J'aime un pieux mortel, à l'égal de l'Olympe. »

Puis donc que toute âme, et principalment l'âme humaine, est de beaucoup supérieure aux rochers, par ses rapports et son affinité avec la nature divine, il est nécessaire qu'elle soit plus facilement et plus intimement pénétrée par l'œil des immortels. Remarquons, en outre, la bienveillance du dieu, qui daigne nous apprendre qu'il est aussi touché de la vertu des hommes pieux, que de la beauté du séjour de l'Olympe : si nous le servons religieusement, manquera-t-il à retirer nos âmes des ténèbres et du Tartare, lui qui connaît tous ceux qui y sont détenus. Assurément ces lieux ne bornent pas sa puissance, dès-lors qu'il promet aux mortels religieux, de les faire passer, du Tartare à l'Olympe.

C'est surtout aux ministres des dieux, qu'il convient de pratiquer les œuvres de la piété. Rien d'impur ne doit souiller leur bouche, ou leur oreille : il leur est interdit, non-seulement de faire, mais de dire, ou d'entendre ce qui peut allarmer la pudeur. Ainsi, bannissons loin de nous les jeux de mots, et les discours obscènes; et, pour te dire franchement ma

pensée, le prêtre ne doit lire, ni Archiloque, ni Hipponax (12), ni aucun écrivain trop libre. Il évitera même tout ce qui, dans l'ancienne comédie, porte ce honteux caractère. La philosophie seule nous est utile, et convient mieux à la sainteté de notre profession; j'entends cette philosophie, qui a pour auteurs les dieux, et pour chefs, Pythagore, Platon, Aristote, ou même les disciples de Chrysippe et de Zénon. Car il ne faut pas s'attacher également à tous les philosophes, ni suivre indifféremment leurs dogmes, mais chercher à leur école, les préceptes qui peuvent nous conduire à la piété, et nous apprendre ce que nous devons savoir des dieux, c'est-à-dire, qu'ils existent, qu'ils prennent soin des choses d'ici bas, et qu'ils ne font aucun mal aux hommes et aux êtres sensibles, n'étant, de leur nature, sujets ni à l'envie, ni à la jalousie, ni à la discorde. Car on a repris nos poëtes, pour leur avoir prêté ces passions.

Les prophètes des Juifs, en donnant leurs propres visions, comme autant de vérités, se sont fait admirer d'une foule de misérables, attachés à la secte des Galiléens : mais, pour nous, l'histoire n'étant que le récit de faits bien authentiques, nous éviterons soigneusement la lecture des fables débitées par l'antiquité, les romans ou fictions érotiques, et tant d'autres productions du même genre. Comme

toute voie ne peut être indifférente aux prêtres, puisqu'ils doivent suivre celle qui leur *est tracée* (12 bis), de même toute lecture ne peut leur convenir également. Car bien des écrits disposent l'âme, de telle sorte, qu'ils y réveillent insensiblement les passions, et peuvent allumer un violent incendie, contre lequel, à mon avis, il est bon de se prémunir d'avance. Ne donnons, à notre esprit, aucun accès aux dogmes d'Epicure et de Pyrrhon; remercions plutôt les dieux de ce que les livres de ces sectaires, se sont *perdus* (13) pour la plupart. Je n'en parle ici que pour indiquer l'espèce de lectures, ou de discours dont les prêtres doivent s'abstenir; et ce que j'ai dit du discours, s'applique à plus forte raison à la pensée; car quoique l'esprit ait ses erreurs, à part de celles de la langue, il est à craindre, qu'il ne soit trop souvent complice de celle-ci.

Nous avons aussi besoin d'apprendre les hymmes sacrés. Il en est de magnifiques, et en grand nombre, composés, soit par les anciens, soit par les modernes; tâchons surtout de savoir par cœur, ceux qu'on chante dans les temples, et dont la plupart nous ont été donnés, par les dieux favorables à nos prières. Quelques uns seulement furent composés en leur honneur, par des hommes pleins d'un enthousiasme divin, et inaccessibles au mal. Ces occupations sont dignes de nous. Joignons y celles

d'invoquer fréquemment la divinité, tant en public qu'en particulier, sinon trois fois dans le jour, au moins soir et matin. Car un prêtre ne peut décemment passer un jour et une nuit entière, sans offrir aucune espèce de sacrifices. Or, l'aurore étant le commencement du jour, et le crépuscule, le commencement de la nuit, il convient de donner aux dieux, les prémices de ces deux intervalles, durant lesquels nous cesserions mal à propos, de vaquer à nos fonctions.

Quant à celles que la loi de nos ancêtres nous prescrit de remplir dans les temples, c'est à nous de nous y conformer, sans y rien ajouter, ni retrancher : car elles sont appropriées à la nature des dieux que nous imitons, afin de nous les rendre plus propices. Si nous étions de purs esprits, et que le corps n'opposât aucun obstacle à notre perfection, rien ne serait plus facile, que de fixer le genre de vie convenable aux ministres du culte. Mais l'état des choses étant différent, nous considérerons les les prêtres, non dans leur qualité abstraite, mais pour le tems seulement qu'ils passent dans l'exercice de leurs fonctions : et nous examinerons ensuite, comment ils doivent se conduire dans l'intervalle où leur service ne les appelle point aux temples.

Pour la première époque, je pense qu'un prêtre doit observer, jour et nuit, la continence la plus

absolue. Chaque nuit il se purifiera par des lustrations légales, et il gardera son poste dans l'intérieur du temple, le nombre de jours prescrit par la loi. Parmi nous, ce nombre est de trente à Rome; il varie ailleurs. Quoi qu'il en soit, pendant tout le tems qu'il y demeure, la méditation doit seule occuper ses loisirs; qu'il ne lui soit permis d'aborder ni sa maison, ni la place publique, ni même de voir un magistrat, si ce n'est au temple, où son unique devoir est de tout régler et disposer pour le culte de la divinité. Il passera de la sorte le nombre des jours prescrits, jusqu'à ce qu'il ait été remplacé par un autre, dans l'exercice de son ministère.

Rendu alors à la vie commune, il lui sera permis de visiter principalement ceux de ses amis les plus distingués par leur vertu, et de prendre part à leurs festins. Nul inconvénient encore, à ce qu'il se montre par fois aux assemblées publiques, ou qu'il se présente devant l'intendant de la province, dans la vue d'être de quelque secours aux bons pauvres. Je pense en outre, qu'il sied parfaitement aux pontifes, de paraître magnifiquement vêtus, tandis qu'ils exercent leur ministère dans les temples; mais hors de là, leur vêtement doit être simple et sans aucun luxe; autrement, de quel œil nous verrait-on absorber, en ornemens superflus et de vaine ostentation, des richesses qui ne sont destinées qu'à honorer les

dieux? Gardons nous par conséquent, du fol orgueil de nous montrer en public, avec une parure trop recherchée.

On sait de quels égards les dieux honorèrent autrefois la modestie d'Amphiaraüs. Car, bien qu'ils eussent prononcé la perte entière de l'armée, dont il faisait partie, et avec laquelle il savait qu'il devait infailliblement périr lui-même, ils ne laissèrent pas toutefois de modifier leur arrêt, et de changer son sort pour un autre plus doux. Il *mérita cette faveur* (14), parce que tous les guerriers, qui avaient marché contre Thèbes, ayant, avant que leur succès fut décisif, gravé sur leurs boucliers des devises et des trophées, comme pour insulter à la défaite des Cadméens, lui seul, digne confident du secret des immortels, combattit sans aucun signe sur ses armes, en sorte que les ennemis donnèrent des éloges à sa douceur et à sa modération : que sa conduite nous serve de modèle, si nous voulons nous assurer la bienveillance des dieux. Au contraire, nous péchons grièvement contre eux, lorsque nous osons nous permettre de faire un vain étalage des habits sacrés, et de les promener aux yeux du public, comme un objet de curiosité. Q'arrive-t-il de là? Les divins symboles sont souillés par les hommes profanes qui nous approchent. Du reste, vouloir se targuer des décorations du sacerdoce, sans en adopter la vie et

les mœurs, c'est le comble de l'iniquité, et du mépris envers les dieux. J'aurai occasion, dans la suite, de traiter particulièrement ce point.

Maintenant que je me borne à t'en tracer un simple aperçu, je dirai qu'aucun prêtre ne peut fréquenter des spectacles obscènes, ni les souffrir dans sa maison, ce qui choquerait toute bienséance. Car, s'il avait été possible d'en purger nos *théâtres* (15), et de rendre à Bacchus la pureté de son culte primitif, j'aurais mis tout en œuvre pour y réussir. Mais, considérant qu'une telle mesure était impraticable, et qu'elle offrait d'ailleurs des inconvéniens, j'ai cru devoir y renoncer. Cependant je n'en suis pas moins convaincu, qu'on doit abandonner, au peuple, ces sortes de scènes lascives. Que non-seulement le prêtre ne peut aller au théâtre, mais qu'il lui est défendu, de former aucune liaison avec des joueurs d'instrumens, des conducteurs de chars, des danseurs, des histrions; ou même de les recevoir, chez lui. On lui accordera néanmoins l'entrée aux jeux sacrés, pourvu encore qu'ils ne soient pas du nombre de ceux auxquels la décence ne permet aux femmes, ni de combattre, ni même d'assister.

Quant aux combats des animaux, tels qu'ils ont lieu dans les amphithéâtres de nos villes, qu'est-il besoin de dire, que non-seulement les prêtres, mais leurs enfans mêmes doivent en être exclus?

Peut-être aurais-je dû faire précéder tous les détails où je viens d'entrer, de quelque préambule sur la classe et sur le choix des individus, qu'on destine au sacerdoce, et si je ne l'ai pas fait d'abord, il convient du moins, que j'en dise enfin quelques mots. Mon avis est donc, que, sans égard pour la fortune, on choisisse, parmi les citoyens, appelés à ces augustes fonctions, des hommes à la fois religieux et amis de l'humanité. Peu importe, qu'ils soient obscurs ou déjà connus. Car celui que sa modestie a laissé dans l'obscurité, n'en est pas moins digne de l'honneur du sacerdoce. Pourquoi n'y serait-il pas promu, riche ou pauvre, pourvu qu'il réunisse le double mérite, de la piété envers les dieux, et de l'humanité envers ses semblables? On jugera de sa piété, par le soin qu'il aura pris, d'inculquer à sa famille, et à ceux qui l'approchent, le sentiment des devoirs religieux. S'agit-il d'apprécier sa philanthropie? On examinera, s'il éprouve du plaisir à partager avec les indigens le peu qu'il possède, et s'il cherche à étendre sa bienfaisance au plus grand nombre d'entre eux.

Or cette dernière considération est du plus grand poids, dans les circonstances actuelles, où nous cherchons un remède aux maux présens. En effet, l'indifférence notoire de nos prêtres, pour la classe indigente, a fait naître aux Galiléens, l'expédient

de se couvrir du voile de l'humanité, pour consommer leur œuvre impie. Ainsi l'on voit des séducteurs attirer à eux les enfans, par l'appas de quelque friandise. Si, après avoir répété deux ou trois fois ce stratagème, ils parviennent à s'en faire suivre, dès qu'ils les ont écartés de leur foyers, ils se saisissent d'eux, et ils les emmènent sur des vaisseaux. Par une supercherie du même genre, nos ennemis offrent d'abord aux simples l'amorce de festins hospitaliers, qui portent chez eux le nom d'*Agapes*, et qui en remplissent assez bien la signification; mais ils finissent par corrompre les plus fidèles, et par les entraîner dans leur secte impie *. . . . .

. . . .

---

* Le reste du discours aura sans doute été supprimé par les copistes chrétiens, comme trop injurieux à la religion qu'il professaient.

FIN DU FRAGMENT DE LA LETTRE DE JULIEN, A UN PONTIFE.

NOTES

SUR LE FRAGMENT DE LA LETTRE,

OU DISCOURS DE JULIEN,

A UN PONTIFE PAYEN.

---

(1) *Des peaux de bêtes.* Julien entend citer ici le texte de la Genèse de Moïse, c. 3, v. 21, *Fecit que Jehova* (*deus*) *Adamo et uxori ejus tunicas pelliceas quibus vestivit eos.* Cet empereur, ayant exercé l'office de lecteur, en l'église de Nicomédie, dans sa jeunesse, s'était familiarisé avec la lecture de nos livres saints. On en a la preuve, par les fragmens que St.-Cyrille cite de lui, dans la réfutation de ses argumens contre le christianisme.

(2) *Pleuvoir l'or.* Strabon raconte cet événement fabuleux. Pindare l'embellit à son ordinaire, dans la septième Olympique. (Voyez ma traduction de cette ode, et la note qui l'accompagne.)

(3) *Du peu qu'on m'en avait laissé.* Julien parle ici

de la maison de campagne de son aïeule, en Bithynie; maison dont il fit, dans la suite, présent à un de ses amis, comme on le verra dans ses épîtres. Du reste, il nous apprend ailleurs (dans sa lettre aux Athéniens), que Constance l'avait dépouillé de l'héritage de son père.

(4) *Les étrangers, etc.* L'hémistiche du premier vers héroïque grec, que je rends, par deux vers français, d'une autre mesure, se trouve plusieurs fois dans *Homère.* L'autre vers héroïque, cité en entier, et que j'ai aussi rendu, en deux vers, est également homérique et tiré, partie de l'Iliade, partie de l'Odyssée. Mais il semble que Julien cite ces vers, comme faisant partie d'un oracle.

(4 *bis.*) *Jupiter secourable.* Je rends ainsi l'épithète ἑταίριον, qui signifie *compagnon* ou *ami*, *aide*, *auxiliaire*, *etc.* J'ignore si c'était un synonyme, approchant de *Jupiter hospitalier.*

(5) *Sous le nom d'Homognios.* Julien semble dire ici deux choses à la fois; premièrement, que les dieux sont de même race que nous, étant tous sortis du même être, cause première, qu'il appelle ailleurs, l'être souverainement *bon*, τὸ ἀγαθόν. (Voyez son hymne au soleil, et son discours sur la mère des dieux.) Pindare, dans sa sixième ode néméenne, donne, en ce même sens, une origine commune, aux dieux et aux hommes. Secondement, Julien entend en outre, que tous les hommes, étant également enfans des dieux, doivent se croire frères, et se traiter comme tels. Le mot ὁμογνίος, signifie, de *même genre* ou *génération*, de *même famille*;

parce que, comme Julien le dit plus bas, les dieux, qui présidèrent à la génération des hommes, les animèrent de l'esprit vital, qu'ils avaient puisé *dans le sein du grand ordonnateur ou organisateur de l'univers*. C'est cet organisateur qu'il nomme *Démiurge*, δημιουργος, dans les discours déjà cités. Ailleurs, Julien dit que les hommes, pris en particulier, sont mortels; mais que, pris en masse, ils sont éternels. Il semble faire allusion à ces mots d'Apulée : *Sigillatim mortales, cunctim perpetui*. Apulée avait écrit sous le règne d'*Antonin-le-Pieux*.

(6) *Un premier genre de simulacres*. Le contexte de la phrase fait assez voir, que tous les genres de simulacres, dont nous avons eu besoin pour nous représenter la divinité, soit concentrée, selon l'idée de Julien dans un seul être souverain, qu'il appelle ailleurs, d'après Platon, τὸ ἀγαθὸν, soit répartie dans les divinités d'un ordre inférieur, ont été créés successivement; il semble que, par le premier genre de simulacres, Julien ait voulu entendre les symboles ou hiéroglyphes, destinés à représenter l'être souverain. Ceux du second genre, sont les globes célestes et les signes et attributs destinés à les représenter. Le troisième convient aux statues et images des diverses formes.

(7) *Inaccessibles*. Je préfère de lire ici ἀπροσόδητα, *inaccessibles*, au lieu d'ἀπροσδεῆ, *qui ne manquent de rien*. Cette dernière expression trouvera plus bas sa place.

(8) *Empedotime*. Julien parle encore d'Empedotime dans ses *Césars*. Suidas nous apprend que ce philosophe composa des livres sur la physique acoustique.

(9) *Temple trois fois renversé.* 1°. Lors de la longue captivité de Babylone ; 2°. lors de la destruction de Jérusalem, par l'empereur Titus ; 3°. du tems même de Julien, par un tremblement de terre, accompagné d'éruptions volcaniques, par lequel furent renversés les fondemens qui étaient encore restés, et les ouvrages commencés par Julien. De semblables phénomènes avaient détruit la ville de Nicomédie. Loin que Julien voie, dans ces événemens, rien de surnaturel, au contraire, il se moque ouvertement des Juifs, qui crurent voir des prodiges dans le tremblement de terre qu'il rappelle. C'est encore la preuve, que ce tremblement avait eu lieu, à l'époque par nous fixée. (Voyez la vie de Julien.)

? Hadrien

(10) *Ce prêtre d'Apollon*, comme on le voit, dans Homère, s'appelait Chrysès. Il était venu apporter aux Grecs la rançon de sa fille, tombée au pouvoir d'Agamemnon. Celui-ci refusa de la rendre ; le prêtre s'en vengea, en implorant Apollon, qui frappa les Grecs de la peste. Homère dit expressément que les Grecs conseillaient à leur roi, de respecter ce pontife, quoiqu'ennemi, et de lui rendre sa fille ; c'est à cet accord unanime de l'armée des Grecs, que Julien fait allusion. Agamemnon fut le seul coupable.

(11) *Didyméen.* Cette épithète d'Apollon, père de la lumière, vient du mot grec *didymes*, ou astres jumeaux (le soleil et la lune), auxquels il préside. L'oracle, cité par Julien, avait, dit-on, été rendu, par le dieu du jour, au fameux temple didyméen, à Milet ; temple décrit par Strabon, l. IV, et par Pausanias. Il serait difficile aujourd'hui de savoir où Julien avait puisé tant

d'oracles, par lui cités dans les ouvrages, que j'ai traduits, et notamment, les neuf vers qu'on lit plus loin dans le fragment de la lettre qui nous occupe. Autant qu'il nous est permis d'en juger, par la similitude des idées, beaucoup de vers de ce genre sont empruntés d'Homère, d'Orphée et de Pythagore. Mais, n'ayant pu que rarement confronter ces divers passages avec les originaux, je me suis borné à les traduire, sans en chercher la source.

Une autre mine, non moins riche, et que, sans doute, Julien aura eu à cœur d'exploiter, est la collection des vers sibyllins, quelqu'aient été d'ailleurs le nombre et l'origine des prophétesses connues de tems immémorial, sous le nom de Sibylles. Tous les anciens auteurs et poëtes grecs ou latins, et même les pères de l'église chrétienne, les ont fréquemment et honorablement citées, quoiqu'ils s'accordent mal sur leur nom, leur nombre et leur patrie. On en compte assez communément dix; et Isidore de Séville, qui adopte cette opinion, les désigne comme il suit : « Une en Afrique, une en Perse, une en l'île d'Erythrée et native de Babylone, une en Hellespont, une à Anticyre, une à Samos, une à Delphes, une à Antioche, une à Tibur et une à Cumes. » Cette dernière a, selon lui, écrit neuf livres, dont trois seulement furent remis à Tarquin l'Ancien. (Isid. orig. l. VIII.)

D'autres écrivains ou mythologues en nomment douze, parmi lesquelles ils désignent Arthémis, Hérophile, etc. Mais un auteur païen, probablement mieux instruit sur ces sortes de matières, n'en reconnaît que deux *Erophile*, d'origine troyenne ou phrygienne, et *Symmachie*, native d'Erythrée. Voici son texte : *Sibylla vel Erythrea*,

quæque Cumea est, vel Phrygia : quas non decem, ut asserunt, sed duas fuisse non nescis, id est Erophylam *Trojanam, Marmensi filiam, et* Symmachiam *Hippotensis filiam, quæ Erythrea progenita, etiam Cumis est vaticinata.* (*Mart. Capella, de Nuptiis Philologiæ et Mercurii*, l. II, fol. 27, édit. Basil.)

Quoi qu'il en soit, les livres de la Sibylle de Cumes périrent dans un incendie, vers le tems de Sylla. Les Romains s'en procurèrent d'autres des diverses contrées de la Grèce : et il les conservèrent jusqu'à la dernière année de l'empire de Julien, où un nouvel incendie les consuma, ainsi que nous l'avons rapporté dans notre vie de cet empereur, t. 1, pag. 95. Mais la collection, *imprimée* des vers sibyllins, passe aujourd'hui pour un ouvrage pseudonyme, composé par un chrétien, sous l'empire de Trajan. La diction en est pleine de barbarismes ; et les vers qu'on y lit ne ressemblent en rien au petit nombre de ceux que les Grecs nous ont transmis en les citant.

(12) *Hipponax.* Julien parle dans ses lettres, de cet Hipponax, poëte qui écrivit contre les statuaires Bupale et Athénis, avec une telle virulence, que le premier s'en pendit de désespoir. (Voyez Suidas, au mot *ἱππῶναξ*.)

(12 *bis.*) *Celle qui leur est tracée.* Le P. Petau cite, à cette occasion, un passage d'Athénée, l. VI, lequel contient un résumé des actions extérieures, qui devaient régler la conduite des prêtres du paganisme, de leurs habillemens, etc. C'est presque la seule note que ce savant ait faite sur le long fragment du discours qui m'occupe.

(13) *Se sont perdus*. Ce passage est remarquable, en ce qu'il nous apprend, que du tems même de Julien, au milieu du quatrième siècle de notre ère, les principaux ouvrages d'Epicure et de Pyrrhon, ne se trouvaient déjà plus. Il serait bien étonnant qu'on eût retrouvé de nos jours celui d'Epicure, ainsi qu'on l'avait annoncé, il y a quelques années. Il est probable que le livre d'Epicure, signalé par Julien, comme le plus dangereux, est celui où ce philosophe argumentait, dit-on, contre la providence des dieux, et dont le poëte Lucrèce a mis la doctrine en beaux vers latins dans ses livres, *de Rerum Naturâ*.

(14) *Il mérita cette faveur*. Je ne crois point avoir lu ailleurs ce trait de la vie héroïque d'Amphiaraüs. Il prouve la vaste érudition de Julien. J'aurais pu faire une longue énumération des anecdotes et des faits historiques, attestés par Julien, dans les ouvrages dont j'ai donné la traduction entière. Par exemple, dans cette lettre qu'on vient de lire, on a pu remarquer qu'à Rome, les prêtres alternaient par mois leurs fonctions dans l'enceinte des temples (p. 302, 303). Mais peut-être aussi aurais-je pu me tromper, et en induire d'autres en erreur. Je me borne seulement à rappeler ici, que je n'ai signalé, dans mon travail, qu'un très-petit nombre de détails historiques, qui ne sont connus que parce qu'en rapporte Julien. Mes lecteurs auront sans doute occasion d'en recueillir un bien plus grand nombre, et d'en tirer des inductions ou des rapprochemens plus ou moins curieux pour l'histoire.

(15) *D'en purger nos théâtres*. Julien blâme ici les obscénités qui déparaient le théâtre à Antioche, et les

ridicules cérémonies religieuses, introduites dans le culte de Bacchus, cérémonies qu'il regrette ailleurs de n'avoir pu encore abolir. Son opinion particulière donne un nouveau poids à l'autorité des mythologues, et même à celle des auteurs chrétiens et des pères de l'église, qui citent les détails les plus scandaleux sur les orgies bachiques, sur les Bacchantes et sur les fêtes, en l'honneur de Bacchus, de Cérès, de la mère des dieux, et de plusieurs autres divinités du paganisme. Quelques faits, sans doute, ont pu être exagérés par St.-Augustin, par Arnobe, etc. Mais ceux-là mêmes qui sont rapportés, et, par conséquent, avoués par les auteurs païens, sont à peine croyables, aujourd'hui surtout, que nous avons perdu de vue le sens des allégories, qu'ils pouvaient représenter.

FIN DES NOTES DU DISCOURS DE JULIEN A UN PONTIFE PAYEN.

SATIRE DES CÉSARS.

ARGUMENT.

J'ai déjà dit que l'écrit qu'on va lire est une satire, du genre des dialogues de Lucien. En effet, Julien y fait comparaître, devant les dieux de l'Olympe, tous les césars, c'est-à-dire tous les empereurs romains qui l'ont précédé. Tous y subissent la censure du joyeux Silène, père nourricier de Bacchus. Dans cette auguste assemblée, Alexandre le Conquérant dispute, au premier des césars, la légitimité de ses titres à la gloire de la renommée. Les autres princes les plus célèbres font aussi valoir leurs droits à la primauté; les dieux prononcent en faveur de Marc-Aurèle.

Je reproduis volontiers, et en y changeant le moins possible, la traduction élégante de la Bleterie, comme étant celle, où le traducteur s'est permis moins de licence, et s'est tenu de plus près qu'ailleurs au texte original. J'abrégerai de beaucoup ses notes, plus volumineuses que le texte; j'en retrancherai celles que ma traduction des autres ouvrages de Julien rendent inutiles; et j'en substituerai d'autres qui m'ont paru plus nécessaires. Le dialogue est entre Julien et son ami Salluste.

SATIRE DES CÉSARS.

Julien. Ami, nous sommes aux Saturnales ; tu sais que l'ancien usage est de célébrer cette fête par quelques plaisanteries. Mais, comme je n'en sais pas faire de bonnes, je m'étudie, du moins, à n'en pas faire de mauvaises.

L'ami. Quoi, césar, est-ce qu'on regarde comme une étude ce qui ne doit être qu'un délassement de l'esprit ?

Julien. Si c'est un jeu pour les autres, ce n'en est pas un pour moi : je n'ai point le talent de divertir, par des railleries délicates, ni de travestir un auteur ; je n'entends rien à inventer un bon conte. Cependant, pour satisfaire à ce que la fête exige, si je te disais une fable qui pourrait t'intéresser, serais-tu d'humeur à t'en contenter ?

L'ami. De tout mon cœur : je ne méprise pas toutes les fables ; je les estime, lorsqu'elles sont instructives, et je suis en cela d'accord avec toi et avec Platon, notre auteur favori, qui fait entrer les fictions dans les sujets les plus sérieux.

Julien. Tu as raison, sans doute.

L'ami. Mais de quel espèce est la fable que tu me promets ?

Julien. Elle ne sera point à l'antique, ni dans le goût d'Esope ; je la tiens de Mercure. Au reste, tu jugeras, en l'écoutant, si c'est un jeu d'esprit, ou bien un mélange de fictions et de vérités.

L'ami. Voilà, ce me semble, un préambule assez long pour une fable, et même, en cas de besoin, pour une harangue. Voyons, je te prie, de quoi il s'agit?

Julien. Très-volontiers.

Aux *Saturnales* (1) Romulus fit un festin, auquel il invita tous les dieux. Il voulut aussi régaler les césars. Les lits des immortels furent préparés au plus haut du ciel :

« Sur l'Olympe, des dieux immobile séjour. »

Quirinus, car c'est ainsi qu'il faut nommer Romulus, pour obéir aux oracles, y est, dit-on, monté en suivant les traces d'Hercule. Le lieu destiné au festin des césars était au-dessous de la lune, dans la région supérieure de l'air. La légèreté des corps, dont ils * sont revêtus, et le mouvement circulaire de cette *planète* ** les y soutenaient. On distinguait

* (Les dieux.)

** L'original porte : de *cet astre*, mot simple, qui pouvait être conservé par le traducteur la Bleterie.

quatre lits, d'une magnificence proportionnée à la dignité des dieux du premier rang, qui les occupaient. Celui de Saturne était d'une ébène, qui, malgré sa noirceur, jettait une lumière toute divine, éblouissante comme celle du soleil; les yeux ne la pouvaient supporter. Celui de Jupiter avait trop d'éclat, pour n'être que d'argent, mais on jugeait à sa blancheur qu'il n'était pas d'or. Mercure, quoiqu'il eut consulté les experts, ne sut me dire, si c'était une composition d'or et d'argent (2), ou bien quelqu'autre métal.

Auprès d'eux, on voyait la mère et la fille sur des trônes d'or; Junon à côté de Jupiter, Rhéa, proche de Saturne. Mercure ne me dépeignit point la beauté des dieux; il me dit qu'elle ne pouvait être apperçue que des yeux de l'esprit, et qu'il était impossible de la décrire, ni de l'imaginer. Ainsi l'éloquence la plus sublime demeure toujours infiniment au-dessous.

Les autres dieux avaient leur lit, ou leur trône. Il n'y eut entre eux aucune dispute pour le rang; la qualité et l'ancienneté le règlent; et comme l'a bien dit Homère, à qui les Muses l'avaient sans doute révélé, chacun a sa place fixe, que personne ne peut lui ôter; aussi, lorsqu'ils se lèvent, à l'arrivée de leur père et de leur roi, les rangs ne sont point confondus : chacun reconnaît sa place.

Lors donc que les dieux se furent assis en cercle, Silène, à titre de nourricier et de gouverneur, prit

sa place auprès de Bacchus. La jeunesse et la beauté brillaient sur le visage de ce fils de Jupiter. Il était auprès de son père; Silène paraissait passionné pour son élève, et quoique le jeune dieu eut assez de bonne humeur pour en inspirer, le vieillard tâchait encore de l'augmenter par ses propos enjoués.

Dès que la table des césars fut servie, Jules César entra le premier; il paraissait d'humeur à disputer l'empire à Jupiter même. Sitôt que Siléne l'eût regardé, Jupiter, dit-il, voilà un homme qui pourrait bien penser à vous détrôner; il aime à être le maître, prenez-y garde; car il est, comme vous voyez de taille et de mine à le devenir; s'il ne me ressemble pas *en tout* (3), au moins sa tête est semblable à la mienne.

Pendant que Silène parlait de la sorte, sans que les dieux y fissent grande attention, Octavien se présenta. A voir les couleurs se succéder sur son visage (4) vous l'eussiez pris pour un vrai caméléon, pâle d'abord, ensuite rouge, puis noir, brun, sombre; enfin, il prenait un air serein et gracieux; il se piquait d'avoir les yeux brillans comme le soleil, et ne pouvait souffrir qu'on le regardât fixement. Sans mentir, s'écria Silène, voilà un animal bien changeant; veut-il nous jouer quelque mauvais tour? Trève de badinerie, dit Apollon à Silène, je vais le mettre entre les mains de Zénon; en moins de rien il

m'en fera un prince sans défaut. Puis s'adressant à ce philosophe : Zénon, prends soin de mon élève. Zénon obéit et lui prononça, tout bas à l'oreille, quelques mots de philosophie. Cette magie opéra et fit d'Octavien un homme sage et modéré.

Après lui entra Tibère, avec un air grave, mais fier et terrible ; sa physionomie annonçait un homme de tête, et l'on voyait, dans son maintien, je ne sais quoi de martial ; mais lorsqu'il se tourna pour s'asseoir, on vit sur son dos une infinité de cicatrices, de brûlures, de coups, et une espèce de lèpre, à laquelle il semblait qu'on eût appliqué le feu, vestiges honteux de son intempérance et de ses autres excès. Alors Silène prit son sérieux et dit :

« Vous me semblez, seigneur, autre qu'auparavant. »*

Comment, lui dit Bacchus, te voilà devenu bien grave, mon petit papa ? C'est, répondit-il, que ce vieux satyre m'a frappé l'imagination, et m'a fait citer Homère sans y penser. Il pourrait bien te tirer *les oreilles,* ajouta Bacchus, comme il fit, dit-on, à je ne sais quel grammairien (5). Il fera mieux de s'en aller dans sa petite île, reprit Silène, en désignant Caprées, confiner le chagrin qui le dévore, et faire déchirer le visage d'un misérable pêcheur.

---

* Odyss. l. 16, v. 181.

Tandis qu'ils badinaient ainsi, l'on vit s'avancer un *monstre* * farouche. Tous les dieux détournèrent leurs regards. Némésis le livra aux furies vengeresses, qui le précipitèrent dans le Tartare, sans donner à Silène le tems d'en rien dire. Mais il s'en dédommagea sur Claude; car, à son entrée, il le régala du rôle de Démosthène, dans les chevaliers d'*Aristophane* (6); ensuite regardant Quirinus, il lui dit : Peux-tu maltraiter à ce point un de tes descendans ? Tu l'invites sans ses affranchis, Narcisse et Pallas; c'est se moquer. Envoye les chercher promptement; et si tu m'en crois, sa femme Messaline avec eux: le pauvre homme, quand il ne les a pas, n'est qu'un vrai garde de tragédie, un corps sans âme, ou peu s'en faut.

Silène parlait encore, lorsque Néron entra, la couronne de laurier sur la tête, et la guitare à la main. Silène jeta les yeux sur Apollon, et lui dit : En voici un qui t'a pris pour modèle, il s'efforce de te ressembler. Oh! répondit le dieu, je vais bien lui ôter cette couronne : il ne m'imite pas en tout, et dans ce qu'il copie, c'est un mauvais singe. Aussitôt sa couronne lui fut arrachée, et ce tyran tomba dans le Cocyte, qui l'engloutit.

Après lui, accoururent en foule, gens de toute

---

* Caligula.

espèce, les Vindex, les Galba, les Othon, les Vitellius; et Silène dit aux dieux : Où avez-vous trouvé ce peuple de monarques. Graces à vous, la fumée nous étouffe ; ces boute-feux n'épargnent pas même les *temples* (7). Jupiter regarda Serapis, et lui montrant Vespasien : mon frère, lui dit-il, sans perdre de tems, envoyez d'Egypte ce bon messager, pour éteindre le feu; dites à son fils aîné, qu'il s'aille réjouir avec les *courtisannes* (8); mais faites enchaîner le cadet, Domitien, proche de Phalaris. Un *vieillard* *, qui parut ensuite, attira tous les regards par sa beauté; car les grâces brillent quelquefois parmi les rides et les cheveux blancs. Silène fut charmé de son affabilité et de sa justice dans l'administration des affaires, et demeura dans le silence. Hé bien, Silène, dit Mercure, as-tu quelque chose à nous dire? Oui, par Jupiter, répondit-il, j'ai à me plaindre de vous tous, tant que vous êtes. Vous laissez quinze ans sur le trône, un monstre altéré de sang, et celui-ci règne à peine un an entier : cela est un peu bizarre. Attendez, lui dit Jupiter, il va être suivi d'une foule de princes vertueux.

Trajan entra dans le moment, chargé des dépouilles des Gètes et des Parthes. Silène ne l'eut

* Nerva, proclamé empereur à l'âge de soixante-trois ans.

pas plutôt aperçu, qu'il dit assez bas pour faire semblant de ne vouloir pas être entendu, mais assez haut pour l'être : Le seigneur Jupiter n'a maintenant qu'à veiller sur celui qui nous verse à boire. Après Trajan, vint un homme fier, à *barbe* longue (9) et vénérable; il se piquait entre autres choses de vers et de musique; il regardait le ciel à toute heure, et donnait dans des curiosités défendues. Que pensez-vous de ce sophiste, dit Silène, en le voyant? cherche-t-il ici Antinoüs? qu'on ait la charité de lui faire entendre, qu'il se méprend et que son favori n'est point parmi nous. Après lui vint son *successeur* (10), Antonin, plein de modération, non dans les plaisirs de l'amour, mais dans la conduite des affaires. Fi! s'écria Silène, quelle exactitude sur des *riens!* le bonhomme vétillerait sur la pointe d'une aiguille *.

A la vue des deux frères Marc-Aurèle et Lucius Vérus, Silène fit la mine, n'ayant rien à dire sur eux; le premier surtout ne lui donnait point de prise. Ce n'est pas qu'il n'examinât de fort près sa conduite, et qu'il ne trouvât à redire au faible qu'avait eu ce prince pour sa femme et pour son fils. Il avait regretté plus que la bienséance ne le permettait, une princesse peu vertueuse, et mis l'em-

* Le texte porte : voulait faucher jusqu'au cumin.

pire à deux doigts de sa perte, en préférant son fils à son gendre, homme de mérite et capable de mieux gouverner l'état et ce fils, que ce fils ne se gouverna lui-même. Mais quelqu'envie que Silène eût de parler, la vertu sublime de Marc-Aurèle lui imprima du respect, et le força de se taire. Il ne dit rien de Commode, qu'il ne jugea pas digne d'un bon mot : aussi ce prince tomba-t-il à terre, ne pouvant se soutenir, ni suivre les héros.

Pertinax entra, déplorant sa fin tragique d'une manière si touchante, que Némésis en eut compassion : les coupables, dit-elle, ne le porteront pas loin. Mais toi-même, Pertinax, tu n'es pas innocent; tu avais eu connaissance de la conspiration qui fit périr le fils de Marc-Aurèle.

Sévère, prince chagrin et prêt à punir, fit peur à Silène. Pour celui-ci, dit-il, je ne m'y joue pas : il est sans quartier, et n'entend point raillerie. Ses deux *enfans* * voulaient entrer avec lui; mais Minos le leur défendit de loin. Cependant, après les avoir examinés à fond, il laissa passer le plus *jeune*, et condamna l'autre au supplice qu'il méritait.

Macrin, ce meurtrier fugitif, et le jeune *homme* (10), natif d'*Émèse*, furent chassés bien loin de l'enceinte

---

* Caracalla et Géta. Le premier fut un monstre de cruauté.

sacrée du lieu où se donnait le festin. Pour *Alexandre le Syrien*, il trouva place je ne sais où, dans les derniers rangs. Là, il pleurait amèrement son mauvais destin, et Silène se mit à se moquer de lui, en ces termes : « A quoi pensais-tu donc, de te laisser conduire comme un enfant par ta *mère* (11), et de lui confier, à ton âge, le soin de l'empire et ton trésor ? ne savais-tu pas, qu'il vaut mieux donner à ses amis, que de conserver d'inutiles richesses ? N'importe, dit Némésis, je ferai bonne justice de tous ceux qui ont eu part à sa mort ». Là-dessus, on laissa ce pauvre enfant en repos.

Après lui (12), *Gallien* entra avec son père ; celui-ci chargé des fers de sa prison, celui-là avec la parure et les airs étudiés d'une femme. Silène dit du premier :

« Quel est donc ce héros, qui, tout bouillant de gloire,
» A la tête des siens, va chercher la victoire ? »

et du second :

« Il est doré, pimpant, beau comme une épousée. »

Jupiter les fit sortir l'un et l'autre.

Dès que les dieux eurent jeté leurs regards sur *Claude*, ils admirèrent sa grandeur d'âme, et voulant récompenser l'amour qu'il avait eu pour sa patrie, ils promirent de faire monter *sa postérité sur le*

trône (14), et de l'y maintenir long-tems. — *Aurélien* entra tout hors d'haleine : c'est qu'il s'échappait des mains de ses geoliers. On l'avait accusé devant Minos, de meurtres dont il n'avait pu se justifier : mais le soleil, mon maître, le protégeant toujours, l'assista de son crédit. Aurélien, dit-il aux dieux, a payé ses injustices. Avez-vous oublié que l'oracle rendu à Delphes :

« Qu'il endure les maux qu'il fit souffrir lui-même. »

s'est vérifié dans sa personne ?

Probus parut ensuite. Il avait reconquis soixante-dix villes en moins de sept ans, et fait plusieurs lois très-sages ; mais une mort cruelle avait été le prix de ses services. Aussi les dieux le dédommagèrent, par l'honneur qu'ils lui firent, et entr'autres faveurs, par la punition de ses assassins : ce qui n'empêcha pas Silène de le vouloir railler ; et comme la plupart des dieux lui commandaient de se taire : laissez-moi, dit-il, donner dans la personne de Probus une leçon à ses successeurs. « Ignorais-tu, Probus, que les médecins adoucissent leurs remèdes, et tâchent d'en épargner l'amertume à ceux qui les prennent ? Pour toi, tu fus toujours sévère à l'excès, incapable de plier, ni d'assaisomner ta rigueur de la moindre condescendance. Ta mort fut injuste, mais elle ne dut pas te surprendre ; pour conduire des

animaux, et à plus forte raison pour gouverner des hommes, il ne faut pas se roidir en tout, mais donner quelque chose à leurs inclinations. Un bon médecin est complaisant pour ses malades, dans les bagatelles : par là, il se ménage leur obéissance dans l'essentiel. » Q'entends-je, dit Bacchus, mon cher papa, te voilà devenu philosophe tout-à-coup? Pourquoi non, mon fils, répartit Silène! Ne l'es-tu pas devenu toi-même à mon école? Socrate qui me ressemblait comme deux gouttes d'eau, n'était-il pas le plus grand philosophe de son siècle? ou bien l'oracle de Delphes a ménti. On ne peut pas toujours rire : un peu de sérieux ne gâte rien. Ils parlaient encore, lorsque Carus se présenta avec ses enfans : mais Némésis les repoussa.

Alors on vit *Dioclétien* (15) s'avancer avec dignité, menant avec lui les deux Maximien, et Constance mon aïeul. Quoiqu'ils se tinssent tous quatre par la main, ils ne marchaient pas de front; Dioclétien était environné des trois autres, qui, malgré lui, sans écouter sa modestie, voulaient être plutôt ses gardes que ses collègues.

Comme il se sentit fatigué d'un fardeau qu'il portait sur ses épaules, il s'en déchargea sur eux, et marcha à l'aise. Les dieux, charmés de leur bonne intelligence, les firent placer très-honorablement, excepté Maximien, que Silène dédaigna de railler,

et que sa conduite insolente et déréglée fit exclure du festin des empereurs. Il joignait à l'incontinence la plus brutale, un cœur perfide et un esprit brouillon, et troublait seul, en quelque chose, l'admirable concert formé par les trois autres princes. Némésis se hâta donc de le chasser; il s'en alla, je ne sais où : j'ai oublié de le demander à Mercure.

A la belle harmonie de Dioclétien et de ses collègues succéda une musique désagréable, confuse et discordante. Aussi Némésis empêcha-t-elle deux des concurrens * d'arriver même au vestibule du lieu, où étaient les héros. Licinius vint jusque-là; mais comme il faisait mal sa partie, il fut repoussé par Minos. Constantin entra, et demeura long-tems assis. Ses enfans vinrent après lui. Pour Magnence, on lui refusa l'entrée. Plusieurs de ses actions avaient de l'éclat; mais les dieux ne trouvèrent point qu'elles eussent, pour principe, un fonds de vertu et de bon sens : ils furent sourds à ses cris, et le laissèrent s'en aller.

Tels étaient ceux qui eurent place au festin. La table des dieux était servie avec magnificence ; ils ont tout à souhait. Mercure voulait qu'on fît l'examen des héros rassemblés. Jupiter goûtait assez

---

* Maxence et Maximin.

cette idée, et Quirinus demandait permission d'appeler auprès de lui quelqu'un d'entre eux. Je m'y oppose, lui dit Hercule; car pourquoi n'as-tu pas invité Alexandre, qui me touche de si près? Puissant maître des dieux, continua-t-il, adressant la parole à Jupiter, si vous avez résolu d'introduire ici quelque héros, ordonnez, je vous en conjure, que l'on appel Alexandre. Puisque nous voulons ensemble examiner les grands hommes, pourquoi ne pas faire paraître le plus grand de tous. Jupiter sentit la justice de cette remontrance. Alexandre vient à l'assemblé des empereurs; mais ni César, ni aucun autre ne se lève à son arrivée, en sorte qu'il est contraint de prendre un siége que le fils aîné de Sévère avait laissé vide, ayant été chassé, pour avoir fait mourir son frère. Alors Silène se mit à railler Quirinus, en lui disant : prends garde que tous tes Romains ne puissent tenir contre ce seul Grec. Par Jupiter, répondit Quirinus, je crois qu'il y en a plusieurs qui ne lui doivent rien? Si mes descendans l'ont admiré, jusqu'à le juger seul digne du nom de grand, parmi tant de capitaines étrangers, ils n'entendent pas pour cela lui donner la préférence sur leur héros. Ont-ils raison de la lui refuser? est-ce en eux préjugé de nation? l'examen va le décider. En disant ces derniers mots, Quirinus rougit, et parut très-inquiet pour les siens.

Ensuite, Jupiter demanda aux dieux s'ils voulaient que l'on fît combattre tous les héros, ou si l'on suivrait ce qui se pratique dans les combats de la lutte. Là, pour être couronné, il suffit de terrasser celui qui a défait le plus de champions; sans en venir aux mains avec eux, il est censé les vaincre dans la personne de leur vainqueur. Cette seconde manière passa tout d'une voix, comme la plus décisive. Mercure cita César, puis Octavien et après lui Trajan. On fit silence; et Saturne ayant regardé Jupiter, dit, qu'il était surpris de ne voir dans la carrière que des empereurs guerriers et de n'en point voir de philosophes; cependant, ajouta-t-il, ces derniers ne me sont pas moins chers que les autres. Qu'on fasse venir Marc-Aurèle. Marc-Aurèle fut appelé; il parut avec un air grave et majestueux. Le travail et la contention d'esprit lui avaient tant soit peu ridé les joues et enfoncé les yeux. Mais son extérieur sans affectation, même négligé, lui donnait une beauté que l'art ne saurait atteindre. Il portait une barbe épaisse, et des habits simples et modestes. Son corps atténué par l'abstinence, était transparent, et jetait même de l'éclat, comme la plus pure et la plus vive lumière.

Quand il fut entré dans l'enceinte sacrée, grand Saturne, et grand Jupiter, dit Bacchus, tout ce que l'on fait chez les dieux ne doit-il pas être par-

fait ? Oui, sans doute, répondirent-ils. Si cela est, continua Bacchus, pour rendre la dispute complète, faisons aussi venir quelque prince ami de la volupté. Mais dit Jupiter, quiconque ne nous prend pas pour modèles ne peut mettre ici le pied. Hé bien, repartit Bacchus, il ne viendra que jusqu'à la porte; on le jugera sans le faire entrer. Appelons, si vous le trouvez bon, un prince qui ne manque pas de talent pour la guerre, mais plongé dans les délices et dans les plaisirs. Que *Constantin* (17) *s'avance* jusqu'à la porte.

Après que les dieux y eurent consenti, comme les formes de la dispute étaient réglées, Mercure voulait que chacun des tenans parlât pour soi, et que les dieux donnassent ensuite leur suffrage. Apollon était d'avis contraire, prétendant que les dieux ne doivent chercher que la vérité, sans s'arrêter à l'éloquence, ni aux charmes du discours. Jupiter, ayant envie de leur faire plaisir à tous deux et de prolonger la séance, dit : il n'y a point d'inconvénient de leur donner à chacun une *petite mesure* (18) *d'eau ;* ils pourront parler, tant qu'elle coulera. Nous les questionnerons ensuite, et l'on sondera le fond de leurs cœurs. Là-dessus, Silène apostropha Neptune, d'un ton railleur, et lui dit : seigneur Neptune, vous ferez bien d'avoir l'œil sur Alexandre et sur Trajan ; car s'ils vont prendre l'eau pour le nectar, ils l'avaleront

tout d'un trait, et les autres seront réduits à se taire. Ils ne m'ont jamais mis en frais, répondit Neptune. Ainsi, bonhomme, songe à garder tes vignes; je réponds de mes fontaines. Silène, piqué jusqu'au vif, demeura muet, et tourna son attention vers les combattans. Ensuite Mercure, faisant la fonction de héraut, parla en ces termes :

Ecoutez ma voix immortelle;
Venez, illustres conquérans :
La gloire, au combat, vous appelle;
J'ouvre la carrière, il est tems.

Vous, dont le bras et le génie
Domptèrent des peuples guerriers;
Venez, sans risquer votre vie,
Disputer de nouveaux lauriers.

Venez, héros d'une autre espèce,
Qui, domptant votre propre cœur,
A l'école de la sagesse,
Ayez cherché le vrai bonheur.

Et vous, princes dont la puissance
Fit éclater en liberté,
Sur vos ennemis, la vengeance,
Et sur vos amis, la bonté.

Vous, encor, qui fîtes la guerre
Pour vivre au gré de vos désirs;
Et qui n'ébranlâtes la terre
Que pour assurer vos plaisirs;

Qui choisîtes, pour bien unique,
Les fêtes, les jeux, les ris,
Et l'étalage asiatique
De l'or, des perles, des rubis.

Aux yeux de l'arbitre suprême,
Signalez ici votre ardeur :
La gloire et Jupiter lui-même
Doivent couronner le vainqueur.

Mercure ayant ouvert la carrière, les combattans tirèrent au sort. Le nom de César vint le premier de tous. Cette faveur ou hasard, qui paraissait se prêter à la passion qu'il avait d'être toujours le premier, redoubla sa vanité et sa fierté. Alexandre, au contraire, en fut si piqué, qu'il allait quitter la partie, sans Hercule qui l'arrêta et l'obligea de tenir bon. Son nom vint après, et fut suivi de ceux des autres, dans le même ordre où ils avaient vécu.

Alors César parla ainsi : « Puissant Jupiter, et » vous dieux immortels, j'ai eu le bonheur de naî- » tre après une infinité de grands hommes, dans la » ville du monde qui a étendu le plus loin son em- » pire. Il n'en est aucune qui ne lui cède le pre- » mier rang, et qui ne se crut honorée de tenir le » second. Quelle ville, en effet, si faible dans son » origine, et ne comptant que trois mille hommes » parmi ses premiers citoyens, en moins de six cents » ans, a porté ses armes victorieuses aux extrémités

» de la terre? Quelle nation a produit tant de
» personnages, si habiles dans la guerre, si pro-
» fonds dans la politique, si touchés de la crainte
» des dieux! Né dans une ville si célèbre, si floris-
» sante, j'ai effacé les héros, mes contemporains, et
» les grands hommes de tous les tems et de tous les
» lieux. Je ne crains point d'avoir ici pour rival
» aucun de mes citoyens; je sais qu'aucun d'eux ne
» me disputera le prix. Mais puisqu'Alexandre ose
» se mesurer avec moi, quel est donc cet exploit
» qu'il veut opposer aux miens? Serait-ce la con-
» quête de la Perse? Mais n'a-t-il pas vu les lau-
» riers que j'ai cueillis dans les plaines de Pharsa-
» les; quel était le plus grand capitaine, de Pompée
» ou de Darius? Qui des deux avait de meilleurs
» soldats? Les mêmes nations qui faisaient la force
» et l'élite des armées de Darius, *étaient le rebut de*
» *celles de Pompée* *. Les drapeaux de ce romain réu-
» nissaient la fleur de ces peuples, tant de fois vain-
» queurs des Asiatiques, qui osèrent attaquer l'Eu-
» rope, je veux dire les Italiens, les Illyriens et les
» Gaulois : et puisque j'ai fait mention de ces der-
» niers, mettrons-nous en parallèle l'expédition

---

*. A la lettre, « *n'eussent été que des Cariens dans l'armée de Pompée* ». On sait que le mot *Carien* passait en proverbe, pour signifier un homme de néant.

» d'Alexandre contre les Gètes, avec la conquête
» des Gaules? Il passa le Danube une fois : j'ai passé
» deux fois le Rhin, et remporté de fameuses vic-
» toires sur les Germains; il ne trouva point de ré-
» sistance, et moi j'eus Arioviste à combattre.

» J'ai fait voile sur l'Océan; mais quelque glo-
» rieuse que puisse être une hardiesse jusqu'alors
» sans exemple chez les Romains, il est encore
» plus glorieux, selon moi, d'avoir sauté le pre-
» mier de mon vaisseau à terre. Je ne parle ni des
» Helvétiens, ni des Espagnols. Je n'ai rien dit en-
» core de ce que j'ai fait dans les Gaules, où j'ai
» forcé plus de trois cents villes, et vaincu deux
» millions d'hommes. J'ai couronné tant de grandes
» actions, par la défaite des Romains mêmes. Forcé
» de faire la guerre à mes concitoyens, j'ai vu plier
» sous mes armes les vainqueurs du monde, invin-
» cibles jusqu'à moi. Si l'on veut compter nos ba-
» tailles, j'en ai donné trois fois plus que n'en at-
» tribuent à Alexandre, ceux qui embellissent sa
» vie, et grossissent ses exploits. Si le nombre des
» places, forcées paraît plus décisif, j'ai pris la plu-
» part des villes, non-seulement de l'Asie, mais
» encore de l'Europe. Alexandre a vu l'Egypte en
» passant, et moi je l'ai conquise à table, et au mi-
» lieu des plaisirs. Veut-on enfin examiner, qui de
» nous deux a usé de la victoire avec plus de mo-

» dération? J'ai pardonné à mes ennemis; vous sa-
» vez, justes dieux! de quel prix ils ont payé ma
» clémence; et Némésis a vengé mon sang. Pour lui,
» bien loin de faire quartier à ses ennemis, il n'a
» pas épargné ses amis mêmes. Et tu oses encore,
» Alexandre, me contester le premier rang que tous
» les autres me cèdent. Tu veux donc me contrain-
» dre d'opposer la douceur, avec laquelle je traitai
» les Helvétiens, à l'inhumanité que tu exerças en-
» vers les malheureux citoyens de Thèbes. Tu ré-
» duisis en cendres les villes de ces Grecs infortu-
» nés, et moi j'ai rebâti les villes des barbares, brû-
» lées par leurs propres habitans. Dis moi enfin,
» quel est le plus glorieux, d'avoir battu dix mille
» Grecs, ou d'avoir soutenu l'effort de cent cin-
» quante mille Romains. Mais puisque je n'ai pas
» eu le loisir de cultiver l'éloquence, je me flatte,
» grands dieux, que vous voudrez bien m'excuser,
» et que, justes appréciateurs de ce que j'ai dit,
» et de ce que j'omets, vous prononcerez en ma
» faveur. »

César, ayant parlé de la sorte, voulait continuer; mais Alexandre, qui pendant son discours avait eu peine à se retenir, perdit patience; et, tout hors de lui-même : « Jusques à quand Jupiter, et vous justes
» dieux, dit-il avec émotion, souffrirai-je en silence
» l'audace de ce Romain? vous voyez qu'il ne met

» point de foi, aux éloges qu'il se donne, non plus
» qu'aux outrages qu'il me fait. Peut-être devait-il
» s'abstenir, et de ces éloges, et de ces outrages,
» puisqu'ils sont également choquans. Mais qu'ayant
» fait gloire de m'imiter, il tâche de me décrier au-
» jourd'hui, c'est un excès que je ne puis suppor-
» ter. Il a poussé l'impudence, jusqu'à tourner en
» ridicule son propre modèle. Tu devais, César, te
» souvenir des larmes que tu versas, lorsque tu en-
» tendis parler des monumens consacrés à ma gloire?
» Mais Pompée t'a depuis enflé le courage; Pompée,
» l'idole de ses concitoyens, qui n'eut jamais de
» mérite réel. Son triomphe d'Afrique lui couta peu;
» la seule faiblesse des consuls, qui étaient alors en
» charge, y donna du relief. Dans la guerre servile,
» Crassus et Gellius, défirent de vils esclaves ré-
» voltés, mais Pompée n'en eut que l'honneur.
» Lucullus conquit l'Arménie et les provinces voi-
» sines; et Pompée en triompha. Ensuite la flatterie
» des Romains lui donna le nom de Grand; cepen-
» dant, de tous les capitaines qui l'avaient précédé,
» on ne m'en citera pas un qui ne fut plus grand
» que lui. Qu'a-t-il de comparable aux exploits de
» Marius, des deux Scipion, de Camille, qui, pour
» avoir rétabli Rome presque détruite, en est le fon-
» dateur après Quirinus? il n'en a pas été de leurs
» actions comme des édifices publics. Un magistrat

» en jette les fondemens, d'autres les achèvent; le
» dernier venu y met son nom, quoiqu'il n'ait fait
» que crépir les murs. Ces grands hommes, dis-je,
» ne se sont point appropriés les ouvrages d'autrui,
» ils n'ont point usurpé une gloire étrangère; ils
» ont eux-mêmes formé le plan de leurs actions; ils
» l'ont exécuté eux-mêmes; ils ont mérité, en ri-
» gueur, leurs illustres noms. Il n'est donc pas éton-
» nant que tu ayes vaincu Pompée, qui, de peur de
» déranger ses cheveux, n'osait se toucher à la tête
» que du bout du doigt, et qui n'avait que le ma-
» nège du renard, sans avoir le cœur du lion. Aussi
» dès que la fortune, qui l'avait toujours fidèlement
» servi, l'eut livré à lui-même, il fut incontinent
« défait. Il est clair, que ni ton habileté, ni ton
» courage, n'eurent point de part à la victoire,
» puisque tu te laissas affamer, faute, comme on
» sait, impardonnable à un général, et que tu de-
» vais être battu, avant d'en venir aux mains. Si
» donc, manque de tête et de jugement, ou ne sa-
» chant pas se faire obéir, Pompée ne poussa point
» sa victoire, s'il précipita la décision d'une guerre,
» qu'il avait intérêt de faire durer; c'est à ses fautes
» et non à ton mérite, qu'il dut attribuer sa défaite.
» Les Perses au contraire, avec leurs grands pré-
» paratifs, et leurs sages mesures, n'ont pu résister
» à ma valeur. Mais parce qu'un homme vertueux,

» un grand roi, doit se piquer, moins de la simple
» réussite, que de la justice de ses entreprises; je
» n'ai attaqué les Perses que pour venger les Grecs;
» et si je fis la guerre à ces derniers, mon intention
» ne fut point de ravager la Grèce, mais de mettre
» hors d'état de m'arrêter, ceux qui s'opposaient à
» mon passage, et m'empêchaient de marcher contre
» l'ennemi commun. Pour toi, en combattant les
» Gaulois et les Germains, tu faisais l'apprentissage
» de la guerre impie et détestable, que tu méditais
» contre ta patrie ».

« A l'égard de la manière insultante dont tu parles
» des dix mille Grecs que je défis, je pourrais te
» répondre avec vérité, que vous, Romains, êtes
» aussi Grecs d'origine, et que l'Italie presqu'en-
» tière a été peuplée par les Grecs. Mais je me borne
» à cette réflexion : vos Romains comptèrent pour
» beaucoup l'amitié et l'alliance des Etoliens, leurs
» voisins, nation grecque peu considérable. Depuis,
» pour je ne sais quelles raisons, vous les forçâtes
» de vous faire la guerre : vous eûtes bien de la peine
» à les réduire; et ils vous vendirent chèrement la
» victoire. Vous donc qui n'avez eu de forces, que
» ce qu'il en fallait précisément, pour vaincre la
» Grèce, sur son retour et dans sa décadence, que
» dis-je, pour assujétir un petit état, dont le nom
» était à peine connu dans les beaux jours de la

» Grèce, où en eussiez-vous été, si vous aviez eu à
» combattre les Grecs, avant qu'ils fussent désunis,
» et déchus de leur ancienne splendeur. Vous savez
» vous-même la consternation où vous jetta la des-
» cente de Pyrrhus : vous traitez de bagatelles la con-
» quête de la Perse, et vous parlez avec mépris d'un
» si grand exploit. Pourquoi donc, dites-moi, plus de
» trois cents ans de guerre n'ont-ils pu vous rendre
» maîtres d'une petite contrée d'au-delà du *Tigre*,
» possédée par les Parthes? Voulez-vous que je vous
» en dise la raison? Les flèches des Perses vous ont
» arrêtés. Mais Antoine, ton élève, ô César, formé
» dans ton camp, peut aussi te l'apprendre. Pour
» moi, j'ai dompté la Perse et les Indes, en moins
» de dix ans; après cela, tu as la hardiesse de me le
» disputer, à moi qu'on vît dès l'enfance, à la tête
» d'une armée, à moi, dont les exploits, quoiqu'ils
» n'ayent point eu d'écrivains dignes d'eux, vivront
» éternellement, comme ceux de l'invincible Her-
» cule, qui fut l'objet de mon culte, et le modèle de
» mes actions. Pour Achille, dont je descends, j'ai
» osé lutter avec lui. Mais je me suis contenté d'imi-
» ter Hercule, et de marcher sur ses pas, d'aussi
» près qu'un mortel puisse suivre un dieu. J'en ai
» dit assez, grands dieux, pour répondre à un rival,
» qui ne méritait d'autre réponse que le mépris. Au
» reste les traits de rigueur qu'on me reproche,

» personne ne les sentit, sans se les être attirés. Ils
» tombèrent tous sur des gens, qui m'avaient offensé
» en plus d'une manière, ou qui ne savaient ni
» prendre leur tems, ni garder les bienséances. Si
» j'ai fait du mal à ces derniers, la divine et pru-
» dente *Métanée*, ressource unique de ceux qui ont
» commis des fautes, m'en a inspiré un prompt re-
» pentir; pour les autres qui, par esprit de jalousie
» et de haine, prenaient à tâche de me heurter, et
» de me pousser à bout en toute rencontre, j'ai cru
» pouvoir sans injustice m'en faire raison ».

Après qu'Alexandre eut ainsi parlé en homme de guerre, le serviteur de Neptune alla porter à Octavien sa mesure d'*eau*, mais il la lui avait faite fort petite, parce qu'il restait peu de tems et qu'il en voulait d'ailleurs à ce prince, pour avoir traité fort cavalièrement le dieu son maître. Octavien était trop fin, pour ne pas s'en appercevoir; c'est pourquoi, sans s'arrêter à parler des autres, il dit: « Jupiter, et vous dieux immortels, je ne prétends, » ni flétrir, ni rabaisser la gloire de mes concur-
» rens; je ne veux parler que de moi. Dès ma jeu-
» nesse, j'ai été à la tête de ma nation, comme fut
» Alexandre; à l'exemple de César, mon père, j'ai
» triomphé des Germains; engagé dans les guerres
» civiles, j'ai battu la flotte d'Egypte, à la journée
» d'Actium; j'avais déjà vaincu , à celle de Phi-

» lippes, Brutus et Cassius, et ajouté comme par
» surcroît, la défaite du jeune Pompée, à cette pre-
» mière expédition. La philosophie a eu sur mon
» cœur, un empire absolu; j'ai souffert, et j'ai aimé
» la hardiesse d'Athénodore, pour qui j'avais tout
» le respect d'un disciple, ou plutôt d'un fils;
» Arius eut mon amitié et ma confiance. En un
» mot, la philosophie ne peut rien me reprocher.
» Comme je voyais que nos divisions domestiques
» avaient mis Rome, plus d'une fois en danger de
» périr, ma politique lui procura, dieux puissans,
» la grandeur solide et inaltérable, dont vous la
» faites jouir. Je me défendis de l'esprit de conquête,
» et de l'ambition démesurée de lui soumettre tout
» l'univers. D'après la nature, je fixai les bornes
» de l'empire au Danube et à l'Euphrate. Quand
» j'eus dompté les Scythes et les Thraces, je n'em-
» ployai point le long règne, que votre bonté m'ac-
» cordait, à former des projets éternels de guerre.
» Je profitai de mon loisir, pour faire de bonnes
» lois, et pour réformer les désordres que la guerre
» avait causés; conduite non moins sage que celle
» de mes devanciers, et s'il faut trancher le mot, la
» plus sensée qu'on ait jamais tenue dans un poste
» pareil au mien. Les uns semblables à des chica-
» neurs de profession, occupés à inventer des pro-
» cès, se sont servi d'une guerre, pour en ménager

» une autre; et pouvant goûter les douceurs de la
» paix, sont morts les armes à la main. D'autres,
» ayant des ennemis sur les bras, se sont livrés au
» plaisir, sacrifiant leur gloire et même leur vie à
» d'infames voluptés. Ces réflexions me donnent la
» hardiesse de prétendre à quelque chose de plus
» qu'au dernier rang. Après tout, justes dieux,
» c'est à moi de me soumettre avec joie, à ce qu'il
» vous plaira d'en ordonner. ».

Ensuite vint le tour de Trajan. Il avait du talent pour parler; mais il ne s'en donnait pas la peine; aussi chargeait-il ordinairement Sura de composer ses harangues. Par un effet de la même nonchalance, il cria plutôt qu'il ne prononça, quelques paroles mal articulées. Il étalait aux dieux, les trophées qu'il avait érigés des dépouilles des Gètes, et se plaignait de son grand âge, qui ne lui avait pas permis de soumettre entièrement ces derniers.

« A d'autres, dit Silène, tu as régné vingt ans;
» et voilà Alexandre qui n'en a régné que douze;
» pourquoi donc nous dire, que tu n'as pas eu le
» tems? Dis plutôt, que tu as trop aimé ton plai-
» sir ». Ce trait réveilla l'éloquence de Trajan, car il n'en manquait pas; quoique le vin, qu'il aimait trop, le rendit quelqufois pesant.

« Jupiter, dit-il, et vous, dieux immortels, lors-
» que je reçus l'empire, je le trouvai dans une espèce

» de léthargie, ébranlé au dedans par une tyrannie
» de plusieurs années, et au-dehors, par les insultes
» des Gètes. J'ai cependant été le seul qui ait osé
» marcher contre les peuples d'au-delà du Danube ;
» j'ai dompté les Gètes, nation la plus belliqueuse
» qui fut jamais, moins formidable encore par la
» force du corps, que par le courage que lui inspire
» la doctrine de *Zamolxis* (19). Ce philosophe,
» qu'ils honorent comme un dieu, leur a persuadé
» que le trépas n'est point un anéantissement ; mais
» un changement de demeure, en sorte qu'ils af-
» frontent la mort plus volontiers qu'ils n'entre-
» prennent un voyage. Je n'ai pourtant employé que
» cinq ans à cette expédition. On sait que nul de
» mes prédécesseurs n'a traité ses sujets avec plus
» de bonté que moi ; ni César, ni pas un autre ne
» saurait me contester le prix de la clémence. J'eusse
» commis une injustice d'attaquer les Parthes sans
» sujet ; mais aussitôt qu'ils m'eurent insulté, mon
» âge, quoique privilégié par les lois, ne m'arrêta
» point. Justes dieux! puisque les faits sont cons-
» tants, s'être rendu terrible à ses ennemis, s'être fait
» aimer tendrement de ses sujets, avoir respecté
» votre divine fille, la philosophie, n'en est-ce pas
» assez, pour mériter le premier rang ?

Trajan ayant cessé de parler de la sorte, les dieux jugèrent qu'il avait l'avantage sur tous les autres,

du côté de la clémence; et l'on vit bien que cette vertu était la vertu favorite des dieux.

Dès que Marc-Aurèle ouvrit la bouche, Silène dit tout bas à Bacchus : « Écoutons ce stoïcien. Quel paradoxe nous va-t-il débiter? » Marc-Aurèle regarda les dieux, et dit : « Dieux immortels; » il m'est inutile de haranguer ou de disputer. Si » vous ignoriez mes actions, je devrais vous les ap- » prendre; mais puisque vous les connaissez, et » que rien ne vous est inconnu, donnez-moi le rang » dont vous me trouverez digne. » On jugea, sur ce discours, que Marc-Aurèle, admirable en tout le reste, l'était encore plus par son bon sens, sachant si bien,

« Parler quand il fallait, et se taire à propos. » *

On avertit ensuite Constantin que c'était à lui de parler. Ce prince avait d'abord apporté au combat un air résolu; mais lorsqu'il eut envisagé les actions de ses concurrens, les siennes lui parurent des riens. A dire vrai, tout se réduisait à la défaite de deux *tyrans*, déjà demi vaincus, l'un, par sa lâcheté et sa faiblesse, l'autre par sa vieillesse et sa mauvaise destinée, tous deux objets de la haine des dieux et des hommes. Pour ses exploits contre les barbares,

---

* Euripide.

ils n'étaient bons qu'à le faire moquer. En effet, il leur avait payé une espèce de tribut, pour se plonger à l'aise dans les plaisirs. Il se tenait donc loin des dieux, à l'entrée du séjour de la *lune, de laquelle il était amoureux* (20), tout occupé à la contempler, sans songer à la victoire. Cependant, comme il fallait bien dire quelque chose, il dit : « Je l'emporte
» sur tous mes concurrens. Voici à quels titres : sur
» le Macédonien, pour avoir combattu, non comme
» lui, des barbares Asiatiques, mais des Germains,
» des Scythes et des Romains; sur César, et sur
» Octavien, ayant vaincu, non des citoyens ver-
» tueux, mais les plus méchans et les plus abomi-
» nables des tyrans. Ce que j'ai fait pour en déli-
» vrer l'empire, me met au dessus de Trajan, que
» j'égale déjà par un autre endroit, puisque j'ai re-
» conquis la province qu'il avait déjà assujétie le pre-
» mier. Peut-être même, est-il plus glorieux, de
» recouvrer les anciennes conquêtes, que d'en faire
» de nouvelles. Pour ce qui est de Marc-Aurèle,
» son silence montre assez qu'il nous cède à tous
» le premier rang. »

» Mais, dit Silène, les exploits que tu fais son-
» ner si haut, ne ressemblent-ils point aux jardins
» d'*Adonis?* Et quels sont-ils, reprit Constantin,
» ces jardins d'Adonis? — Ce sont, dit Silène, des
» pots pleins de terre, où les femmes mettent cer-

» taines plantes, en l'honneur du favori de Vénus.
» On voit, en peu de tems, je ne sais quelle ver-
» dure, mais bientôt après tout est flétri et dessé-
» ché. » — Constantin sentit la justesse de l'image, et rougit.

On fit silence, et les parties attendaient la décision; mais les dieux, avant de prononcer, voulaient mettre au jour les motifs des héros, et ne pas s'en tenir à leurs seules actions, dont la fortune revendiquait plus de la moitié. Cette déesse était présente; et leur reprochait à grands cris, leur ingratitude. « Octavien, disait-elle, est le seul qui sache recon-
» naître mes faveurs. » — Mercure fut encore chargé de la commission. On lui dit de commencer par Alexandre, et de lui demander quel avait été l'objet de son estime, et le but de ses pénibles travaux. — Mon but, dit Alexandre, a été de tout vaincre. Hé bien, continua Mercure, crois tu l'avoir atteint? — Oui sans doute, répondit-il. Cependant, lui dit Silène, avec un rire extrêmement malin, nos filles t'ont souvent vaincu. — Il voulait par là désigner les vignes, et railler Alexandre sur son amour pour le vin. — Parlez juste, répliqua ce prince, encore plein des leçons d'Aristote : les êtres inanimés ne vainquent point, puisqu'on ne se bat point contre eux. Le terme convient seulement aux hommes et aux animaux. « Ho! ho!, dit Silène, contrefaisant

l'étonné d'une manière assez plaisante, ce que c'est que la dialectique! elle se tire toujours d'affaire. Mais toi, poursuivit-il, dans quelle cathégorie te mets-tu? Dans celle des êtres vivans, ou dans celle des inanimés? — » Doucement, répondit Alexandre, d'un air fâché; j'avais l'âme assez noble, pour espérer de devenir dieu, et même pour croire déjà l'être. — » Sur ce pied là, dit Silène, tu ne peux disconvenir, que tu n'aies été souvent vaincu par toi-même, lorsque tu as livré ton esprit et ton cœur à la colère, à la tristesse, à quelqu'autre passion. — » Bon, répartit Alexandre, se vaincre ou être vaincu par soi, n'est-ce pas toujours la même chose? Il s'agit ici de victoires remportées sur nous par d'autres. » — Sans mentir, dit Silène, voilà de la logique la plus subtile. Voyez comme il se joue de mes sophismes. Mais lorsque tu fus blessé aux Indes, que Peuceste tomba à tes côtés, et qu'on t'emporta de la ville à demi mort, vainquis-tu aussi l'Indien, qui t'avait mis en cet état? — « Si je le vainquis, dit Alexandre? Je le fis passer lui et sa ville, au fil de l'épée. — » Non s'il vous plaît, monsieur le vainqueur, ce ne fut point vous : vous étiez pour lors étendu tout de votre long, sans force et aux abois, comme l'Hector d'Homère. D'autres combattirent, et remportèrent la victoire : — sous ma conduite, dit Alexandre : — et comment les pouvais-

tu conduire, n'ayant qu'un souffle de vie? répliqua Silène, qui se mit à chanter les vers d'Euripide :

« Quand on dresse un trophée, hélas! quelle injustice!
» Les soldats ont vaincu; mais les Grecs, par caprice,
» Dérobent aux soldats le prix de la valeur,
» Et le seul général (21) a le nom de vainqueur. * »

Sur quoi Bacchus dit à Silène : — « Cesse, mon cher papa, de lui parler sur ce ton, de peur qu'il ne t'en fasse autant qu'à Clitus. — Alexandre rougit : les larmes lui vinrent aux yeux, et il se tut.

Ce dialogue fini, Mercure questionna César, et lui dit : — Et toi César, quelle fin t'es-tu proposée? — « D'être le premier homme de ma nation, répondit-il. — Mais, dit Mercure, cela n'est pas clair. En quel genre as-tu voulu primer? Dans l'étude de la sagesse, dans l'éloquence, dans la science de la guerre? » — « En tout si j'avais pu, répliqua César. Mais comme il fallait opter, j'ai voulu me rendre le plus puissant de mes citoyens. — « As-tu donc eu, dit Silène, beaucoup de pouvoir parmi eux! — « Il le faut bien, reprit César, puisque je suis devenu leur maître. » — « Oui, poursuivit Silène, tu as bien pu les asservir, mais tu n'as pu gagner leurs cœurs. Tu as eu beau faire le comédien, affecter une

---

* Eurip., Andromaque, v. 693.

grande douceur, leur prodiguer bassement tes caresses : tout cela ne t'a servi de rien. — Comment, dit César! Je n'étais pas aimé moi, dont les meurtriers furent poursuivis par le peuple? — « Ce ne fut pas ta mort, ajouta Silène, qui l'anima contre Brutus et Cassius, puisqu'il les jugea *dignes du consulat* (22), pour t'avoir tué; mais l'argent que tu lui léguais par ton testament, après qu'il en eut ouï la lecture. Pouvait-il refuser une indignation si bien payée? »

Ensuite Mercure apostropha Octavien : « Eh bien! ne nous diras-tu pas aussi, qu'elle a été ta principale vue? » — « De bien régner, répondit-il. — Cela demande explication, dit Mercure. De bien régner! il n'y a pas de tyran qui n'en dise autant. *Denis*, et même *Agathocle*, encore plus scélérat que lui, se flattaient de bien régner. — « Mais vous savez, grands dieux, reprit Octavien, qu'en congédiant mon *petit-fils*, je vous priai de lui donner le courage de César, l'adresse de Pompée, et ma fortune. » — Silène prit la parole, et dit : — Vraiment le faiseur de poupées nous a envoyé une bonne recrue de dieux faits au tour, de dieux de grande vertu. — Pourquoi me donnez-vous ce nom, dit Octavien? — Quoi, seigneur auguste, répondit Silène, ne nous as-tu pas jeté des dieux en moule, sur le modèle des poupées? César que voilà, est ton

coup d'essai. — Octavien se tut, et baissa les yeux.

Mercure envisagea Trajan, et lui demanda qu'elle avait été son ambition. — Celle d'Alexandre, répliqua Trajan, mais je savais la modérer. — Aussi, dit Silène, tu t'es laissé vaincre, par des vices plus bas que les siens. La colère fut son faible : mais le tien a été le plus brutal et le plus honteux des plaisirs. — Va-t-en, dit Bacchus à Silène, porte ailleurs tes plaisanteries ; ces gens ne sauraient ouvrir la bouche. Fais leur quartier, et songe plutôt comment tu pourras mordre sur Marc-Aurèle ; il est de bonne *trempe, celui-là, il a toutes ses façons* (23). Là-dessus, Mercure se tourna vers ce prince, et lui dit : — Et toi, l'homme grave, quelle fin t'es tu proposée ? Marc-Aurèle répondit doucement, et avec modestie. — » D'imiter les dieux. — Cette réponse parut pleine de noblesse, et renfermait tout ce qu'on pouvait dire, si bien que Mercure voulait s'en tenir là, persuadé que Marc-Aurèle répondrait toujours sur le même ton. Il n'y eut que Silène qui s'écria : — Par Bacchus, ce sophiste n'en sera pas quitte à si bon marché. — Pourquoi donc, Marc-Aurèle, vivais-tu de pain et de vin, et non pas de nectar, ni d'ambroisie, comme nous ? — C'est, dit-il, que je ne prétendais pas vous ressembler, en buvant et en mangeant. Je nourrissais mon corps dans cette idée vraie ou fausse, que les vôtres ont besoin

d'être nourris de la *fumée des sacrifices* (24). Mais, au reste, c'était du côté des fonctions de l'esprit, que je croyais vous devoir imiter. — Silène demeura un moment étourdi du coup qui partait d'une main sûre et habile. — Dans ce que tu viens de dire, reprit-il, il peut y avoir quelque chose d'assez juste; mais; réponds-moi à ceci : Qu'était-ce, selon toi, qu'imiter les dieux? — Avoir le moins de besoins, faire le plus de bien qu'il est possible, dit Marc-Aurèle. — Mais, quoi! poursuivit Silène, n'as-tu pas eu de besoins? — Moi, répondit Marc-Aurèle, point du tout : mais mon corps en avait peut-être quelques-uns. Cette réponse parut encore fort juste; de sorte que Silène, ne sachant plus que dire, se jette sur ce qui paraissait donner prise dans la conduite du prince, à l'égard de sa femme et de son fils. Il lui reproche donc d'avoir fait, de l'une, une héroïne, et de l'autre, un empereur. « En tout cela, dit Marc-Aurèle, je n'ai fait encore qu'imiter les dieux : à l'égard de ma femme, j'ai pratiqué la maxime d'Homère.

« L'homme de bien respecte et chérit son épouse. » *

Ma tendresse pour mon fils est justifiée par un aveu

* Iliade. v. 343.

sorti de la bouche de Jupiter même *. Il y a long-tems, dit-il à Mars, contre lequel il est courroucé, que je t'aurais écrasé de ma foudre, si je ne t'aimais, parce que tu es mon fils. » D'ailleurs, je ne prévoyais pas que le mien dût se porter à de tels excès. La jeunesse flotte entre le vice et la vertu ; si le vice l'a entraîné, il ne s'ensuit pas que j'aie confié l'empire à un prince vicieux ; il l'est devenu depuis. J'ai donc, pour garant de ma conduite, envers ma femme, l'exemple du divin Achille ; envers mon fils, celui du maître des dieux : envers l'un et l'autre, des coutumes établies depuis long-tems ; les lois et les vœux de tout le monde appellent les enfans à la succession de leurs pères. Les honneurs que j'ai rendus à ma femme, ne sont pas de mon invention : bien d'autres en avaient usé de même avant moi. Peut-être n'a-t-on pas eu raison d'introduire de pareils usages ; cependant, lorsqu'ils sont autorisés par la coutume, ce serait une espèce d'injustice d'y déroger au préjudice de ceux qui nous touchent de si près. Mais je m'oublie ici, et je fais une longue apologie de mes actions devant des juges à qui rien n'est caché. Je vous prie donc, grand Jupiter, et vous, dieux puissans, de me pardonner mon indiscrétion. »

---

* Il. IX, ε. v. 897.

Lorsqu'il eût fini ces mots, Mercure interrogea Constantin, et lui demanda, quel avait été son objet ? — D'amasser des trésors, dit-il, et de les répandre ensuite à pleines mains, pour satisfaire les passions de mes amis et les miennes. Silène fit un grand éclat de rire, et lui dit : Mais puisque tu voulais être un *banquier* (25), comment t'oubliais-tu jusqu'à faire le métier d'aide de cuisine et de coiffeur ? on le voyait déjà bien à ton visage et à ta chevelure ; mais pour le coup t'en voilà convaincu, par la belle sentence que tu viens de prononcer. Telle fut la manière assez piquante dont Silène traita Constantin.

On fit silence, et les dieux donnaient leurs suffrages en secret : Marc-Aurèle eût la pluralité ; mais Jupiter, après avoir conféré tout bas avec Saturne son père, dit à Mercure de prononcer ; ce qu'il fit en ces termes : « Combattans, nos lois » et les jugemens que nous rendons sont de telle » nature, que le vainqueur a sujet de se réjouir, » sans que le vaincu ait le droit de se plaindre. Allez » donc chacun selon votre goût, vous mettre sous » la protection de quelque dieu, pour vivre désor- » mais auprès de lui ; que chacun choisisse son » protecteur et son patron. » Aussitôt Alexandre accourut auprès d'Hercule, Octavien auprès d'Apollon, Marc-Aurèle s'attacha étroitement à

Jupiter et à Saturne. César erra long-tems de côté et d'autre ; mais le grand Mars et Vénus, touchés de compassion, l'appelèrent à eux. Trajan alla rejoindre Alexandre et s'assit auprès de lui. Pour Constantin, comme s'il ne trouvait point parmi les dieux, de modèle de ses actions, dès qu'il eut aperçu la Mollesse, qui n'était pas loin, il courut à elle. La Mollesse le reçut d'un air tendre et le serra dans ses bras. Ensuite, après l'avoir bien ajusté et paré d'un habit de femme de diverses couleurs, elle le conduisit à la Débauche. Il trouva auprès de celle-ci, un de *ses enfans* (26), qui s'y était établi et qui criait à tout venant : « Corrupteurs, meurtriers, sacrilèges, » scélérats de toute espèce, approchez hardiment. » Point de souillures que n'efface à l'instant l'eau » dont je vais vous laver. En cas de récidive, vous » n'aurez qu'à vous frapper la poitrine, vous battre » la tête, et je vous rendrai aussi purs que la pre- » mière fois. »

Constantin se fixa donc très-volontiers auprès de la Débauche, ayant emmené ses autres enfans avec lui, hors de l'assemblée des dieux. Mais dans cet asile, les divinités destinées à punir l'athéisme, leur firent souffrir les supplices qu'ils méritaient, pour avoir versé *le sang* de leurs proches ; jusqu'à ce que Jupiter, en faveur de Claude et de Constance *, leur

* Constance Chlore.

accorda quelque relâche. Enfin Mercure me dit : « Je t'ai fait connaître le soleil ton père. Mérite, par ta fidélité à garder ses commandemens, de trouver en lui, pendant ta vie, un protecteur et un refuge assuré ; et lorsqu'il te faudra quitter le monde, rempli d'une ferme espérance, choisis pour guide ce dieu plein de bonté ».

FIN DE LA SATIRE DES CÉSARS.

NOTES

SUR LA SATIRE DES CÉSARS.

(1) *Saturnales.* Julien écrivit cette satire enjouée pour la fête des Saturnales. Elle n'est pourtant pas la même, dit-on, que celle qu'il paraît mentionner dans son quatrième discours, en l'honneur du *soleil roi*, et dont Suidas cite un passage, lequel, en effet, ne se trouve plus dans la présente satire des césars. (Voyez ma douzième note ci-après, et, en outre, la liste des œuvres perdues de Julien, à la fin du dernier volume.)

(2) *Composition d'or et d'argent.* Le texte porte ἤλεκτρον τὸ, mot du genre neutre, chez les Grecs anciens, signifiant l'ambre jaune et luisant comme l'or, espèce de fossile, qu'ils croyaient formé par l'écume de la mer, et qu'on trouve cependant fort avant dans les terres. Il me semble que Julien a voulu désigner ici une espèce de succin, qui approche de l'or pour la couleur, et de la pierre ou du métal pour la dureté. La Bleterie aurait pu traduire plus littéralement : « Etait-ce de l'ambre (électron), ou quelqu'autre métal ; c'est ce que Mercure ne me dit point ». Du reste, le mot *électron* étant équivoque, il est bon de remarquer, qu'Hésychius donne le mot ἤλεκτρος, masculin, comme signifiant un alliage d'or, à un sixième d'argent.

(3) *En tout.* César (Jules) était bien fait de sa personne ; et il n'avait, avec le père nourricier de Bacchus, d'autre qualité ressemblante que celle d'être chauve, défaut qui le mortifiait beaucoup, et sur lequel Silène se plaît à le railler.

(4) *Son visage.* Allégorie qui peint assez bien les rôles différens que jouait Auguste. En effet, ce prince, cruel pendant son triumvirat, devint l'ami des philosophes et des hommes de lettres, lorsqu'il se vit seul maître de l'empire : il se piquait aussi d'avoir les yeux brillans. — Zénon, le fondateur du portique et de la secte stoïcienne, ne put être le précepteur d'Auguste, comme on le feint ici par ironie. Mais ses paradoxes en philosophie autorisaient assez Julien à lui supposer cet office. Julien, dans ses discours précédens, maltraite, non ce philosophe, mais les faux cyniques qui, abusant de sa doctrine, veulent persuader aux autres que, selon lui, la philosophie suffit seule pour donner de la vertu aux hommes les plus pervers.

(5) *Grammairien.* Suétone ne parle point de cette dernière anecdote : mais il a consigné celle non moins odieuse d'un pêcheur maltraité par Tibère, et une autre du grammairien Séleucus, qu'il contraignit à se donner la mort.

(6) *D'Aristophane.* Ce qu'a dit ce poëte d'un *paphlagonien, qui brouillait tout, homme stupide, bredouilleur, etc.*, convenait parfaitement à l'empereur Claude, premier du nom, qui, outre sa timidité naturelle et une langue embarrassée, avait encore le défaut de se laisser mener par ses esclaves.

(7) *Les temples*. Dans les guerres qui suivirent la mort de Néron, le capitole fut réduit en cendres.

(8) *Avec les courtisannes*. Julien censure ici les amours de Titus avec Bérénice. Il faut cependant remarquer, à la louange de ce jeune empereur, qu'au rapport de Suétone, il renvoya cette concubine, dès qu'il eut pris à Rome les rênes du gouvernement.

(9) *A barbe longue*. C'est le portrait satirique de l'empereur Adrien, dans lequel l'abbé de la Bleterie, en ses notes, semble se complaire à critiquer les mêmes habitudes qu'il prête à l'empereur Julien.

(10) *Natif d'Emèse*. Il s'agit ici d'Elagabale, autrement Héliogabale, prince insensé, qui se disait le fils du soleil, et qui, ayant fait son cheval consul, prétendait le nourrir de paillettes d'or.

(11) *Ta mère*. La Bleterie observe ici que notre satirique copie l'historien Hérodien; et qu'il ne rend justice ni à Mammée, mère d'Alexandre Sévère, qu'on dit avoir été chrétienne, ni au fils qui protégeait les chrétiens.

(12) *Après lui*, *Gallien*. Notre premier traducteur fait remarquer que Julien, avant d'arriver à Claude II, a passé sous silence les huit empereurs qui ont précédé ce dernier: et ne voyant aucune raison plausible d'une telle omission, il soupçonne une lacune quelconque dans l'ouvrage; ce qui, en effet, n'est pas hors de vraisemblance. Alors, il serait moins étonnant que le passage, rapporté par Suidas, et dont il a été question en la

première note ci-dessus, manquât à la satire actuelle des *césars*.

(13) *Quel est donc, etc.* Les deux premiers vers, cités par notre satirique, sont tirés des *Phéniciennes* d'Euripide, vers 120 et 121 ; et le troisième, de la comédie des *Oiseaux* d'Aristophane : nouvelle preuve que Julien savait, pour ainsi dire, par cœur, non-seulement Homère, mais tous les autres poëtes de sa nation, et qu'il en fondait au besoin les vers dans ses écrits.

(14) *Sa postérité sur le trône.* Ici, l'auteur ne se fait pas un scrupule de vanter sa généalogie, comme descendant de l'empereur Claude II. (Voyez le paragraphe premier de la vie de Julien, au premier volume du présent ouvrage.)

(15) *Dioclétien.* Je ne fais aucun usage de notes de la Bleterie sur Dioclétien et sur les autres princes de cette époque, parce que je les ai assez fait connaître dans ma vie précitée de l'empereur Julien.

(16) *Le fils aîné de Sévère.* C'est Caracalla, le ridicule singe d'Alexandre-le-Conquérant, et l'odieux meurtrier de son frère Géta. L'historien Hérodien en fait un portrait malheureusement trop ressemblant.

(17) *Que Constantin s'avance.* Dans tout ce qui va suivre, et surtout vers la fin, Julien dépeint Constantin comme l'un des princes les plus efféminés qui aient jamais régné. L'historien Zozime le peint, en effet, comme tel, surtout depuis qu'il eut fondé Constantinople, et, en général, dans les dernières années de son règne. Il

se peut aussi, comme le dit la Bleterie, que Julien trouve quelque plaisir à critiquer Constantin, à qui il ne pouvait pardonner d'avoir renversé le culte païen. (Voyez ce que j'en ai dit d'après Aurélius Victor, dans la vie de Julien.)

(18) *Une petite mesure d'eau.* Cet instrument est connu chez les anciens, sous le nom de *clepsydre*, remplacé depuis par des *sabliers*.

(19) *Zamolxis.* Il a déjà été question ailleurs de ce Zamolxis. On en parlera encore dans les lettres de Julien. Il fut le législateur des Gétes; quelques auteurs l'ont dit esclave de Pythagore, quoiqu'Hérodote le croyait plus ancien que ce philosophe. Il débitait, sur l'état des âmes après la mort, une doctrine approchant de la métempsychose.

(20) *De la lune de laquelle il était amoureux.* La Bleterie suppose que, dans cette allégorie, Julien fait allusion au soin unique que prenait son oncle Constantin, de sa nouvelle ville, anciennement Byzance, dont la marque distinctive, où l'espèce d'armoirie était de toute ancienneté, comme elle l'est encore aujourd'hui, le croissant.

(21) *Le seul général a le nom de vainqueur.* L'abus qu'Eurypide signale ici, ayant existé dans tous les tems, la plaisanterie à laquelle il prête, fut toujours de saison. En voici un exemple tiré de l'histoire du siècle dernier. Le sujet était la bataille d'Heidelberg, gagnée sous le commandement du prince de Soubise.

Pourquoi le bâton à Soubise,
Puisque Chevert est le vainqueur?

Est-ce l'effet d'une méprise,
Ou de la cour une faveur?
Je ne vois là rien qui m'étonne,
Reprend quelqu'un d'un ton railleur,
C'est à l'aveugle qu'on le donne,
Et non pas à son conducteur.

(22) *Il les jugea dignes du consulat.* Ceci ne cadre point avec l'histoire. Brutus était seulement désigné par César, pour remplir la place de consul, quatre ans après l'année où il périt. Mais Brutus et Cassius furent nommés proconsuls par le sénat; et c'est peut-être ce à quoi se rapporte le trait de Julien. Celui-ci a pu, en effet, confondre le sénat avec le peuple, vu que le sénat représentait le peuple romain.

(23) *Il est de bonne trempe, celui-là; il a toutes ses façons.* Le texte de Julien porte: « *Il est, pour me servir de l'expression de Simonide, carré et à l'abri de tout reproche* ». Il me semble que le traducteur aurait dû ici conserver, en l'accompagnant de notes, le texte de Julien. Celui-ci fait évidemment allusion au carré ou *tétragone*, comme ayant rapport au nombre parfait, auquel il ne manque rien. On a vu, dans ses harangues, combien cet auteur tient à sa théorie des nombres.

(24) *La fumée des sacrifices.* Voyez, sur cette opinion présumée de Julien, ma note neuvième, sur le discours, en l'honneur du soleil roi.

(25) *Puisque tu voulais être banquier, etc.* Le sens de ce bon mot de Silène, est: Puisque tu aimais tant à thésauriser, tu devais être aussi ménager que les ban-

quiers, et ne pas afficher, dans ta parure, sur ta table et partout, un luxe très-dispendieux ; défaut qu'eut, en effet, Constantin.

(26) *Un de ses enfans.* Je pense, avec la Bleterie, que Julien veut désigner Crispe, l'un des fils de Constantin. Mais j'en donne une raison, que ce traducteur ne soupçonne pas. Et je présume que Julien, prévenu contre Hélène, mère de Crispe, parce qu'elle était chrétienne, en aura fait, comme quelques auteurs, non une épouse, mais une concubine de Constantin, et qu'alors, pour mortifier Constantin et Hélène, il aura mis, dans la bouche du fils, des paroles injurieures aux dogmes chrétiens sur le baptême, dont les eaux lavent tous les péchés, y compris le péché originel, et sur la pénitence, autre sacrement destiné à effacer les péchés commis depuis le baptême. Du reste, Julien peut aussi bien avoir voulu désigner ici Constance, fils de Constantin, empereur avant Julien. Tout ce qui suit n'a pas besoin de commentaire. On verra, dans les lettres de Julien, que cet empereur qualifiait les chrétiens d'*Athées*, parce qu'ils ne reconnaissaient point les innombrables dieux du paganisme.

FIN DES NOTES SUR LA SATIRE DES CÉSARS.

LE MISOPOGON DE JULIEN,

AUTREMENT

L'ENNEMI DE LA BARBE,

OU

L'HABITANT D'ANTIOCHE.

ARGUMENT.

Cette satire contre les habitans d'Antioche, le fruit d'une ou deux veillées de l'auteur, est très-piquante, en ce qu'elle offre le contraste des mœurs de Julien, avec celles du peuple de cette ville, où ce prince demeura, en effet, comme il dit lui-même, au moins sept mois en butte aux traits satiriques, et quelquefois aux insultes de la multitude. Cet écrit est la seule vengeance qu'il en ait tirée, ainsi qu'on l'a vu dans l'abrégé que nous avons fait de sa vie. Il s'en fallut de beaucoup, qu'en semblable cas, Antonin Caracalla eût témoigné la même modération. Les Alexandrins l'avaient raillé, lui avait-on dit, lorsqu'il était à Rome. Il fit exprès le voyage d'Alexandrie, et il en massacra toute la jeu-

nesse, comme le rapporte au long Hérodius, l. IV. Du reste, cet empereur avait la même croyance que Julien aux augures; il fut même assassiné près de Carrhes, d'où il se rendait vers le temple de la lune.

Je ne donne pas ici la traduction de la Bleterie, comme bien fidèle. Il retranche, il ajoute au texte, il met souvent en prose, ce qui est en vers; en un mot, il use de toute sorte de libertés. J'ai indiqué, par des caractères italiques, ce qu'il avait omis, ou bien je l'ai placé en notes: mais c'est seulement lorsque les choses omises, ou mal traduites, contiennent quelque détail relatif à la peinture des mœurs, ou à des traits historiques. J'ai laissé, sans le corriger, à l'exception de quelques mots, tout ce qui ne touche pas au fond du récit. On sentira bien, en effet, que les mots *messieurs* et autres n'appartiennent point au texte grec. Du reste, le titre de *Misopogon* convient parfaitement à cette plaisanterie de Julien, dans laquelle règne une allusion perpétuelle à l'aversion que la mollesse des habitans d'Antioche leur donnait pour les philosophes à longue barbe. Quant aux notes, j'en ai supprimé beaucoup, ou je les ai remplacées par d'autres plus essentielles.

LE MISOPOGON DE JULIEN,

AUTREMENT

L'ENNEMI DE LA BARBE,

OU

L'HABITANT D'ANTIOCHE.

Si l'enjouement règne dans les vers d'Anacréon, c'est qu'une fortune riante l'avait mis en belle humeur. Les poésies d'Alcée et d'Archiloque de Paros durent, au contraire, se ressentir des chagrins qu'essuyèrent leurs auteurs. Car, le sort ne permettant pas à ceux-ci de chanter des jeux et des ris, ils cherchèrent dans leur talent poétique, quelqu'adoucissement à leurs revers, et ils se complurent à exhaler leur haine contre des ennemis personnels. La loi me défend, comme à tout autre, de nommer personne, et je ne m'attribue point le privilége de flétrir des gens, qui, de gaîté de cœur, sans que je les aye of-

fensés, veulent être mes ennemis. Je n'oserais non plus faire des vers, aujourd'hui que la poésie est un genre de littérature, méprisé des honnêtes gens (1), et qui déshonore, comme faisait autrefois un bien mal acquis.

Je ne prétends pas, néanmoins, renoncer au secours des muses. J'en profiterai le moins mal qu'il me sera possible. N'ai-je pas vu moi-même, avec quelle complaisance les barbares d'au-delà du Rhin, goûtent une musique sauvage, dont les paroles, aussi rudes que les airs ressemblent aux cris de certains oiseaux. Les mauvais musiciens, les mauvais poëtes, sont insupportables à ceux qui les écoutent : mais la nature les a mis en possession d'être enchantés d'eux-mêmes. Cette réflexion me rassure; et bien moins habiles que le célèbre Isménias (2), mais, si je ne me trompe, indépendant comme lui de l'estime des hommes, je me dis souvent à son exemple, que je chanterai du moins pour les muses, et pour moi. J'écris en prose, et l'ouvrage contiendra beaucoup d'injures et de traits sanglans, non contre les autres, la défense de la loi est trop formelle, mais contre l'auteur lui-même. Il n'y a point de loi qui défende de se louer, ou de se blâmer. Quelqu'envie que j'eusse de dire du bien de moi, la vérité me forcerait au silence : mais comme j'en veux dire du mal, je ne crains pas de tarir sitôt.

Je commence par mon visage. Il n'avait rien de très-agréable, ni de noble, ni de beau; mais par humeur, et par bizarrerie, je l'ai rendu laid, en portant cette barbe longue, et peuplée peut-être *d'insectes qui s'y promènent, comme les animaux sauvages, dans la forêt.* Elle m'oblige de manger et de boire avec une extrême circonspection : je la brouterais infailliblement, si je n'étais sur mes gardes. Par bonheur aussi que je ne me soucie, ni de donner, ni de recevoir des baisers (3). *Car une telle barbe a cela d'incommode encore, qu'elle ne permet pas d'appliquer lèvre contre lèvre, et qu'elle ôte ainsi au baiser, ce qu'y trouve de plus voluptueux, le poëte favori de Pan et de Calliope* (4).

Vous dites, messieurs, qu'elle n'est bonne qu'à faire des cordes; mettez-là en œuvre; j'y consens : mais elle est bien rude; et j'ai peur que vous ne puissiez l'arracher, sans blesser vos mains délicates. De bonne foi, pensez-vous me chagriner par vos plaisanteries? Ne voyez-vous pas que je les cherche? Il m'en coûterait si peu de faire tomber sous le rasoir, cette barbe épaisse et pointue, et de donner à mes joues l'air de fraîcheur, et les grâces enfantines qui sont le partage des femmes, et qui les rendent aimables. Pour vous, même avec des cheveux blancs vous tâchez de ressembler à vos filles. Par un raffinement de délicatesse; que dis-je? peut-être par

simplicité, vous entretenez sur votre visage une jeunesse éternelle : ce n'est pas au menton, mais aux traits, qu'on s'aperçoit que vous êtes des hommes. Je ne me contente pas de laisser croître ma barbe : mes cheveux peu soignés, n'occupent guères plus les barbiers. Je me fais rarement les ongles, et l'on voit à mes doigts, que je tiens souvent *la plume* *.

---

* Je ne blâme point ici, mais je dois expliquer la version de la Bléterie. Car on ignore, si, dans la phrase grecque, il faut lire, avec le P. Petau, κάλαμον, au lieu de πλόκαμον, que portent les anciens manuscrits. Ce dernier mot signifie, chez les poëtes surtout, une fumée ondoyante, comme l'est d'ordinaire celle d'une lampe de nuit. L'autre mot signifie exclusivement, une flûte ou un roseau. Les Latins en ont fait leur mot *calamus*, qu'ils emploient dans le même sens, et aussi dans celui de style, instrument à écrire. Julien a donc pu dire, selon l'une ou l'autre leçon, que ses doigts étaient souvent noirs, ou de fumée, ou de la couleur du style, ou de celle de l'encre. Car, à l'époque où il écrivait, les tablettes enduites de cire et les styles de fer, de bois ou d'os, avaient fait place au papier et à la plume, ou au style du roseau, fendu dans sa partie inférieure, pour recevoir la liqueur dont s'imbibait le papier, quel qu'il fût, et tel qu'il était, par exemple, du tems du poëte Lucain :

Conficitur bibulâ Memphitis carta Papyro.

Les auteurs, à peu près contemporains de Julien, se

Voulez-vous savoir quelque particularité secrète? Ma poitrine velue et hérissée, ressemble à celle du roi des animaux. Je n'ai jamais emprunté le secours de l'art, pour la mettre à la mode. J'ai toujours eu le travers et la petitesse de conserver tout ce que m'a donné la nature. Si j'avais la moindre difformité (5), je ne vous en ferais pas mystère : mais je n'en ai aucune, pas même de celles qui méritent votre indulgence. C'est assez parler du corps ; passons à la conduite.

La vie que je mène est aussi choquante que ma personne. Mon peu de goût m'exclut du théâtre. Je suis tellement insensible aux belles choses, que la porte du palais est fermée aux comédiens. Ils n'y en-

---

nous apprennent point de quelle couleur était la liqueur dont on imprégnait anciennement le papier. On la présume noire, comme plus tranchante, avec celle du carton ou papier. Mais l'instrument qu'on trempait, était certainement un roseau ou style fendu, qu'on remplaça bientôt par la plume. Car, Isidore de Séville, qui écrivait deux siècles après Julien, dit expressément : *Instrumenta scribæ calamus et penna ; ex his enim verba paginis infiguntur : sed calamus arboris est, penna avis cujus acumen dividitur in duo....* (Isidor. origin., l. VI.)

J'aurai occasion, en traduisant ci-après la lettre inédite de Julien à Euthérius, de citer un passage de celle de Libanius, où il parle de l'encre à écrire, sous le nom de Μιλαν, qui signifie noire.

trent qu'au premier jour de l'an : encore, l'attention que je leur donne est si superficielle, que l'on voit bien qu'elle est de cérémonie. Le tribut qu'exige de moi la tyrannie de l'usage, je le paye avec la contenance d'un fermier, qui n'apporte à un maître dur, qu'une faible partie de ce qu'il lui doit.

Témoins, il n'y a pas long-tems, de ce que je viens de dire, vous vous rappelez la jeunesse de mon prédécesseur, son génie et ses inclinations. Peut-être que ma façon de penser à cet égard, si éloignée de la sienne, suffisait pour caractériser un homme fâcheux; mais écoutez quelque chose de plus étrange: jamais débiteur n'eut tant d'aversion pour le barreau, que j'en ai pour l'hippodrome; aussi m'y voyez-vous rarement; je n'y parais qu'aux fêtes solennelles. En cela, bien différent de mon cousin, de mon oncle, et de mon frère, je n'y passe jamais le jour entier; je n'ai de patience que ce qu'il en faut pour voir six courses (6). J'y assiste sans y prendre intérêt, avec dégoût, avec peine; et le seul plaisir que me procure le spectacle, est celui de le quitter. Voilà, messieurs, un échantillon de la conduite que je tiens en public. Je supprime mille autres choses qui vous blessent. Voyons, maintenant, de quelle manière je vis dans mon domestique.

Les nuits que je passe sur un lit fort dur, partagées entre des occupations sérieuses et un sommeil

léger et interrompu, un ordinaire si frugal, qu'il paraît tenir du régime, me rendent l'humeur aigre, et me communiquent je ne sais quoi d'incompatible avec la politesse d'une ville plongée dans les délices. Hé! mes amis, ne me sachez pas mauvais gré de cette manière de vivre; je n'ai point prétendu vous offenser par le contraste. Pardonnez-moi le ridicule préjugé, dont je fus esclave dès mon enfance. J'ai pour principe de faire la guerre à mes sens, et de les contenir dans les bornes les plus étroites de la tempérance. Aussi jamais estomac ne fut moins sujet que le mien à l'inconvénient qui suit les excès. Depuis que j'ai été élevé à la dignité de césar, je ne me suis vu qu'une seule fois dans la nécessité de le soulager, encore ne fût-ce qu'un accident, auquel l'intempérance n'avait aucune part. Je veux vous conter le fait; s'il n'est pas agréable, il n'en est que plus conforme à mon caractère.

J'étais en quartier d'hiver, dans ma chère Lutèce: c'est ainsi que les Celtes appellent la petite ville des Parisiens, située sur le fleuve qui l'environne de toutes parts, en sorte qu'on n'y peut aborder que de deux côtés, par deux ponts de bois. Il est rare que la rivière se ressente beaucoup des pluies de l'hiver et de la sécheresse de l'été. Ses eaux pures sont agréables à la vue et excellentes à boire. Les habitans auraient de la peine à en avoir d'autres, étant comme

ils sont dans une île; l'hiver n'y est pas rude, ce qu'ils attribuent à l'Océan, dont ils ne sont qu'à neuf cents stades (7), et qui peut envoyer jusques-là des exhalaisons propres à tempérer le climat. Il semble en effet, que l'eau de la mer est moins froide que l'eau douce. Quoi qu'il en soit, ils ont de bonnes vignes et des figuiers même, depuis qu'on prend soin de les revêtir de paille, et de ce qui peut garantir les arbres des injures de l'air.

Cette année là, un hiver extraordinaire couvrit la rivière de glaçons. Vous connaissez les carreaux de marbre blanc, que l'on tire des carrières de Phrygie. Je ne puis vous représenter autrement ces pièces énormes de glaces, qui flottaient au gré des eaux, et qui, se suivant sans relâche, étaient près de se raccrocher et de faire un pont. Je ne voulus point que l'on échauffât la chambre où je couchais; quoiqu'en ce pays là, par le moyen des fourneaux, on échauffe la plupart des appartemens, et que tout fût disposé dans le mien, pour me procurer cette commodité. Plus sauvage et plus dur que jamais, je me livrai tout entier à mon caractère, dont j'étais, comme de raison, la première victime. Je luttais contre la rigueur de la saison, et me refusais impitoyablement un secours qu'elle me rendait nécessaire. Le froid augmentait chaque jour, et devenait insupportable. Cependant je me contentai de faire porter dans ma

chambre quelques charbons allumés, craignant qu'une trop grande chaleur n'attirât l'humidité des murailles. Mais ce feu, tout médiocre qu'il était, en fit exhaler une vapeur qui me donna à la tête et m'endormit. On m'emporta dehors, et les médecins m'ayant fait rendre le peu de nourriture que j'avais pris sur le soir, je me sentis soulagé; j'eus une nuit tranquille et fus, dès le lendemain, en état d'agir.

Ainsi, pendant mon séjour dans les Gaules, j'imitais le fâcheux de Ménandre et me rendais la vie dure. Cette conduite trouvait de l'indulgence chez une nation grossière, chez des Gaulois. Mais quelle injustice, de vouloir qu'elle ne révolte pas une ville florissante comme la vôtre, une ville si peuplée, le centre de la richesse et de l'oisiveté, le rendez-vous des baladins et des joueurs de flûte, une ville où l'on compte plus de farceurs que de citoyens, enfin une ville accoutumée à traiter ses princes avec le dernier mépris! Rougir est une faiblesse qui ne convient qu'à des âmes basses. Des gens de cœur, tels que vous, doivent commencer la débauche, dès le matin, consacrer les nuits à la mollesse, à la volupté, braver les lois, non-seulement par des paroles, mais par des actions; je dis braver les lois : car enfin, si la majesté des princes est la sauve-garde des lois, outrager le prince comme vous faites, n'est-ce pas à plus forte raison

les avoir foulées aux pieds ? Ces nobles inclinations, qui vous suivent partout, se font principalement remarquer aux théâtres et dans les assemblées publiques. C'est là, que le peuple se distingue par des clameurs et des applaudissemens tumultueux ; c'est là, que les magistrats s'immortalisent, par des profusions qui leur donnent plus de célébrité, que n'en donna jamais à Solon législateur d'Athènes, son entretien avec le monarque de la Lydie (8) : là, on ne voit que beauté, qu'agrément, que des tailles avantageuses, que des barbes nouvellement faites. Semblables aux Phéaciens (9), le jeune homme et le vieillard sympathisent dans l'amour du luxe et des plaisirs.

« Chez vous, des bains, des lits, des habits de rechange
» Tiennent lieu de vertu. » *

Quoi ! Julien, as-tu donc été assez simple, pour croire que nous nous accommoderions de tes grossièretés, de ta rudesse, de tes travers ? O le plus mal avisé et le plus haïssable des hommes ! qu'as-tu fait de ces lumières tant prônées par tes vils adulateurs ? Cette âme, l'unique objet de ta complaisance et de tes soins, cette âme, que tu travailles sans relâche à embellir, à parer des ornemens de la sagesse, comment s'est-elle prêtée à une pareille extravagance ?

* Odyss. θ. v. 249.

Nous te le déclarons : nous ne savons ce que c'est que la sagesse. Nous en avons seulement entendu prononcer le nom ; et n'en avons aucune idée. Mais si, pour être sage, il faut t'imiter, s'il faut regarder, comme indispensable, la subordination aux dieux et aux lois, ne point dominer sur ses égaux, ni leur faire sentir sa supériorité, veiller à la défense du pauvre contre l'oppression du riche, affronter pour la justice, comme tu as fait, sans doute, plus d'une fois, les inimitiés, les emportemens, les injures, se posséder soi-même, étouffer son ressentiment, maîtriser son propre cœur ; qu'elle est étrange cette sagesse ! Enfin, s'il est nécessaire de renoncer même aux plaisirs, qui ne déshonorent point celui qui s'y livre ; si la sagesse ne peut s'allier, avec la fréquentation des théâtres ; si, dans le secret des maisons, elle ne se réconcilie jamais, avec ceux qui l'outragent en public, tu es perdu sans ressource, et tu veux nous perdre avec toi. Le seul mot d'assujétissement nous fait horreur. Nous ne voulons dépendre, ni des dieux, ni des lois. Vive, en tout, la liberté !

Fut-il jamais de forfanterie pareille à la tienne ? tu ne peux souffrir que l'on t'appelle *seigneur* ; tu déclares que tu ne l'es pas ; ce titre, autorisé par l'usage te met en colère ; il te paraît trop fastueux. Plusieurs, par complaisance pour toi, ont déjà réformé leur langage : et cependant tu nous forces

d'obéir aux puissances et aux lois. Prends plutôt le nom de *seigneur* et de *maître*, et laisse-nous la réalité de l'indépendance. Non, non : vrai tyran dans le fond, tu n'eus jamais que les apparences et les grimaces de la bonté. En effet quelle barbarie, d'empêcher les riches d'abuser de leur crédit dans les tribunaux, d'interdire aux pauvres le métier de délateur ! Ton mépris pour les théâtres, pour les comédiens, et pour les danseurs, a réduit notre ville à l'état le plus déplorable. Voici le septième mois, (9) que tu es notre fléau et que tu nous fais sentir tout le poids de ta mauvaise humeur. Quel bien avons-nous reçu de toi ? nous n'avons eu d'autre consolation, que celle de seconder efficacement, par nos railleries, les vœux de ces bonnes vieilles qui se roulent sans cesse autour des sépulcres (10), et sur qui nous nous étions remis du soin de prier pour notre délivrance. Nous venons enfin de nous la procurer. Percé jusqu'au vif, par nos traits ingénieux, tu quittes enfin la partie. Guerrier magnanime, nos bons mots te font pâlir ; ils t'obligent à prendre la fuite. Quelle sera donc ta contenance, lorsque les Perses feront pleuvoir sur toi une grêle de flèches ? — Hé bien, messieurs, pouviez-vous mieux dire ? Mais je ne suis pas encore au bout. Je veux me faire mon procès sur un autre article.

Est-il une occasion que ton chagrin brutal ne

saisisse, pour nous mortifier? Tu vas souvent au temple. Entraîné par le desir de te plaire, le peuple se rend en foule à celui où tu dois aller. La même complaisance y attire plusieurs magistrats. Réceptions magnifiques, applaudissemens, acclamations semblables à celles du théâtre, rien n'est épargné : que faut-il donc pour te satisfaire? pourquoi refuser à notre zèle, les louanges qu'il avait droit d'attendre? Mais, non, tu prétends être plus sage que l'oracle de Delphes; et tous nos empressemens ne sont payés que de réprimandes. Nos cris sont l'objet de ta censure; tu nous représentes avec aigreur l'indécence prétendue de nos acclamations, et tu nous adresses ces paroles :

« Vous venez rarement aux temples pour les » dieux mêmes; et lorsque vous y venez pour moi, » on voit régner dans le lieu saint, le tumulte et » l'irrévérence. Des hommes sages et vertueux doi- » vent former, dans le recueillement, des vœux ca- » pables d'attirer les bénédictions célestes, et se » ressouvenir de la loi d'Homère, qui prescrit le » *silence* ** religieux (11). Si ces clameurs n'avaient » quelque chose de condamnable, Ulysse eût-il ré-

---

* Voyez les fragmens des lettres de Julien, à la fin du dernier volume de notre collection.

** Il. n. v. 195.

» primé les transports de la vieille Euryclée *, à la
» vue des amans de Pénélope ? Dans l'Iliade, on ne
» voit, ni les Troyens, ni les Troyennes faire des
» vœux au roi Priam, à ses femmes **, aux princesses
» enfans, ni même au vaillant Hector, qu'ils hono-
» raient en effet comme un dieu. Ce n'est pas vers ce
» héros, mais vers la déesse Pallas, que les dames de
» Troie élèvent leurs cris lamentables. Cette ma-
» nière de prier sent, il est vrai, les mœurs d'un
» peuple barbare, et ne convient qu'à des femmes :
» mais, au moins, est-elle bien éloignée de vos
» profanes acclamations. Vils mortels que nous
» sommes, vous nous mettez à la place des dieux;
» vous nous prodiguez un encens, que vous dé-
» robez à leurs autels. Les dieux mêmes, si je ne me
» trompe, n'ont pas besoin de nos adulations; un
» culte sage et réglé, des prières modestes, c'est
» tout ce qu'ils demandent de nous ».

Je répète, messieurs, comme vous voyez, une des petites remontrances que j'ai coutume de vous faire. Je n'ai garde de me pardonner la franchise et la hardiesse dont j'usai alors envers vous. Bien loin d'excuser mes torts, je suis à mon ordinaire, assez ennemi de moi-même, pour me donner ceux que je

* Odyss. χ. v. 411.
** Iliad. ζ. v. 301.

n'ai pas; après tout, de pareilles duretés sont-elles propres à gagner des gens, qui veulent traiter à leur fantaisie, et les princes, et les dieux? Est-ce le moyen de leur persuader, que l'on a pour eux une tendresse de père, et de leur faire goûter un homme d'un mauvais caractère comme moi?

Souffre donc, Julien, qu'ils te haïssent, qu'ils te déchirent en secret, qu'ils t'insultent en public. Dévore les injures, puisque les louanges ne sont pas de ton goût, et que tu traites de flatteurs ceux qui font retentir les temples de tes éloges. Aussi bien, n'as-tu guères pensé à t'ajuster à leur train de vie, à te rapprocher de leurs usages et de leurs mœurs. On pourrait peut-être te le pardonner; mais le reste est-il excusable? Tu ne partages jamais ton lit avec personne (12); tu es un sauvage, que rien ne saurait apprivoiser. Ton cœur, inaccessible à la volupté, est à l'épreuve de ce qu'elle a de plus piquant. Pour comble de maux, cette vie farouche est pleine de charmes pour toi : tu trouves du plaisir dans la malédiction publique. On ne peut même te le dire, que tu ne te mettes en colère, au lieu de savoir quelque gré aux auteurs de ces jolis vers anapestes, où, par amitié pour toi, on te donne de si bons avis. On t'y conseille de livrer au rasoir, cette barbe qui t'offusque le visage, de récréer, par des spectacles de toute espèce, les yeux de ce peuple qui ne

cherche qu'à rire. On te demande, pour premier divertissement, la métamorphose de ta personne. On te conjure de peupler les théâtres de danseurs, de baladins, d'actrices sans pudeur, de jeunes garçons, rivaux de la beauté des femmes, d'*hommes efféminés* *, et plus mous que les femmes mêmes. On te demande enfin des assemblées et des fêtes, mais non pas des fêtes consacrées aux dieux. Il y faut de la sagesse et de la retenue : tu n'en célèbres que trop ; tout le monde en est las et rebuté.

Vous avez raison, messieurs : l'empereur a sacrifié une fois dans le temple de Jupiter, une fois encore dans le temple du génie de la ville. Il est allé trois fois de suite à celui de Cérès ; j'ai oublié combien à celui d'Apollon, qu'on adorait à ** *Daphné*. Il n'est plus aujourd'hui ce temple auguste : la négligence de ceux qui le gardaient vient de le livrer à l'audace des athées, qui l'ont réduit en cendres. Le premier jour de l'*année syrienne* (13), nouveau voyage au temple de Jupiter Philius. Le premier de janvier, fête générale dans tout l'empire, autre sacrifice au génie. Je laisse passer un jour auquel il n'est pas permis de sacrifier, et dès le lendemain je retourne

---

* Le texte porte : « *Des hommes qui s'épilent, non-seulement les joues, mais tout le corps.* »

** Voyez la note quatorzième de la lettre de Julien à Libanius.

faire des vœux à Jupiter, selon notre ancienne coutume. Peut-on souffrir un prince si importun aux dieux? Ne serait-ce pas assez de les fatiguer une fois ou deux tout au plus? Mais on ne saurait trop avoir de ces fêtes communes à tout le peuple; de ces fêtes dont l'espèce de gens que remplit la ville, partage le divertissement, avec ceux qui font profession d'honorer les dieux. Ah! quel plaisir, quelles délices de voir danser une multitude d'hommes, d'enfans et de femmes? Qui pourrait se lasser d'un spectacle si intéressant?

Toutes réflexions faites, messieurs, je ne puis que vous féliciter sur le choix de vos plaisirs. Je vous trouve heureux : mais je ne sens point mon malheur. Que voulez-vous! La vie que je mène n'a pu me déplaire. Apparemment quelque dieu m'a gâté le goût. Ainsi critiquez, blâmez tant qu'il vous plaira le parti que j'ai pris. Loin de me fâcher, vous voyez que je vous sers de second, que j'enchéris de mon mieux sur vos railleries, et que je me charge de nouvelles injures. Je ne les mérite que trop, pour n'avoir pas su vous connaître. J'ai lu, sans vanité, autant qu'homme de mon âge, et je n'ai pas eu l'esprit d'apprendre quel a été de tout tems votre caractère * : *que de lecture perdue!*

* Ces derniers mots ne sont point dans l'original,

Vous reconnaissez pour fondateur le roi Séleucus. On lit dans l'histoire, qu'Antiochus son *père* *, qui porta le nom de votre ville ; ou plutôt qui lui donna le sien, prince livré à la mollesse, à la bonne chère, à l'amour, conçut enfin, pour la reine sa belle-mère, une passion criminelle. Voulant renfermer en lui-même le feu qui le dévorait, il tomba dans une maladie de langueur. A son embonpoint, à ses forces, on voyait succéder insensiblement la maigreur et la faiblesse : sa respiration était moins forte qu'à l'ordinaire. Le mal augmentait de jour en jour, sans que l'on en découvrît, ni la nature, ni la cause : c'était une énigme qu'aucun médecin ne devinait. On consulte enfin le célèbre Érasistrate de Samos. Celui-ci, se rappelant une épithète qu'Homère donne aux chagrins, fit réflexion, que la maigreur et la phthisie ne sont pas toujours l'effet d'un tempérament altéré, mais que souvent elles ont pour principe quelque maladie de l'âme. D'ailleurs, le prince était jeune, et l'on n'ignorait pas qu'il avait le cœur sensible. Voici donc le moyen dont se servit Érasistrate, pour vérifier sa conjecture. Il s'assied

---

* Je substitue ici le mot *père* à celui de *fils*, pour rendre mieux le fait historique ; car Séleucus, qui bâtit la ville d'Antioche, lui donna le nom d'Antiochus, son père. Voyez la note 14[e]. ci-après.

auprès du lit, les yeux fixés sur le malade, et fait approcher l'une après l'autre, toutes les belles personnes de la cour. La reine parut d'abord. Aussitôt la respiration du malade devint fréquente et entrecoupée, comme celle d'un homme qui se sent oppressé. Quelqu'effort qu'il fît, il ne pouvait cacher le trouble qui l'agitait; un rouge vif et animé se répandit sur son visage; le cœur lui palpitait avec tant de violence, qu'on eût dit qu'il allait sortir de sa place. Cette agitation finit avec la visite de la reine; et les autres beautés qui passèrent en revue, laissèrent au prince toute la tranquillité d'un homme sain. Érasistrate fit part de sa découverte au roi, qui fut assez bon père pour vouloir céder la reine à son fils. Le fils se piqua de générosité, et le remercia : mais aussitôt après la mort du roi qui ne survécut pas long-tems à cette aventure, il poursuivit avec chaleur le mariage qu'il avait eu honte d'accepter. Voilà un trait *de votre Antiochus* (14).

Vous êtes les héritiers de son nom, ou bien il est votre *fondateur*. Pourquoi se formaliserait-on de le voir revivre en vous? Les qualités des plantes se perpétuent, et peut-être même que chaque plante en particulier ressemble parfaitement à la première dont elle tire son origine. Il est également dans l'ordre, que les mœurs soient héréditaires parmi les hommes, et que le caractère des ancêtres passe jusqu'aux der-

niers neveux. Dans toute la Grèce, il n'y a pas de peuple plus humain et plus généreux que les Athéniens. Si l'on trouve en général chez les Grecs, un fonds de religion, une cordialité pour les étrangers, que l'on ne rencontre nulle autre part, il faut avouer qu'Athènes l'emporte sur ce point, et c'est un témoignage que je lui dois. Or, conserver les vertus de ses pères, n'est pas un privilége qui soit propre aux Athéniens. Cet avantage leur est commun avec les Syriens, les Arabes, les Gaulois, les Thraces, les Pæoniens, avec cette nation située sur les bords du [illegible], entre la Pædnie et la Thrace, je veux dire les *Mysiens* *, mes braves aïeux. Je tiens de ces hommes rustiques, la dureté, l'impolitesse, la haine des plaisirs, l'attache à mon propre sens. Ce sont là mes titres de noblesse, les preuves les plus incontestables de mon origine.

Ainsi, messieurs, faisons-nous grâce de part et d'autre : je vous permets d'imiter vos pères; trouvez bon que je suive l'exemple des miens. Si je dis que vous êtes, *comme les courtisans de Priam* **, des *menteurs impudens*, des *danseurs de profession*, loin de prétendre vous insulter, j'ai dessein de louer en

---

* Voyez la note de la page 9, vie de Julien, et la dernière page du *Misopogon*.

** Iliad. ω. v. 261.

vous cet attachement religieux aux coutumes de vos ancêtres : c'est ainsi qu'Homère fait l'éloge d'Autolycus (15), en disant qu'il savait *dérober, et se parjurer* * mieux qu'aucun homme de son siècle.

Vous dites de votre côté, que je suis grossier, impoli, chagrin, opiniâtre ; que l'on me conjure inutilement de me mêler de mes affaires ; que ni les prières, ni les cris, ne peuvent rien gagner sur moi : ces reproches et autres semblables, je les prends pour des éloges. Quel est le plus supportable de votre caractère, ou du mien ? Les dieux le savent apparemment : mais sur la terre, il n'est point de juge que notre amour propre ne récusât, dans une matière si délicate. Chacun n'estime que sa façon de penser, et méprise celle d'autrui : rien n'est si juste. Cependant celui qui supporte avec indulgence, des mœurs contraires aux siennes, me paraît avoir *les mœurs les plus douces* **.

---

* Odyss. υ. v. 396.

** Après cette phrase, assez mal rendue par le traducteur, on lit au texte : que ceux d'Antioche reprochent à Julien, « *d'être venu dans leur ville policée avec sa lon-* » *gue barbe*, comme s'il y manquait de barbiers ; et de » s'être montré, au milieu d'eux, à peu près comme un » *Smicrine* ou un *Thrasyléon*, autrement comme un vieil- » lard morose, ou comme un soldat aventurier ; tandis » qu'il pouvait paraître en jeune homme bien né, et

Et comment, me direz-vous, oses-tu vanter ici ta complaisance et ta douceur? Tu ne sais point vivre avec les hommes, ni mettre en pratique la maxime de Théognis. Il propose pour modèle, ce poisson (16), qui sait changer de couleur, et

---

» en présenter du moins le costume et la délicatesse. » La Bleterie a, sans doute, préféré de passer ces lignes, au risque de les traduire mal : et le P. Petau a mis, à côté du grec, sa traduction latine, sans y faire aucune observation. Quoique l'original me paraisse altéré, on ne laisse pas d'y trouver un sens plausible. Cependant, les noms propres de *Smicrine* et de *Thrasyléon* sont évidemment mal écrits dans le texte ; et je présume que Julien se sera servi de l'épithète de *smicro-crinon*, c'est-à-dire, *homme de peu de sens*, en parlant, non de *Thrasyléon*, personnage inconnu, mais de *Thrayslaüs* l'Athénien, de qui Athénée raconte, qu'étant tombé dans un état singulier de folie, il s'imaginait que tous les vaisseaux qui entraient dans la Pyrée, lui appartenaient. On le guérit de sa folie par des remèdes appropriés. Mais il sut bien dire qu'on lui avait rendu un fort mauvais service, vu qu'il n'avait jamais été si heureux que dans son agréable folie. Nul doute que Julien ne fasse allusion à ce trait assez connu.

Cette remarque que je fais en passant, est une preuve de la liberté que s'est permise la Bléterie dans sa traduction. Mais je n'ai pas promis à mes lecteurs, de corriger son texte entier : je me borne à ce qui peut intéresser la vérité de l'histoire, ou le sens direct de la pensée de Julien.

prendre celle du rocher qui lui sert d'asile. Pour toi, loin de te prêter à nos mœurs, tu te piques d'être tout d'une pièce, comme un habitant de Mycone : et tu veux faire sentir à tout le monde, ta bêtise et ta grossièreté. As-tu donc oublié que nous ne sommes, ni des Gaulois, ni des Thraces, ni des Illyriens? Ne vois-tu pas que les marchands font une partie considérable de notre ville? Tu le vois, et tu ne crains point de t'attirer leur haine, en les empêchant de rançonner à discrétion, le citoyen et l'étranger. Les marchands crient contre les possesseurs des terres. Tu contrains ceux-ci de mettre fin à leurs injustices, et par conséquent de devenir aussi tes ennemis. Pour les magistrats, qui savaient tirer parti de la misère publique, et comme marchands, et comme possesseurs des terres, privés d'un double profit, ils te haïssent doublement : le peuple n'est guères moins irrité. Comment des Syriens ne s'estimeraient-ils pas malheureux, lorsqu'ils ne peuvent ni s'enivrer, ni danser des danses obscènes? Tu crois les régaler assez bien, parce que tu leur donnes du *blé en abondance* (17); et toujours gracieux à ton ordinaire, tu ne prends pas seulement le soin de leur faire venir des huîtres.

L'autre jour, quelqu'un se plaignit de ce qu'on trouvait au marché peu de volaille et de poisson. Tu ne fis que rire de cette plainte, et tu répondis, d'un

air moqueur : « Une ville frugale doit être contente lorsqu'elle a du pain, du vin et de l'huile.
» Manger de la viande, c'est déjà porter trop loin
» la délicatesse : mais demander du poisson et de
» la volaille, c'est un raffinement, c'est un excès in-
» connu même aux amans de Pénélope ». Ainsi les viandes simples et grossières que l'on servait à la table de ces princes, te paraissent encore trop recherchées. Tu voudrais nous obliger à vivre comme toi, de légumes, t'imaginant donner des lois aux Thraces, tes compatriotes, ou aux stupides Gaulois, qui ont fait de toi, pour notre malheur, un homme de fer et d'acier, une espèce de héros manqué, insupportable au reste du genre humain. A quoi pensais-tu d'apporter ici cette longue barbe, cette tête négligée? N'y avait-il point de barbier qui pût te prêter son ministère? Quel spectacle pour une ville libre, qui ne pardonne rien sur cet article? On croirait voir le vieillard chagrin, ou le soldat écervelé de la comédie. Ne vaudrait-il pas mieux te rajeunir, ou du moins te donner l'air et les manières d'un jeune homme aimable, faire brûler des parfums, lorsque tu parais dans la place publique, marcher accompagné de ces femmes qui s'assemblent tous les jours parmi nous, ou d'une troupe de beaux enfans, qui attireraient les yeux de toute la ville?

Fort bien, messieurs; mais ce que vous exigez de

moi, ma façon de penser me le défend. Je ne veux point jeter çà et là des regards tendres et passionnés, embellir mon visage en rendant mon âme hideuse, pour devenir agréable, cesser d'être philosophe. La vraie philosophie consiste, selon vous, à vivre dans la mollesse et les plaisirs; et moi, j'ai été élevé dans des principes tout différens. J'avais un gouverneur qui m'obligeait à marcher les yeux baissés, lorsque j'allais écouter mes maîtres; qui m'interdisait les théâtres, et ne me permettait d'y paraître, que quand j'aurais la barbe plus longue que les cheveux. Si pendant que j'étais entre ses mains, j'y parus trois ou quatre fois, ce ne fut jamais ni par goût, ni de mon propre mouvement; mais pour obéir au prince à qui je sacrifiais ma répugnance; par devoir comme sujet, par complaisance comme parent et ami.

Vous devez donc me pardonner, puisque je dénonce le vrai coupable. Tournez votre haine contre ce maudit pédagogue, qui la mérite mieux que moi. Il m'a tant fatigué de son ennuyeuse morale; et c'est encore lui qui m'attire vos disgrâces, par les maximes qu'il a profondément imprimées dans mon esprit et dans mon cœur; elles me révoltaient alors, mais rien ne le rebutait; il revenait sans cesse à la charge, nommant gravité ce qui n'est que rudesse, tempérance ce qui n'est que bêtise, grandeur d'âme, la

résistance aux passions, et le mépris du bonheur que l'on trouve à les satisfaire. Par Jupiter et par les Muses, je n'étais encore qu'un enfant, lorsqu'il me disait à toute heure : prenez garde que l'exemple et la foule de vos camarades ne vous entraînent aux théâtres, et ne vous donnent du goût pour les spectacles. Avez-vous de la curiosité pour les courses de chariots? ouvrez Homère; il en fait une peinture admirable (18); vous entendez parler des danses et des pantomimes; ce n'est rien en comparaison de celles de la jeunesse phéacienne; toute notre musique ne vaut pas la lyre de Phémius et la voix de Démodocus. Les arbres qu'Homère décrit sont plus beaux que les nôtres, témoins ces superbes palmiers dont le vert feuillage ornait les autels du dieu de Délos. Quoi de plus gracieux que les bocages de Calypso, de plus enchanteur que les grottes de Circé, de plus riant que les jardins d'Alcinoüs? *. Non, mon fils, vous ne verrez rien qui en approche.

Telles étaient les leçons dont il rebattait mon enfance. Voulez-vous savoir sa patrie et son nom? c'était, je vous jure, un barbare, un Scythe. Il portait le nom *de ce Persan* (19) qui détermina Xercès à entreprendre la conquête de la Grèce. Il était eunuque : titre respecté jusqu'à l'adoration, il n'y a

---

* Odyss. ζ. v. 162.

que *vingt mois* (20), mais qui n'est plus aujourd'hui qu'une injure. Mon aïeul * l'avait élevé pour expliquer à ma mère les poésies d'Homère et d'Hésiode. Celle-ci n'eut que moi d'enfant et je la perdis étant encore au berceau. Tendre orphelin, dérobé mille fois à la mort, je ne n'avais que sept ans accomplis lorsque je fus livré à ce gouverneur. Depuis ce tems-là, me conduisant aux écoles publiques, il me fit croire que le chemin par où nous passions était le seul qui fût dans le monde; c'était le seul qu'il voulût savoir lui-même, et qu'il me permît d'apprendre. En un mot, si vous ne pouvez me souffrir, j'en suis redevable à ses soins.

Cependant, si vous m'en croyez, nous lui ferons grâce, vous et moi. Il ne s'imagina jamais que je dusse venir dans votre ville, bien loin de penser que vous me verriez empereur. Quelle apparence, en effet, que les dieux me revêtissent un jour du pouvoir suprême, malgré celui de qui je le tiens, et contre ma propre volonté! A quelque titre qu'il m'ait cédé l'empire, à titre de récompense, de grâce, ou de tout ce que l'on voudra, la répugnance paraissait égale de part et d'autre; de son côté, cession involontaire; du mien, acceptation forcée. Les dieux savent combien mes vœux étaient sincères;

---

* Constance Chlore.

mais leur volonté s'est accomplie sur moi, comme elle s'accomplira toujours. Si mon gouverneur avait lu dans l'avenir, il eût pris sans doute de justes mesures, pour former un prince que vous pussiez goûter. Mais le mal est maintenant sans remède. On ne se défait pas des habitudes que l'éducation et le tems ont enracinées. Elles sont, dit-on, une seconde nature; et lutter contre la nature, c'est un terrible combat. Les miennes sont l'ouvrage de plus de *trente ans* (21), le fruit de tant de réflexions et de peines ; il m'en a tant coûté pour les former, qu'il m'en coûterait trop pour les détruire.

D'accord, me dites-vous, il est juste de te passer les idées de ton pédagogue; mais pourquoi veux-tu prendre connaissance des affaires de notre commerce! Cette idée ne vient pas de lui. Il n'avait aucun pressentiment de ton élévation future.

N'importe, messieurs, sur cela, comme sur le reste, ce maudit vieillard mérite aussi bien que moi vos reproches et les miens. Je ne suis que ce qu'il m'a fait; ses principes influent dans toute ma conduite. Je dois pourtant dire, à sa décharge, que d'autres l'avaient trompé. Vous avez entendu parler de Socrate, d'Aristote, de Théophraste, de Platon; ils ont été si souvent joués et tournés en ridicule sur le théâtre, que leurs noms vous doivent être familiers. Il avait eu la simplicité de donner dans leurs

rêveries. J'étais jeune et passionné pour l'étude; j'y donnai tête baissée après lui. Tâchez, me disait-il, de suivre en tout les préceptes de ces grands maîtres, et vous deviendrez, je ne dis pas meilleur qu'ils ne furent (il ne vous convient pas de lutter avec personne), mais du moins beaucoup meilleur que vous n'êtes. Je l'ai cru sur sa parole; pouvais-je faire autrement? il ne m'est plus aujourd'hui possible d'effacer ces premières impressions. Si je me reproche, comme je le fais souvent, de ne pouvoir laisser impunies toutes sortes d'injustices, aussitôt un passage de Platon vient se présenter à mon esprit. Dans le cinquième livre des lois, ce philosophe fait ainsi raisonner un de ses interlocuteurs: « Le citoyen qui » ne fait tort à personne, doit sans doute être es» timé. Celui qui, non content d'être juste, arrête le » cours de l'injustice, en la dénonçant aux magis» trats, mérite infiniment plus d'estime. En effet, » le premier n'est qu'un homme, et le second en » vaut plusieurs. Mais celui dont le zèle ne se borne » pas à dénoncer le crime, et qui de tout son pou» voir concourt avec les magistrats à le punir, est » un homme vraiment précieux à l'état; c'est le » parfait citoyen: qu'on lui adjuge le prix de la » vertu. Ce que je dis ici de la justice, il faut le dire » de la tempérance, de la prudence et de tous les » biens qu'on peut communiquer aux autres, sans

» cesser pour cela de les posséder soi-même ».

J'étais élevé dans ces principes, par un homme qui songeait uniquement à former un particulier vertueux. Dans le rang sublime où m'a placé Jupiter, j'aurais honte d'être moins vertueux qu'un simple particulier. J'ai voulu mal-à-propos vous rendre justes, ne faisant point réflexion que se serait vous rendre grossiers, comme moi. Une autre loi de Platon m'a fait devenir votre ennemi : « il faut, dit-il, que » la vie des gens en place, et des vieillards, soit » pour la multitude, une leçon continuelle de rete- » nue et de tempérance ». Seul, ou pour mieux dire, à la tête d'une petite troupe d'amis, je tâche d'observer la loi de Platon. Mais en l'observant, j'ai trouvé bien du mécompte; beaucoup d'injures, point d'imitateurs; c'est tout ce qui m'en revient; et c'est à quoi je devais m'attendre. Nous sommes ici sept étrangers (22) qui suivons le même genre de vie. Nous nous sommes associé un de vos concitoyens, mon ami intime, le favori de Mercure, l'homme de son siècle le plus éloquent. Séparés du reste du monde, nous ne sortons que pour aller aux temples, encore est-ce rarement. Nous n'allons jamais aux spectacles, et nous les regardons comme le divertissement le plus vil et le plus honteux. Les sages de la Grèce me permettront de prendre, pour la devise de notre société, ce qu'on y remarque le plus. Je ne

trouve rien de si propre à nous caractériser, que l'aversion pour les spectacles. C'est ainsi que nous aimons à vous blesser, et que nous recherchons votre haine, au lieu de vous flatter, et de songer à vous plaire.

Ah! Julien, quelle folie est la tienne? Un tel a commis une injustice; pourquoi t'en embarrasser? Il ne tiendrait qu'à toi d'en partager le profit avec lui, de gagner même son amitié à ce prix; et tu aimes mieux t'en faire haïr en pure perte. Tu t'applaudis de cette admirable politique, et tu crois entendre tes véritables intérêts. Un peu de réflexion te pouvait apprendre, que le particulier à qui l'on fait tort ne s'en prend point à ceux qui gouvernent, et ne se plaint que de son ennemi. Mais aussitôt que le prince a réprimé le coupable, la haine de celui-ci change d'objet et se tourne contre l'auteur de sa condamnation. Ce raisonnement te devait faire abandonner le dessein de rendre justes, par force, les habitans d'une ville où règne l'esprit d'indépendance. Au lieu de laisser chacun d'eux se conduire au gré de ses désirs, tu veux qu'ils s'assujétissent à des règles. Quel chimérique projet! Ne vois-tu pas qu'ici, jusqu'aux plus vils animaux, tout jouit de la liberté? Les conducteurs des chameaux et des ânes les promènent, comme en cérémonie, sous les portiques (23); les rues, quelques belles et spa-

cieuses qu'elles soient, ne servent que d'un ornement inutile. En vertu d'un privilége qu'a chacun ici de faire tout ce qu'il veut, ces animaux aiment mieux marcher sous les portiques. Cela suffit : personne ne les en empêche, de peur de donner atteinte à la liberté. Dans une ville si libre, tu demandes que les jeunes gens soient tranquilles et réglés ! Tu veux dominer sur leurs pensées, ou du moins sur leurs paroles ! comme si leur liberté ne les avait pas mis en possession de faire chaque jour des parties de débauches, et de s'émanciper encore plus, lorsque les fêtes et les assemblées publiques autorisent la dissolution.

Les Romains tirèrent, autrefois, une vengeance éclatante de l'insulte que les Tarentins avaient faite à leurs ambassadeurs, dans les fumées du vin et dans la *licence des Bacchanales* (24). Pour vous, messieurs, vous êtes à tous égards plus heureux que les habitans de Tarente : les Bacchanales durent, chez vous, toute l'année. Ce ne sont pas les ambassadeurs que vous insultez : c'est sur les princes mêmes, sur leurs barbes, sur les marques de leurs monnaies que tombent vos traits satiriques. Courage, citoyens modestes, continuez de goûter à l'aise le plaisir de cet innocent badinage. L'un s'égaie à dire des bons mots ; l'autre est charmé de les entendre et de les adopter. Quelle intelligence ! quelle

union! aimable ville! Tes citoyens ne font qu'un cœur et qu'une âme. Je dois t'en féliciter.

Quel abus ne serait-ce pas de réprimer la fougue de la jeunesse, de châtier son insolence! Oter à des hommes le droit de dire et de faire tout ce qui leur vient en pensée! crime de lèze-liberté au premier chef. Jaloux, avec raison, d'un avantage si précieux, vous permettez d'abord à vos femmes de se gouverner elles-mêmes, comme si vous craigniez qu'elles ne fussent pas assez libertines; ensuite, vous leur abandonnez l'éducation de vos enfans, de peur que sous une discipline trop sévère ils ne prissent des inclinations basses et serviles. Au sortir de l'enfance, ils apprendraient à honorer les vieillards; de là, que sait-on, ils passeraient jusqu'à respecter les princes. Devenus tempérans, modestes, réglés, en un mot des esclaves et non des hommes, ils se perdraient sans le savoir. Mais quelle éducation leur donnent vos femmes? Elles les attirent à leur religion par les charmes du plaisir, ce bien suprême et universel, dont tout ce qui respire connaît si parfaitement le prix. Ainsi révoltés premièrement contre les dieux, puis contre les lois, enfin contre nous, qui par état en sommes les conservateurs, vous parvenez enfin à cette heureuse indépendance. Ne serions-nous pas bien simples, d'y trouver à redire et de nous en offenser, tandis que

les dieux vous abandonnent à votre propre liberté, tandis qu'ils ne se vengent de vous que par le mépris ?

Le *chi* et le *kappa*, dites-vous, n'ont point fait de tort à notre ville. Cela est fin, et je ne l'ai pas entendu d'abord. Mais quelques-uns de vos compatriotes m'ont expliqué l'énigme. Le *chi* désigne le nom de Christ, et le *kappa* celui de Constance. Souffrez ici, messieurs, que je vous parle librement. Vous vous trompez. Constance vous a fait tort en un point : c'est qu'après m'avoir nommé césar, il m'a laissé la vie. Daigne le ciel, entr'autres faveurs, vous donner à vous seuls, entre tous les peuples de l'empire, grand nombre de Constance, ou plutôt de harpies semblables aux favoris de ce prince que vous regrettez. Pour lui, c'était mon proche parent et mon ami. Depuis même qu'il eut jugé à propos de me déclarer une guerre, que les dieux ont terminée par les voies de la douceur, il a toujours eu, dans ma personne, un ami plus fidèle qu'il n'aurait osé l'espérer avant notre rupture. Hé quoi! vous pensez que ses louanges me blessent, moi qui me mets en courroux lorsque j'en entends dire du mal.

Mais vous aimez Christ : vous en faites votre divinité tutélaire, à la place de Jupiter, d'Apollon que vous adoriez à Daphné, et de Calliope, qui vient de confondre vos impostures. Les habitans

d'Emèse étaient-ils zélés pour Christ, eux qu'on a vu réduire en cendres les sépulcres des Galiléens? Les habitans d'Emèse avaient-ils sujet de se plaindre de moi? Non sans doute. Au contraire, quel est celui de vous que je n'aie pas offensé? Le sénat et le peuple, grands et petits, riches et pauvres, tous, ou peu s'en faut, ont leur grief particulier contre moi. La plus grande partie du peuple, ou pour mieux dire, le peuple entier, partisan de la secte des impies, hait mon attachement à la religion de mes pères. Les riches, que j'empêche de vendre aussi cher qu'ils le voudraient, ne peuvent me pardonner le mal qu'ils ne font pas. Tous me détestent à cause des danseurs et des théâtres. Il est vrai que je souffre les spectacles, mais je les méprise souverainement. Après avoir ainsi mérité la haîne publique, j'ai sans doute acquis le droit de me dire des injures.

Ce qui me console un peu, c'est le jugement que Caton * a porté de vous. Il vint autrefois ici, ce sage Romain. Comment avait-il la barbe? c'est ce que j'ignore. Je sais seulement qu'il n'eut jamais son pareil en tempérance, en grandeur d'âme, en héroisme. Un jour donc qu'il approchait de cette ville si peuplée, si riche, si voluptueuse, il aperçut toute la jeunesse sous les armes, en belle ordon-

* D'Utique.

nance, et les magistrats en habit de cérémonie: Caton s'imagina, que vos ancêtres le voulaient honorer, d'une réception solennelle.

Il descend de cheval, fort mécontent de ses amis, qui l'avaient devancé. Il suppose qu'ils ont répandu dans la ville la nouvelle de son arrivée, et qu'ils ont persuadé aux habitans, de lui rendre ces honneurs. Dans cette idée, il rougit, il est déconcerté : le maître des exercices se détache de la troupe, adresse la parole à Caton: « Etranger, lui dit-il, où est Démétrius »? Or, ce Démétrius était un affranchi de Pompée, prodigieusement riche. De combien m'allez vous dire? car, rien n'est plus capable de piquer votre curiosité. Consultez Damophile (25), le Bithynien, qui nous a donné des recueils de pareilles anecdotes, à l'usage des jeunes gens et des vieillards. Car, la *vieillesse de ces derniers les ramène à la curiosité de leurs années premières, et de là vient sans doute, qu'ils ont pour les fables, le même goût que montrent les enfans*. Quoi qu'il en soit, voulez-vous savoir ce que Caton répondit? mais, au moins ne m'accusez pas d'imposture: j'ai mon garant. Auriez-vous entendu parler d'un homme de Chéronée, *, l'un de ces maudits philosophes, de ces fanfarons de vertu, comme on les appelle aujourd'hui, parmi

* Plutarque.

lesquels, faute de les connaître, j'aurais voulu me faire enrôler; c'est d'après lui que je parle; je ne fais que le copier. Caton, dit-il ne répondit rien; étrangement ému, et se possédant à peine, il s'écria: misérable ville! et passa outre.

Devez-vous être étonnés, si je vous traite comme fit autrefois Caton? je suis plus sauvage, plus audacieux, plus altier que lui. Caton était Romain, et je suis naturalisé Gaulois. Il vécut presque toujours dans le sein de sa patrie; et moi, après avoir été nourri, dès ma première jeunesse, de la lecture de Platon et d'Aristote, sans talens pour la vie civile, sans goût pour les plaisirs, j'avais à peine atteint l'âge viril, que je me vis relégué parmi les Gaulois et les Germains*, sans cesse aux prises avec des sauvages, comme un chasseur avec des bêtes féroces. Je me trouvais avec des hommes incapables de faire leur cour et de flatter, accoutumés à vivre simplement et librement avec tout le monde. Je commandais à des peuples guerriers et pleins de courage, qui ne *connaissent Vénus, que parce que cette déesse préside aux mariages et à leur fécondité, et Bacchus dieu du vin, que pour user avec reconnaissance de ses dons en proportion de leur besoin respectif.* On ne voit

* Le Grec ajoute : *et jusque dans la forêt d'Hercinie.*

chez eux ni l'insolence, ni l'obscénité, ni les danses lascives de vos théâtres.

On raconte à ce sujet, qu'un certain homme parti d'Antioche, s'en alla dans les Gaules, il n'y a pas long-tems, vous savez qui je veux dire. C'est ce fugitif de Cappadoce élevé sous vos yeux chez un orfèvre. Il avait pris quelque part d'étranges principes de morale, et dieu sait comment ils les avait réduits en pratique : votre digne élève étant arrivé à la cour *d'un roi* (26), *de ce pays là*, et ne pouvant oublier ce qu'il avait vu dans celui-ci, fait d'abord paraître une troupe de danseurs et plusieurs autres raretés de votre ville. Enfin comme un de ces farceurs, que vous nommez Cotylistes (27), manquait à sa troupe (voyez un peu quel amour et quel zèle pour vos sages coutumes!) il prit des mesures pour en faire venir un de chez vous. Quand les Gaulois virent un *cotyliste*, ils ne surent ce qu'ils voyaient. C'était la première fois qu'il en paraissait, à la cour. Mais aussitôt qu'ils eurent vu les danseurs, ils les prirent pour des fous, et leur tournèrent le dos.

Le théâtre me paraissait aussi ridicule qu'à ces peuples. Là, j'avais pour moi les rieurs ; ici je suis presque seul contre un peuple de rieurs. Néanmoins j'ai raillé les partisans du théâtre ; il est juste que vous me rendiez la pareille. J'avais trop de sympathie avec les Gaulois, pour n'en être pas aimé.

Leurs biens, leurs personnes, tout était à moi. Combien de fois m'ont-ils forcé d'accepter l'argent qu'ils m'offraient ! ils s'empressaient de m'obéir ; et ce qui me touchait encore plus, le bruit des éloges qu'ils me donnaient passait jusqu'à vous. J'étais, disaient-ils, tout d'une voix, un prince magnanime, habile, juste, grand dans la guerre, grand dans la paix, accessible, plein de bonté. Vous leur répondez d'un ton bien différent.

Vous dites que j'ai renversé le monde ; quoique je ne sache pas avoir rien renversé, ni par mégarde, ni de propos délibéré. Vous ajoutez, que ma barbe n'est bonne qu'à faire des cordes ; que j'ai déclaré la guerre au *chi*, et que vous regrettez le *cappa*. Plaise aux dieux protecteurs de votre ville, de vous donner, je le répète, deux *cappa* pour un, et payer ainsi les calomnies, dont vous avez noirci vos *voisins*. * Non contens de composer des satires contre moi, vous les avez attribuées à ces villes saintes. Non, non, je rends justice, à ces peuples qui me sont étroitement unis, par le culte qu'ils rendent aux mêmes dieux que moi. Ils me chérissent à l'égal de leurs propres enfans ; avec quelle promptitude n'ont-ils pas relevé les temples ! le zèle impatient à détruire

---

* *Les habitans d'Emèse.*

les tombeaux des athées, n'attendaient que le signal pour éclater. Dernièrement ils ont saisi mes ordres avec tant de chaleur, qu'ils ont poussé le châtiment des impies plus loin que je ne voulais (27). Il n'en est pas ainsi de vous ; plusieurs ont renversé les autels nouvellement relevés. Avec ma douceur, j'ai bien eu de la peine à calmer ces esprits inquiets et remuans ; mais depuis que nous avons renvoyé le mort * (28), qui était à Daphné, les infidèles ministres qui desservaient et gardaient le temple par manière d'acquit, l'ont sacrifié à la vengeance de ceux que l'injure faite au cadavre avait mis au désespoir. Ces derniers ont allumé le feu, à la faveur de la négligence des premiers, peut-être d'intelligence avec eux : spectacle horrible pour les étrangers, mais agréable au peuple, indifférent au sénat, qui jusqu'à ce jour néglige de rechercher les incendiaires. Pour moi, dès avant l'incendie, j'étais persuadé qu'Apollon avait abandonné son temple. La première fois que j'y entrai, la statue me le fit connaître d'abord. Si quelqu'un refuse de m'en croire, je prends le soleil à témoin de la vérité de ce que j'avance.

A ce propos, je ne dois pas oublier une autre preuve, que je vous ai donnée de mon inimitié. Quand j'aurai confessé le crime, j'en ferai justice.

* Babylas

Je prétends ne pas mieux me traiter, sur ce point que sur le reste. Vers le dixième mois, qu'à votre manière de compter, vous nommez je crois *Loüs* (29), arrive l'ancienne solennité d'Apollon; et la ville devait se rendre à Daphné, pour célébrer cette fête. Je quitte le temple de Jupiter Casius *, et j'accours, me figurant que j'allais voir toute la pompe, dont Antioche est capable : j'avais l'imagination remplie, de parfums, de victimes, de libations, de jeunes gens vêtus de magnifiques robes blanches, symbole de la pureté de leur cœur; mais tout cela n'était qu'un beau songe. J'arrive dans le temple, et je n'y trouve pas une victime, pas un gâteau, pas un grain d'encens. J'en suis étonné : je crois pourtant que les préparatifs sont au dehors, et que par respect pour ma qualité de souverain pontife, on attend mes ordres, pour entrer. Je demande donc au prêtre ce que la ville offrira dans ce jour si solennel : rien, me répondit-il, voilà seulement une oie, que j'apporte de chez moi; *car la ville n'a rien offert aujourd'hui.* Alors, (remarquez, je vous prie, combien je suis de mauvais humeur, et combien je cherche à être haï !) je fis à votre sénat une forte réprimande, qui ne sera peut-être pas ici déplacée.

* Montagne de Syrie, où Jupiter lutta contre Typhon. Voy. Apollodore, l. I.

« C'est un grand scandale, lui dis-je, qu'une
» ville comme la vôtre, traite les dieux avec plus
» de mépris que ne le ferait la plus chétive bourgade
» des extrêmités du pont. Une ville qui possède un
» territoire si vaste, dans un tems où les dieux ont
» dissipé les ténèbres de l'athéisme, voit tranquil-
» lement arriver la fète du dieu de ses pères, sans
» faire la dépense d'un oiseau; elle qui devait im-
» moler un bœuf par tribu. Si l'on craignait la dé-
» pense, la ville entière ne devait-elle pas sacrifier
» un taureau? ne le pouvait-elle pas? Quand vous
» donnez un festin, quand vous célébrez la fête de
» la Maiume (30), vous répandez l'argent à pleines
» mains. Aujourd'hui que l'on doit faire des vœux
» pour le salut public, et pour celui des particu-
» liers, nul sacrifice au nom de la ville, nulle of-
» frande au nom des citoyens. Le prêtre, au lieu
» d'emporter sa part des sacrifices, est le seul qui
» ait sacrifié. Mener une vie irréprochable, prati-
» quer la vertu, s'acquitter dignement des fonctions
» du ministère, c'est tout ce que les dieux exigent
» des prêtres. Mais non : vous permettez à vos
» femmes de vous ruiner en faveur des Galiléens.
» Elles font admirer l'impiété à une foule de misé-
» rables qu'elles nourrissent à vos dépens. Vous
» donnez-vous mêmes à vos femmes, l'exemple de
» mépriser les dieux, et vous vous croyez innocens!

» C'est peut-être parce que vous êtes dans l'indi-
» gence, que vous n'avez rien apporté... Eh! quel
» est celui d'entre vous qui ne trouve de quoi cé-
» lébrer splendidement le jour de sa naissance?
» Dans une si grande solennité, personne n'a of-
» fert un peu d'huile pour la lampe, une libation,
» un grain d'encens. Je ne sais ce que les gens de
» bien, s'il en était parmi vous, penseraient de
» cette conduite. Mais je sais que les dieux mêmes
» en sont indignés ».

Tels furent les termes dont je me servis : le dieu ne les a que trop justifiés. Que ne réside-t-il encore dans ce temple respectable, d'où il veillait depuis tant de siècles à la conservation de votre ville! Dans les mouvemens dont elle vient d'être agitée, il eût forcé les magistrats d'ouvrir leurs greniers (31). Il leur eût inspiré des sentimens plus humains. Mais que dis-je? J'avais tort d'être blessé; je devais demeurer muet, comme plusieurs de ceux qui entrèrent avec moi dans le temple, ne point m'ingérer dans une affaire qui ne me regardait pas, ni prendre la liberté de censurer votre conduite. L'amitié, gardez-vous bien de le croire, n'eut aucune part à mes reproches : la vanité seule me les dicta. Mal habile et ridicule flatteur, je voulus faire parade d'un zèle ardent pour le service des dieux, et d'une affection sincère pour vous.

Ainsi, messieurs, vous avez raison de vous dédommager du silence que vous gardâtes, et même de choisir pour me répondre, un lieu plus convenable que celui où je vous fis cette réprimande. Je vous parlai devant l'autel, aux pieds de la statue, en présence d'un petit nombre de témoins : et vous, c'est dans la place publique, c'est au milieu de tout un peuple, que vous me répondez d'une manière enjouée, par l'organe de quelques-uns de vos concitoyens, qui sont vos dignes truchemens. Ne vous y trompez pas : celui qui tient de mauvais discours, rend ses complices ceux qui l'écoutent. Applaudir aux injures, goûter le plaisir de la médisance, sans en faire soi-même les frais, c'est en devenir coupable. Toute la ville a donc retenti de vos bons mots, sur cette malheureuse barbe, et sur celui qui la porte. Tout vous a déplu dans sa personne, et vous y déplaira toujours, puisqu'il ne prendra jamais votre manière de vivre, ni celle que vous exigez des princes.

Quant aux injures que vous avez vomies contre lui, soit en public, soit en particulier, il y fait lui-même un supplément. Il vous pardonne vos vers anapestes. Soyez encore plus libres à l'avenir. Il vous déclare qu'il ne fera, pour ce sujet, mourir, fouetter, ni emprisonner personne. Oui, messieurs, puisque la vie réglée que je mène avec mes amis,

vous importune et vous révolte, puisque je ne vous donne aucun spectacle qui vous intéresse, mon parti est pris : je quitte votre ville ; je vous dis adieu. Ce n'est pas que je compte être agréable à mes nouveaux hôtes ; mais si je ne puis me flatter que ma figure et mes manières fassent fortune ailleurs, il est juste que je promène mes défauts, et que les autres souffrent de moi à leur tour. Il serait trop cruel qu'une ville de tout tems si heureuse, fût éternellement la victime de notre modération et de notre désintéressement.

Aucun de nous n'a bâti maison, ni acquis chez vous champ ou jardin. Aucun des nôtres n'a pris femmes chez vous, ni cherché à vous en donner en mariage. Nous n'avons envié, ni votre opulence assyrienne, ni les belles choses qu'on voit au sein de votre ville. Enfin nous n'avons pas permis à certaines gens en place, de faire les souverains, ni donné aux différens corps, ces prétendus protecteurs qui ne servent qu'à les opprimer, ni engagé le peuple à se ruiner en spectacles, en festins. Les vers qu'il a composés contre nous, sont les fruits de l'abondance et de la tranquillité dont nous l'avons fait jouir. Nulle taxe, nulle demande nouvelle ; diminution d'un cinquième des anciens impôts ; remise de ce qui était dû par le passé. Non content d'user moi-même de toute la modération possible, j'ai choisi pour introduire ceux qui

souhaitaient de me parler, un homme dont je crois connaître la modestie et la douceur. Il n'a pu cependant échapper à votre censure; parce que la vieillesse lui faisant perdre ses cheveux, il a le travers de vous montrer un front dégarni, et ne rougit point d'être coiffé comme les Abantes d'*Homère* (32). J'ai auprès de moi trois ou quatre personnes d'un mérite égal au sien; et j'en pourrais nommer un cinquième; c'était mon oncle maternel, qui portait le même nom que moi. J'avoue que dans le gouvernement de votre ville, il ne s'est pas toujours conduit avec assez de prévoyance. Mais vous n'avez eu qu'à vous louer de sa justice, pendant que les dieux ont voulu nous le laisser, et lui permettre de partager avec nous le soin des affaires.

Nous nous étions donc imaginé que la douceur et la modération étaient des beautés réelles dans ceux qui gouvernent, et que ces qualités nous donnaient le privilége d'être laids impunément. Mais enfin, puisque notre barbe et nos cheveux vous déplaisent, puisque vous ne pouvez souffrir notre éloignement du théâtre, non plus que notre zèle, pour faire régner dans les temples la décence et la gravité, ni moins encore notre attention sur ce qui se passe dans vos tribunaux, et la vigilance avec laquelle nous réprimons l'avidité de vos marchands, nous partons; nous vous quittons sans regret. A mon

âge, je risquerais trop, si je hasardais de me refondre. La fable du milan me fait peur. Le milan chantait jadis comme un autre oiseau; mais ayant entendu hennir de superbes coursiers, il les voulut imiter, et fit si bien qu'il désapprit à chanter, sans pouvoir apprendre à hennir; depuis ce tems, on ne connaît pas d'oiseau plus disgracié du côté de la voix; et moi si je voulais troquer ma grossièreté pour des manières polies, peut-être que je deviendrais un ambigu de rustre et d'homme agréable, sans être ni l'un ni l'autre. Vous le voyez vous-mêmes, je touche, puisque le ciel le veut, à ce tems où, comme dit Anacréon le *Téien*,

> Les neiges de la vieillesse
> Vont bigarrer mes cheveux noirs.

Mais au reste je prends à témoin les dieux et Jupiter, protecteur de votre ville, que vous êtes des ingrats.

Quelle injustice peut me reprocher, ou la ville même, ou quelqu'un des membres qui la composent? Quelle est donc la source de cette animosité, la cause de cet acharnement, le sujet de cette haine impuissante, que vous satisfaites, comme vous pouvez, en me déchirant par vos vers anapestes, en me tympanisant dans les places, en me traitant comme

les poëtes *comiques* * traitent Hercule et Bacchus. Peut-être que je me suis contenté de ne vous point faire de mal, et que je vous ai d'ailleurs offensés par mes paroles. Mais, non; vos satires ne sont point des représailles, mais des attaques injustes. Je n'ai tenu, ni des particuliers, ni de la ville, aucun propos désobligeant; au contraire, je vous ai donné des louanges, lorsque jai cru que vous les méritiez. Vous avez reçu de moi tout le bien que pouvait raisonnablement vous procurer un prince qui souhaite de rendre les hommes heureux. Mais prétendre que celui qui doit recevoir, remette tout, et que ceux qui doivent payer, ne donnent rien, c'est exiger l'impossible. N'est-ce pas une espèce de prodige que j'aie trouvé le moyen de faire des remises considérables, sans rien retrancher des largesses et dépenses ordinaires? Mais ce n'est pas ici le lieu de parler du bien dont tous les sujets de l'empire me sont redevables. On ne manquerait pas de dire que je n'écris que pour publier effrontément mes louanges, et qu'après avoir annoncé une invective, et même une invective sanglante, je ne donne qu'un panégyrique. Il sera plus à sa place de rapporter les fautes d'imprudence et d'étourderie que j'ai

* Aristophane, etc.

commises à votre sujet. Si elles ne méritent pas que vous m'en sachiez mauvais gré, ce sont pourtant des fautes plus graves, que celles dont j'ai parlé jusqu'à présent, et plus humiliantes pour moi, qu'un visage peu soigné, qu'un air et des manières désagréables. Il ne s'agit plus ici du corps, mais de l'esprit.

Avant de vous avoir essayés, ne sachant pas encore comment nous prendrions ensemble, je vous exaltais de tout mon pouvoir: ils sont Grecs d'origine, disais-je alors, et moi, quoique né dans la Thrace, je suis Grec d'inclination et de mœurs; puis-je douter de notre future sympathie? Jugement précipité; première sottise. Voici la seconde: vous fûtes des derniers à m'envoyer des députés; quelqu'éloignée que soit l'Egypte, les Alexandrins vous prévinrent. Malgré cette négligence, je vous remis de grosses dettes, et je vous déchargeai de plusieurs impôts, jusqu'à rendre les autres villes jalouses. Dans le dessein d'accroître la puissance et la splendeur de la vôtre, j'augmentai jusqu'à deux cents le nombre de vos sénateurs. Je ne fis grâce à personne (33), et je vous permis de les choisir parmi les plus riches trésoriers de mon épargne et des officiers de la monnaie. Vous n'eûtes garde de jeter les yeux sur les sujets les plus convenables. Mais profitant de l'occasion, et toujours semblables à vous-mêmes, vous

vous comportâtes, comme on l'eût fait dans une ville sans lois. Souvenez-vous de ce sénateur, que vous installâtes de votre autorité privée, avant que son nom fût sur la liste, lorsque le procès, dont sa nomination fut suivie, était encore pendant; et de ce misérable que vous prîtes dans la rue pour le traîner au sénat. C'était un homme sans biens, de la lie du peuple, en un mot, de cette espèce de gens que l'on ne regarde dans aucune autre ville, et que vous au contraire, par un effet de votre rare discernement, vous estimez comme des hommes précieux, qu'il faut acheter au poids de l'or. La plupart de vos élections étaient aussi peu judicieuses, et je ne pus me prêter à toutes vos irrégularités. Aussitôt le bien que je vous avais fait, s'effaça de vos esprits, et le refus de ce que la justice ne me permettait pas d'accorder, vous indisposa contre moi. A la vérité, ce n'était encore là que des bagatelles. Il fallait quelque chose de plus grave, pour soulever toute la ville. Mais voici le crime capital qui m'a perdu sans ressource.

A peine étais-je arrivé, que le peuple, qui gémissait sous la tyrannie des riches, commença par crier, dans le théâtre : *on regorge de tout; et cependant tout est hors de prix.* Je parle, dès le lendendemain, aux principaux de la ville, et je les exhorte à sacrifier un gain illégitime, en faveur de leurs concitoyens

et des étrangers. Ils me payent de belles paroles, et se chargent de mettre ordre à tout. Là-dessus, je me tranquillise, et j'attends l'effet de leur promesse pendant trois mois sans que rien s'exécute. Ils poussèrent la négligence au-delà de ce qu'on aurait pu s'imaginer; de mon côté, voyant que les plaintes du peuple étaient fondées, et que la cherté venait moins de la disette, que de l'avarice insatiable de ceux qui possèdent les terres, je taxai chaque denrée à un prix raisonnable. Ils avaient du vin, de l'huile et tout le reste en abondance; le blé seul était rare, parce que la sécheresse précédente avait fait manquer la moisson. J'en tirai donc quatre cent mille mesures (33) * de Chalcédoine, d'Hiéraple et des villes circonvoisines. Lorsqu'elles ont été consommées, j'ai fait ouvrir mes greniers, et vendre à différentes fois, vingt-deux mille autres mesures que vous nommez ** *boisseaux* (34), que l'on m'avait envoyées d'Egypte; et quinze mesures ne vous ont coûté que ce que dix vous coûtaient auparavant. Si, dès l'été, dix mesures valaient déjà un écu d'or, que ne devaient-elles pas valoir, dans cette triste saison où la faim, comme dit le poëte bœotien ***, fait sentir

* Μέτρων.

** Μόδιος, 16 sextarios.

*** Pindare.

toutes ses rigueurs? N'eussiez-vous pas été trop contens d'en trouver cinq, pour le même prix, pendant l'hiver, et surtout pendant un hiver si rude? A quoi donc pensaient les riches, de survendre en cachette les grains qu'ils avaient à la campagne, comme s'ils eussent voulu perdre la ville et se perdre eux-mêmes avec elle? mais quoiqu'ils aient pu faire, aujourd'hui le pain se donne à si bon marché, qu'il n'est pas jusqu'aux habitans de la campagne qui n'accourent en foule, pour en acheter; qu'excepté le pain, tout est rare et cher. Mais aussi quelqu'un de vous se souvient-il d'avoir vu, dans les meilleures années, quinze mesures de blé ne coûter qu'une pièce d'or?

Parce que je ne souffrais pas, que l'on vendît, à un prix exhorbitant, le vin, les légumes et les fruits ni ne permettais aux riches de profiter de la disette, pour vous abîmer, et pour convertir tout d'un coup en monceau d'or et d'argent, le blé qu'ils avaient dans leurs greniers, vous me regardiez comme l'auteur de la misère publique, laquelle cependant était leur ouvrage. C'est parce qu'ils avaient vendu leurs grains hors de la ville, que vous fûtes affligés de la famine, ce terrible fléau des mortels, comme l'appelle un dieu, dont l'oracle condamne sévèrement ceux qui, par de semblables manœuvres, travaillent au malheur des autres hommes. Depuis même que, par

mes soins, la ville a du pain en abondance, grâce à leur avarice, la ville n'a que du pain.

Dès le commencement, je savais que ma conduite ne plaisait pas à tout le monde; mais je m'en embarrassais peu, croyant qu'il était de mon devoir de soulager le peuple que l'on opprimait, et les étrangers que la cour attirait ici. Puisque ces derniers se retirent, et que vous êtes tous d'accord sur mon compte; que je suis haï des uns, et payé d'ingratitude par les autres que je nourris, j'abandonne à la divine Némésis le soin de ma vengeance, résolu d'habiter désormais chez une autre nation, chez un autre peuple. Je pars, sans vous avoir rappelé le souvenir de la bonne justice que vous vous fîtes, les uns *aux autres* (35), *il y a neuf ans*, lorsque les flambeaux à la main, et poussant des cris furieux, la populace courut mettre le feu aux maisons des magistrats, massacra le gouverneur; et que les magistrats, prenant leur revanche, punirent impitoyablement la populace d'un ressentiment juste dans le fond, mais porté jusqu'aux derniers excès.

Au nom des dieux, quel est donc le crime dont je suis coupable envers vous? Est-ce de vous nourrir à mes dépens, et de vous nourrir avec tant de profusion, faveur singulière dont aucune ville n'a joui jusqu'à présent? Est-ce de vous avoir pardonné les vols dont je vous ai convaincus, si je

n'articule des faits, on pourrait prendre ceci pour une déclamation vague, pour une figure de rhétorique, pour un jeu d'imagination. Vous me demandâtes environ trois mille portions de terre *qui étaient en friche* * ; et lorsque vous les eûtes obtenues, les riches les partagèrent entre eux, à l'exclusion des pauvres. La chose étant avérée, j'ai dépouillé les usurpateurs; et, sans faire néanmoins aucune demande à ceux qui précédemment jouissaient de l'exemption, à laquelle ils avaient moins de droit que personne, j'ai assigné ces terres pour fournir aux dépenses les plus considérables de votre ville. Ainsi vous avez maintenant, pour nourrir les chevaux du cirque, près de trois mille portions de terre entièrement exemptes, dont vous êtes redevables à l'économie, à l'habileté de mon oncle, à ma sotte libéralité! Vous avez raison de dire que je renverse le monde : c'est effectivement le renverser, que de punir ainsi des voleurs. La clémence, lorsqu'elle est déplacée, ne fait qu'enhardir le vice, ne sert qu'à l'autoriser. Voici donc où je voulais en venir, et par où je finis. Je confesse que je ne dois accuser que moi-même de tous mes malheurs; j'ai mal placé mes bienfaits; j'ai comblé de grâces des ingrats, de mau-

* ἀπόρους, sans rapport ou produit.

vais cœurs. C'est pourquoi je ne m'en prends plus à votre licence; je ne me plains que de ma sottise. Mais puisque vous m'avez donné de si bonnes leçons de sagesse, je tâcherai désormais de les pratiquer à votre égard. En attendant, plaise aux dieux de reconnaître cet amour et ce respect dont j'ai reçu de vous tant de témoignages publics. Je les supplie de vouloir bien proportionner la récompense au mérite.

FIN DU MISOPOGON.

NOTES

SUR LE MISOPOGON.

(1) *Des honnêtes gens*. Il semble que Julien veuille faire entendre que la coutume de son tems ne permettait pas aux gens de la haute classe ou du bon ton, d'être poëtes par état. Ce qui n'empêchait pas que plusieurs hommes de lettres, et Julien lui-même, ne fissent des vers, puisqu'il en reste encore quelques-uns de cet empereur. Car, assurément, ceux qu'on a vus dans les césars et ceux que nous citerons dans la suite, sont bien de sa façon.

(2) *Isménias. Joueur de flûtes* à Thèbes, dont parle Plutarque dans *Periclès*.

(3) *Car une telle barbe*. Cette phrase soulignée, et les mots également soulignés dans la phrase précédente, ne font point partie de la traduction de la Bleterie. Je les rétablis pour les raisons énoncées dans l'argument.

(4) *Le poëte favori de Pan et de Calliope*. Nul doute que Julien ne désigne ici Théocrite. Voici, en effet, les

deux vers de ce poëte, auxquels il fait allusion, ou plutôt qu'il fond dans son texte :

> Κοῦροι ἐριδμαίνοντι φίλαμματος ἄκρα φέρεσθαι
> ὃς δέ κε προσμάξῃ γλυκερώτερα χείλεσι χείλη
>
> Théocrite, Idill. 12e.

« La jeunesse s'exerce à remporter le prix de l'art d'appliquer, lèvre contre lèvre, les plus doux baisers. »

(5) *La moindre difformité.* Le texte de l'aveu même du traducteur, porte : *Si je portais, comme Cimon, un poireau ou une verrue.* Je pense que c'est manquer de fidélité, que de ne pas reproduire les traits historiques, lorsqu'ils font partie de l'original. Et, pour cette raison, je les ai presque tous rétablis, soit dans le texte, soit dans les notes.

(6) *Six courses.* Au lieu de vingt-quatre courses, dont se composait ordinairement chaque spectacle du cirque.

(7) *Neuf cents stades.* Le stade usuel, celui dont il est question dans ce passage, était de six cents pieds, ou de quatre cents coudées. Ce qui porterait probablement le nombre des pieds à cent quarante mille, autrement quatre-vingt-dix mille toises, c'est-à-dire, à trente-huit lieues environ, pour la distance de Paris au port de mer le plus prochain.

(8) *Avec le monarque de la Lydie.* Allusion au voyage de Solon à la cour de Crœsus.

(9) *Aux Phéaciens.* Homère les dépeint livrés au luxe, à la danse et à tous les plaisirs. Odyss., l. VIII, v. 249. J'ai rétabli la traduction de ce vers d'Homère, mal-à-propos omis par la Bleterie.

(10) *Autour des sépulcres.* Julien reproche aux habitans d'Antioche, d'aller prier sur les tombeaux des saints martyrs, ou dans les églises construites d'ordinaire sur ces tombeaux.

(11) *Ce silence religieux.* L'auteur se reporte ici, et dans ce qui suit, à l'histoire d'Euryclée, nourrice d'Ulysse; à l'invocation à Pallas, et aux faits racontés au 7e. livre de l'Iliade, v. 194, etc.; au 22e. de l'Odyssée, v. 411, et au 6e. de l'Iliade, v. 301.

(12) *Tu ne partages jamais ton lit avec personne.* Ce passage se trouve expliqué dans la vie de Julien et dans une note sur la 40e. lettre, où il parle de ses enfans. J'ai adopté, à cet égard, le sentiment de la Bleterie, qui rend justice à la rigide chasteté de l'empereur Julien, et qui ne lui suppose aucun enfant illégitime.

(13) *Le premier jour de l'année syrienne.* Il semble par le texte, que ce premier jour de l'année syrienne était assez voisin des calendes de janvier. Les Syriens, comme les Perses, les Chaldéens, etc., commençaient l'année à l'équinoxe d'automne, c'est-à-dire, vers la fin de septembre. Plus loin, Julien cite le mois macédonien *Loüs*, comme le dixième de l'année syrienne. Or, dans la catégorie des mois macédoniens, le premier mois *Dius*, répondait à celui de novembre chez nous. On suivait à Antioche, l'ère des Séleucides, qui a commencé trois cent douze ans avant notre ère, le jour de l'entrée de Séleucus Nicator dans la ville de Babylone. Mais l'année y commençait en automne; et même les Arabes et les astronomes de la Syrie commencent leur année en octobre. (Voyez Alstèdius, chronol., p. 33; voyez aussi la note 29e. ci-après, p. 429.

(14) *Votre Antiochus.* Le mariage d'Antiochus avec Stratonice est rapporté tout différemment par Plutarque. Selon ce dernier, Antiochus épousa sa belle-mère, du vivant même de son père. (Voyez ce trait dans Plutarque même.) Du reste, Antiochus ne bâtit point Antioche. Cette ville fut fondée par Séleucus, son fils, qui construisit aussi le temple de Daphné. *Urbem condidit, ex Antiochi patris nomine Antiochiam, et campos vicinos urbi Appolini dicavit.* (Justin. l. XV, c. 9.) Quoiqu'il en soit, cet Antiochus, père de Séleucus, était fils de Démétrius-Poliocerte.

(15) *L'éloge d'Autolycus.* Julien ici emploie ironiquement le mot d'éloge dans le même sens, qu'il semble justifier les courtisans que Priam appelle *menteurs*, *etc.* Si la Bleterie a compris ce passage du dernier livre de l'Iliade, il a eu tort de ne pas ajouter à son texte le mot de courtisans. Le second passage d'Homère est tiré du 19e. livre de l'Odyssée. Cet *Autolycus* était, selon le prince des poëtes, le digne aïeul maternel d'Ulysse. Car il nous dépeint celui-ci comme le plus fourbe et le plus artificieux des Grecs. Et Martial, en parlant d'un voleur, le compare à Autolycus. *Non fuit Autolyci tam piceata manus.* On serait tenté de crôire que les Anglais ont tiré de cette expression latine, celle de leur *Pick-Pocket.*

(16) *Ce poisson.* Il s'agit ici du polype ou poulpe, animal dont les naturalistes d'alors faisaient l'histoire et la description à leur manière. Il est souvent question de la chair de cet animal dans les ouvrages de Julien. Voy. ci-dessus son discours contre le cynique Héraclius.

(17) *Du blé en abondance.* Les économistes, contem-

porains de Julien et ceux de nos jours, ont blâmé cet emperèur d'avoir produit à Antioche une disette artificielle, en fixant trop bas le prix des grains, ce qui ruinait les cultivateurs. Supposons que ce prince ait effectivement fait une école, chose qu'il n'est pas facile de vérifier aujourd'hui, on doit au moins rendre justice à ses bonnes intentions.

(18) *Une peinture admirable.* Allusion à une course de chars, décrite par Homère, au 22e. chant de l'Iliade. On en trouve une semblable, mais tronquée dans le quatrième chant de Quintus de Smyrne, que j'ai publié en l'an IX de l'ère française. J'ai rétabli plus bas, la citation des palmiers, omise par le traducteur et le sens des deux vers d'Homère, insérés par Julien.

(19) *Le nom de ce Persan.* Hérodote, livre 7e., raconte que *Mardonius*, fils de Gabrias, fit décider dans le conseil de Xerxès, roi des Perses, la guerre contre les Grecs. Le gouverneur de Julien portait le même nom, *Mardonius*.

(20) *Que vingt mois.* Ici, l'auteur se reporte probablement à l'époque de ses brouilleries avec Constance, où il invectivait contre les eunuques, et principalement contre Eusèbe, par les conseils de qui Constance dirigeait sa conduite. Autrement, il ne s'était pas passé vingt mois depuis la mort de Constance.

(21) *De plus de trente ans.* Ce passage prouve assez que l'empereur Julien, lors de son départ d'Antioche pour l'expédition de Perse, avait au moins trente ans révolus.

(22) *Sept étrangers.* Ceux que le prince qualifie ici

d'*étrangers*, ne pouvaient être des dignitaires ou officiers de l'empire; mais bien des philosophes, tels que Maxime d'Éphèse, Priscus d'Epire, le sophiste Himérius de Bithynie, et le médecin Oribase de Pergame, qui l'accompagnèrent dans son expédition de Perse ; il n'est pas aisé de deviner quels furent les trois autres. Quant à leur associé, que Julien dit lui-même natif d'Antioche, et habile rhéteur, on ne peut méconnaître à ces traits Libanius, qui avait toute la confiance de cet empereur.

(23) *Sous les portiques.* Par une allusion maligne, l'auteur met sur le compte des ânes et des chameaux, la liberté qu'ont ces animaux de fréquenter les portiques des palais et des temples; par-là, il censure amèrement l'insouciance des magistrats préposés à la police de la ville.

(24) *Dans la licence des bacchanales.* Autre allusion de Julien encore plus maligne, au luxe et à la licence effrénée des habitans d'Antioche. Il suppose ceux-ci plus dissolus encore que les Tarentins. Or, ces derniers passent pour avoir été un des peuples les plus débauchés de l'antiquité. Témoin leur conduite à l'égard des ambassadeurs romains, qu'ils reçurent au spectacle, et qu'ils insultèrent dans leurs orgies. Cet événement se rapporte à l'an de Rome 473. Posthumius, le chef de l'ambassade, leur prédit que l'injure faite aux ambassadeurs, serait lavée *dans des flots de sang.* La vengeance suivit de près la menace.

(25) *Consultez Damophile.* Historien compilateur, que Suidas dit avoir été élevé par le consul Julien, sous l'empire de Marc Aurèle.

(26) *Un roi de ce pays-là.* La Bleterie s'épuise en conjectures, pour deviner quel pouvait être ce roi gaulois, à la cour duquel un cotyliste ou joueur de gobelets se présenta avec sa troupe de farceurs. Je soupçonne que Julien parle ici de lui-même. Le nom de Βασιλευς est souvent donné aux césars, et Julien avait aussi dans les Gaules cette même qualité. Lui-même, d'ailleurs, se qualifie souvent, dans son *Misopogon*, de Gaulois et de barbare. Il est tout naturel, que, de l'humeur dont il était, lui et ses courtisans, des baladins et des faiseurs de tours aient été fort mal accueillis. Voilà, je pense, le mot de l'énigme.

(27) *Plus loin que je ne le voulais.* On voit ici que Julien ne veut pas prendre, sur son compte, les excès que les habitans d'Émèse, d'Arethuse et d'Héliopolis, commirent contre les chrétiens, par représailles des mauvais traitemens qu'ils en avaient éprouvés sous le règne de Constance. Les mêmes excès avaient eu lieu entre les catholiques et les Ariens : et Julien, qui n'aimait, ni les uns, ni les autres, n'était pas fâché de les voir aux prises ensemble. Au reste, on ne l'accuse nulle part d'avoir ordonné, ni le pillage, ni le meurtre ; et on lui rend la justice de dire qu'il les a réprimés, lorsqu'ils sont venus à sa connaissance.

(28) *Nous avons renvoyé le mort.* Il s'agit ici du corps de St-Babylas, martyr, honoré dans le temple de Daphné, près d'Antioche, et alors transféré tout récemment dans une église de l'intérieur de la ville. Julien fait entendre que les chrétiens avaient contribué à l'incendie de ce temple. Le fait n'est pas démontré. Mais Julien le crut, et sur sa présomption, il ordonna des

enquêtes. Son oncle, gouverneur d'Antioche, sévit contre quelques individus, qui furent appliqués à la question. Nous avons parlé de cet accident dans notre précis de la vie de ce prince. Au fond, Julien peut avoir montré de la prévention ou de l'emportement dans l'affaire ; mais il y aurait de la mauvaise foi à vouloir travestir une scène fâcheuse, en persécution ouverte. Nous avons vu même que le comte Julien, son oncle, fut disgracié pour avoir puni de mort le prêtre Théodore.

(29) *Vous nommez, je crois, Loüs.* La Bleterie, d'après le médecin Aétius, et d'après les hémérologes, donne la liste des mois de l'année syrienne, dont le dixième s'appelle, en effet, *Loüs*, et répond au mois d'août; le premier, qui est le mois *Dius*, répond à celui de novembre; ce qui semble fixer, à ce dernier mois, le commencement de l'année des habitans d'Antioche. Il n'est cependant pas bien certain qu'on suivît, au tems de Julien, le calendrier syrien, sans aucune modification. (Voyez là-dessus notre 13e. note précédente.)

Quant au temple de *Jupiter Casius*, dont il est question dans cette même phrase, ce temple tire son nom d'une montagne de Syrie, où Jupiter lutta contre le géant Typhon, ainsi qne le rapporte au long Apollodore, livre I. Cette montagne portait le nom de *Casius* ou *Cassius*.

(30) *La fête de la Maiume.* On la célébrait au mois de mai, d'où lui vient son nom. C'était ce qu'on appelait ailleurs, *les fêtes floréales*. Elles se donnaient sur le bord des eaux d'un fleuve ou d'un lac, symbole de la fécondité des plantes, qui ont, en effet, besoin des eaux

du ciel. Ces fêtes étaient très-licencieuses ; et les empereurs chrétiens les ont enfin proscrites. Il est possible aussi que les fêtes de la *Maiume*, qui duraient sept jours, dussent leur nom à la ville de *Maiume*, en Palestine, sur les bords de la mer, où on célébrait la naissance de Vénus, sortie du sein des flots. Suidas nous apprend que les magistrats de Rome allaient célébrer la fête de la *Maiume* à Ostie. Elle s'était donc introduite en Occident ; et, en effet, on en trouve des traces parmi nous. A Ste-Colombe, en face de Vienne, une jeune fille habillée en Flore, le premier dimanche de mai, est assise sous une feuillée ornée de bouquets et de guirlandes de fleurs : d'autres petites filles arrêtent les passans et les invitent à donner quelques pièces de monnaie, pour la Mayenche. C'est ainsi qu'on nomme celle qui est en représentation. Cet usage est usité dans le reste du département. En plusieurs endroits de la Provence, la fête de *Majuma* ou de *la Mayo*, a quelque ressemblance avec l'ancienne *Majume*. La même fête avait très-probablement lieu en la ville de Lagourgue, ville de Flandre sur la Lys et capitale du canton de la Lou. Mais j'ignore s'il en est resté d'autres indices que celui de la tenue d'une foire, dite la *Majolle*, qui a lieu tous les ans au premier jour du mois de mai.

(31) *D'ouvrir leurs greniers*. Julien veut dire ici que les prêtres d'Apollon auraient eu plus de crédit sur l'esprit des riches cultivateurs et des magistrats, que n'en eurent les prêtres d'Antioche et le clergé chrétien. Que, par conséquent, la disette de grains ne se serait point fait sentir dans la ville d'Antioche, où le mécontentement du peuple n'aurait point éclaté. Peut-être veut-il

faire entendre en même tems que l'incendie du temple de Daphné n'aurait pas eu lieu, par la malignité des chrétiens d'Antioche, qu'il est porté à accuser de ce crime.

(32) *Comme les Abantes d'Homère.* Ce poëte donne aux *Abantes*, l'un des peuples grecs, qui marchèrent contre Troie, l'épithète, *aux cheveux tressés par derrière.* Ce qui fait présumer que les Abantes rejetaient tous leurs cheveux derrière la tête.

(33) *Je ne fis grâce à personne.* On verra, en effet, dans ses lettres et édits, que Julien n'exempta personne des magistratures.

(34) *Mesures.* Le texte porte, ainsi que je l'ai indiqué, μέτρων, *mètres* ou *mesures*, au premier mot du passage; et au second, μοδίους, *boisseaux*. Je présume que le mot μέτρον, est pris ici pour μεδίμνος, *médimne*. Le médimne était composé d'à-peu-près six boisseaux romains, dont chacun contenait environ vingt livres pesant de blé. C'était la mesure des solides. (Voyez, en outre, la note sur la 51e. lettre à Arsace, t. 3.)

(35) *La bonne justice que vous vous fîtes, etc.* L'auteur fait ici allusion à un trait connu dans l'histoire. L'an 354, ère chrétienne, la populace d'Antioche assomma, dans le cirque, Théophile, gouverneur de Syrie, auquel il imputait la cause de la cherté des vivres, et mit le feu aux maisons de quelques magistrats. Ceux-ci en avertirent l'empereur Constance, lequel, en l'absence du césar Gallus, alors à Hiéraple, envoya Stratégius, pour faire justice des plus mutins, qui furent promptement exécutés.

FIN DES NOTES DU MISOPOGON.

OBSERVATIONS

SUR L'ORIGINE MYSIENNE OU BITHYNIENNE

DE L'EMPEREUR JULIEN,

OU

EXPLICATION DE SES PAROLES : LES MYSIENS MES BRAVES AYEUX.

On a vu dans notre vie de Julien, que son aïeule était de Bithynie. On y a vu aussi qu'Eutrope, père de Constance Chlore, et bisaïeul de Julien, était d'origine mysienne. Les peuples de la Mysie, selon Strabon, confinaient la Pannonie et le Danube ; et c'est bien là aussi que Julien place ses aïeux. Pline et d'autres auteurs, nomment indifféremment ces peuples Mœsiens ou Masiens, mais on ne peut douter que ce ne soient les mêmes. Leur pays fait maintenant partie de la Bulgarie.

Strabon nous apprend que les Bithyniens avaient autrefois porté le nom de Mysiens ; et qu'ils occu-

paient une partie de la Thrace. Les Thyniens, disent d'autres, passèrent d'Europe en Asie, où ils furent connus sous les noms de Bithyniens et de Thraces.

Thyni Thraces erant, quæ nunc Bithynia fertur.
(Clandian.)

Bithynia était, d'après Suidas, une ville de la Mysie, qui paraît être la *Claudiopolis* d'Ammien Marcellin, mais non la Clausburg des Allemands, ou une autre *Claudiopolis*, qu'on suppose avoir été restaurée par Claude, second du nom; dans quelque partie de la Dacie ou Dardanie, d'où il tirait son origine, et que l'on confondait souvent avec la Thrace, la Mysie et la Bithynie. Car l'empereur Julien, dans ses lettres, désigne aussi la Bithynie pour sa patrie et celle de ses aïeux.

Xénophon, au ch. 2e. du 3e. l. des *Helléniques*, appelle *Bithynie*, la Thrace bithynienne; et dans le 2e. chap. du 6e. livre, en parlant de sa retraite des dix mille Grecs, il dit : « que les Arcadiens s'embarquèrent à Héraclée, d'où, pour tomber à l'improviste sur les Bithyniens, ils abordèrent à Capée, port situé vers le milieu de la Thrace. »

Il ne faut pas oublier ici ce que dit l'abréviateur de Trogue Pompée : « que le roi de Bithynie, ayant appelé à son secours les Gaulois, ces derniers partagèrent la moitié de son royaume, et donnèrent

au pays entier le nom de *Gallo-Grèce* ». *Itaquè in auxilium à Bithyniæ rege invocati, regnum cum eo partâ victoriâ diviserunt, eamque regionem Gallo-Græciam cognominaverunt.* (Justin., l. XXV, c. 2); de là vient que plusieurs villes de cet ancien royaume, et que d'autres qui en étaient voisines, sont souvent désignées, comme faisant partie de la Galatie.

J'observe enfin, que la *Claudiopolis* de Bithynie, mentionnée par Ammien Marcellin, et qui fit les délices de l'empereur Adrien, avait été colonisée, non par Claude II, dit le Gothique, mais par l'empereur Claude, premier du nom, qualifié de Claudius César, par le même Ammien. En sorte qu'il est au moins douteux que Claude second ait fondé, ou restauré en Mysie, une ville à laquelle il ait donné son nom. (Voyez Cellarius.)

OBSERVATIONS

DU TRADUCTEUR

Sur les deux premiers volumes de son ouvrage.

Le troisième volume, actuellement sous presse, commencera, d'après la distribution annoncée du matériel de l'ouvrage, par l'apologie ou défense du paganisme de l'empereur Julien, traduction, par moi revue, du marquis d'Argençe, sur le texte grec que nous a conservé, en le réfutant, saint Cyrille, mort patriarche d'Alexandrie, en 444. Cette apologie est d'une telle longueur, qu'elle n'aurait pu figurer en son entier dans le présent volume; en la renvoyant au suivant, je trouve l'occasion de placer ici quelques observations que je me proposais de faire à la fin de l'ouvrage.

La plus importante est celle relative à l'entreprise de la reconstruction du temple de Jé-

rusalem par l'empereur Julien, et aux causes naturelles ou surnaturelles qui la firent avorter. Je ne m'aviserai pas d'élever, sur cette matière, aucune question théologique, qui serait visiblement hors de ma compétence, ainsi que je l'ai déjà annoncé dans mon abrégé da la vie du monarque philosophe (t. I. p. 87). Encore une fois, je n'entends traiter de cet événement que sous le rapport du point du contact qu'il a nécessairement avec la critique de l'histoire; et j'en ai d'autant plus le droit, que le récit des auteurs contemporains ou voisins de cette époque, et le jugement qu'en ont porté les savans du siècle dernier,[1] offrent des bigarrures, et même des contradictions avouées, parce qu'elles sont palpables.

Je suis donc forcé de m'y reporter, malgré mon extrême répugnance, et pour que mes lecteurs n'aient point à me reprocher d'avoir été trop laconique sur un point si sujet à controverse, je leur rappelle d'abord que je m'étais borné, et avec raison, comme ils le verront bientôt, à consigner dans mon récit, 1° la date d'un événement aussi célèbre; 2° ses circonstances, plus ou moins accessoires, auxquelles je n'ai pu attacher un même degré d'intérêt. Je vais reprendre en sous-œuvre ces deux ar-

ticles, ensemble ou séparément; car l'un tient à l'autre, et j'entre en matière par une réflexion de Warburton, sur les discordances que présente le fait en question; pour être mieux entendu, j'emprunte son texte traduit en français, sous le titre de : *Dissertation sur les tremblemens de terre et les éruptions de feu qui firent échouer le projet formé par l'empereur Julien de rebâtir le temple de Jérusalem, par M. Warburton, orateur de l'honorable société de Lincol's-inn* (2. vol. in-12., 1764).

Ce titre même, *des Tremblemens*, suppose qu'il y en eut plusieurs, et probablement de dates différentes, ce que l'orateur anglais ne nie pas plus que la discordance dans les récits. Ecoutons-le d'abord mettre en parallèle les divers témoignagnes des écrivains ecclésiastiques sur ce sujet, tels que Philostorge, Théophane, Orose, Nicéphore, Zonare et Cédrénus.

« L'un, dit-il, place l'incendie du temple de Daphné après l'événement qui déconcerta le projet de Julien; l'autre, au lieu de parler du miracle, fait construire à Jérusalem un amphithéâtre, pour les sanglantes tragédies qu'on devait exécuter après l'expédition contre les Perses. Philostorge, peu satisfait du nombre

des prodiges rapportés par ses prédécesseurs ; fait déterrer dans les fondemens du temple un évangile de saint Jean, miraculeusement conservé, Théophane, et après lui Cédrénus, font paraître des croix lumineuses, non-seulement à Jérusalem, mais dans toute la contrée, même jusque dans la ville d'Antioche ; ils les font naître non-seulement sur les vêtemens des ouvriers, mais sur les ornemens des églises, sur les nappes d'autel, sur les livres, etc. »

Le même Warburton rapporte d'autres variantes qu'il tire du sixième livre de l'Histoire des Juifs, par Basnage, et dont quelques-unes touchent au fond du récit, mal garanti par le peu de concert des historiens qui en parlent, et les autres à l'époque, au lieu et à des circonstances évidemment atténuantes du fait miraculeux. Je citerai quelques passages seulement de cette seconde espèce de preuves négatives que s'objecte notre critique anglais.

« Les uns, dit Basnage, trouveront quelque plaisir à multiplier le nombre de ces miracles, comme Théodoret, et à y ajouter même ce que les écrivains modernes en ont dit ; mais il est juste que les autres y trouvent aussi les raisons qu'on peut avoir de suspendre sa foi. J'ajouterai seulement deux choses : l'une que la

preuve que Sozomène allègue pour montrer la vérité de ce qu'il avance est très-faible ; il en appelle à l'événement et il soutient qu'on ne peut plus douter de cette longue suite de miracles, parce que le temple ne fut point achevé. Mais cet historien avait-il donc oublié que la permission ne fut donnée aux Juifs que lorsque Julien partait pour son expédition contre les Perses, dans laquelle il fut tué, et qu'ainsi on n'avait pas besoin de tant de miracles pour empêcher la structure d'un édifice ? L'opposition des chrétiens, qui profitèrent de l'éloignement du prince, sa mort et l'élévation de Jovien, suffisaient pour arrêter tout court ce dessein ; d'ailleurs il renvoye ses lecteurs, en termes vagues, a des témoins oculaires sans nommer ni indiquer personne. Enfin Cyrille, de Jérusalem, qui était alors évêque de cette ville, devait être sur les lieux : puisque ce fut lui qui rassura le peuple, par le moyen d'un oracle de Daniel, qui avait prédit, à ce qu'il croyait, que l'ouvrage ne réussirait pas. Cependant Cyrille n'a jamais parlé de tous ces miracles.......... Ce silence d'un évêque, qui était sur les lieux, qui aimait les miracles et la conversion des Juifs, est suspect, lorsqu'il n'y a que des témoins éloignés qui parlent. Cependant il ne faut pas dissimuler

que si un des chronologistes juifs soutient que le temple ne fut point bâti, à cause de la mort imprévue de Julien, un autre assure que ce temple, rebâti à grands frais, tomba, et que le *lendemain un grand feu qui vint du ciel fondit les fondemens qui restaient, et fit périr une multitude innombrable de juifs* ». (L. 6. c. 18 et 19 de l'Histoire des Juifs de Basnage, citée par Warburton, p. 7, 8, 9 et 10 de son second volume).

Je m'étonne que ce dernier ait cherché plus loin à fortifier les doutes ou conjectures des auteurs juifs relatés par son adversaire. « Leurs contradictions, nous dit-il, ne sont pas moins célèbres, sur le miracle qui fit échouer le projet de l'empereur Julien. Le rabbin Gedaliah-Joseph-Jéchaïa, suppose que le temple avait été rebâti, et que la foudre le réduisit en cendres. Le rabbin David Gans prétend que l'expédition contre les Perses fut le seul obstacle à l'accomplissement du projet, et que le temple ne fut point rebâti, parce que Julien mourut dans cette guerre; *nam Cæsar in bello Persico periit.* Un autre auteur, parmi les juifs, invente une nouvelle fable, pour soustraire aux yeux du lecteur l'action de la providence ; car ce ne fut jamais le propre des

imposteurs * de s'accorder entre eux. Ce dernier rabbin introduit sur la scène une troupe fanatique de Samaritains qui trouvent le moyen de faire échouer le projet, tant de la part de Julien que de celle des juifs ».

Ici Warburton place, au bas de la page 53 de ce second volume, le texte latin de la chronique juive du rabbin dont je vais traduire les phrases suivantes.

« Sous le pontificat de Josué, fils d'Ananias, l'empereur ordonna qu'on reconstruisît le temple. Papus ** et Julien (oncle du prince) dressèrent des tables splendides aux juifs revenant de leur captivité, de Hacé jusqu'à Antioche, pour seconder les travaux. Mais les Cutéens ou Samaritains firent entendre à l'empereur, que Jérusalem une fois rebâtie, les juifs cesseraient de payer les tributs et tenteraient de se soustraire à son empire. Sur quoi, le prince leur ayant demandé sous quel prétexte il retirerait son édit déjà promulgué : Seigneur, répondirent-ils, commandez qu'on change la

* Epithète gratuite de la part de Warburton, et d'autant plus déplacée, que ses adversaires la peuvent rétorquer contre lui.

** Ce Papus était de la famille d'Æmilius Papus, consul en 243.

place de l'ancien temple, ou qu'on en augmente ou diminue, de cinq coudées seulement, la longueur ou la largeur, et d'eux-mêmes ils abandonneront l'entreprise. L'empereur goûta cet avis, et en conséquence il expédia un nouveau rescrit aux juifs assemblés dans la vallée de Bet-Rimon. A cette nouvelle, ils passent de la consternation à la fureur et à la révolte : mais leurs principaux chefs, effrayés des suites de cette défection, prient le pontife Josué de haranguer le peuple pour le ramener à la paix, ce qu'il fit par l'apologue qui suit. Un lion, souffrant d'une portion d'os qui s'était arrêtée dans sa gorge, promit à la grue une forte récompense, s'il elle le lui arrachait. Celle-ci, s'étant acquittée de l'office et en demandant le salaire : c'est assez d'honneur pour toi, répartit le lion, d'être entrée en paix dans mon gosier et d'en être sortie de même. Qu'il nous suffise, mes frères, de nous être mis en paix entre les mains de cette nation, et d'en sortir en paix aussi ». *Hæc sunt Beresit-Raba verba fideliter translata ex fine cap.* 64, *hoc accidit anno ab orbe condito circà*, 4,833 *secundum R. David Ganz, in ejus Zemah David.*

De telles variations, chez les auteurs païens, chrétiens et juifs, de quelque manière qu'on les explique, rendent extraordinairement diffi-

cile la connaissance positive du fait réel, à moins qu'on ne se borne à ses plus grandes généralités, ce que l'orateur anglais n'a pas eu la prudence de faire. Aussi le voit-on se tirer assez mal des objections qu'il accumule contre son système.

L'opinion que j'ai émise dans ma vie de Julien, paraîtra, je le pense, plus sage et moins susceptible d'être contredite, soit sur la date, soit sur la nature de l'accident en question. J'ai compris, dans une même année, plusieurs tremblemens de terre, ressentis à Jérusalem, à Nicée, à Nicomédie et jusqu'à Constantinople, d'après le témoignage d'Ammien Marcellin, dont on invoque généralement l'autorité. Or, cet historien en distingue trois; l'un au neuvième des calendes de septembre; l'autre au onzième des calendes de novembre, et un dernier enfin au quatrième jour des nones de décembre, de l'année 362 (Voyez ses livres 17e., chap. 2, 21e., chap. 13, et 22e., chap i); voilà trois époques bien précisées par l'historien, qui, quoiqu'il ait, dans le cours de son ouvrage, mentionné d'autres secousses de ce genre et même disserté assez longuement sur ces phénomènes, n'en rapporte formellement aucun à l'année 363; ou s'il rappelle celui de Jérusa-

lem en cette dernière année, ce n'est bien évidemment, que pour l'ajouter aux sinistres augures de cette même année, qui, selon lui, présageaient l'issue funeste de l'expédition contre les Perses et la fin déplorable de l'empereur qui la commandait. (Voyez au premier volume de mon abrégé de la vie de Julien, de la page 87 à 928, le texte même d'Ammien Marcellin, et les réflexions dont je l'ai accompagné).

Certes, la date de 362 que je propose d'assigner à l'événement dont il est question, est celle dont la certitude offre plus de garantie de la part d'un historien reconnu exact et impartial. Elle cadre mieux aussi avec celle de l'écrivain ecclésiastique, *qui place l'incendie du temple de Daphné après l'évenement qui déconcerta le projet de Julien*. C'est donc une maladresse que de vouloir un miracle de plus, en intervertissant l'ordre d'une date, et en plaçant le tremblement de terre qui renversa le temple de Jérusalem dans l'année 363, où l'existence d'un tel phénomène n'est fondée que sur la fausse interprétation d'une phrase d'Ammien Marcellin.

Warburton, lui-même, convient qu'Ammien Marcellin, dans son récit, nous laisse ignorer l'heure, le jour et le mois du désastre de Jéru-

salem. « Nous ne saurions pas même, dit-il (p. 159, t. I), l'année de cet éévnement, si l'époque de l'expédition contre les Perses n'était bien fixée ». Plus conséquent que ce docteur anglais, et plus fidèle interprète de l'historien précité, j'ai fait apercevoir que celui-ci, rendant compte du tremblement de terre de Jérusalem, se reporte, pour la date, à une de ces catastrophes qui avaient en même tems renversé Nicomédie, vers le neuvième jour des calendes de septembre 362.

Les réserves ou réticences que le même docteur ou orateur anglais prête à notre historien, tant sur la date que sur les circonstances qui lui auraient fait mesurer les expressions de son récit, pour ne choquer ni les chrétiens, ni les gentils : tout cela est une pure illusion de notre controversiste. Ammien ne pouvait faire entrer aucune vue de cette espèce, dans le récit d'un événement que sa superstition ne lui permettait d'envisager que comme un sinistre présage de l'infortune et de la mort de Julien. Il n'y a point là d'autre mystère, et par conséquent ma narration, modelée sur la sienne, est aussi simple que véridique.

Mais il a plu à l'orateur anglais Warburton de mettre au nombre des miracles, c'est-à-

dire, comme il s'en explique ailleurs, t. I, p. 185, des *phénomènes qui dérogent aux lois de la nature*, et même au nombre des miracles du premier ordre, le désastre de Jérusalem et la ruine de son temple, par des tremblemens de terre et des éruptions de feux. Je n'ai nulle envie de lui disputer cette qualification, et encore moins sa théorie, touchant les forces surnaturelles, et les miracles tant anciens que modernes. C'est là une de ces questions sur lesquelles on a beaucoup écrit sans s'entendre, quand surtout il s'agit de spécifier un fait extraordinaire ; car, pour nous restreindre à ce qui s'est passé de nos jours, et presque sous nos yeux, quels miracles plus célèbres que ceux attribués au *bienheureux* Pâris ? Ils furent attestés par des hommes de l'art, par des théologiens, par des jurisconsultes, tous habiles dans leur profession, et enfin par des témoins sans nombre. Ces miracles n'ont pu être expliqués, et ne le sont pas encore, quoiqu'on en ait beaucoup parlé tout récemment dans nos journaux et collections médicales. Le volumineux recueil in-4° dans lequel ces faits sont détaillés, fut même dédié dans le tems au plus glorieux des monarques. En sont-ils plus authentiques ? Je n'oserais l'assurer, puisque les hommes qui

croient le plus aux miracles refusent d'admettre ceux opérés sur le tombeau du *bienheureux*.

Qu'on ne m'accuse donc point d'avoir passé trop légèrement sur de pareilles discussions, dont n'a pu sortir avec honneur celui qui a voulu y entrer le plus avant, et défendre les tremblemens de terre de Jérusalem, non précisément comme ayant existé (car personne n'en doute); mais comme des faits miraculeux, bien démontrés tels. Je ne m'inscris pas en faux contre sa croyance ; mais je trouve une singularité frappante dans la manière dont il prétend la justifier. D'une part, il a pour but d'établir en principe, qu'aucun miracle n'est mieux démontré que celui de la destruction des ouvrages construits par Julien, et il s'efforce d'en administrer la preuve. Mais d'autre part, et pour avoir sans doute le mérite d'un nouveau tour de force, il cherche à expliquer l'événement par des causes physiques qui n'ont rien de surnaturel. Je n'exposerai point ici sa théorie sur la foudre et l'électricité, sur la fusion, l'attraction et les affinités chimiques des métaux, des molécules aériennes, etc., etc. Je n'ai aucun intérêt à combattre cette théorie qui milite absolument contre son système ; mais je citerai d'après lui les faits qu'il prétend expliquer, et

j'abandonnerai à mes lecteurs le soin de les qualifier, ou de les comparer à ceux du désastre de Jérusalem : laissons-le parler lui-même.

« La première observation que nous connaissions en ce genre est celle qui fut faite en Angleterre, par le docteur Jean Still, évêque de Wells, et qui nous a été conservée par M. Casaubon. Cet auteur l'inséra dans ses *Adversaria*, 1610 et 1611 ; voici son texte :

» L'évêque d'Ely, dit-il, me racontait aujourd'hui une histoire bien surprenante ; ce prélat, très-recommandable par sa piété, et incapable d'en imposer, m'a dit qu'il tenait le fait de plusieurs personnes ; mais surtout de l'évêque de Wells lui-même, mort depuis peu et remplacé par le lord Montagu. Il y a environ quinze ans, qu'un jour d'été, lorsque le peuple assistait à l'office divin dans la cathédrale de Wells, on entendit deux ou trois coups de tonnerre des plus terribles, et dont on fut si effrayé*, que tout le monde se jeta par terre. La foudre tomba sur-le-champ sans cependant faire de mal à personne. Mais ce qu'il y a d'étonnant, et ce qui fut ensuite constaté par plusieurs témoins,

* Le docteur Lanc. Andrews, depuis évêque de Winchester.

c'est qu'on trouva des croix imprimées, sur le corps de ceux qui avaient assisté à l'église. M. l'évêque de Wells a assuré à celui d'Ely, que son épouse vint le trouver, et lui-dit qu'elle avait sur le corps la figure d'une croix, ce qu'elle regardait comme l'effet d'un miracle ; l'évêque s'en étant moqué, sa femme le lui prouva aussitôt. Il y a même plus, c'est qu'il trouva, sur son propre corps, une marque semblable (sur son bras autant que je puis m'en souvenir); les autres l'avaient sur les épaules et d'autres sur la poitrine. Tel est le fait que m'a rapporté M. l'évêque d'Ely, m'assurant qu'il avait été bien vérifié, et qu'il avait toute l'authenticité qu'on pouvait désirer ».

Ici Warburton relate, en italien, le texte même du docteur Casaubon ; puis il ajoute :

« Ce phénomène est précisément le même que celui dont parle saint Grégoire ; toute la différence qui s'y trouve, c'est que la foudre, qui tomba sur la cathédrale de Wells, n'imprima les croix que sur la chair, au lieu qu'à Jérusalem, les empreintes étaient sur la chair et sur les vêtemens, ce qui ne vient probablement que de la subtilité plus ou moins grande du météore.

« Le fait me paraît aussi bien attesté qu'il

peut l'être ; il est rapporté par des savans qui étaient incapables d'en imposer. M. Casaubon, le fils, qui a possédé pendant long-tems un bénéfice dans le pays de Sommerset, où le phénomène arriva, atteste, non-seulement que personne n'en doutait de son tems ; mais qu'il y a même trouvé des gens qui s'en ressouvenaient encore, et qui ont certifié le fait tel qu'il vient d'être exposé.

» La seconde observation est celle du père Kircher et de quelques autres personnes ; voici ce qu'en dit le savant M. Boyle.—Il est certain, dit cet auteur, que les vapeurs et les exhalaisons, qui sortent des entrailles de la terre, peuvent produire des effets très singuliers, et même très-bizarres, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi. On en a une preuve convaincante dans ces croix lumineuses qui parurent dans le royaume de Naples en 1660, après une éruption du mont Vésuve, et dont le savant Kircher nous a donné la description. Ces croix paraissaient sur des vêtemens de lin, tels que *les* manchettes de chemises, les tabliers des femmes, et les draps de lit qui avaient été à l'air pendant l'éruption. La figure que semble avoir affectée ce météore, n'est pas ce qu'il y a de plus étonnant, parce que les vapeurs minérales,

comme Kircher le dit très-bien, pouvaient suivre la direction de l'entrelacement des fils qui forment le linge, et qui se croisent à angle droit; ce qui devait par conséquent donner des figures très-ressemblantes à des croix.

» Ces croix étaient en grand nombre dans différentes parties du royaume de Naples. Le jésuite qui envoya la relation à Kircher, dit qu'il en avait compté environ trente sur une nappe d'autel, qu'on en avait trouvé quinze sur la manche d'une chemise; et qu'il en avait vu huit sur la bavette d'un enfant. Les couleurs, la grandeur et les figures de ces croix étaient très-différentes, selon la description de Kircher; l'eau simple ne suffisait pas pour effacer ces taches; il fallait y ajouter le savon. Leur durée était aussi inégale; les unes se conservaient dix jours, les autres quinze, et d'autres plus long-tems (1).

» Voici maintenant les conséquences que nous tirons de ces deux observations, et que nous soumettons au jugement du lecteur: 1°. les croix lumineuses ne parurent que sur les vêtemens dans l'éruption du mont Vésuve, sur la peau lorsque la foudre tomba sur la cathé-

* Works of M. Boyle, in-folio, t. IV, p. 253.

drale de Wells ; et à Jérusalem tant sur la peau que sur les vêtemens ; d'où l'on peut conjecturer, avec vraisemblance, que les croix lumineuses qui, dans ce dernier désastre, parurent sur la peau, venaient de la foudre qui tomba sur les ouvriers, et que celles qui parurent sur les vêtemens, venaient du feu qui s'élança des fondemens du temple.

» 2°. Les croix que l'on aperçut après l'éruption du mont Vésuve étaient en grand nombre ; ce qui s'accorde avec les relations de Sozomène et de Théodoret. Le dernier nous assure que les vêtemens en étaient remplis.

» 3°. Les croix que l'on vit dans le royaume de Naples ne s'effaçaient qu'avec peine ; ce qui s'accorde avec le rapport de Socrate et de Ruffin, qui font la même observation sur les croix de Jérusalem.

» On comprend aisément que ces mêmes croix pouvaient subsister pendant un tems considérable, comme nous l'apprend saint Grégoire de Nazianze, qui dit en avoir encore vu dans le tems qu'il écrivait. La durée des météores dépend de la plus grande ou moindre quantité de la liaison, de la sublimation des principes qui les composent ; et comme à Jérusalem tous ces effets furent la conséquence

d'un feu plus terrible qu'il ne fut à Naples et à Wells, il ne serait point surprenant que les météores qu'il produisit eussent été d'une qualité plus adhérente, et d'une consistance plus durable.

» Il est très-probable que ces météores n'étaient que les exhalaisons des matières qui servaient d'aliment au feu, tant à celui de la foudre qu'à celui qui sortit des entrailles de la terre; quoique ces feux ayent été produits par l'action immédiate de la Providence, et que leur origine ne puisse s'attribuer qu'à un *miracle*, *proprement dit*, il ne s'en suit pas qu'on ne doive reconnaître une liaison naturelle dans les effets qu'ils ont produits ».

Maintenant que j'ai fait parler l'auteur, défenseur du miracle, je laisse aux lecteurs le soin d'apprécier ses argumens que je trouve contradictoires, et qui ne peuvent manquer de le paraître à d'autres qu'à moi; car enfin si l'embrâsement du temple de Jérusalem peut s'expliquer par des causes physiques, il cesse par là d'être miraculeux; et si le phénomène déroge aux lois de la nature, il faut renoncer à l'expliquer par des causes naturelles. Notre verbeux dissertateur a donc détruit, d'une main, tout ce qu'il avait bâti de l'autre. Mais comme

il lui faut absolument un *miracle, proprement dit*, il s'obstine à le voir dans l'ensemble des phénomènes qui paraissent avoir été réunis à à dessein et par un acte de la volonté suprême, pour faire échouer un projet conçu dans un dessein perfide, et dans la vue de discréditer les oracles évangéliques. Ainsi donc, à entendre notre habile critique, Dieu s'est servi des forces de la nature, qui toutes obéissent à sa voix, pour faire intervenir, à point nommé, la foudre, les volcans et les feux souterrains, phénomènes qui, pris isolément, ou dans toute autre circonstance, n'auraient eu rien d'extraordinaire. Assurément voilà une distinction par trop subtile, et un raisonnement bien alambiqué. Que fait ici l'accumulation des phénomènes ou leur réunion dans un temps donné? Lorsque chacun de ces phénomènes est dans l'ordre de la nature, comment leur ensemble serait-il miraculeux ?

Je m'applaudis donc d'avoir, dans ma narration du fait, écarté toutes ces questions étrangères au sujet, et de lui avoir assigné une date plausible, qui me dispense d'aborder un point de controverse, dont la décision, fût-elle aisée, ne conduirait à aucun résultat utile, soit pour l'histoire, soit pour la morale religieuse; car

tous les détails accessoires où je viens d'entrer pour satisfaire la curiosité d'une partie de mes lecteurs, n'ajoutent rien d'essentiel au fait principal, dont j'ai présenté le récit abrégé dans mon premier volume.

Il me reste peu de choses à dire sur le second, que l'abondance des matières du troisième me force à clore, par une simple observation relative au système métaphysique de Julien, pour n'y plus revenir dans la suite, parce que tout ce qu'on lira dans le volume suivant est rarement entaché de ce système, auquel je n'ai d'ailleurs mis d'autre importance que celle de l'exposer de mon mieux, n'en pouvant donner la clef. Mes notes sur l'éloge de la mère des dieux, et sur quelques points de mythologie religieuse ou de philosophie abstraite, traités par Julien, auront sans doute paru bien longues. Là-dessus je prie mes lecteurs de se souvenir que, sans me rendre garant des opinions de mon auteur, j'ai cependant dû chercher à en rendre le texte intelligible, par tous les moyens qui étaient en mon pouvoir, dussai-je l'expliquer, comme il m'est arrivé quelquefois, par des passages d'auteurs anciens, non moins obscurs peut-être que je m'efforce d'interpréter, mais qui sont du moins exprimés en termes différens, ensorte

que leur rapprochement puisse servir à éclairer l'un par l'autre.

Le manifeste de l'empereur Julien, au peuple et au sénat d'Athènes, ses satires du Misopogon et des Césars donnent lieu à une foule de difficultés historiques que je ne me vante pas d'avoir toutes coulées à fond. Pour n'en laisser aucune à résoudre, j'aurais été entraîné dans de fréquentes digressions pour lesquelles un volume de plus aurait à peine suffi, vû le très-grand nombre d'anecdoctes importantes, citées par Julien, tant sur les empereurs qui l'avaient précédé, que sur les grands hommes de l'antiquité : j'ai donc été obligé de faire un choix, et de me borner aux notes les plus indispensables pour l'intelligence du texte, ou du fait qu'il contient.

Une autre difficulté que je n'ai pu lever, est relative à la filiation de Seleucus et d'Antiochus, dont il est question dans le Misopogon. Parmi les historiens, les uns font Antiochus amoureux de sa belle-mère, fils de Seleucus; et les autres disent que Seleucus, qui bâtit Antioche, était fils de cet Antiochus, et qu'il donna à la ville le nom de son père.

Le récit de Julien est conforme à ce dernier

sentiment, et comme traducteur, j'ai dû le suivre ; il est d'ailleurs entièrement conforme au témoignage très-clair de Justin, que j'ai cité dans ma note quatorzième. Julien atteste aussi que cet Antiochus n'épousa sa belle-mère qu'après la mort de l'époux de celle-ci. Mais Plutarque la lui fait épouser du vivant même de son père. Reste à savoir quel était le nom du père de cet Antiochus, qui eut pour fils Seleucus, le fondateur de la ville d'Antioche ; car, si ce père d'Antiochus portait le nom de Seleucus, dès-lors cet Antiochus aura été fils d'un premier Seleucus et père du second. Ainsi les deux opinions précitées seront également soutenables. Le premier, Seleucus Nicanor, aurait épousé Stratonice, fille d'un Démétrius ; et son fils Antiochus aurait aussi eu cette même épouse après la mort du père ou de son vivant. Cependant le récit de Plutarque, cité par le père Petau dans ses notes sur ce passage du Misopogon, présenterait encore une dernière difficulté qui est, que Plutarque dit formellement (in Demetrio), que l'Antiochus, qui avait épousé sa belle mère, était fils, non de Seleucus, mais de Démétrius Poliorcète (le preneur de villes).

Dans les différens endroits de la vie et des

exploits de Julien, où j'ai eu occasion de parler des peuples francs, et de leur origine, j'ai oublié de citer un passage remarquable de Libanius dans sa troisième oraison dite basilique, ou impériale ; « alors s'étendait des bords du Rhin jusque vers l'océan, une immense population de Celtes tellement puissans et aguerris qu'on les désignait sous le nom de forts-armés, ou hérissés d'armes φρακτοὶ, fracti : et depuis par corruption φραγκοί, Franci. » Ces Francs paraissent donc avoir été d'origine celtique ou gauloise, et être rentrés en possession de leur pays natal, long-temps après leur émigration sous la conduite de Sigovèse, l'un de leurs chefs.

Au résumé, je me flatte que les réflexions par lesquelles j'ai terminé chacun des volumes précédens ne seront point regardées comme des hors-d'œuvres, puisqu'elles naissent de mon sujet, et qu'elles s'y rattachent sous une infinité de rapports. Elles ont en outre l'avantage de répandre plus de variété sur l'ensemble de l'ouvrage, et de rompre en quelque sorte l'uniformité de la traduction d'une assez longue suite de discours plus ou moins sérieux.

Le troisième et dernier volume, déjà composé en partie, sera loin de paraître monotone, puisqu'il contiendra, outre la défense du paga-

nisme, ouvrage d'un genre à la fois démonstratif et didactique, la collection entière des lettres de Julien, sur des sujets diversifiés à l'infini, et adressées à des personnages, qui figurent dans l'histoire du quatrième siècle de notre ère. Leur traduction sera accompagnée du texte grec de celles qui, éparses jusqu'à ce jour dans différens auteurs, n'avaient jamais fait partie des ouvrages de cet empereur.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

ORDRE

SELON LEQUEL SONT DISPOSÉS LES MATÉRIAUX DE CE SECOND VOLUME.